

Blaise Cendrars
Poésies complètes

VOLUME 1

DENOËL

BLAISE CENDRARS

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI
1

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI

Nouvelle édition
des œuvres de Blaise Cendrars
dirigée par Claude Leroy
professeur à l'université Paris X-Nanterre

*Cet ouvrage a été publié avec l'aide de PRO HELVETIA,
Fondation suisse pour la culture.*

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

Nouvelle édition revue et corrigée
© 1947, 1963, 2001, 2005, Éditions Denoël
© 1961, Miriam Cendrars
9, rue du Cherche-Midi 75006 Paris
ISBN 2 207 25271.X
B 25271.7

BLAISE CENDRARS

POÉSIES COMPLÈTES
avec 41 poèmes inédits

*Textes présentés et annotés
par Claude Leroy*

DENOËL

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI

Les œuvres complètes de Blaise Cendrars ont été rassemblées pour la première fois chez Denoël, entre 1960 et 1964. La parution de ces huit volumes sous couverture verte fut un événement. Quarante ans après, cette édition historique mais dépourvue de tout appareil critique ne répond plus aux exigences des lecteurs modernes. Une nouvelle collection prend la relève sous un titre emprunté au poète : « Tout autour d'aujourd'hui » (TADA) ; elle présente des textes révisés, préfacés et annotés, accompagnés des illustrations originales et d'une bibliographie propre à chaque volume. Enrichie d'un certain nombre d'inédits, cette collection constitue la première édition critique des œuvres complètes de Blaise Cendrars.

PRÉFACE

Je suis l'autre : c'est à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg qu'un jeune apprenti bijoutier suisse a découvert la troublante formule que Gérard de Nerval, peu de temps avant sa mort, a inscrite au bas de son portrait par le graveur Gervais. Dans ce refus de sa propre image Freddy Sauser a-t-il entendu l'injonction qu'il attendait ? L'autre pour lui, l'autre lui-même, ce sera donc le poète. Lorsqu'il se rend à New York, fin 1911, sa décision est déjà prise : il écrira. Par un de ces rites intimes dont il a le goût, il en prend acte devant soi en dessinant son autoportrait au bas duquel il recopie la formule de Nerval¹. Pour se donner congé il le date avec soin du « 5 mai 12 » et il signe « FS », un paraphe qu'il va abandonner définitivement en inventant le nom de l'autre : Blaise Cendrars. Pendant plus de quarante ans, de texte en texte, la formule ressurgira comme une devise, parfois aussi comme un rappel à l'ordre. Ne surtout jamais cesser d'être l'autre, dans sa vie comme dans ses livres.

Rester l'insaisissable a peut-être été l'exigence la plus constante de Cendrars. Un écrivain qui se laisse définir est à ses yeux un écrivain mort. Un homme aussi. Rien ne le grise autant que d'imaginer ses vies parallèles, de rêver à ses métamorphoses ou de glisser sans frein d'une identité à l'autre comme Protée, ce dieu de la mer qui échappait ainsi aux questions des fâcheux. Ou comme Fantômas, son avatar moderne,

1. Miriam Cendrars a reproduit ce dessin dans *Blaise Cendrars*, Balland, rééd. 1993.

Préface

le génie du crime que Cendrars a été le premier poète à célébrer, dès 1914, dans un de ses poèmes élastiques et qui lui a inspiré les aventures d'un autre monstre, Moravagine, pour lesquelles il ne prévoyait d'abord pas moins de 18 volumes. Le rêve de toute-puissance qu'il prête à Dan Yack, le plus proche de ses personnages, est d'abord le sien : *Disparaître. Ce que j'aurais voulu être dans tous les pays du monde*. Henry Miller qu'on n'épate pas facilement en conviendra sans réserves : *Il traverse des métamorphoses, sans livrer son identité*.

Ce désir de disparaître peut surprendre tant il paraît mal accordé avec la forte présence de Cendrars dans ses livres. À force d'occuper le devant de la scène, le personnage a jeté un peu d'ombre sur ses textes, ce qui a pu faire croire que chez lui l'écriture de l'aventure l'emportait, haut la main, sur l'aventure de l'écriture. Images, voyages et reportages composaient chez le bourlingueur une trilogie qui semblait l'écarter des exigences de la modernité poétique. N'écrivait-il pas comme on vide ses valises, à l'escale, sans grand souci de ce qui s'ensuit sur le plan littéraire ? C'était incontestablement un homme de coups – un texte peut être un coup –, mais était-ce bien l'auteur d'une œuvre avec ce que cela suppose à la fois de hantise et de construction, d'expérimentation et de continuité ? Et comment disparaître quand on a tout fait pour ne pas se faire oublier ? L'attitude de Cendrars est aux antipodes de celle d'un Pessoa ou d'un Cioran pour qui la vie d'un écrivain tient tout entière dans ses livres, au grand dépit des amateurs de biographies. Le paradoxe de Cendrars est qu'il échappe à la saisie en se surexposant. C'est ici l'œuvre qui tend à se confondre avec la vie de l'auteur, comme chez Nerval en qui il a lucidement reconnu son double. La première personne du singulier règne dans leurs livres avec une souveraineté parfois envahissante, et elle impose partout le nom de l'auteur que ce soit sous la forme de chroniques du temps, de relations de voyages, de récits d'apprentissage ou de confessions amoureuses. D'où vient pourtant que ces œuvres qui sollicitent sans cesse une lecture biographique s'y

Préface

entendent si bien pour la saboter ? Que l'exactitude des faits ne soit pas toujours le fort de Cendrars, on le sait depuis longtemps, mais, plutôt que de l'imputer aussitôt à son goût des beaux mensonges ou à sa mythomanie, c'est son projet d'écriture qu'il faut interroger, et cette façon si singulière et si naturelle à la fois de mêler la fiction au témoignage. L'indécision de cet étrange espace autobiographique a favorisé très tôt l'apparition des légendes. Et quel florilège sous les meilleures plumes ! Pour Apollinaire, il est l'errant des bibliothèques ; pour Cocteau, le pirate du lac Léman ; Dos Passos et Morand rendent hommage, l'un, à l'Homère et, l'autre, au Tolstoï du Transsibérien. Tirant la leçon de tant de métamorphoses, Calaferte s'incline logiquement devant « l'homme Dieu »²...

Au-delà des anecdotes, le besoin de se créer une légende est précoce, constant et délibéré chez Cendrars. Il ne fait qu'un avec le choix d'un pseudonyme et avec le fait d'écrire. *Je suis tous les visages*, annonce déjà le poète du *Panama*, tandis qu'à l'autre bout de l'œuvre, *L'Homme foudroyé* répond en écho : *Je voudrais rester l'Anonyme*. Anonyme non par défaut de noms, mais par excès. Comment baptiser celui qui a choisi de se dérober en se multipliant ? Pour l'histoire littéraire l'affaire paraît entendue : Cendrars est un mauvais sujet – une tête brûlée – qui se laisse mal situer, classer, apparier. Un écrivain aussi irrégulier embarrasse la critique qui hésite devant la place à lui réserver dans ses rubriques, ici, parmi les cubistes littéraires et autres précurseurs du surréalisme (avec Max Jacob, Salmon ou Reverdy), là, en compagnie des poètes voyageurs (près de Segalen, Levet ou Larbaud), ailleurs, au milieu des écrivains de la Grande Guerre (Genevoix, Dorgelès, Barbusse), des romanciers de l'aventure (comme Mac Orlan ou Kessel) ou, plus récemment, des autofictionnaires (Céline, Soupault, Calaferte). À chaque fois, l'image du précurseur ou du franc-tireur tend à l'emporter sur l'œuvre qui n'est considérée que par éclats – quelques poèmes, quelques romans –, mais à peu

1. *Risques* n°9-10, 1954, p. 16.

Préface

près jamais décrite dans sa continuité – ou sa discontinuité – ni interrogée dans son projet.

Comment devient-on Protée ? La question, bien entendu, n'admet pas de réponse. Du moins comprend-on mieux aujourd'hui comment le poète s'est formé dans l'Europe d'avant la Grande Guerre, une Europe aux frontières poreuses. Une expérience précoce des voyages a révélé à Freddy Sauter un goût du dépaysement auquel Blaise Cendrars restera fidèle. C'est un Suisse pérégrin, comme dit si bien Nicolas Bouvier en connaisseur. Très jeune, il a séjourné plus de deux années dans la Russie d'avant 1917 et il a traversé l'Europe : l'Italie, l'Allemagne, la Belgique et la France, avant de découvrir New York, d'où il est revenu avec un poème qui va lui faire un nom à Paris, *Les Pâques*. La guerre redistribuera brutalement les cartes de cette éducation européenne mais l'engagement de Cendrars comme volontaire étranger dans l'armée française, en 1914, ne saurait faire oublier les années d'apprentissage d'un jeune poète bilingue qui, lorsqu'il s'installe en France, fonde une revue franco-allemande, *Les Hommes nouveaux*, et publie à ses débuts à Berlin aussi bien qu'à Paris, en dialoguant à la fois avec les cubistes, les expressionnistes et les futuristes. La découverte du Brésil, en 1924, lui fera prendre de nouvelles distances avec l'Europe aux anciens parapets. Tout l'y séduit : le métissage de la population comme la beauté cosmogonique des paysages, le patrimoine du baroque comme le gigantisme des plantations de café. Et plus que tout l'absence de traditions. Alors qu'un article de Marcel Arland engage, à la même époque, un débat sur le Nouveau Mal du siècle, le poète « du monde entier », quant à lui, est le témoin de ce qu'on aimerait appeler un Nouveau Mal du pays qui, à rebours de l'autre, fait de l'ailleurs sa patrie et de la partance la forme de sa nostalgie.

Natif de La Chaux-de-Fonds, Cendrars a pourtant choisi de se faire renaître à Paris, rue Saint-Jacques, pour une naissance à soi-même qui a parfois abusé les biographes (il prendra quand même soin, plus tard, de transformer Paris en port

Préface

de mer). Séduit par *Les Pâques*, Apollinaire lui ouvre les milieux d'avant-garde et Cendrars fréquente, à partir de 1912, ceux qui deviendront « ses » peintres dans l'École de Paris : Chagall, Léger, Roger de la Fresnaye ou Modigliani. L'année suivante, la *Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, un livre-tableau avec des couleurs simultanées de Sonia Delaunay, fait de lui le poète de la « Ville de la Tour unique du Grand Gibet et de la Roue ». Avec les Delaunay, il prend alors toute sa part dans la querelle du simultané qui les oppose, pour l'usage de ce mot, aux revendications de l'obscur Barzun. Risque-t-il alors de s'enliser dans les polémiques esthétiques? Dans *Bourlinguer*, il dira l'avoir craint. La guerre lui donne alors une première occasion de rompre avec une vie d'homme de lettres qui ne le satisfait pas. Le conflit dans lequel il s'engage comme volontaire du côté français lui prendra sa main droite, sa main de poète, le 28 septembre 1915. Il sera désormais le manchot des lettres françaises, ce qui ajoute une nouvelle et cruelle légende à sa collection. Cette blessure est à l'origine dans sa vie comme dans son œuvre d'un tournant dont la portée est restée longtemps énigmatique. Au cours de l'été 1917, cette blessure de mort s'est renversée en blessure de vie. Cendrars a compris alors que la devise qu'il avait empruntée à Nerval appelait pour ainsi dire cette mutilation où elle se vérifierait et que le bouleversement de son corps lui offrait la chance inouïe de renaître. L'autre qu'il attendait, ce sera le poète de la main gauche. Pleinement digne, enfin, des promesses de son pseudonyme.

Cendrars n'aime pas l'appartenance. À l'exemple de Nerval, il a encore appris qu'un homme libre doit d'abord dépouiller le nom reçu. Ni tutelles ni dettes, comme le proclame *Au cœur du monde* : *Je ne suis pas le fils de mon père*. Alors qu'il évoque avec abondance sa saga familiale, il réussit le tour de force de ne jamais livrer son patronyme. Pour lui le pseudonyme n'est pas seulement un nom de plume : c'est un parricide discret et, en dépit de quelques tentations, rien ne parviendra à l'affilier à nouveau, les mouvements littéraires pas plus que les par-

Préface

tis politiques. Cendrars confiera un jour, drôlement, à Nino Frank que son pseudonyme est son nom *le plus vrai*. Sous la boutade, il fait voir qu'il l'a voulu, en effet, non pas comme un nouveau nom mais bien comme un nom nouveau qui ne cherche pas à se naturaliser mais affiche, de façon provocante, une intention symbolique. Blaise Cendrars exige d'être traduit en braises et en cendres. Par là même, il convoque l'oiseau phénix de la légende pour en faire l'emblème de son désir d'écrire : renaître de ses œuvres et en renaître indéfiniment.

Dans l'entourage d'Apollinaire, trois mots – trois mots d'ordre – se disputaient les faveurs des jeunes poètes : le nouveau, le moderne et l'avant-garde. Loin d'être interchangeables, ils impliquent une vision et une attitude parfois opposées. Apollinaire s'est fait lui-même le champion du nouveau, en particulier dans *LEsprit nouveau et les poètes*, une conférence de 1917 qui connaît un grand retentissement et alimente les polémiques. L'avant-garde est un mot qui n'appartient pas au vocabulaire du poète de « La jolie rousse ». À la recherche d'un point d'équilibre entre l'invention et la tradition, entre l'Ordre et l'Aventure, il se défie de l'activisme des futuristes italiens et de Marinetti, leur chef de file. Cendrars, quant à lui, a vite pris ses distances avec une conception du nouveau dont il juge l'œcuménisme bien édulcoré : *Apollinaire / Avance, retarde, s'arrête parfois*, comme un poète de transition qui privilégie la surprise aux dépens de ruptures plus radicales. Cendrars ne prend pas pour autant le parti de l'avant-garde, un mot et une attitude dont l'éloigne une durable incompatibilité d'humeur. Il n'aime pas les *-ismes*, ces mouvements littéraires et artistiques au suffixe arrogant qui placent le travail de groupe au-dessus de l'aventure solitaire qu'est forcément pour lui l'écriture. Avec impatience il rejette *les cancans littéraires* et les écoles, les manifestations et les manifestes. Réfractaire à l'emprise des idéologies, il défend la liberté du créateur contre les programmes et les théories. Il tient l'engagement politique, quel qu'il soit, pour

Préface

inconciliable avec l'écriture ou l'art, ce qui l'entraînera dans une longue brouille avec son vieil ami Fernand Léger.

Un refus aussi net du modèle de l'avant-garde l'a éloigné de tout compagnonnage avec les dadaïstes puis les surréalistes dont le rapprochent pourtant bien des affinités d'écriture. C'est à leur comportement de groupe qu'il s'en prend lorsqu'il déclare avoir rompu avec les milieux littéraires parisiens en s'embarquant pour le Brésil. L'ironie du sort voudra qu'il soit accueilli à São Paulo par un groupe de modernistes qui cherchaient à s'émanciper de l'Europe en imitant le modèle de sa poésie. Longtemps après, dans *Trop c'est trop*, il se réjouit encore de leur surprise : *ils n'en avaient encore jamais vu un comme moi qui n'en avais pas l'air...* Et puis la Grande Guerre a tout changé. Ce que le grand mutilé ne supporte plus c'est qu'on puisse encore singer la guerre avec des soldats de mots. Ces poses martiales, ces textes belliqueux, cette passion des polémiques, il a payé de son sang pour savoir qu'elles conduisaient tout droit dans les tranchées. Comment pourrait-on jouer à nouveau avec une métaphore militaire ? Pour lui, l'avant-garde est définitivement d'avant-guerre, dans tous les sens de l'expression.

La modernité, elle, ne cessera jamais de le requérir. Après Baudelaire, il en a fait son mot fétiche. Le temps qu'il préfère n'est pas le futur comme les avant-gardistes mais le présent, et l'actualité dans ce qu'elle a de toujours nouveau, d'imprévu et d'éphémère. Y compris la mode et la publicité. Il songe en 1913 à des « poèmes-affiches » et il en compose un pour les montres Zénith avec Sonia Delaunay. En 1927 il lance comme un manifeste un texte à l'équation provocatrice : « PUBLICITÉ = POÉSIE », qu'il reprendra dans *Aujourd'hui*, un recueil-clef qui est comme son *Peintre de la vie moderne*. Si le monde antique connaissait sept merveilles, il en dénombre autour de lui 700 ou 800 qui meurent et qui naissent chaque jour. Dans toute son œuvre il ne se lasse pas de faire l'inventaire du « profond aujourd'hui » : le train, la tour Eiffel, l'avion, le gramophone, l'automobile, la publicité, la monoculture, le paquebot, la rue,

Préface

sans oublier le cinéma... La Seconde Guerre mondiale ayant mis la technique au service de l'horreur, il prend ses distances avec l'exaltation moderniste de ses débuts, mais, en dépit de ses désillusions et de son amertume, il reste fidèle à ce qu'il tient pour les traits fondamentaux de la modernité : la contestation des autorités, le refus des modèles et le rejet des règles, la passion de l'homme moderne voué dans tous les domaines à une errance – une déterritorialisation – toujours plus grande pour sa joie comme pour sa détresse, un exotisme entendu comme reconnaissance de l'autre, un principe d'expérimentation ou d'exploration permanente, bref, la volonté de rester pseudonyme.

Lors de sa rencontre avec Cendrars, au printemps de 1917, Philippe Soupault avait été émerveillé, ébloui par *un vrai poète* dont la conversation lui proposait des perles et des étincelles. C'est de lui qu'il avait appris, et il n'avait jamais pu l'oublier qu'*il fallait vivre la poésie avant de l'écrire – écrire, c'était superflu*¹. Cendrars le redira souvent à sa façon : *Écrire, c'est peut-être abdiquer*. Dans l'évocation de ce coup de foudre de l'amitié, au café de Flore où Apollinaire réunissait ses amis, passe discrètement le fantôme de Rimbaud dont la rupture avec les milieux littéraires et le départ les fascinent tous deux. Mais beaucoup moins le silence qui s'en est suivi, aussi troublant et intimidant qu'il soit pour tous les poètes modernes condamnés à s'affronter d'abord à lui et à le surmonter pour pouvoir écrire. Quelle parole produire qui tienne devant le silence de Rimbaud ? Dans « Sous le Signe de François Villon », Cendrars renverse la perspective et il reproche à Rimbaud de s'être tu. C'est son seul tort : *Il aurait dû revenir, se taire encore ou se remettre à écrire, mais alors tout autre chose*². À quoi bon humilier l'écriture devant le silence ? C'est faire poésie de tout qui importe. Un écrivain qui sait renaître de ses cendres d'écriture n'abdique pas.

1. *Profils perdus*, Mercure de France, 1963, p. 96.

2. « Sous le Signe de François Villon », *La Table Ronde* n° 51, mars 1952, p. 56 (TADA 11, 2004).

Préface

Je suis l'autre est ainsi devenu la devise d'un créateur faisant de l'expérimentation la valeur la plus haute, mais sans souci de formalisme. C'est bien de renaître qu'il s'agit à chaque fois. Lorsqu'un procédé littéraire, aussi heureux soit-il, tourne à la recette, la chose ne l'intéresse plus, confie Cendrars à Michel Manoll, en 1950, au cours de leurs entretiens radiophoniques. Les clichés littéraires qu'il déteste le plus, ce sont les siens puisqu'ils menacent son pouvoir de renouvellement. Aux autres d'exploiter les formules qu'il met au point ! Une de ses attitudes favorites est celle du précurseur plagié ou pillé, mais finalement ravi de se voir ainsi reconnaître. Avec quelle délectation ne laisse-t-il pas entendre sans jamais le dire tout à fait que sans *Les Pâques Apollinaire* n'aurait peut-être pas erré dans *Zone* de la même façon, et que Céline n'aurait pas fait non plus le même *Voyage au bout de la nuit* s'il n'avait pas eu *Moravagine* pour guide...

Résister à l'appel du public lui a été parfois difficile. Avec *Rhum* – pour ne rien dire de *L'Argent*, un roman inachevé –, il a cherché à exploiter le succès imprévu de *L'Orsans* en retrouver la magie. Mais il a interrompu la série de ses *Feuilles de route* après la publication de la première plaquette, *Le Formose*, alors qu'il en prévoyait sept ! Et tant pis pour le lecteur qui regretterait en découvrant *Le Panama* que Cendrars ait quitté la forme du long poème narratif pour se mettre à « dénaturer » des sonnets ou découper des « photographies verbales » dans un roman-feuilleton de Gustave Le Rouge. Contre le nommé, un écrivain pseudonyme ne doit-il pas prendre le parti du nomade ? Et le nomadisme d'un écrivain se mesure au caractère pérégrin de ses textes bien plus qu'à la liste de ses voyages réels ou imaginaires. À cet égard, la qualité de la récolte importe moins que le *besoin inassouissable de dépaysement et de transplantation* que Cendrars s'attribue dans *Une nuit dans la forêt* et qui le pousse, avec des résultats contrastés, à rompre avec soi-même, à se donner congé dans l'espoir, une fois de plus, de se refaire.

Par un mouvement typique, l'impatience des limites le pousse même à multiplier les projets d'un jour ou d'une

Préface

ligne qui resteront fantômes, mais qui, jusque dans l'œuvre publiée, diffèrent la signification, relancent l'interprétation, élargissent l'horizon en faisant prévaloir les droits du flux créateur sur le produit fini, quelle que soit sa réussite. Comment écrire sans inconnu devant soi ? Au bas de ses bibliographies Cendrars reconduit ainsi de livre en livre l'annonce de « 33 volumes » en préparation qui s'ajoutent aux volumes « sur le chantier » ou « sous presses », – des presses parfois bien lentes puisque n'en sortiront jamais, par exemple, *Aleijadinho Histoire d'un sanctuaire brésilien*, *Archives de ma tour d'ivoire* ou *Le Poids de la Planète* qui furent dûment annoncés.

Dans la discontinuité si frappante de ses livres, quelle est la part de la spontanéité ? Contrairement aux apparences, l'improvisation chez lui est préparée de longue date. Est-ce de sa vocation interrompue de bijoutier qu'il a gardé un goût du travail lent et méticuleux ? Toute sa vie, il a constitué avec soin et conservé en secret des dossiers d'œuvres qui jettent sur leur genèse une lumière souvent inattendue. Entre les sollicitations de l'imprévu et les ruminations au long cours, entre la passion du nouveau et l'obstination souterraine, se nouent les plus étranges alliances : *L'Or* a été écrit en six semaines, mais après quinze ans d'incubation. *D'Oulremer à indigo* est un titre qui a voyagé plus de vingt ans de projet en projet avant de sortir des presses en 1940. Et quand *La Main coupée* paraît en 1946, Cendrars se rend compte qu'il l'annonçait depuis 1918. Derrière les ruptures affichées, que d'échos et de reprises ! La spirale règne dans la création de Cendrars et son jeu complexe de retours et d'écartés donne figure à ce mouvement perpétuel de l'écriture qui est seul à même de maintenir en éveil le phénix que trop de même ou trop peu d'autre auraient risqué d'assoupir dans son pseudonyme.

Les livres de Cendrars se suivent et ne se ressemblent pas. Mais, paradoxalement, leur discontinuité semble réglée et

Préface

même soumise à un principe de relève qui découpe l'œuvre en périodes bien distinctes comme autant de changements de front. Après la période des poèmes (1912-1924) est venue celle des romans (1925-1929), puis celle du journalisme dans la grande presse (1931-1940) et enfin celle des Mémoires (1945-1949). Ce ne sont là, sans doute, que des lignes générales mais elles sont fortes. Pour interpréter un parcours aussi réglé dans ses brisures, il faudrait également prendre en compte ce qu'il doit aux conditions générales de l'époque – la vie des revues, de l'édition, de la presse par exemple. À cet égard, le parcours d'un Soupault pourrait être comparé à celui de Cendrars. Mais ce qui appartient en propre au poète de *Feuilles de route*, c'est le plaisir de rompre : *Quand tu aimes il faut partir*.

Poète est celui qui brûle ses vaisseaux. Écrire comme on part, sans esprit de retour, telle est son utopie de créateur. À chaque livre d'inventer sa poétique. À cet égard Cendrars annonce Georges Perec qui ne concevait pas, lui non plus, qu'on réécrive le même livre, si ce n'est pour l'éclairer d'une lumière nouvelle. Modernité oblige, un nouveau projet n'est légitime que s'il remet en jeu, à chaque fois, tout ce que l'on sait de l'écriture. La division de l'œuvre en périodes se redouble ainsi, en chacune d'elles, d'un principe de variation. C'est même un grand écart qui oppose, par exemple, le mouvement épique du *Transsibérien* aux déstructurations ludiques des *Sonnets dénaturés*, l'hermétisme des *Poèmes élastiques* aux « cartes postales » des *Feuilles de route*. Est-ce bien le poète des *Pâques*, passionné de liturgie chrétienne, qui met sa plume au service de la publicité ? Allez définir, dans ces conditions, le poète à la Cendrars ! Alors que Gide fait à Jacques Rivière un vif éloge du *Transsibérien* qu'il compare à *Une Saison en enfer* et au *Bateau ivre*, son ami se récrie, en 1919, à l'idée de publier du Cendrars dans la NRF. Ne vient-il pas de dénicher, dans une revue, un poème de lui qui *cherche de l'inédit dans des compositions typographiques plus ou moins bizarres* ? Quand bien même Cendrars serait le

Préface

Stravinski de la poésie nouvelle, ce poète-là lui *coupe les bras et les jambes*¹...

La poésie telle que la conçoit Cendrars commence à la levée des frontières qui séparent le rêve et la vie, la fiction et la réalité, l'écriture d'un seul et l'écriture de tous. Le poète n'est pas un homme de lettres ni un spécialiste. Quand il écrit, ce n'est pas toujours en vers, même libres et sans ponctuation. Plus qu'à la métrique ou à la typographie, c'est à la vision qu'on le reconnaît. Et la vision ne naît pas sans un épanchement des signes, une réversibilité des identités sous le signe du double, des « empiètements inavouables » du temps et de l'espace, un rebrasage des textes du monde sous la forme du collage ou du palimpseste. *Le Rêve et la vie* de Nerval et *Dichtung und Wahrheit* – Poésie et vérité – de Goethe sont deux titres qu'il aurait aimé inventer. Encore faut-il qu'un « foudroiement » cristallise ces interférences pour qu'elles deviennent révélatrices.

Tous les personnages de Cendrars sont ainsi des alchimistes de leur vie. Refusant d'être possédés par ce qu'ils possèdent, toujours prêts à tout risquer, Suter, Dan Yack, Galmot parient sur le nouveau, l'inédit, l'imprévu, sans rien thésauriser. Ils résistent à tout sauf à l'appel de l'inconnu. Ces hommes d'action sont des poètes parce qu'ils créent leur univers et inventent leur vie. Quand ils voyagent c'est au pays de leurs lectures d'enfance et pour mieux lire sur le vif. S'ils bâtissent c'est avec les matériaux de leurs rêves. Devant le monde, ils se tiennent comme des collectionneurs mais, contre les dénombrements clos, ils choisissent l'*inventaire cumulatif du globe*, comme dit si justement Morand à propos de Cendrars. Pour se faire leur biographe, Cendrars dresse avec une jubilation rabelaisienne la liste de leurs métiers ou le répertoire de leurs dérives. En route vers l'Amérique, voici *Johann August Suter, banqueroutier, fuyard, rôdeur, vagabond, voleur, escroc.*

1. Lettre du 28 février 1919, in A. Gide-J. Rivière, *Correspondance 1909-1925*, Gallimard, 1998, p. 531.

Préface

Comment s'étonner s'il saute sur le quai la tête haute ? John Paul Jones ne se laisse pas davantage enfermer derrière les grilles des définitions, lui dont on a pu faire *un héros, un lâche, un traître, un patriote, un humanitaire, un libre citoyen du monde, le champion de la Liberté*. Mais la plus belle parade est celle de Galmot, *précepteur, gérant d'immeubles, contre-espion improvisé, reporter, essayiste, feuilletoniste, explorateur, géomètre, chargé de mission, colon, chercheur d'or, seringhero, seigneur de caoutchouc, chasseur de balata, tenancier d'un bazar, maigre employé, industriel, propriétaire d'une ligne de navigation et d'une autre d'aviation, financier, multimillionnaire, député de la Guyane, inventeur de la Loterie nationale, mécène, capitaliste, philanthrope, pensionnaire de la Santé, romancier*... Magnifique disparition en pleine lumière ! Mais qu'on ne se trompe pas au catalogue de ces exploits : c'est l'échec et une blessure inguérissable qui les a tous initiés à la poésie en les précipitant vers le haut.

Que de listes chez Cendrars ! C'est ainsi qu'il prend possession du monde. Il les aime surtout profuses et disparates. Tout tourne vite au catalogue, les pays visités comme les oiseaux, les saints volants comme les femmes, les villes comme les livres, les pierres précieuses comme les mots. Il ne se lasse pas de les passer en revue avec la même gourmandise que Rabelais, Jules Verne ou Whitman, ces impénitents collectionneurs du monde dans la lignée desquels il aime se situer, en dehors de toute école littéraire. Il se porte avec prédilection vers les encyclopédies (Camille Flammarion, Élisée Reclus), les anthologies (la patrologie de l'abbé Migne), les almanachs populaires (de préférence sans orthographe), et il prétend transporter partout avec lui le *Répertoire général du tarif* des douanes qui ne pèse pas moins de 50 kilos. À Michel Manoll dont la crédulité coutumière s'alerte un peu, il réplique que c'est une affaire de langage et que, par exemple, pour écrire *L'Homme foudroyé*, il avait dressé à l'avance une liste de 3 000 mots qu'il a tous utilisés. On n'a pas retrouvé cette liste, mais, réelle ou prétendue, elle préfigure curieusement les contraintes qui seront chères à l'Oulipo – l'Ouvroir de Littérature Potentielle – et à Raymond Queneau,

Préface

son fondateur. Surtout elles suggèrent au lecteur qu'un aventurier peut être aussi un grand rhétoricien.

Cendrars place au-dessus de tout les Sommes, les livres-mondes que sont à ses yeux *Le Devisement du monde* de Marco Polo, *L'Ève future* de Villiers de l'Isle-Adam, *Le Mystérieux Docteur Cornélius* de Gustave Le Rouge ou *Le Latin mystique* de Remy de Gourmont, une compilation d'auteurs latins du Moyen Âge dont la découverte a marqué, a-t-il dit, sa date de naissance intellectuelle. Gourmont est le maître à écrire qu'il s'est choisi à vingt ans et il est resté fidèle à ce polygraphe aux mille plumes – un Fantômas de l'écriture – qui offre le parfait exemple d'un homme-bibliothèque.

Ces lectures savamment désordonnées font voir un mépris de la hiérarchie et un plaisir au déclassement qui rapprochent à nouveau Cendrars de Nerval. Exaltants entre tous sont les dénombrements qui ouvrent sur l'inépuisable, avec un foisonnement dont il a désigné lui-même la « scénographie baroque ». La voracité emporte ces inventaires dès le *Transsibérien* :

J'avais faim

Et tous les jours et toutes les femmes dans les cafés et tous les verres

J'aurais voulu les boire et les casser

Et toutes les vitrines et toutes les rues

Et toutes les maisons et toutes les vies

L'avidité n'est pas moins forte dans *Le Panama* :

J'ai soif

Nom de Dieu

De nom de Dieu

De nom de Dieu

Cette écriture à perdre haleine, d'où tient-elle son emprise sur lui ? Arpenter, recenser et surtout nommer changent le monde en un grand corps désirable dont le poète nomen-

Préface

clateur établit le blason. À l'autre bout de l'œuvre, *Le Lotissement du ciel* présentera le versant mystique du même désir : *La vertu de la prière c'est d'énumérer les choses de la création et de les appeler par leur nom dans une effusion*. Acte magique, s'il en est, autant que l'invention du pseudonyme. Baptiser le monde permet, à chaque profération, de renaître avec lui. C'est là, dans tout le spectre du mot, un acte de reconnaissance. En épelant les choses de la création, le poète les appelle à l'existence. Retrouvant la jubilation que lui procurait la lecture des A B C, il revient à ses apprentissages du temps que les lettres et les choses s'échangeaient comme des vases communicants sous son regard émerveillé d'enfant. Par la vertu de l'énumération, le poète remonte ainsi deux fois aux origines. En même temps qu'il renoue avec ses émotions d'enfant, il recommence la création du monde. Évoquer c'est convoquer. Répétant le geste mythique du Grand Nomenclateur, le poète réécrit la Genèse, et, sortant les êtres et les objets hors du chaos primordial, il les arrache à l'indifférencié pour leur donner vie.

Ce matin est le premier jour du monde : ce vers du *Panama* résume une poétique. Cendrars a la passion de la cosmogonie. La passion pour lui n'existe qu'à l'état cosmogonique. Et cette passion – première blessure – le relie à sa mère qui lui a appris à lire dans de beaux livres d'images où il voyait pour la première fois

La baleine

Le gros nuage

Le morse

Le soleil

Le grand morse

L'ours le lion le chimpanzé le serpent à sonnette et la mouche

Sa mère le prenait alors sur ses genoux. Et c'est tout ce qu'il a eu de celle que la neurasthénie, comme on disait alors, retranchait dans le silence. Depuis, il a toujours soif. L'encre d'imprimerie ne remplacera jamais le lait qu'il n'a pas reçu de sa

Préface

mère qui s'animaient seulement en confectionnant des herbiers aux noms latins. Avec le goût de la lecture (et celui de l'écriture qui en procède), elle a légué à son fils une pépie inextinguible – un *inassouvissement pharamineux des désirs* dont l'écriture est à la fois le théâtre et le recours. Écrire permet – parfois – de restaurer le lien défait avec la mère. Revenir dans le ventre de sa mère est un fantasme qui hante bien des textes de Cendrars, avec l'ambivalence dont témoignent, ici, le fameux *Merde ! je ne veux pas vivre d' Au cœur du monde* et, là, le récit des *Armoires chinoises*¹ qui décrit l'impossible : la renaissance du poète grâce à son amputation. Entre les cendres des herbiers latins et les braises des A B C, le poète oscille de même qu'il passe sans cesse de la fin du monde à la création du monde, qu'il a donnés pour titres, significativement, à deux de ses textes.

La même passion dévorante le conduit à « épuiser » un auteur en lisant non seulement tout ce qu'il a pu écrire mais aussi tout ce qu'on a pu écrire sur lui. Sur le bateau qui l'emporte en Amérique, il dévore tout Goethe, et tout Gourmont à travers le monde, en bon errant des bibliothèques. De même relit-il chaque année, par une sorte de pèlerinage, *L'Idiot* de Dostoïevski. Cendrars lit comme un vampire et, s'il n'aime guère accumuler les livres dans sa bibliothèque, c'est d'abord qu'il n'aime pas posséder mais plus secrètement parce que, très tôt, il a entrepris de se les approprier par une autre voie : celle du collage. « Je suis l'autre », une fois encore, et à un autre tour de la spirale. On n'en finit pas de déceler dans les textes de Cendrars les emprunts les plus divers, souvent ponctuels, parfois à une très grande échelle. Depuis quelques années, la critique consacre une bonne part de son énergie à ces jeux de pistes qui multiplient les surprises.

Ces découvertes ont contribué à réconcilier Cendrars avec une certaine idée de la modernité, qui n'était pas la sienne. Le temps paraît désormais lointain où Breton, avec condescen-

1. Blaise Cendrars, *Les Armoires chinoises*, Fata Morgana, 2001.

Préface

dance, reprochait à Soupault d'aimer *sans grand discernement* tous les voyageurs : Rimbaud, Larbaud, le Cendrars du *Transsibérien*... Dans son *Traité du style* Aragon s'en était pris lui aussi à Soupault – avec Cendrars en filigrane – en l'accusant, je vous demande un peu, de faire de la littérature avec le verbe *partir*. Mais, entretemps, quel renversement des perspectives ! Moins prévenu que les surréalistes, Michaux ne partageait pas leur aversion pour le voyage et, s'il constate bien que la passion du voyage n'aime généralement pas les poèmes, il admet une mémorable exception : Cendrars et ses poèmes avaient *le voyage dans le ventre* et leur *vertu voyageuse*¹ n'a pas cessé d'inciter leurs lecteurs à traverser pays et peuples étrangers. Peut-être avait-il compris avant tout le monde que ce grand voyageur avait souvent voyagé dans les textes des autres...

Le jeu du palimpseste a commencé très tôt. L'art de la mosaïque semble ne faire qu'un pour lui avec l'acte d'écrire puisqu'il l'étend à toutes ses pratiques, aux poèmes comme aux romans, aux essais comme aux mémoires. *Les Pâques*, la *Prose*, les *Poèmes élastiques*, *Kodak*, *Feuilles de route*, mais aussi *L'Or*, *Moravagine*, entre autres, ont déjà révélé à d'opiniâtres enquêteurs la place qu'y tient l'écriture de l'autre, parfois très littéralement, et dans tous les domaines. C'est ainsi qu'il a emprunté à Gustave Le Rouge une de ses maximes favorites : *le seul fait d'exister est un véritable bonheur*, et à Apollinaire l'habitude de terminer ses lettres par *Ma main amie*, une formule qu'il semblait pourtant seul à pouvoir inventer... Il est vrai que Cendrars a lu très tôt – avant 1912 – les leçons paradoxales du maître du plagiat moderne, Isidore Ducasse/Lautréamont, dont il a republié *Les Chants de Maldoror* aux Éditions de la Sirène, et il reprendra explicitement à son compte le fameux : *La poésie doit être faite par tous. Non par un.*

Parmi toutes les ruptures qui visent à maintenir dans l'œuvre la place de l'autre, il en est une que Cendrars a mise en scène

1. Henri Michaux, Préface aux *Poètes voyagent*, Stock, 1946.

Préface

avec une gravité singulière. Dans *L'Homme foudroyé*, en 1945, il déclare avoir pris congé de ses amis les poètes en octobre 1917 parce que la poésie en vogue à Paris – le futur surréalisme – lui semblait devenir la base d'un *malentendu spirituel* et d'une *confusion mentale*. Pour marquer cette rupture, il aurait cloué *Au cœur du monde*, un poème qu'il venait de parachever, dans une caisse de bois blanc qu'il aurait ensuite déposée dans une chambre secrète à la campagne. Cette déclaration faite sur un ton de solennité rare chez lui est cependant contredite par les faits. C'est en 1924 – sept ans plus tard – qu'il a publié ses deux derniers recueils, mais peut-être considère-t-il alors, comme il l'a dit à Nino Frank, que *Kodak et Feuilles de route ne comptent pas*. Par ailleurs, si la destinée d'*Au cœur du monde* reste aujourd'hui encore mystérieuse, il est probable que ce poème n'a jamais été achevé et que l'étrange cérémonie du clouage tient de la fiction compensatrice ou, plus précisément, d'une crucifixion symbolique du poète avec son poème. À l'évidence, il s'agit d'une construction rétrospective qui souligne *a contrario* l'énigme persistante de ce « congé » : pourquoi donc Cendrars a-t-il cessé d'écrire des poèmes ? N'était-ce pas plutôt la poésie qui avait pris congé de Cendrars ? Certains le suggèrent : les horreurs de la guerre et sa propre blessure auraient tué le poète en lui. Il ne s'en est jamais expliqué avant ses Mémoires où, tardivement, il présente cet abandon comme une rupture non seulement délibérée mais bénéfique, puisqu'elle a permis sa renaissance à l'écriture. De cette mort au poème, il est ressuscité prosateur, contrairement à l'autre poète amputé, Rimbaud, auquel il reproche, on l'a vu, de n'avoir pas su revenir pour écrire *tout autre chose*. Une confiance à Seghers le confirme par l'ellipse :

*Tu sais, ils ne sont pas malins les journalistes : personne ne m'a encore demandé pourquoi j'ai cessé d'écrire des poèmes. D'ailleurs, ils n'ont rien compris à Rimbaud*¹.

Dans ses entretiens avec Manoll, Cendrars précisera sa pensée : c'est du poème qu'il a pris congé en 1917, et non pas de

1. *Vagabondages* n° 54, janvier-mars 1984, p. 22.

Préface

la poésie. Ce qui revient à faire entendre que, poète, il l'est resté tout au long de son œuvre et dans toutes ses pratiques d'écriture.

Une rupture mal datée, une mise en scène extravagante, un secret de renaissance mal désigné : il est tentant d'associer le « congé » à la blessure dans son extrême ambivalence : signe de mort, source de vie. En bâtissant pendant la Seconde Guerre mondiale son mythe d'homme foudroyé, Cendrars partage son œuvre en deux comme son corps avant elle a été partagé. Et il fait la part du feu en s'identifiant à Orion, le chasseur géant de la légende. Réputé pour sa violence, Orion fut abattu par Artémis qui pourtant l'aimait, et, en signe de rédemption, elle le transforma en constellation. Faire la part du feu – ce feu de braise qui ne cesse de brûler son moignon –, c'est lui jeter pour l'apaiser un morceau de son corps. C'est ainsi que Cendrars expédie sa main morte dans la constellation d'Orion. Et il expédie avec elle en signe d'expiation ce qui a fait la gloire et le malheur de sa main droite : les poèmes qu'elle a signés et l'eustache avec lequel elle nettoyait les tranchées « boches ». Ce que vient dater le choix de l'année 1917 dans le mythe de 1945, c'est que l'offrande a été agréée et que, sous la tutelle de Raymone, nouvelle Artémis, elle a permis la naissance du poète de la main gauche.

Villon, Nerval, Baudelaire, Rimbaud, Cravan, Gourmont... Tous les poètes auxquels s'identifie Cendrars ont été comme lui foudroyés :

Mais quelle que soit la destinée du poète – sa vie est fatalement tragique mais elle renaît de ses cendres! – la poésie n'est pas maudite. Par définition c'est le contraire. C'est l'art, non pas de bénir, mais de dire bien. Chanter. Oui. La création. La vie⁹.

Claude Leroy

1. « Sous le Signe de François Villon », *op. cit.*, p. 67.

NOTE SUR LES POÉSIES COMPLÈTES

C'est en 1944 que Blaise Cendrars a recueilli ses *Poésies complètes* pour la première fois. Retiré à Aix-en-Provence depuis 1940, il avait demandé à son ami Jacques-Henry Lévesque resté à Paris de l'aider à réunir les textes pour Denoël et de rédiger une introduction au volume, « Blaise Cendrars ou du monde entier au cœur du monde ». Une nouvelle édition en 1947 n'apporte que peu de retouches avant « la première édition définitive et complète » qui paraît en 1957 chez le même éditeur, sans la préface de Lévesque mais avec un nouveau titre qui s'en inspire : *Du monde entier au cœur du monde*. Depuis lors, ce volume a fait l'objet de multiples rééditions, parfois fautives. Entre-temps, un certain nombre de poèmes ont été retrouvés et publiés. D'autres, plus nombreux, restent toujours inédits. Convenait-il, pour les recueillir, d'augmenter le volume de 1957 en conservant sa formule ? Nous avons préféré fonder la présente édition sur des principes nouveaux.

En 1944, Cendrars est un poète qui n'écrit plus de poèmes. Non seulement sa dernière plaquette, *Feuilles de route*, remonte à 1924, mais il a « pris congé » d'une pratique d'écriture qui n'est plus celle du romancier, du journaliste ou du mémorialiste qu'il est devenu. Et comme il s'est également éloigné des peintres avec lesquels il avait composé la plupart de ses plaquettes, il a écarté de ses *Poésies complètes* les illustrations qui accompagnaient les éditions originales. C'est pourtant à celles-ci qu'il nous a paru souhaitable de revenir, non seulement parce qu'elles sont aussi rares que précieuses, mais sur-

tout parce qu'elles permettent de saisir sur le vif le geste du créateur et de renouer le dialogue qu'il entretenait avec « ses » peintres¹. Pour les mêmes raisons, nous présentons les poèmes dans l'ordre chronologique de leur élaboration. *Au cœur du monde* prend ainsi place entre l'« Hommage à Guillaume Apollinaire » et *Feuilles de route*, et non à la fin du volume où l'avait situé Cendrars pour des raisons d'ordre symbolique. On trouvera, enfin, en appendice les poèmes de jeunesse qu'il avait écartés, suivis d'une version restituée de l'énigmatique *Légende de Novgorode* retrouvée en 1995.

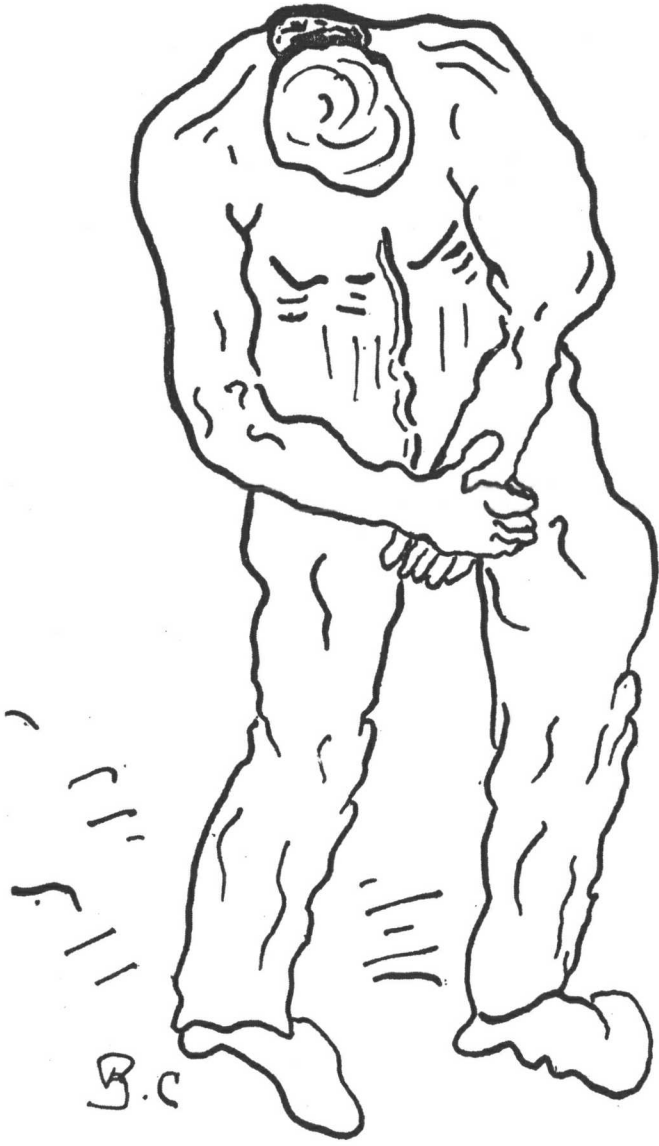
Cette première édition annotée des *Poésies complètes* présente 41 inédits.

C. L.

1. À l'exception toutefois de la *Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France*, dont le format exceptionnel ne s'accommode pas des contraintes d'un volume.

La plupart des documents qui nous ont permis d'établir cette édition appartiennent au Fonds Blaise Cendrars conservé aux Archives littéraires suisses de Berne. Nous remercions vivement les responsables de ce Fonds pour leur précieuse et constante obligeance, en particulier M. Marius Michaud, ainsi que Mme Marie-Thérèse Lathion et Mme Stéphanie Cudré-Mauroux.

LES PÂQUES



À Agnès¹

*Flecte ramos, arbor alta, tensa laxa viscera
Et rigor lentescat ille quem dedit nativitas
Ut superni membra Regis miti tendas stipite...*
Fortunat, *Pange lingua*.

*Fléchis tes branches, arbre géant, relâche un peu la
[tension des viscères,
Et que ta rigueur naturelle s'alentisse,
N'écartèle pas si rudement les membres du Roi
[supérieur...*

Remy de Gourmont, *Le Latin mystique*².

*Dessin par l'auteur
en frontispice de l'édition originale, 1912.*

Seigneur, c'est aujourd'hui le jour de votre Nom³,
J'ai lu dans un vieux livre la geste de votre Passion,

Et votre angoisse et vos efforts et vos bonnes paroles
Qui pleurent dans le livre, doucement monotones.

Un moine d'un vieux temps⁴ me parle de votre mort.
Il traçait votre histoire avec des lettres d'or

Dans un missel, posé sur ses genoux.
Il travaillait pieusement en s'inspirant de Vous.

À l'abri de l'autel, assis dans sa robe blanche,
Il travaillait lentement du lundi au dimanche.

Les heures s'arrêtaient au seuil de son retrait.
Lui, s'oubliait, penché sur votre portrait.

À vêpres, quand les cloches psalmodiaient dans la tour,
Le bon frère ne savait si c'était son amour

Ou si c'était le Vôtre, Seigneur, ou votre Père
Qui battait à grands coups les portes du monastère.

Je suis comme ce bon moine, ce soir, je suis inquiet
Dans la chambre à côté, un être triste et muet

Attend derrière la porte, attend que je l'appelle !
C'est Vous, c'est Dieu, c'est moi, – c'est l'Éternel.

Je ne Vous ai pas connu alors – ni maintenant⁵.
Je n'ai jamais prié quand j'étais un petit enfant.

Ce soir pourtant je pense à Vous avec effroi.
Mon âme est une veuve en deuil au pied de votre Croix.

Mon âme est une veuve en noir, – c'est votre Mère
Sans larme et sans espoir, comme l'a peinte Carrière⁶.

Je connais tous les Christs qui pendent dans les musées ;
Mais Vous marchez, Seigneur, ce soir à mes côtés.

Je descends à grands pas vers le bas de la ville,
Le dos voûté, le cœur ridé, l'esprit fébrile.

Votre flanc grand ouvert est comme un grand soleil
Et vos mains tout autour palpitent d'étincelles.

Les vitres des maisons sont toutes pleines de sang
Et les femmes, derrière, sont comme des fleurs de sang,

D'étranges mauvaises fleurs flétries, des orchidées,
Calices renversés ouverts sous vos trois plaies.

Votre sang recueilli, elles ne l'ont jamais bu.
Elles ont du rouge aux lèvres et des dentelles au cul⁷.

Les fleurs de la Passion sont blanches, comme des cierges.
Ce sont les plus douces fleurs au Jardin de la Bonne Vierge.

C'est à cette heure-ci, c'est vers la neuvième heure,
Que votre Tête, Seigneur, tomba sur votre Cœur.

Je suis assis au bord de l'océan
Et je me remémore un cantique allemand,

Où il dit⁸, avec des mots très doux, très simples, très purs,
La beauté de votre Face dans la torture.

Dans une église, à Sienne, dans un caveau,
J'ai vu la même Face, au mur, sous un rideau.

Et dans un ermitage, à Bourrié-Wladislasz⁹,
Elle est bossuée d'or dans une châsse.

De troubles cabochons¹⁰ sont à la place des yeux
Et des paysans baisent à genoux Vos yeux.

Sur le mouchoir de Véronique Elle est empreinte
Et pour cela Sainte Véronique est Votre sainte.

C'est la meilleure relique promenée par les champs,
Elle guérit tous les malades, tous les méchants.

Elle fait encore mille et mille autres miracles,
Mais je n'ai jamais assisté à ce spectacle.

Peut-être que la foi me manque, Seigneur, et la bonté¹¹
Pour voir ce rayonnement de votre Beauté.

Pourtant, Seigneur, j'ai fait un périlleux voyage
Pour contempler dans un béryl l'intaille de votre image.

Faites, Seigneur, que mon visage appuyé dans mes mains¹²
Y laisse tomber le masque d'angoisse qui m'étreint.

Faites, Seigneur, que mes deux mains appuyées sur ma bouche
N'y laissent pas¹³ l'écume d'un désespoir farouche.

Je suis triste et malade; peut-être à cause de Vous,
Peut-être à cause d'un autre. Peut-être à cause de Vous.

Seigneur, la foule des pauvres pour qui vous fîtes le Sacrifice
Est ici, parquée, tassée, comme du bétail, dans les hospices.

D'immenses bateaux noirs viennent des horizons
Et les débarquent, pêle-mêle, sur les pontons.

Il y a des Italiens, des Grecs, des Espagnols,
Des Russes, des Bulgares, des Persans, des Mongols.

Ce sont des bêtes de cirque qui sautent les méridiens.
On leur jette un morceau de viande noire, comme à des chiens.

C'est leur bonheur à eux que cette sale pitance.
Seigneur, ayez pitié des peuples en souffrance.

Seigneur, dans les ghettos grouille la tourbe des Juifs.
Ils viennent de Pologne et sont tous fugitifs.

Je le sais bien, ils ont fait le Procès;
Mais je t'assure, ils ne sont pas du tout mauvais¹⁴.

Ils sont dans des boutiques sous des lampes de cuivre,
Vendent des vieux habits, des armes et des livres.

Rembrandt aimait beaucoup les peindre dans leurs défroques.
Moi, j'ai, ce soir, marchandé un microscope.

Hélas! Seigneur, Vous ne serez plus là, après Pâques!
Seigneur, ayez pitié des Juifs dans les baraques.

Seigneur, les humbles femmes qui vous accompagnèrent à
Golgotha,
Se cachent. Au fond des bouges, sur d'immondes sofas

Elles sont polluées par la misère des hommes.
Des chiens leur ont rongé les os et dans le rhum

Elles trempent¹⁵ leur vice endurci qui s'écaille.
Seigneur, quand une de ces femmes me parle, je défaille.

Je voudrais être Vous pour aimer les prostituées.
Seigneur, ayez pitié des prostituées.

Seigneur, je suis dans le quartier des bons voleurs,
Des vagabonds, des va-nu-pieds, des receleurs.

Je pense aux deux larrons qui étaient avec vous à la Potence,
Je sais que vous daignez sourire à leur malchance.

Seigneur, l'un voudrait une corde avec un nœud au bout,
Mais ça n'est pas gratis, la corde, ça coûte vingt sous.

Il raisonnait comme un philosophe, ce vieux bandit
Je lui ai donné de l'opium pour qu'il aille plus vite en
paradis.

Je pense aussi aux musiciens des rues,
Au violoniste aveugle, au manchot¹⁶ qui tourne l'orgue de
Barbarie,

À la chanteuse au chapeau de paille avec des roses de papier :
Je sais que ce sont eux qui chantent durant l'éternité.

Seigneur, faites-leur l'aumône, autre que de la lueur des
becs de gaz,
Seigneur, faites leur l'aumône de gros sous ici-bas.

Seigneur, quand vous mourûtes, le rideau se fendit,
Ce que l'on vit derrière, personne ne l'a dit.

La rue est dans la nuit comme une déchirure,
Pleine d'or et de sang, de feu et d'épluchures.

Ceux que vous aviez chassés du temple avec votre fouet,
Flagellent les passants d'une poignée de méfaits.

L'Étoile qui disparut alors du tabernacle,
Brûle sur les murs dans la lumière crue des spectacles.

Seigneur, la Banque illuminée est comme un coffre-fort,
Où s'est coagulé le Sang de votre mort.

Les rues se font désertes et deviennent plus noires.
Je chancelle comme un homme ivre sur les trottoirs.

J'ai peur des grands pans d'ombre que les maisons
projetent.
J'ai peur. Quelqu'un me suit. Je n'ose tourner la tête.

Un pas clopin-clopant saute de plus en plus près.
J'ai peur. J'ai le vertige. Et je m'arrête exprès.

Un effroyable drôle m'a jeté un regard
Aigu, puis a passé, mauvais, comme un poignard¹⁷.

Seigneur, rien n'a changé depuis que vous n'êtes plus Roi.
Le Mal s'est fait une béquille de votre Croix.

Je descends les mauvaises marches d'un café
Et me voici, assis, devant un verre de thé.

Je suis chez des Chinois, qui comme avec le dos
Sourient, se penchent et sont polis comme des magots.

La boutique est petite, badigeonnée de rouge
Et de curieux chromos sont encadrés dans du bambou.

Ho-Kousai¹⁸ a peint les cent aspects d'une montagne.
Que serait votre Face peinte par un Chinois?...

Cette dernière idée, Seigneur, m'a d'abord fait sourire¹⁹.
Je vous voyais en raccourci dans votre martyre.

Mais le peintre, pourtant, aurait peint votre tourment
Avec plus de cruauté que nos peintres d'Occident.

Des lames contournées auraient scié vos chairs,
Des pinces et des peignes auraient strié vos nerfs,

On vous aurait passé le col dans un carcan,
On vous aurait arraché les ongles et les dents,

D'immenses dragons noirs se seraient jetés sur Vous,
Et vous auraient soufflé des flammes dans le cou,

On vous aurait arraché la langue et les yeux,
On vous aurait empalé sur un pieu.

Ainsi, Seigneur, vous auriez souffert toute l'infamie,
Car il n'y a pas de plus cruelle posture.

Ensuite, on vous aurait forjeté aux pourceaux
Qui vous auraient rongé le ventre et les boyaux.

Je suis seul à présent, les autres sont sortis,
Je me suis étendu sur un banc contre le mur.

J'aurais voulu entrer, Seigneur, dans une église,
Mais il n'y a pas de cloches, Seigneur, dans cette ville.

Je pense aux cloches tues : – où sont les cloches anciennes²⁰ ?
Où sont les litanies et les douces antiennes ?

Où sont les longs offices et où les beaux cantiques ?
Où sont les liturgies et les musiques ?

Où sont tes fiers prélats, Seigneur, où tes nonnains ?
Où l'aube blanche, l'amict des Saintes et des Saints ?

Seigneur, la joie du Paradis se noie dans la poussière,
Les feux mystiques ne rutilent plus dans les verrières.

L'aube tarde à venir, et dans le bouge étroit
Des ombres crucifiées agonisent aux parois.

C'est comme un Golgotha de nuit dans un miroir
Que l'on voit trembloter en rouge sur du noir.

La fumée, sous la lampe, est comme un linge déteint
Qui tourne, entortillé, tout autour de vos reins.

Par au-dessus, la lampe pâle est suspendue,
Comme votre Tête, triste et morte et exsangue.

Des reflets insolites palpitent sur les vitres...
J'ai peur, – et je suis triste, Seigneur, d'être si triste.

« *Dic nobis, Maria, quid vidisti in via ?* »

– La lumière frissonner humble dans le matin.

« *Dic nobis, Maria, quid vidisti in via ?* »

– Des blancheurs éperdues palpiter comme des mains.

« *Dic nobis, Maria, quid vidisti in via ?* »

– L'augure du printemps tressaillir dans mon sein²¹.

Seigneur, l'aube a glissé froide comme un suaire
Et a mis tout à nu les gratte-ciel dans les airs.

Déjà un bruit immense retentit sur la ville.
Déjà les trains bondissent, grondent et défilent.

Les métropolitains roulent et tonnent sous terre
Les ponts sont secoués par les chemins de fer.

La cité tremble. Des cris, du feu et des fumées.
Des sirènes à vapeur rauquent²² comme des huées.

Une foule enfiévrée par les sueurs de l'or
Se bouscule et s'engouffre dans de longs corridors.

Trouble, dans le fouillis empanaché des toits,
Le soleil, c'est votre Face souillée par les crachats.

Seigneur, je rentre fatigué, seul et très morne...
Seigneur, ma chambre est nue comme un tombeau...

Seigneur, je suis tout seul et j'ai la fièvre...
Seigneur, mon lit est froid comme un cercueil...

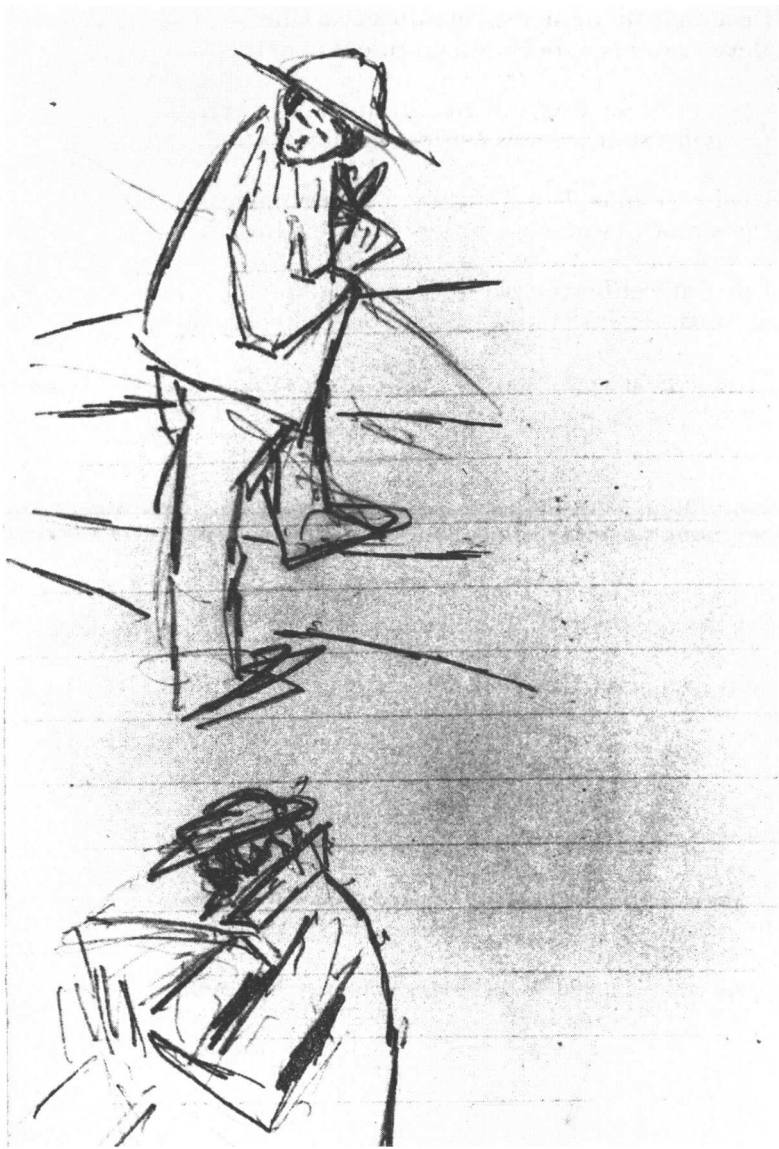
Seigneur, je ferme les yeux et je claque des dents...
Seigneur, je suis trop seul, Seigneur, j'ai froid, Seigneur,
j'appelle...²³

Cent mille toupies tournoient devant mes yeux...
Non, cent mille femmes... non, cent mille violoncelles...²⁴

Je pense, Seigneur, à mes heures malheureuses...
Je pense, Seigneur, à mes heures en allées...

Je ne pense plus à Vous, je ne pense plus à Vous²⁵.

New York, avril 1912²⁶.



Dessins de Blaise Cendrars illustrant le manuscrit du Volturmo.

En marge des Pâques

LE VOLTURNO

Le Volturno¹ n'est pas ce que l'on pourrait croire : un vautour
C'est un simple bateau avec une cargaison

De peaux de veau, d'émigrants, de poutres de fer
De minerais, de volailles et de pauvres diables

Parmi les passagers qui sont dans l'entrepont
Se trouve aussi, au bout du rouf, tout au fond,

Le poète, qui avec un crayon au doigt
Noircit le cahier grand ouvert dans sa tête

Soumis à son destin qui l'a conduit là-dedans
Il voudrait profiter du milieu et du temps

Pour essayer une suite de petits tableaux
Sombres, louches, rauques, troubles à la manière de Rembrandt

Donc, le Volturno est un très mauvais bateau
Lent, vieux, rouillé, rabistoqué, rafistolé

Les hommes d'équipage ont l'aspect du bateau
L'un est manchot², l'autre borgne, un autre sourd

Le capitaine est toujours saoul et ses lieutenants
Font la cour aux trois quatre Juives de passage

6 juin 1912

**PROSE DU TRANSSIBÉRIEN
ET DE LA
PETITE JEANNE DE FRANCE**

En ce temps-là j'étais en mon adolescence
J'avais à peine seize ans¹ et je ne me souvenais déjà plus de
mon enfance
J'étais à 16 000 lieues du lieu de ma naissance
J'étais à Moscou, dans la ville des mille et trois clochers² et des
sept gares
Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours
Car mon adolescence était alors si ardente et si folle
Que mon cœur, tour à tour, brûlait comme le temple d'Éphèse³
ou comme la Place Rouge de Moscou
Quand le soleil se couche.
Et mes yeux éclairaient des voies anciennes.
Et j'étais déjà si mauvais poète
Que je ne savais pas aller jusqu'au bout.

Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare
Croustillé d'or,
Avec les grandes amandes des cathédrales toutes blanches
Et l'or mielleux des cloches...
Un vieux moine me lisait la légende de Novgorode⁴
J'avais soif
Et je déchiffrais des caractères cunéiformes
Puis, tout à coup, les pigeons du Saint-Esprit s'envolaient sur
la place
Et mes mains s'envolaient aussi⁵, avec des bruissements
d'albatros
Et ceci, c'était les dernières réminiscences du dernier jour
Du tout dernier voyage
Et de la mer.

Pourtant, j'étais fort mauvais poète.
Je ne savais pas aller jusqu'au bout.

J'avais faim
Et tous les jours et toutes les femmes dans les cafés et tous
les verres
J'aurais voulu les boire et les casser
Et toutes les vitrines et toutes les rues
Et toutes les maisons et toutes les vies
Et toutes les roues des fiacres qui tournaient en tourbillons
sur les mauvais pavés
J'aurais voulu les plonger dans une fournaise de glaives
Et j'aurais voulu broyer tous les os
Et arracher toutes les langues
Et liquéfier tous ces grands corps étranges et nus sous les
vêtements qui m'affolent...
Je pressentais la venue du grand Christ rouge de la révolution
russe⁶...
Et le soleil était une mauvaise plaie
Qui s'ouvrait comme un brasier.

En ce temps-là j'étais en mon adolescence
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de ma
naissance
J'étais à Moscou, où je voulais me nourrir de flammes
Et je n'avais pas assez des tours et des gares que constellaient mes
yeux
En Sibérie tonnait le canon c'était la guerre⁷
La faim le froid la peste le choléra
Et les eaux limoneuses de l'Amour charriaient des millions
de charognes⁸
Dans toutes les gares je voyais partir tous les derniers trains
Personne ne pouvait plus partir car on ne délivrait plus de billets
Et les soldats qui s'en allaient auraient bien voulu rester...
Un vieux moine chantait la légende de Novgorode.

Moi, le mauvais poète qui ne voulais aller nulle part, je pouvais
aller partout
Et aussi les marchands avaient encore assez d'argent
Pour aller tenter faire fortune.
Leur train partait tous les vendredis matin.

On disait qu'il y avait beaucoup de morts.
L'un emportait cent caisses de réveils et de coucous de la
Forêt-Noire
Un autre, des boîtes à chapeaux des cylindres et un assortiment
de tire-bouchons de Sheffield
Un autre, des cercueils de Malmoë remplis de boîtes de conserve
et de sardines à l'huile.
Puis il y avait beaucoup de femmes
Des femmes des entre-jambes à louer qui pouvaient aussi
servir
Des cercueils
Elles étaient toutes patentées
On disait qu'il y avait beaucoup de morts là-bas
Elles voyageaient à prix réduits
Et avaient toutes un compte-courant à la banque.

Or, un vendredi matin, ce fut aussi⁹ mon tour
On était en décembre
Et je partis moi aussi pour accompagner le voyageur en
bijouterie¹⁰ qui se rendait à Kharbine
Nous avions deux coupés dans l'express et 34 coffres de joaille-
rie de Pforzheim
De la camelote allemande « *Made in Germany* »
Il m'avait habillé de neuf, et en montant dans le train, j'avais
perdu un bouton
– Je m'en souviens, je m'en souviens, j'y ai souvent pensé depuis –
Je couchais sur les coffres et j'étais tout heureux de pouvoir jouer
avec le browning nickelé qu'il m'avait aussi donné

J'étais très heureux insouciant
Je croyais jouer aux brigands
Nous avions volé le trésor de Golconde¹¹
Et nous allions grâce au transsibérien le cacher de l'autre côté
du monde
Je devais le défendre contre les voleurs de l'Oural qui avaient
attaqué les saltimbanques de Jules Verne¹²
Contre les Khoungouzes les boxers de la Chine
Et les enragés petits Mongols du Grand-Lama

Alibaba et les quarante voleurs
Et les fidèles du terrible Vieux de la montagne¹³
Et surtout, contre les plus modernes
Les rats d'hôtel
Et les spécialistes des express internationaux.

Et pourtant, et pourtant
J'étais triste comme un enfant
Les rythmes du train
La « *moëlle chemin-de-fer* »¹⁴ des psychiatres américains
Le bruit des portes des voix des essieux grinçant sur les rails
congelés
Le ferlin¹⁵ d'or de mon avenir
Mon browning le piano et les jurons des joueurs de cartes dans
le compartiment d'à côté
L'épatante présence de Jeanne
L'homme aux lunettes bleues qui se promenait nerveusement
dans le couloir et qui me regardait en passant
Froissis de femmes
Et le sifflement de la vapeur
Et le bruit éternel des roues en folie dans les ornières du ciel
Les vitres sont givrées
Pas de nature !
Et derrière, les plaines sibériennes le ciel bas et les grandes ombres
des Taciturnes¹⁶ qui montent et qui descendent
Je suis couché dans un plaid
Bariolé
Comme ma vie
Et ma vie ne me tient pas plus chaud que ce châle
Écossais
Et l'Europe tout entière aperçue au coupe-vent d'un express
à toute vapeur
N'est pas plus riche que ma vie
Ma pauvre vie
Ce châle
Effiloché sur des coffres remplis d'or
Avec lesquels je roule
Que je rêve
Que je fume

Et la seule flamme de l'univers
Est une pauvre pensée...

Du fond de mon cœur des larmes me viennent
Si je pense, Amour, à ma maîtresse
Elle n'est qu'une enfant, que je trouvai ainsi
Pâle, immaculée, au fond d'un bordel.

Ce n'est qu'une enfant, blonde, rieuse et triste,
Elle ne sourit pas et ne pleure jamais;
Mais au fond de ses yeux, quand elle vous y laisse boire,
Tremble un doux lys d'argent, la fleur du poète.

Elle est douce et muette, sans aucun reproche,
Avec un long tressaillement à votre approche;
Mais quand moi je lui viens, de-ci, de-là, de fête,
Elle fait un pas, puis ferme les yeux – et fait un pas.

Car elle est mon amour, et les autres femmes
N'ont que des robes d'or sur de grands corps de flammes,
Ma pauvre amie est si esseeulée,
Elle est toute nue, n'a pas de corps – elle est trop pauvre.

Elle n'est qu'une fleur candide, fluette,
La fleur du poète, un pauvre lys d'argent,
Tout froid, tout seul, et déjà si fané
Que les larmes me viennent si je pense à son cœur.

Et cette nuit est pareille à cent mille autres quand un train file
dans la nuit
– Les comètes tombent –
Et que l'homme et la femme, même jeunes, s'amuse à faire
l'amour.

Le ciel est comme la tente déchirée d'un cirque pauvre dans un
petit village de pêcheurs
En Flandres

Le soleil est un fumeux quinquet
 Et tout au haut d'un trapèze une femme fait la lune.
 La clarinette le piston une flûte aigre et un mauvais tambour
 Et voici mon berceau
 Mon berceau
 Il était toujours près du piano quand ma mère comme Madame
 Bovary jouait les sonates de Beethoven
 J'ai passé mon enfance dans les jardins suspendus de Babylone
 Et l'école buissonnière, dans les gares devant les trains
 en partance
 Maintenant, j'ai fait courir tous les trains derrière moi
 Bâle-Tombouctou
 J'ai aussi joué aux courses à Auteuil et à Longchamp
 Paris-New York
 Maintenant, j'ai fait courir tous les trains tout le long de ma vie
 Madrid-Stockholm
 Et j'ai perdu tous mes paris
 Il n'y a plus que la Patagonie, la Patagonie, qui convienne à mon
 immense tristesse¹⁷, la Patagonie, et un voyage dans les mers
 du Sud
 Je suis en route
 J'ai toujours été en route
 Je suis en route avec la petite Jehanne de France¹⁸
 Le train fait un saut périlleux et retombe sur toutes ses roues
 Le train retombe sur ses roues
 Le train retombe toujours sur toutes ses roues

« Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Nous sommes loin, Jeanne, tu roules depuis sept jours
 Tu es loin de Montmartre, de la Butte qui t'a nourrie
 du Sacré-Cœur contre lequel tu t'es blottie
 Paris a disparu et son énorme flambée
 Il n'y a plus que les cendres continues
 La pluie qui tombe
 La tourbe qui se gonfle
 La Sibérie qui tourne
 Les lourdes nappes de neige qui remontent

Et le grelot de la folie qui grelotte comme un dernier désir
dans l'air bleui
Le train palpite au cœur des horizons plombés
Et ton chagrin ricane...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Les inquiétudes
Oublie les inquiétudes
Toutes les gares lézardées obliques sur la route
Les fils télégraphiques auxquels elles pendent
Les poteaux grimaçants qui gesticulent et les étrangent
Le monde s'étire s'allonge et se retire comme un harmonica¹⁹
qu'une main sadique tourmente
Dans les déchirures du ciel les locomotives en furie
S'enfuient
Et dans les trous
Les roues vertigineuses les bouches les voix
Et les chiens du malheur qui aboient à nos trousses
Les démons sont déchainés
Ferrailles
Tout est un faux accord
Le *broun-roun-roun* des roues
Chocs
Rebondissements
Nous sommes un orage sous le crâne d'un sourd...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Mais oui, tu m'énerves, tu le sais bien, nous sommes bien loin
La folie surchauffée beugle dans la locomotive
La peste le choléra se lèvent comme des braises ardentes sur
notre route.
Nous disparaissions dans la guerre en plein dans un tunnel
La faim, la putain, se cramponne aux nuages en débandade
Et fiente des batailles en tas puants de morts
Fais comme elle, fais ton métier...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Oui, nous le sommes, nous le sommes
 Tous les boucs émissaires ont crevé dans ce désert
 Entends les mauvaises cloches²⁰ de ce troupeau galeux
 Tomsk Tchéliabinsk Kainsk Obi Taichet Verkné-Oudinsk
 Kourgane Samara Pensa-Touloune
 La mort en Mandchourie
 Est notre débarcadère est notre dernier repaire
 Ce voyage est terrible
 Hier matin
 Ivan Oulitch²¹ avait les cheveux blancs
 Et Kolia Nicolaï Ivanovitch se ronge les doigts depuis 15 jours...
 Fais comme elles la Mort la Famine fais ton métier
 Ça coûte cent sous, en transsibérien ça coûte cent roubles
 Enfièvre les banquettes et rougeoie sous la table
 Le diable est au piano
 Ses doigts nouveaux excitent toutes les femmes
 La Nature
 Les Gouges
 Fais ton métier
 Jusqu'à Kharbine...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Non mais... fiche-moi la paix... laisse-moi tranquille
 Tu as les hanches angulaires
 Ton ventre est aigre et tu as la chaude-pisse
 C'est tout ce que Paris a mis dans ton giron
 C'est aussi un peu d'âme... car tu es malheureuse
 J'ai pitié j'ai pitié viens vers moi sur mon cœur
 Les roues sont les moulins à vent du pays de Cocagne
 Et les moulins à vent sont les béquilles qu'un mendiant
 fait tourner

Nous sommes les culs-de-jatte de l'espace
Nous roulons sur nos quatre plaies
On nous a rogné les ailes
Les ailes de nos sept péchés
Et tous les trains sont les bilboquets du diable
Basse-cour
Le monde moderne
La vitesse n'y peut mais
Le monde moderne
Les lointains sont par trop loin
Et au bout du voyage c'est terrible d'être un homme
avec une femme²²

« Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

J'ai pitié j'ai pitié viens vers moi je vais te conter une histoire
Viens dans mon lit
Viens sur mon cœur
Je vais te conter une histoire...

Oh viens ! viens !

Aux Fidji règne l'éternel printemps
La paresse
L'amour pâme les couples dans l'herbe haute et la chaude
syphilis rôde sous les bananiers
Viens dans les îles perdues du Pacifique !
Elles ont nom du Phénix, des Marquises
Bornéo et Java
Et Célèbes à la forme d'un chat²³.

Nous ne pouvons pas aller au Japon
Viens au Mexique !
Sur ses hauts plateaux les tulipiers fleurissent
Les lianes tentaculaires sont la chevelure du soleil
On dirait la palette et les pinceaux d'un peintre

Des couleurs étourdissantes comme des gongs,
 Rousseau y a été²⁴
 Il y a ébloui sa vie.
 C'est le pays des oiseaux
 L'oiseau du paradis l'oiseau-lyre
 Le toucan l'oiseau moqueur
 Et le colibri²⁵ niche au cœur des lys noirs
 Viens!
 Nous nous aimerons dans les ruines majestueuses d'un temple
 aztèque
 Tu seras mon idole
 Une idole bariolée enfantine un peu laide et bizarrement étrange
 Oh viens!

Si tu veux nous irons en aéroplane²⁶ et nous survolerons le pays
 des mille lacs,
 Les nuits y sont démesurément longues
 L'ancêtre préhistorique aura peur de mon moteur
 J'atterrirai
 Et je construirai un hangar pour mon avion avec les os fossiles
 de mammoth
 Le feu primitif réchauffera notre pauvre amour
 Samowar
 Et nous nous aimerons bien bourgeoisement près du pôle
 Oh viens!

Jeanne Jeannette Ninette nini ninon nichon
 Mimi mamour ma poupoule mon Pérou
 Dodo dondon
 Carotte ma crotte
 Chouchou p'tit-cœur
 Cocotte
 Chérie p'tite-chèvre
 Mon p'tit-péché mignon
 Concon
 Coucou
 Elle dort.

Elle dort
Et de toutes les heures du monde elle n'en a pas gobé une seule
Tous les visages entrevus dans les gares
Toutes les horloges
L'heure de Paris l'heure de Berlin l'heure de Saint-Pétersbourg
et l'heure de toutes les gares
Et à Oufa, le visage ensanglanté du canonnier
Et le cadran bêtement lumineux de Grodno
Et l'avance perpétuelle du train
Tous les matins on met les montres à l'heure
Le train avance et le soleil retarde
Rien n'y fait, j'entends les cloches sonores
Le gros bourdon de Notre-Dame
La cloche aigrette du Louvre qui sonna la Barthélemy²⁷
Les carillons rouillés de Bruges-la-Morte²⁸
Les sonneries électriques de la bibliothèque de New York
Les campanes de Venise
Et les cloches de Moscou, l'horloge de la Porte-Rouge qui me
comptait les heures quand j'étais dans un bureau
Et mes souvenirs
Le train tonne sur les plaques tournantes
Le train roule
Un gramophone grasseye une marche tzigane
Et le monde comme l'horloge du quartier juif de Prague tourne
éperdument à rebours.

Effeuille la rose des vents
Voici que bruissent les orages déchaînés
Les trains roulent en tourbillon sur les réseaux enchevêtrés
Bilboquets diaboliques
Il y a des trains qui ne se rencontrent jamais
D'autres se perdent en route
Les chefs de gare jouent aux échecs
Tric-trac
Billard
Caramboles
Paraboles
La voie ferrée est une nouvelle géométrie

Syracuse
Archimède
Et les soldats qui l'égorèrent
Et les galères
Et les vaisseaux
Et les engins prodigieux qu'il inventa
Et toutes les tueries
L'histoire antique
L'histoire moderne
Les tourbillons
Les naufrages
Même celui du Titanic²⁹ que j'ai lu dans le journal
Autant d'images associations que je ne peux pas développer
dans mes vers
Car je suis encore fort mauvais poète
Car l'univers me déborde
Car j'ai négligé de m'assurer contre les accidents de chemin
de fer
Car je ne sais pas aller jusqu'au bout
Et j'ai peur.

J'ai peur
Je ne sais pas aller jusqu'au bout
Comme mon ami Chagall³⁰ je pourrais faire une série
de tableaux déments
Mais je n'ai pas pris de notes en voyage
« Pardonnez-moi mon ignorance
« Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des vers »
Comme dit Guillaume Apollinaire³¹
Tout ce qui concerne la guerre on peut le lire dans les *Mémoires*
de Kouropatkine³²
Ou dans les journaux japonais qui sont aussi cruellement illustrés
À quoi bon me documenter
Je m'abandonne
Aux sursauts de ma mémoire..

À partir d'Irkoutsk le voyage devint beaucoup trop lent
Beaucoup trop long

Nous étions dans le premier train qui contournait le lac Baïkal³³
On avait orné la locomotive de drapeaux et de lampions
Et nous avons quitté la gare aux accents tristes de l'hymne au Tsar.
Si j'étais peintre je déverserais beaucoup de rouge, beaucoup
de jaune sur la fin de ce voyage
Car je crois bien que nous étions tous un peu fous
Et qu'un délire immense ensanglantait les faces énervées de mes
compagnons de voyage
Comme nous approchions de la Mongolie
Qui ronflait comme un incendie.
Le train avait ralenti son allure
Et je percevais dans le grincement perpétuel des roues
Les accents fous et les sanglots
D'une éternelle liturgie

J'ai vu³⁴
J'ai vu les trains silencieux les trains noirs qui revenaient
de l'Extrême-Orient et qui passaient en fantômes
Et mon œil, comme le fanal d'arrière, court encore derrière ces
trains
À Talga³⁵ 100 000 blessés agonisaient faute de soins
J'ai visité les hôpitaux de Krasnoïarsk
Et à Khilok nous avons croisé un long convoi de soldats fous
J'ai vu dans les lazarets des plaies béantes des blessures qui
saignaient à pleines orgues
Et les membres amputés dansaient autour ou s'envolaient dans
l'air rauque
L'incendie était sur toutes les faces dans tous les cœurs
Des doigts idiots tambourinaient sur toutes les vitres
Et sous la pression de la peur les regards crevaient comme des
abcès
Dans toutes les gares on brûlait tous les wagons
Et j'ai vu
J'ai vu des trains de 60 locomotives qui s'enfuyaient à toute
vapeur pourchassés³⁶ par les horizons en rut et des bandes
de corbeaux qui s'envolaient désespérément après
Disparaître
Dans la direction de Port-Arthur

À Tchita nous eûmes quelques jours de répit
 Arrêt de cinq jours vu l'encombrement de la voie
 Nous le passâmes chez Monsieur Iankéléwitch qui voulait
 me donner sa fille unique en mariage
 Puis le train repartit.
 Maintenant c'était moi qui avais pris place au piano et j'avais mal
 aux dents
 Je revois quand je veux cet intérieur si calme le magasin
 et les yeux de la fille qui venait le soir dans mon lit³⁷
 Moussorgsky³⁸
 Et les lieder de Hugo Wolf³⁹
 Et les sables du Gobi
 Et à Khaïlar une caravane de chameaux blancs
 Je crois bien que j'étais ivre durant plus de 500 kilomètres
 Moi j'étais au piano et c'est tout ce que je vis
 Quand on voyage on devrait fermer les yeux
 Dormir
 J'aurais tant voulu dormir
 Je reconnais tous les pays les yeux fermés à leur odeur
 Et je reconnais tous les trains au bruit qu'ils font
 Les trains d'Europe sont à quatre temps tandis que ceux d'Asie
 sont à cinq ou sept temps
 D'autres vont en sourdine sont des berceuses
 Et il y en a qui dans le bruit monotone des roues
 me rappellent la prose lourde de Maeterlinck⁴⁰
 J'ai déchiffré tous les textes confus des roues et j'ai rassemblé
 les éléments épars d'une violente beauté
 Que je possède
 Et qui me force

Tsitsikar et Kharbine

Je ne vais pas plus loin

C'est la dernière station

Je débarquai à Kharbine comme on venait de mettre le feu
 aux bureaux de la Croix-Rouge

Ô Paris

Grand foyer chaleureux avec les tisons entrecroisés de tes
rues et tes vieilles maisons qui se penchent au-dessus et se
réchauffent

Comme des aïeules

Et voici des affiches du rouge du vert multicolores comme mon
passé bref du jaune

Jaune la fière couleur des romans de la France⁴¹

J'aime me frotter dans les grandes villes aux autobus en marche

Ceux de la ligne Saint-Germain-Montmartre m'emportent
à l'assaut de la Butte

Les moteurs beuglent comme les taureaux d'or

Les vaches du crépuscule broutent le Sacré-Cœur

Ô Paris

Gare centrale débarcadère des volontés carrefour des inquiétudes

Seuls les marchands de couleur ont encore un peu de lumière
sur leur porte

La Compagnie Internationale des Wagons-Lits et des Grands

Express Européens m'a envoyé son prospectus

C'est la plus belle église du monde

J'ai des amis qui m'entourent comme des garde-fous

Ils ont peur quand je pars que je ne revienne plus

Toutes les femmes que j'ai rencontrées se dressent aux horizons

Avec les gestes piteux et les regards tristes des sémaphores
sous la pluie

Bella, Agnès, Catherine et la mère de mon fils en Italie⁴²

Et celle, la mère de mon amour en Amérique⁴³

Il y a des cris de sirène qui me déchirent l'âme

Là-bas en Mandchourie un ventre tressaille encore comme dans
un accouchement

Je voudrais

Je voudrais n'avoir jamais fait mes voyages

Ce soir un grand amour me tourmente

Et malgré moi je pense à la petite Jehanne de France.

C'est par un soir de tristesse que j'ai écrit ce poème
en son honneur⁴⁴

La petite prostituée

Je suis triste je suis triste

J'irai au *Lapin agile*⁴⁵ me ressouvenir de ma jeunesse perdue

Et boire des petits verres

Puis je rentrerai seul

Paris

Ville de la Tour unique du Grand Gibet et de la Roue⁴⁶

Paris, 1913.

En marge de la Prose du Transsibérien

LA PROSE DU TRANSSIBÉRIEN ET DE LA PETITE JEHANNE DE FRANCE

Je ne suis pas poète⁴⁷. Je suis libertin⁴⁸. Je n'ai aucune méthode de travail. J'ai un sexe. Je suis par trop sensible⁴⁹. Je ne sais pas parler objectivement de moi-même. Tout être vivant est une physiologie. Et si j'écris, c'est peut-être par besoin, par hygiène, comme on mange, comme on respire, comme on chante. C'est peut-être par instinct; peut-être par spiritualité. Pangué lingua⁵⁰. Les animaux ont tant de manies! C'est peut-être aussi pour m'entraîner, pour m'exciter – pour m'exciter à vivre, mieux, tant et plus!

La littérature fait partie de la vie. Ce n'est pas quelque chose « à part ». Je n'écris pas par métier. Vivre n'est pas un métier. Il n'y a donc pas d'artistes. Les organismes vivants ne travaillent pas. Je n'aime pas la sueur de mon front malgré les avis salutaires d'un livre par trop fameux. Il n'y a pas de spécialisations. Je ne suis pas homme de lettres. Je dénonce les bûcheurs et les arri-vistes. Il n'y a pas d'écoles. En Grèce ou dans les géôles de Tsintsin, j'écrirais tout autrement. J'ai fait mes plus beaux poèmes dans les grandes villes, parmi cinq millions d'hommes – ou à cinq mille lieues sous les mers en compagnie de Jules Verne, pour ne pas oublier les plus beaux jeux de mon enfance. Toute vie n'est qu'un poème, un mouvement. Je ne suis qu'un mot, un verbe, une profondeur, dans le sens le plus sauvage, le plus mystique, le plus vivant.

La Prose du Transsibérien est donc bien un poème, puisque c'est l'œuvre d'un libertin. Mettons que c'est son amour, sa passion, son vice, sa grandeur, son vomissement. C'est une partie de lui-même. Son Ève⁵¹. La côte qu'il s'est arrachée. Une œuvre mortelle, blessée d'amour, enceinte. Un rire effroyable. De la vie, de

la vie. Du rouge et du bleu, du rêve et du sang, comme dans les contes.

J'aime les légendes, les dialectes, les fautes de langage, les romans policiers, la chair des filles, le soleil, la tour Eiffel, les apaches⁵², les bons nègres et ce rusé d'Européen qui jouit, goguenard⁵³, de la modernité. Où je vais ? Je n'en sais rien, puisque j'entre même dans les musées. Quant à mes moyens, ils sont inépuisables ; je suis né prodigue.

Le chat domestique a le pelage soyeux ; son échine est souple, électrique ; ses pattes sont bien armées, ses griffes fortes ; il saute sur la proie qu'il convoite. Mais le chat sauvage saute bien mieux : il ne manque jamais son coup. J'ai des chats sauvages plein la bouche.

Voilà ce que je tenais à dire : j'ai la fièvre. Et c'est pourquoi j'aime la peinture des Delaunay, pleine de soleils, de ruts, de violences. Mme Delaunay a fait un si beau livre de couleurs, que mon poème est plus trempé de lumière que ma vie. Voilà ce qui me rend heureux. Puis encore, que ce livre ait deux mètres de long ! – Et encore, que l'édition atteigne la hauteur de la tour Eiffel⁵⁴ !

... Maintenant il se trouvera bien des grincheux pour dire que le soleil a peut-être des fenêtres⁵⁵ et que je n'ai jamais fait mon voyage.⁵⁶

ZÉNITH

Record!
Midi bat
Sur son enclume solaire
Les rayons de la lumière
Zénith

Saint-Cloud, août 1913⁵⁷



LE PANAMA OU LES AVENTURES DE MES SEPT ONCLES

*à Edmond Bertrand
barman
au Matachine¹*

**LE PA·
NAMA**



PARIS 1918 ÉDITIONS
DE LA SIRÈNE
12^{bis} RUE DE LA BOÉTIE

**DE MES
SEPT
ONCLES**

**LE PA·
NAMA**



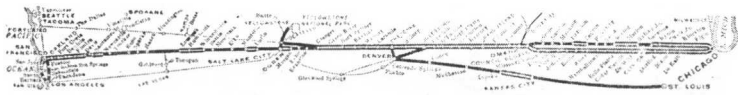
PARIS 1918 ÉDITIONS
DE LA SIRÈNE
12^{bis} RUE DE LA BOÉTIE

**DE MES
SEPT
ONCLES**

Raoul Dufy, couverture de l'édition originale du Panama (La Sirène, 1918).

Des livres

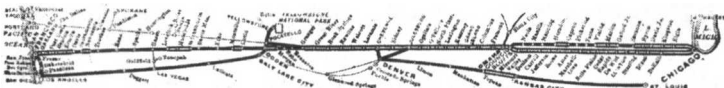
Il y a des livres qui parlent du Canal de Panama
Je ne sais pas ce que disent les catalogues des bibliothèques
Et je n'écoute pas les journaux financiers
Quoique les bulletins de la Bourse soient notre prière
quotidienne²



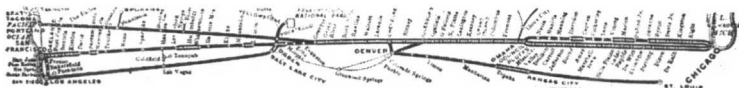
Le Canal de Panama est intimement lié à mon enfance...
Je jouais sous la table
Je disséquais les mouches
Ma mère me racontait les aventures de ses sept frères
De mes sept oncles
Et quand elle recevait des lettres
Éblouissement!
Ces lettres avec les beaux timbres exotiques qui portent les
vers de Rimbaud en exergue³
Elle ne me racontait rien ce jour-là
Et je restais triste sous ma table



C'est aussi vers cette époque que j'ai lu l'histoire du
tremblement de terre de Lisbonne
Mais je crois bien
Que le crach' du Panama est d'une importance plus universelle
Car il a bouleversé mon enfance.



J'avais un beau livre d'images
 Et je voyais pour la première fois
 La baleine
 Le gros nuage
 Le morse
 Le soleil
 Le grand morse
 L'ours le lion le chimpanzé le serpent à sonnette et la mouche
 La mouche
 La terrible mouche
 – Maman, les mouches! les mouches! et les troncs d'arbres!
 – Dors, dors, mon enfant.
 Ahasvérus⁵ est idiot



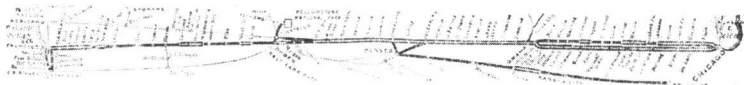
J'avais un beau livre d'images
 Un grand lévrier qui s'appelait Dourak
 Une bonne anglaise
 Banquier
 Mon père perdit les 3/4 de sa fortune
 Comme nombre d'honnêtes gens qui perdirent leur argent
 dans ce crash,
 Mon père
 Moins bête
 Perdait celui des autres,
 Coups de revolver,
 Ma mère pleurait
 Et ce soir-là on m'envoya coucher avec la bonne anglaise⁶



Puis au bout d'un nombre de jours bien long...
Nous avons dû déménager
Et les quelques chambres de notre petit appartement étaient
bourrées de meubles
Nous n'étions plus dans notre villa de la côte
J'étais seul des jours entiers
Parmi les meubles entassés
Je pouvais même casser de la vaisselle
Fendre les fauteuils
Démolir le piano...
Puis au bout d'un nombre de jours bien long
Vint une lettre d'un de mes oncles



C'est le crach du Panama qui fit de moi un poète !
C'est épatant
Tous ceux de ma génération sont ainsi
Jeunes gens
Qui ont subi des ricochets étranges
On ne joue plus avec des meubles
On ne joue plus avec des vieilleries
On casse toujours et partout la vaisselle
On s'embarque
On chasse les baleines
On tue les morses
On a toujours peur de la mouche tsé-tsé
Car nous n'aimons pas dormir



L'ours le lion le chimpanzé le serpent à sonnette m'avaient
appris à lire

Oh cette première lettre que je déchiffrai seul et plus
grouillante que toute la création

Mon oncle disait

Je suis boucher à Galveston

Les abattoirs sont à 6 lieues de la ville

C'est moi qui ramène les bêtes saignantes, le soir, tout le
long de la mer

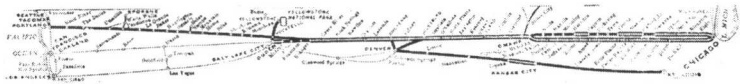
Et quand je passe les pieuvres se dressent en l'air

Soleil couchant...

Et il y avait encore quelque chose

La tristesse

Et le mal du pays.



Mon oncle, tu as disparu durant le cyclone de 1895

J'ai vu depuis la ville reconstruite et je me suis promené au
bord de la mer où tu menais les bêtes saignantes

Il y avait une fanfare salutiste qui jouait dans un kiosque en
treillage

On m'a offert une tasse de thé

On n'a jamais retrouvé ton cadavre

Et à ma vingtième année j'ai hérité de tes 400 dollars
d'économie

Je possède aussi la boîte à biscuits qui te servait de reliquaire

Elle est en fer-blanc

Toute ta pauvre religion

Un bouton d'uniforme

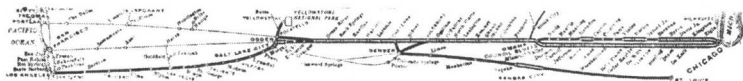
Une pipe kabyle

Des graines de cacao

Une dizaine d'aquarelles de ta main

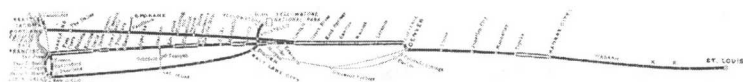
Et les photos des bêtes à prime, les taureaux géants que tu
tiens en laisse

Tu es en bras de chemise avec un tablier blanc



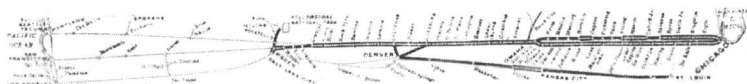
Moi aussi j'aime les animaux
Sous la table
Seul
Je joue déjà avec les chaises
Armoires portes
Fenêtres
Mobilier modern-style
Animaux préconçus
Qui trônent dans les maisons
Comme la reconstitution des bêtes antédiluviennes dans les
musées

Le premier escabeau est un aurochs!
J'enfonce les vitrines
Et j'ai jeté tout cela
La ville, en pâture à mon chien
Les images
Les livres
La bonne
Les visites
Quels rires!



Comment voulez-vous que je prépare des examens?
Vous m'avez envoyé dans tous les pensionnats d'Europe
Lycées
Gymnases⁷
Université
Comment voulez-vous que je prépare des examens
Quand une lettre est sous la porte
J'ai vu
La belle pédagogie!
J'ai vu au cinéma le voyage qu'elle a fait

Elle a mis 68 jours pour venir jusqu'à moi
 Chargée de fautes d'orthographe
 Mon deuxième oncle
 J'ai marié la femme qui fait le meilleur pain du district
 J'habite à trois journées de mon plus proche voisin
 Je suis maintenant chercheur d'or à Alaska
 Je n'ai jamais trouvé plus de 500 francs d'or dans ma pelle
 La vie non plus ne se paye pas à sa valeur !
 J'ai eu trois doigts gelés
 Il fait froid...
 Et il y avait encore quelque chose
 La tristesse
 Et le mal du pays.

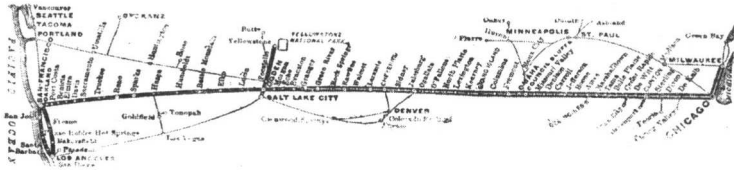


Oh mon oncle, ma mère m'a tout dit
 Tu as volé des chevaux pour t'enfuir avec tes frères
 Tu t'es fait mousse à bord d'un cargo-boat
 Tu t'es cassé la jambe en sautant d'un train en marche
 Et après l'hôpital, tu as été en prison pour avoir arrêté une
 diligence

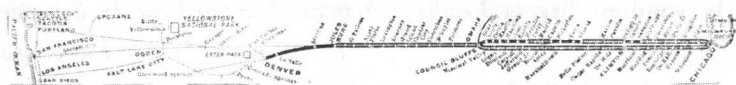
Et tu faisais des poésies inspirées de Musset
 San Francisco
 C'est là que tu lisais l'histoire du général Suter qui a conquis
 la Californie aux États-Unis
 Et qui, milliardaire, a été ruiné par la découverte des mines
 d'or sur ses terres⁸
 Tu as longtemps chassé dans la vallée du Sacramento où j'ai
 travaillé au défrichement du sol

Mais qu'est-il arrivé
 Je comprends ton orgueil
 Manger le meilleur pain du district et la rivalité des voisins
 12 femmes par 1 000 kilomètres carrés
 On t'a trouvé
 La tête trouée d'un coup de carabine

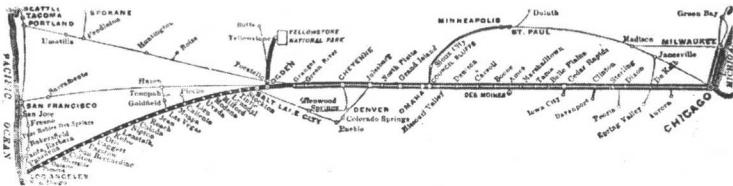
Ta femme n'était pas là
 Ta femme s'est remariée depuis avec un riche fabricant de
 confitures



J'ai soif
 Nom de Dieu
 De nom de Dieu
 De nom de Dieu
 Je voudrais lire *la Feuille d'Avis de Neuchâtel* ou *le Courrier de Pampelune*
 Au milieu de l'Atlantique on n'est pas plus à l'aise que dans
 une salle de rédaction
 Je tourne dans la cage des méridiens comme un écureuil
 dans la sienne
 Tiens voilà un Russe qui a une tête sympathique
 Où aller
 Lui non plus ne sait où déposer son bagage
 À Léopoldville ou à la Sedjérah près Nazareth, chez
 Mr Junod ou chez mon vieil ami Perl⁹
 Au Congo en Bessarabie à Samoa
 Je connais tous les horaires
 Tous les trains et leurs correspondances
 L'heure d'arrivée l'heure du départ
 Tous les paquebots tous les tarifs et toutes les taxes
 Ça m'est égal
 J'ai des adresses
 Vivre de la tape
 Je reviens d'Amérique à bord du *Volturmo*¹⁰, pour 35 francs
 de New York à Rotterdam

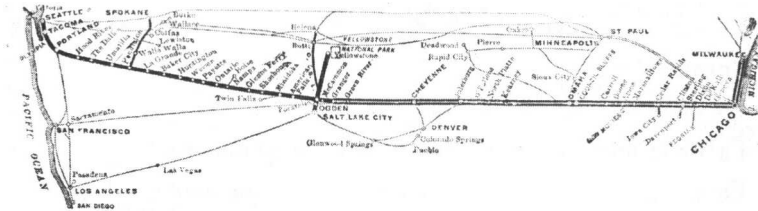


C'est le baptême de la ligne
 Les machines continues s'appliquent de bonnes claques
 Boys¹¹
 Platch
 Les baquets d'eau
 Un Américain les doigts tachés d'encre bat la mesure
 La télégraphie sans fil
 On danse avec les genoux dans les pelures d'orange et les
 boîtes de conserve vides¹²
 Une délégation est chez le capitaine
 Le Russe révolutionnaire expériences érotiques
 Gaoupa
 Le plus gros mot hongrois
 J'accompagne une marquise napolitaine enceinte de 8 mois
 C'est moi qui mène les émigrants de Kichinef à Hambourg¹³
 C'est en 1901 que j'ai vu la première automobile,
 En panne
 Au coin d'une rue
 Ce petit train que les Soleurois appellent un fer à repasser
 Je téléphonerai à mon consul
 Délivrez-moi immédiatement un billet de 3^e classe¹⁴
 The Uranium Steamship C°
 J'en veux pour mon argent
 Le navire est à quai
 Débraillé
 Les sabords grand ouverts
 Je quitte le bord comme on quitte une sale putain



En route
 Je n'ai pas de papier pour me torcher
 Et je sors

Comme le dieu Tangaloa qui en pêchant à la ligne tira le
monde hors des eaux¹⁵
La dernière lettre de mon troisième oncle
Papeete, le 1^{er} septembre 1887¹⁶.
Ma sœur, ma très chère sœur
Je suis bouddhiste membre d'une secte politique
Je suis ici pour faire des achats de dynamite
On en vend chez les épiciers comme chez vous la chicorée
Par petits paquets
Puis je retournerai à Bombay faire sauter les Anglais
Ça chauffe
Je ne te reverrai jamais plus...
Et il y avait encore quelque chose
La tristesse
Et le mal du pays.



Vagabondage¹⁷

J'ai fait de la prison à Marseille, et l'on me ramène de force
à l'école
Toutes les voix crient ensemble
Les animaux et les pierres
C'est le muet qui a la plus belle parole
J'ai été libertin et je me suis permis toutes les privautés avec
le monde
Vous qui aviez la foi, pourquoi n'êtes-vous pas arrivé à temps
À votre âge
Mon oncle
Tu étais joli garçon et tu jouais très bien du cornet à pistons
C'est ça qui t'a perdu comme on dit vulgairement
Tu aimais tant la musique que tu préféras le ronflement des
bombes aux symphonies des habits noirs

Tu as travaillé avec de joyeux Italiens à la construction d'une
voie ferrée dans les environs de Baghavapour

Boute en train

Tu étais le chef de file de tes compagnons

Ta belle humeur et ton joli talent d'orphéoniste

Tu es la coqueluche des femmes du baraquement

Comme Moïse tu as assommé ton chef d'équipe

Tu t'es enfui

On est resté 12 ans sans aucune nouvelle de toi

Et comme Luther un coup de foudre t'a fait croire à Dieu

Dans ta solitude

Tu apprends le bengali et l'urlu pour apprendre à fabriquer
les bombes

Tu as été en relation avec les comités secrets de Londres

C'est à White-Chapel que j'ai retrouvé ta trace

Tu es convict¹⁸

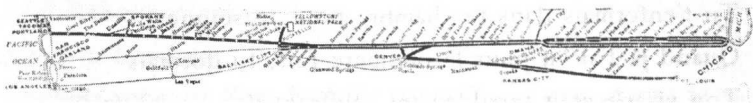
Ta vie circonscrite

Telle que

J'ai envie d'assassiner quelqu'un au boudin ou à la gaufre
pour avoir l'occasion de te voir

Car je ne t'ai jamais vu

Tu dois avoir une longue cicatrice au front



Quant à mon quatrième oncle il était le valet de chambre du
général Robertson qui a fait la guerre aux Boërs

Il écrivait rarement des lettres ainsi conçues

Son Excellence a daigné m'augmenter de 50 £

Ou

Son Excellence emporte 48 paires de chaussures à la guerre

Ou

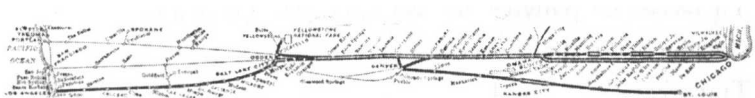
Je fais les ongles de Son Excellence tous les matins...

Mais je sais

Qu'il y avait encore quelque chose

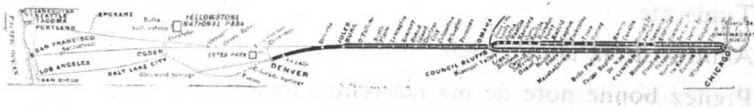
La tristesse

Et le mal du pays.



Mon oncle Jean¹⁹, tu es le seul de mes sept oncles que j'aie
jamais vu
Tu étais rentré au pays car tu te sentais malade
Tu avais un grand coffre en cuir d'hippopotame qui était
toujours bouclé
Tu t'enfermais dans ta chambre pour te soigner
Quand je t'ai vu pour la première fois, tu dormais
Ton visage était terriblement souffrant
Une longue barbe
Tu dormais depuis 15 jours
Et comme je me penchais sur toi
Tu t'es réveillé
Tu étais fou
Tu as voulu tuer grand'mère
On t'a enfermé à l'hospice
Et c'est là que je t'ai vu pour la deuxième fois
Sanglé
Dans la camisole de force
On t'a empêché de débarquer
Tu faisais de pauvres mouvements avec tes mains
Comme si tu allais ramer
Transvaal
Vous étiez en quarantaine et les horse-guards avaient braqué
un canon sur votre navire
Prétoiria
Un Chinois faillit t'étrangler
Le Tougéla
Lord Robertson est mort
Retour à Londres
La garde-robe de Son Excellence tombe à l'eau ce qui te va
droit au cœur
Tu es mort en Suisse à l'asile d'aliénés de S^t-Aubain
Ton entendement
Ton enterrement
Et c'est là que je t'ai vu pour la troisième fois

Il neigeait
 Moi, derrière ton corbillard, je me disputais avec les croque-
 morts à propos de leur pourboire
 Tu n'as aimé que deux choses au monde
 Un cacatoès
 Et les ongles roses de Son Excellence²⁰



Il n'y a pas d'espérance
 Et il faut travailler
 Les vies encloses²¹ sont les plus denses
 Tissus stéganiques²²
 Remy de Gourmont habite au 71 de la rue des Saints Pères²³
 Filagore ou seizaine²⁴
 « Séparés un homme rencontre un homme mais une
 montagne ne rencontre jamais une autre montagne »
 Dit un proverbe hébreu
 Les précipices se croisent
 J'étais à Naples²⁵
 1896
 Quand j'ai reçu le *Petit Journal Illustré*
 Le capitaine Dreyfus dégradé devant l'armée
 Mon cinquième oncle
 Je suis chef au Club-Hôtel de Chicago
 J'ai 400 gâte-sauces sous mes ordres
 Mais je n'aime pas la cuisine des Yankees
 Prenez bonne note de ma nouvelle adresse
 Tunis etc.
 Amitiés de la tante Adèle
 Prenez bonne note de ma nouvelle adresse
 Biarritz etc.



Oh mon oncle, toi seul tu n'as jamais eu le mal du pays
Nice Londres Buda-Pesth Bermudes S^t-Pétersbourg Tokio

Memphis

Tous les grands hôtels se disputent tes services

Tu es le maître

Tu as inventé nombre de plats doux qui portent ton nom

Ton art²⁶

Tu te donnes tu te vendes on te mange

On ne sait jamais où tu es

Tu n'aimes pas rester en place

Il paraît que tu possèdes une *Histoire de la Cuisine à travers
tous les âges et chez tous les peuples*

En 12 vol. in-8°

Avec les portraits des plus fameux cuisiniers de l'histoire

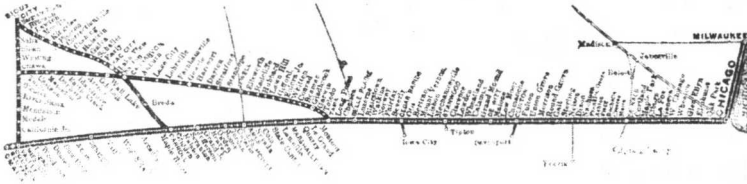
Tu connais tous les événements

Tu as toujours été partout où il se passait quelque chose

Tu es peut-être à Paris.

Tes menus

Sont la poésie nouvelle²⁷



J'ai quitté tout cela

J'attends

La guillotine est le chef-d'œuvre de l'art plastique

Son déclic

Mouvement perpétuel²⁸

Le sang des bandits

Les chants de la lumière ébranlent les tours

Les couleurs croulent sur la ville

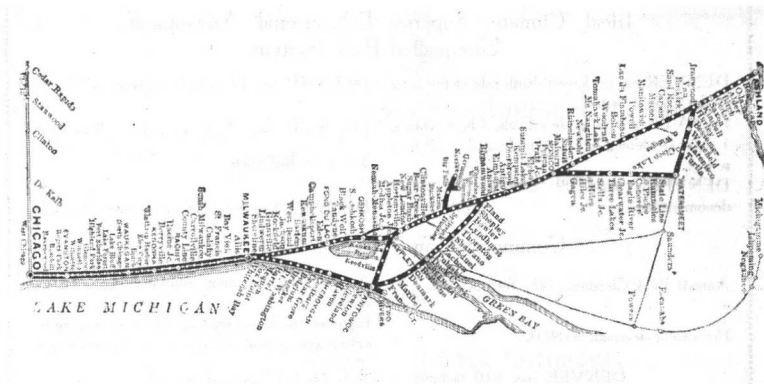
Affiche plus grande que toi et moi

Bouche ouverte et qui crie²⁹

Dans laquelle nous brûlons

Les trois jeunes gens ardents

Hananie Mizaël Azarie³⁰
 Adam's Express C°
 Derrière l'Opéra
 Il faut jouer à saute-mouton
 À la brebis qui brouste
 Femme-tremplin
 Le beau joujou de la réclame
 En route³¹ !
*Siméon, Siméon*³²
 Paris-adiieux



C'est rigolo
 Il y a des heures qui sonnent
 Quai-d'Orsay-Saint-Nazaire
 On passe sous la Tour Eiffel — boucler la boucle — pour
 retomber de l'autre côté du monde³³

Denver, the Residence City and Commercial Center

DENVER is the capital of Colorado and the commercial metropolis of the Rocky Mountain Region. The city is in its fifty-fifth year and has a population of approximately 225,000 as indicated by the U. S. Census of 1910. Many people who have not visited Colorado, believe Denver is situated in the mountains. This city is located

12 miles east of the foothills of the Rocky Mountains, near the north central part of the state, at the junction of the Platte River and Cherry Creek. The land is rolling, giving the city perfect drainage. Altitude one mile above sea level. Area 60 square miles.

Ideal Climate, Superior Educational Advantages, Unequalled Park System

DENVER has the lowest death rate of the cities of the United States.

DENVER has 61 grade schools, 4 high schools, 1 manual training school, 1 trade and 1 technical school.

DENVER has 209 churches of every denomination.

DENVER has 29 parks: total area 1,238 acres.

DENVER has 11 playgrounds — 8 in parks, 3 in individual tracts.

DENVER has 56 miles of drives in its parks.

Commercial and Manufacturing City

Annual Bank Clearings, \$487,848,305.95.

Per capita clearings, \$180.00.

Annual manufacturing output, \$57,711,000 (1912).

Eighteen trunk lines entering Denver, tapping the richest agricultural sections of the United States.

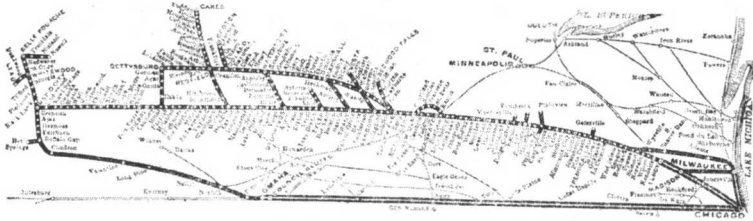
DENVER has 810 factories, in which 16,251 wage-earners were employed during 1911. The output of factories in DENVER in 1911 was valued at \$52,000,000. The payroll for the year was \$12,066,000 — OVER A MILLION DOLLARS A MONTH!

DENVER, COLORADO, BERLIN, GERMANY and MANCHESTER, ENGLAND, are cited by Economists as examples of inland cities which have become great because they are located at a sort of natural cross-roads.

For detailed information, apply to the *Denver Chamber of Commerce*.

Prospectus free.

Puis on continue



Les catapultes du soleil assiègent les tropiques irascibles
 Riche Péruvien propriétaire de l'exploitation de guano
 d'Angamos

On lance l'Acaraguan Bananan

À l'ombre

Les mulâtres hospitaliers

J'ai passé plus d'un hiver dans ces îles fortunées

L'oiseau-secrétaire est un éblouissement

Belles dames plantureuses

On boit des boissons glacées sur la terrasse

Un torpilleur brûle comme un cigare

Une partie de polo dans le champ d'ananas

Et les palétuviers éventent les jeunes filles studieuses

My gun

Coup de feu

Un observatoire au flanc du volcan

De gros serpents dans la rivière desséchée

Haie de cactus

Un âne claironne la queue en l'air

La petite Indienne qui louche veut se rendre à Buenos-Ayres

Le musicien allemand m'emprunte ma cravache à pommeau
 d'argent et une paire de gants de Suède³⁴

Ce gros Hollandais est géographe

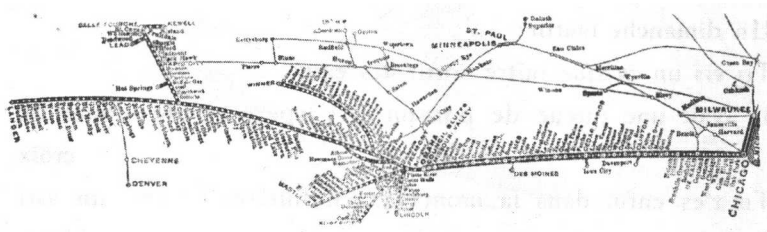
On joue aux cartes en attendant le train

C'est l'anniversaire de la Malaise

Je reçois un paquet à mon nom, 200 000 pésétas et une lettre
 de mon sixième oncle

Attends-moi à la factorerie jusqu'au printemps prochain

Amuse-toi bien bois sec et n'épargne pas les femmes
Le meilleur électuaire
Mon neveu...
Et il y avait encore quelque chose
La tristesse
Et le mal du pays.

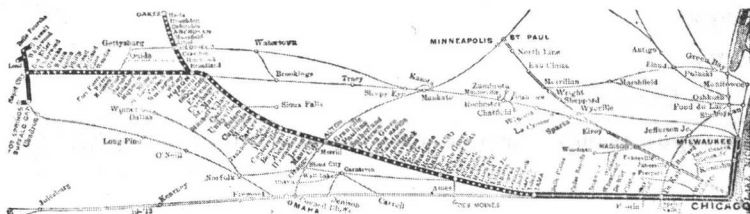


Oh mon oncle, je t'ai attendu un an et tu n'es pas venu
Tu étais parti avec une compagnie d'astronomes qui allait
inspecter le ciel sur la côte occidentale de la Patagonie
Tu leur servais d'interprète et de guide
Tes conseils
Ton expérience
Il n'y en avait pas deux comme toi pour viser l'horizon au
sextant

Les instruments en équilibre
Électro-magnétiques
Dans les fjords de la Terre de Feu
Aux confins du monde
Vous pêchiez des mousses protozoaires en dérive entre deux
eaux à la lueur des poissons électriques
Vous collectionniez des aérolithes de peroxyde de fer
Un dimanche matin :
Tu vis un évêque mitré sortir des eaux
Il avait une queue de poisson et t'aspergeait de signes de croix
Tu t'es enfui dans la montagne en hurlant comme un vari blessé³⁵
La nuit même
Un ouragan détruisit le campement
Tes compagnons durent renoncer à l'espoir de te retrouver
vivant

Ils emportèrent soigneusement les documents scientifiques
 Et au bout de trois mois
 Les pauvres intellectuels
 Ils arrivèrent un soir à un feu de gauchos où l'on causait
 justement de toi

J'étais venu à ta rencontre
 Tupa
 La belle nature
 Beau cheval écumant³⁶
 200 taureaux noirs mugissent
 Tango-argentin



Bien quoi
 Il n'y a donc plus de belles histoires
La Vie des Saints
Das Nachtbuechlein von Schuman
Cymballum mundi
La Tariffa delle Puttane di Venegia
Navigation de Jean Struys, Amsterdam, 1528
Shalom Aleïchem
Le Crocodile de Saint-Martin
 Strindberg a démontré que la terre n'est pas ronde
 Déjà Gavarni avait aboli la géométrie³⁷
 Pampas
 Disque
 Les iroquoises du vent
 Saupiquets
 L'hélice des gemmes
 Maggi
 Byrrh³⁸

Daily Chronicle

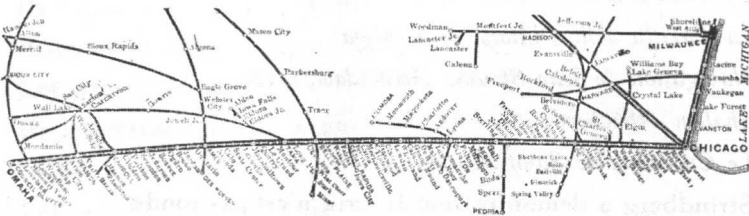
La vague est une carrière où l'orage en sculpteur abat des blocs de taille

Quadriges d'écume qui prennent le mors aux dents
Éternellement

Depuis le commencement du monde

Je siffle.

Un frissoulis de bris



Mon septième oncle

On n'a jamais su ce qu'il est devenu

On dit que je te ressemble

Je vous dédie ce poème

Monsieur Bertrand

Vous m'avez offert des liqueurs fortes pour me prémunir
contre les fièvres du canal

Vous vous êtes abonné à l'Argus de la Presse pour recevoir
toutes les coupures qui me concernent

Dernier Français de Panama (il n'y en a pas 20)

Je vous dédie ce poème

Barman du Matachine

Des milliers de Chinois sont morts où se dresse maintenant

le Bar flamboyant

Vous distillez

Les deux hémisphères sur les yeux
À toute vitesse⁴⁴
Il n'y a plus de pannes
Si j'avais le temps de faire quelques économies je prendrais
part au rallye aérien
J'ai réservé ma place dans le premier train qui passera le
tunnel sous la Manche
Je suis le premier aviateur qui traverse l'Atlantique en
monocoque

900 millions⁴⁵
Terre Terre Eaux Océans Ciels
J'ai le mal du pays
Je suis tous les visages et j'ai peur des boîtes aux lettres
Les villes sont des ventres
Je ne suis plus les voies
Lignes
Câbles
Canaux
Ni les ponts suspendus⁴⁶ !

Soleils lunes étoiles
Mondes apocalyptiques
Vous avez encore tous un beau rôle à jouer
Un siphon éternue
Les cancans littéraires vont leur train
Tout bas
À la Rotonde⁴⁷
Comme tout au fond d'un verre

J'ATTENDS⁴⁸

Je voudrais être la cinquième roue du char
Orage
Midi à quatorze heures
Rien et partout

*Paris et sa Banlieue
Saint-Cloud, Sèvres, Montmorency, Courbevoie,
Bougival, Rueil, Montrouge, Saint-Denis,
Vincennes, Étampes, Melun, Saint-Martin,
Méréville, Barbizon, Forges-en-Bière⁴⁹.*

juin 1913 – juin 1914⁵⁰

**DIX-NEUF
POÈMES ÉLASTIQUES**



*Portrait de Cendrars par Modigliani¹
en frontispice de l'édition originale de Dix-neuf Poèmes élastiques.*

JOURNAL²

Christ

Voici plus d'un an que je n'ai plus pensé à Vous
Depuis que j'ai écrit mon avant-dernier poème Pâques³
Ma vie a bien changé depuis
Mais je suis toujours le même
J'ai même voulu devenir peintre⁴
Voici les tableaux que j'ai faits et qui ce soir pendent aux murs
Ils m'ouvrent d'étranges vues sur moi-même qui me font
penser à Vous.

Christ

La vie
Voilà ce que j'ai fouillé
Mes peintures me font mal
Je suis trop passionné
Tout est orangé.

J'ai passé une triste journée à penser à mes amis
Et à lire le journal
Christ
Vie crucifiée dans le journal grand ouvert que je tiens les bras
tendus
Envergures
Fusées
Ébullition
Cris.
On dirait un aéroplane qui tombe.
C'est moi.

Passion

Feu

Roman-feuilleton⁵

Journal

On a beau ne pas vouloir parler de soi-même

Il faut parfois crier

Je suis l'autre⁶

Trop sensible

Août 1913.

2

TOUR⁷

1910

Castellamare⁸

Je dînais d'une orange à l'ombre d'un oranger

Quand, tout à coup...

Ce n'était pas l'éruption du Vésuve

Ce n'était pas le nuage de sauterelles, une des dix plaies
d'Égypte

Ni Pompéi

Ce n'était pas les cris ressuscités des mastodontes géants

Ce n'était pas la Trompette annoncée

Ni la grenouille de Pierre Brisset⁹

Quand, tout à coup,

Feux

Chocs

Rebondissements

Étincelle des horizons simultanés

Mon Sexe

Ô Tour Eiffel!

Je ne t'ai pas chaussée d'or

Je ne t'ai pas fait danser sur les dalles de cristal

Je ne t'ai pas vouée au Python comme une vierge de Carthage

Je ne t'ai pas revêtue du péplum de la Grèce

Je ne t'ai jamais fait divaguer dans l'enceinte des menhirs

Je ne t'ai pas nommée Tige de David ni Bois de la Croix

Lignum Crucis¹⁰

Ô Tour Eiffel

Peu d'artifice géant de l'Exposition Universelle¹¹!

Sur le Gange

À Bénarès

Parmi les toupies onanistes des temples hindous

Et les cris colorés des multitudes de l'Orient

Tu te penches, gracieux Palmier!

C'est toi qui à l'époque légendaire du peuple hébreu

Confondis la langue des hommes

Ô Babel!

Et quelque mille ans plus tard, c'est toi qui retombais en

langues de feu sur les Apôtres rassemblés dans ton église

En pleine mer tu es un mât

Et au Pôle-Nord

Tu resplendis avec toute la magnificence de l'aurore boréale

de ta télégraphie sans fil

Les lianes s'enchevêtrent aux eucalyptus

Et tu flottes, vieux tronc, sur le Mississippi

Quand

Ta gueule s'ouvre

Et un caïman saisit la cuisse d'un nègre

En Europe tu es comme un gibet

(Je voudrais être la tour, pendre à la Tour Eiffel!)

Et quand le soleil se couche derrière toi

La tête de Bonnot¹² roule sous la guillotine

Au cœur de l'Afrique c'est toi qui cours

Girafe

Autruche

Boa

Équateur

Moussons

En Australie tu as toujours été tabou

Tu es la gaffe que le capitaine Cook¹³ employait pour diriger

son bateau d'aventuriers

Ô sonde céleste!

Pour le Simultané Delaunay, à qui je dédie ce poème,

Tu es le pinceau qu'il trempe dans la lumière¹⁴

Gong tam-tam zanzibar bête de la jungle rayons-X express
bistouri symphonie

Tu es tout

Tour

Dieu antique

Bête moderne

Spectre solaire

Sujet de mon poème

Tour

Tour du monde

Tour en mouvement¹⁵

Août 1913.

3

CONTRASTES¹⁶

Les fenêtres de ma poésie sont grand'ouvertes sur
 les Boulevards et dans ses vitrines
 Brillent
 Les pierreries de la lumière
 Écoute les violons des limousines et les xylophones des
 linotypes
 Le pocheur se lave dans l'essuie-main du ciel
 Tout est taches de couleur
 Et les chapeaux des femmes qui passent sont des comètes
 dans l'incendie du soir

L'unité
 Il n'y a plus d'unité
 Toutes les horloges marquent maintenant 24 heures
 après avoir été retardées de dix minutes
 Il n'y a plus de temps.
 Il n'y a plus d'argent.
 À la Chambre
 On gâche les éléments merveilleux de la matière première

Chez le bistro
 Les ouvriers en blouse bleue boivent du vin rouge
 Tous les samedis poule au gibier
 On joue
 On parie
 De temps en temps un bandit passe en automobile
 Ou un enfant joue avec l'Arc de Triomphe...
 Je conseille à M. Cochon¹⁷ de loger ses protégés à la Tour Eiffel.

Aujourd'hui
Changement de propriétaire
Le Saint-Esprit se détaille chez les plus petits boutiquiers
Je lis avec ravissement les bandes de calicot
De coquelicot
Il n'y a plus que les pierres ponces de la Sorbonne qui ne sont
jamais fleuries
L'enseigne de la Samaritaine laboure par contre la Seine
Et du côté de Saint-Séverin
J'entends
Les sonnettes acharnées des tramways

Il pleut les globes électriques
Montrouge Gare de l'Est Métro Nord-Sud bateaux-mouches
monde
Tout est halo
Profondeur
Rue de Buci¹⁸ on crie *L'Intransigeant* et *Paris Sports*
L'aérodrome du ciel est maintenant, embrasé, un tableau
de Cimabue¹⁹
Quand par devant
Les hommes sont
Longs
Noirs
Tristes
Et fument, cheminées d'usine.

Octobre 1913.

4²⁰

I. PORTRAIT

Il dort
Il est éveillé
Tout à coup, il peint
Il prend une église et peint avec une église
Il prend une vache et peint avec une vache
Avec une sardine
Avec des têtes, des mains, des couteaux
Il peint avec un nerf de bœuf
Il peint avec toutes les sales passions d'une petite ville juive
Avec toute la sexualité exacerbée de la province russe
Pour la France
Sans sensualité
Il peint avec ses cuisses
Il a les yeux au cul
Et c'est tout à coup votre portrait
C'est toi lecteur
C'est moi
C'est lui
C'est sa fiancée
C'est l'épicier du coin
La vachère
La sage-femme
Il y a des baquets de sang
On y lave les nouveau-nés
Des ciels de folie
Bouches de modernité
La Tour en tire-bouchon
Des mains
Le Christ
Le Christ c'est lui

Il a passé son enfance sur la Croix
Il se suicide tous les jours
Tout à coup il ne peint plus
Il était éveillé
Il dort maintenant
Il s'étrangle avec sa cravate
Chagall est étonné de vivre encore.

II. ATELIER

La Ruche²¹
Escaliers, portes, escaliers
Et sa porte s'ouvre comme un journal
Couverte de cartes de visite
Puis elle se ferme.
Désordre, on est en plein désordre
Des photographies de Léger²², des photographies de Tobeen²³,
qu'on ne voit pas
Et au dos
Au dos
Des œuvres frénétiques
Esquisses, dessins, des œuvres frénétiques
Et des tableaux...
Bouteilles vides
« *Nous garantissons la pureté absolue de notre sauce Tomate* »
Dit une étiquette
La fenêtre est un almanach
Quand les grues gigantesques des éclairs vident les péniches
du ciel à grand fracas et déversent des bannes de tonnerre
Il en tombe
Pêle-mêle

Des cosaques le Christ un soleil en décomposition
Des toits
Des somnambules des chèvres

Un lycanthrope

Pétrus Borel²⁴

La folie l'hiver

Un génie fendu comme une pêche

Lautréamont²⁵

Chagall

Pauvre gosse auprès de ma femme

Délectation morose²⁶

Les souliers sont éculés

Une vieille marmite pleine de chocolat

Une lampe qui se dédouble

Et mon ivresse quand je lui rends visite

Des bouteilles vides

Des bouteilles

Zina²⁷

(Nous avons parlé d'elle)²⁸

Chagall

Chagall

Dans les échelles de la lumière²⁹

Octobre 1913.

5

MA DANSE³⁰

Platon n'accorde pas droit de cité au poète
Juif errant
Don Juan métaphysique
Les amis, les proches
Tu n'as plus de coutumes et pas encore d'habitudes
Il faut échapper à la tyrannie des revues
Littérature
Vie pauvre
Orgueil déplacé
Masque
La femme, la danse que Nietzsche a voulu nous apprendre
à danser
La femme
Mais l'ironie ?

Va-et-vient continu
Vagabondage spécial³¹
Tous les hommes, tous les pays
C'est ainsi que tu n'es plus à charge
Tu ne te fais plus sentir.

Je suis un monsieur qui en des express fabuleux traverse les
toujours mêmes Europes³² et regarde découragé par la portière
Le paysage ne m'intéresse plus
Mais la danse du paysage
La danse du paysage
Danse-paysage
Paritatitata
Je tout-tourne

Février 1914.

6

SUR LA ROBE
ELLE A UN CORPS³³

Le corps de la femme est aussi bosselé que mon crâne
 Glorieuse
 Si tu t'incarnes avec esprit
 Les couturiers font un sot métier
 Autant que la phrénologie³⁴
 Mes yeux sont des kilos qui pèsent la sensualité des femmes

Tout ce qui fuit, saille avance dans la profondeur
 Les étoiles creusent le ciel
 Les couleurs déshabillent
 « Sur la robe elle a un corps »

Sous les bras des bruyères mains lunules et pistils quand les
 eaux se déversent dans le dos avec les omoplates glauques
 Le ventre un disque qui bouge
 La double coque des seins passe sous le pont des arcs-en-ciel
 Ventre
 Disque
 Soleil
 Les cris perpendiculaires des couleurs tombent sur les cuisses
 ÉPÉE DE SAINT MICHEL

Il y a des mains qui se tendent
 Il y a dans la traîne la bête tous les yeux toutes les fanfares
 tous les habitués du bal Bullier³⁵
 Et sur la hanche
 La signature du poète

Février 1914.

7

HAMAC³⁶

Onoto-visage
Cadran compliqué de la Gare Saint-Lazare
Apollinaire
Avance, retarde, s'arrête parfois.
Européen
Voyageur occidental
Pourquoi ne m'accompagnes-tu pas en Amérique ?
J'ai pleuré au débarcadère
New York

Les vaisseaux secouent la vaisselle
Rome Prague Londres Nice Paris
Oxo-Liebig fait frise dans ta chambre
Les livres en estacade

Les tromblons tirent à noix de coco
« *Julie ou j'ai perdu ma rose* »³⁷

Futuriste

Tu as longtemps écrit à l'ombre d'un tableau
À l'Arabesque tu songeais
Ô toi le plus heureux de nous tous
Car Rousseau³⁸ a fait ton portrait
Aux étoiles
Les œillets du poète *Sweet Williams*

Apollinaire
1900-1911
Durant 12 ans seul poète de France³⁹

Décembre 1913.

8

MARDI GRAS⁴⁰

Les gratte-ciel s'écartèlent
 J'ai trouvé tout au fond Canudo⁴¹ non rogné
 Pour cinq sous
 Chez un bouquiniste de la 14^e rue
 Religieusement
 Ton improvisation sur la IX^e Symphonie de Beethoven
 On voit New York comme la Venise mercantile de l'océan
 occidental

La Croix s'ouvre
 Danse
 Il n'y a pas de commune
 Il n'y a pas d'aréopage
 Il n'y a pas de pyramide spirituelle
 Je ne comprends pas très bien le mot « Impérialisme »
 Mais dans ton grenier
 Parmi les ouistitis les Indiens les belles dames
 Le poète est venu
 Verbe coloré

Il y a des heures qui sonnent
 Montjoie⁴² !
 L'olifant de Roland
 Mon taudis de New York
 Les livres
 Les messages télégraphiques
 Et le soleil t'apporte le beau corps d'aujourd'hui
 dans les coupures des journaux
 Ces langes

Février 1914.

9

CRÉPITEMENTS⁴³

Les arcencielesques dissonances de la Tour dans sa télégraphie
sans fil

Midi

Minuit

On se dit merde de tous les coins de l'univers⁴⁴

Étincelles

Jaune de chrome

On est en contact

De tous les côtés les transatlantiques s'approchent

S'éloignent

Toutes les montres sont mises à l'heure

Et les cloches sonnent.

Paris-Midi annonce qu'un professeur allemand a été mangé par
les cannibales au Congo

C'est bien fait

L'Intransigeant ce soir publie des vers pour cartes postales

C'est idiot quand tous les astrologues cambriolent les étoiles.

On n'y voit plus

J'interroge le ciel

L'Institut Météorologique annonce du mauvais temps

Il n'y a pas de futurisme

Il n'y a pas de simultanéité

Bodin a brûlé toutes les sorcières⁴⁵

Il n'y a rien

Il n'y a plus d'horoscopes et il faut travailler

Je suis inquiet

L'Esprit

Je vais partir en voyage

Et j'envoie ce poème dépouillé à mon ami Rubiner⁴⁶

Septembre 1913.

10

DERNIÈRE HEURE⁴⁷

OKLAHOMA, 20 janvier 1914

Trois forçats se procurent des revolvers
 Ils tuent leur geôlier et s'emparent des clefs de la prison
 Ils se précipitent hors de leurs cellules et tuent quatre gardiens
 dans la cour
 Puis ils s'emparent de la jeune sténo-dactylographe de la prison
 Et montent dans une voiture qui les attendait à la porte
 Ils partent à toute vitesse
 Pendant que les gardiens déchargent leurs revolvers dans
 la direction des fugitifs

Quelques gardiens sautent à cheval et se lancent à la poursuite
 des forçats
 Des deux côtés des coups de feu sont échangés
 La jeune fille est blessée d'un coup de feu tiré par un des
 gardiens

Une balle frappe à mort le cheval qui emportait la voiture
 Les gardiens peuvent approcher
 Ils trouvent les forçats morts le corps criblé de balles
 Mr. Thomas, ancien membre du Congrès qui visitait la prison
 Félicite la jeune fille

Télégramme-poème copié dans *Paris-Midi*⁴⁸

Janvier 1914.

11

BOMBAY-EXPRESS⁴⁹

La vie que j'ai menée
M'empêche de me suicider
Tout bondit
Les femmes roulent sous les roues
Avec de grands cris
Les tape-cul en éventail sont à la porte des gares.
J'ai de la musique sous les ongles.

Je n'ai jamais aimé Mascagni⁵⁰
Ni l'art ni les Artistes
Ni les barrières ni les ponts
Ni les trombones ni les pistons⁵¹
Je ne sais plus rien
Je ne comprends plus...
Cette caresse
Que la carte géographique en frissonne

Cette année ou l'année prochaine
La critique d'art est aussi imbécile que l'esperanto⁵²
Brindisi
Au revoir au revoir

Je suis né dans cette ville
Et mon fils⁵³ également
Lui dont le front est comme le vagin de ma mère⁵⁴
Il y a des pensées qui font sursauter les autobus

Je ne lis plus les livres qui ne se trouvent que dans
les bibliothèques
Bel A B C⁵⁵ du monde

Bon voyage !

Que je t'emporte
Toi qui ris du vermillon

Avril 1914.

12

F. I. A. T.⁵⁶

J'ai l'ouïe déchirée

J'envie ton repos
Grand paquebot des usines
À l'ancre
Dans la banlieue des villes

Je voudrais m'être vidé
Comme toi
Après ton accouchement
Les pneumatiques vessent dans mon dos
J'ai des pommettes électriques au bout des nerfs

Ta chambre blanche moderne nickelée
Le berceau
Les rares bruits de l'hôpital
Sainte Clothilde
Je suis toujours en fièvre
Paris-Adresses

Être à ta place
Tournant brusque !
C'est la première fois que j'envie une femme
Que je voudrais être femme
Être femme
Dans l'univers
Dans la vie

Être
Et s'ouvrir à l'avenir enfantin
Moi qui suis ébloui

Phares Blériot⁵⁷
Mise en marche automatique
Vois

Mon stylo caracole

Caltez !

Avril 1914.

13

AUX 5 COINS⁵⁸

Oser et faire du bruit
Tout est couleur mouvement explosion lumière
La vie fleurit aux fenêtres du soleil
Qui se fond dans ma bouche
Je suis mûr⁵⁹
Et je tombe translucide dans la rue

Tu parles, mon vieux

Je ne sais pas ouvrir les yeux ?
Bouche d'or
La poésie est en jeu.

Février 1914.

14

NATURES MORTES⁶⁰*pour Roger de la Fresnaye⁶¹**Vert*

Le gros trot des artilleurs passe sur la géométrie
Je me dépouille
Je ne serais bientôt qu'en acier
Sans l'équerre de la lumière

Jaune

Clairon de modernité
Le classeur américain
Est aussi sec et
Frais
Que vertes les campagnes premières
Normandie.
Et la table de l'architecte
Est ainsi strictement belle

Noir

Avec une bouteille d'encre de Chine
Et des chemises bleues

*Bleu**Rouge*

Puis il y a aussi un litre, un litre de sensualité
Et cette haute nouveauté

Blanc

Des feuilles de papier blanc

Avril 1914.

15

FANTÔMAS⁶²

Tu as étudié le grand-siècle dans l'*Histoire de la Marine française*
par Eugène

Sue

Paris, au Dépôt de la Librairie, 1835.

4 vol. in-16 jésus

Fine fleur des pois du catholicisme pur

Moraliste

Plutarque

Le simultanéisme est passéiste

Tu m'as mené au Cap chez le père Moche⁶³ au Mexique

Et tu m'as ramené à Saint-Pétersbourg où j'avais déjà été⁶⁴

C'est bien par là

On tourne à droite pour aller prendre le tramway

Ton argot est vivant ainsi que la niaiserie sentimentale de ton
cœur qui beugle

Alma mater Humanité Vache

Mais tout ce qui est machinerie mise en scène changement
de décors etc. etc.

Est directement plagié de Homère, ce Châtelet

Il y a aussi une jolie page

« ...vous vous imaginiez monsieur Barzum⁶⁵, que j'allais
tranquillement vous permettre de ruiner mes projets,
de livrer ma fille à la justice, vous aviez pensé cela?...
allons! sous votre apparence d'homme intelligent, vous
n'étiez qu'un imbécile... »

Et ce n'est pas mon moindre mérite que de citer le roi
des Voleurs

Vol. 21, le Train perdu, p. 367

Nous avons encore beaucoup de traits communs
J'ai été en prison
J'ai dépensé des fortunes mal acquises
Je connais plus de 120 000 timbres-poste tous différents et plus
joyeux que les N° N° du Louvre

Et
Comme toi
Héraldiste industriel
J'ai étudié les marques de fabrique enregistrées à l'Office
international des Patentes internationales

Il y a encore de jolis coups à faire
Tous les matins de 9 à 11

Mars 1914.

16

TITRES⁶⁶

Formes sueurs chevelures
Le bond d'être
Dépouillé
Premier poème sans métaphores
Sans images
Nouvelles⁶⁷
L'esprit nouveau⁶⁸
Les accidents des féeries
400 fenêtres ouvertes
L'hélice des gemmes des foires des menstrues
Le cône rabougri
Les déménagements à genoux
Dans les dragues
À travers l'accordéon du ciel et des voix télescopées
Quand le journal fermente comme un éclair claquemuré
Manchette

Juillet 1914.

17

MEE TOO BUGGI⁶⁹

Comme chez les Grecs on croit que tout homme bien élevé
 doit savoir pincer la lyre
 Donne-moi le fango-fango
 Que je l'applique à mon nez
 Un son doux et grave
 De la narine droite
 Il y a la description des paysages
 Le récit des événements passés⁷⁰
 Une relation des contrées lointaines
 Bolotoo
 Papalangi
 Le poète entre autres choses fait la description des animaux
 Les maisons sont renversées⁷¹ par d'énormes oiseaux
 Les femmes sont trop habillées
 Rimes et mesures dépourvues
 Si l'on fait grâce à un peu d'exagération
 L'homme qui se coupa lui-même la jambe réussissait dans
 le genre simple et gai
 Mee low folla
 Mariwagi bat le tambour à l'entrée de sa maison

Juillet 1914.

18

LA TÊTE ⁷²

La guillotine est le chef-d'œuvre de l'art plastique

Son dé clic

Crée le mouvement perpétuel ⁷³

Tout le monde connaît l'œuf de Christophe Colomb

Qui était un œuf plat, un œuf fixe, l'œuf d'un inventeur

La sculpture d'Archipenko ⁷⁴ est le premier œuf ovoïdal

Maintenu en équilibre intense

Comme une toupie immobile

Sur sa pointe animée

Vitesse

Il se dépouille

Des ondes multicolores

Des zones de couleur

Et tourne dans la profondeur

Nu.

Neuf ⁷⁵.

Total.

Juillet 1914.

19

CONSTRUCTION⁷⁶

De la couleur, de la couleur et des couleurs...
Voici Léger⁷⁷ qui grandit comme le soleil de l'époque tertiaire
Et qui durcit
Et qui fixe
La nature morte
La croûte terrestre
Le liquide
Le brumeux
Tout ce qui se ternit
La géométrie nuageuse
Le fil à plomb qui se résorbe
Ossification.
Locomotion.
Tout grouille
L'esprit s'anime soudain et s'habille à son tour comme les
animaux et les plantes
Prodigieusement
Et voici
La peinture devient cette chose énorme qui bouge
La roue
La vie
La machine
L'âme humaine
Une culasse de 75
Mon portrait⁷⁸

Février 1919.

En marge de Dix-neuf poèmes élastiques

ACTUALITÉ⁷⁹

Platon n'accorde pas le droit de cité au poète

Les amis, les proches

Tu n'as plus de coutumes et pas encore d'habitudes

Il faut échapper à la tyrannie des journaux

Littérature

Vie pauvre

Orgueil déplacé

La femme, la danse que Nietzsche a voulu nous apprendre
à danser

La femme

Mais l'ironie ?

Va-et-vient continuel

Vagabondage spécial

Tous les hommes, tous les pays

C'est ainsi que tu n'es plus à charge

Que tu ne te fais plus sentir

Etc.

SUR UN PORTRAIT
DE
MODIGLIANI⁸⁰

Le monde intérieur
Le cœur humain avec
 ses 17 mouvements
 dans l'esprit
Et le vaetvient de la passion

POUR CSAKY⁸¹

La guillotine est le chef-d'œuvre de l'art plastique
Son dé clic
Crée le mouvement perpétuel⁸²
Publicité ! Publicité !
Les lampes à arc saignent sur la ville
Seuls les journaux sont noirs

SHRAPNELLS

I

Dans le brouillard la fusillade crépite et la voix du canon vient
jusqu'à nous
Le bison d'Amérique n'est pas plus terrible
Ni plus beau
Affût
Pareil au cygne du Cameroun

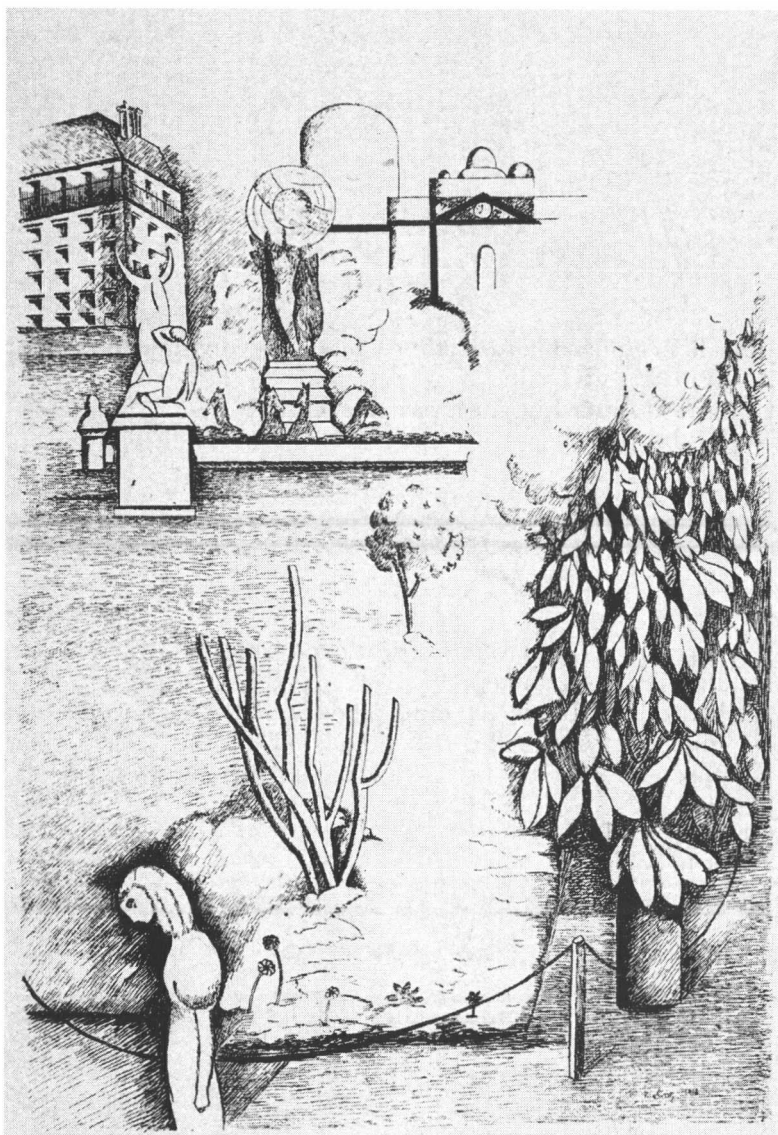
II

Je t'ai rogné les ailes, ô mon front explosible
Et tu ne veux pas du képi
Sur la route nationale 400 mille pieds battent des étincelles aux
cliquetis des gamelles
Je pense
Je passe
Cynique et bête
Puant bélier

III

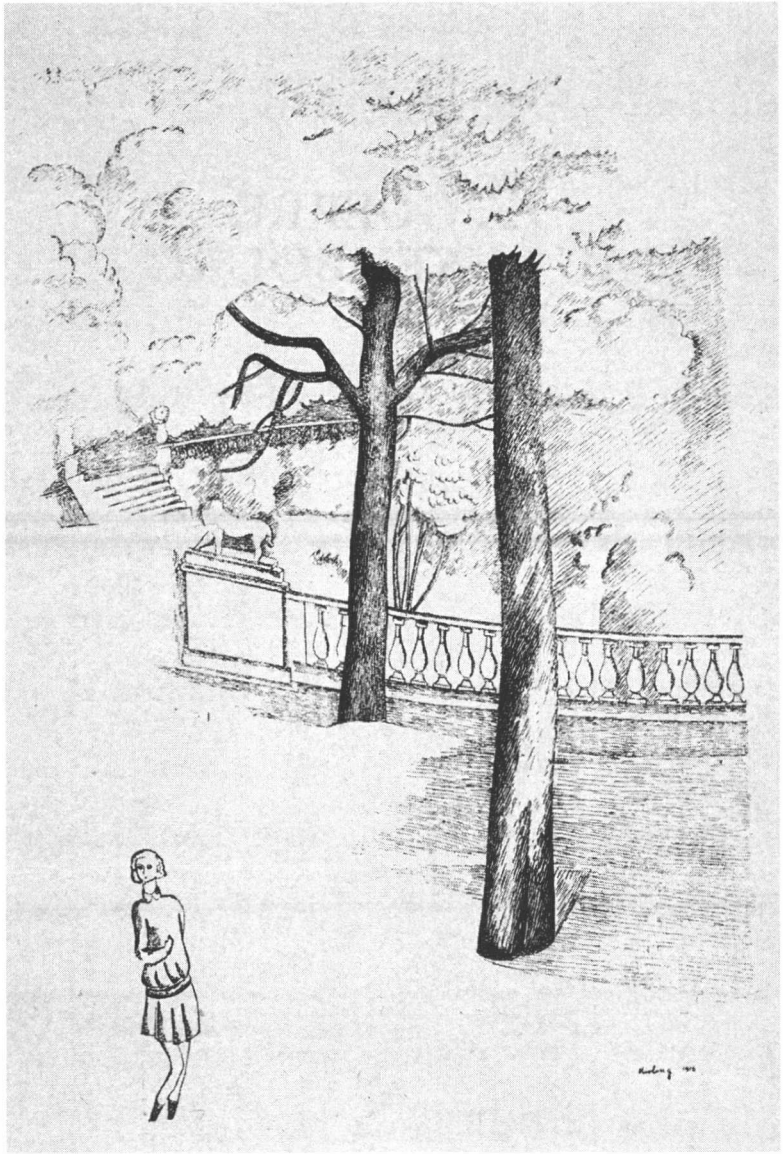
Tous mes hommes sont couchés sous les acacias que les obus
saccagent
Oh ciel bleu de la Marne
Femme
Avec le sourire d'un aéroplane...
On nous oublie

Octobre 1914.



*Premier des six dessins de Moïse Kisling
illustrant La Guerre au Luxembourg (1916).*

**LA GUERRE
AU LUXEMBOURG**



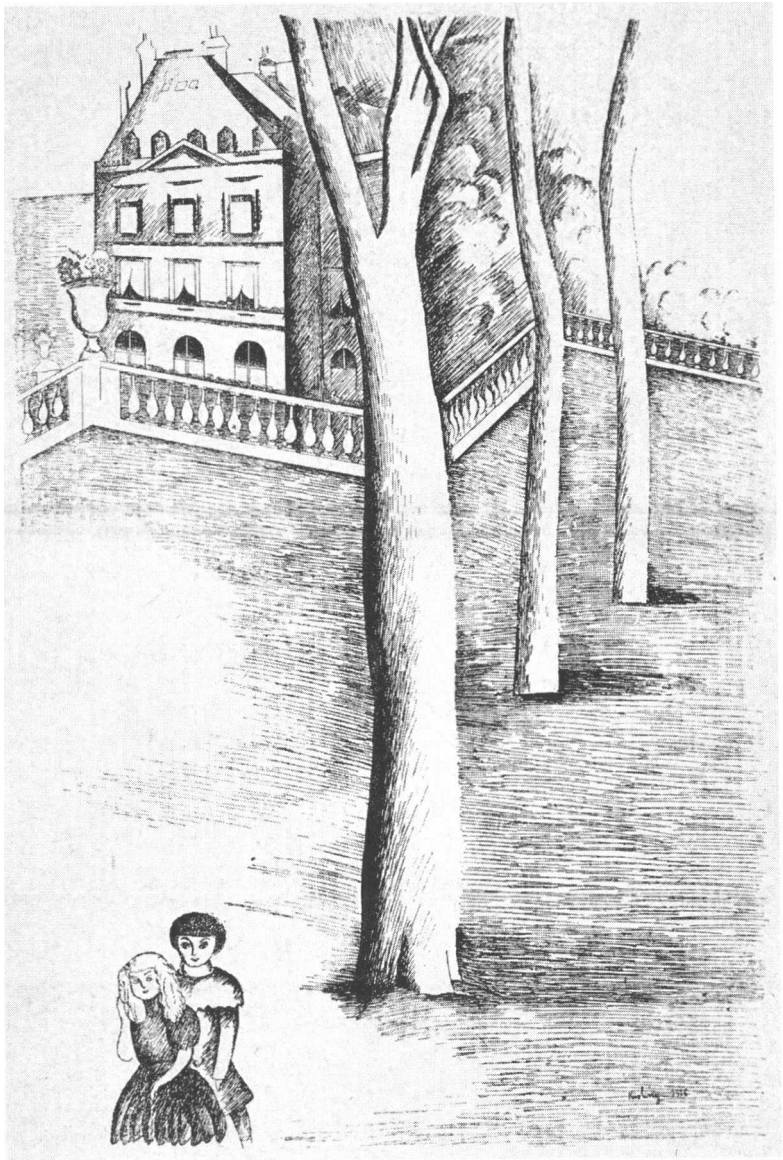
1892

CE LIVRE¹
est dédié
à nos Camarades
de la Légion Étrangère
Mieczyslaw KOHN, polonais
tué à Frise ;
Victor CHAPMAN, américain
tué à Verdun ;
Xavier de CARVALHO, portugais
tué à la ferme de Navarin²;
Engagés Volontaires
MORTS
POUR LA FRANCE

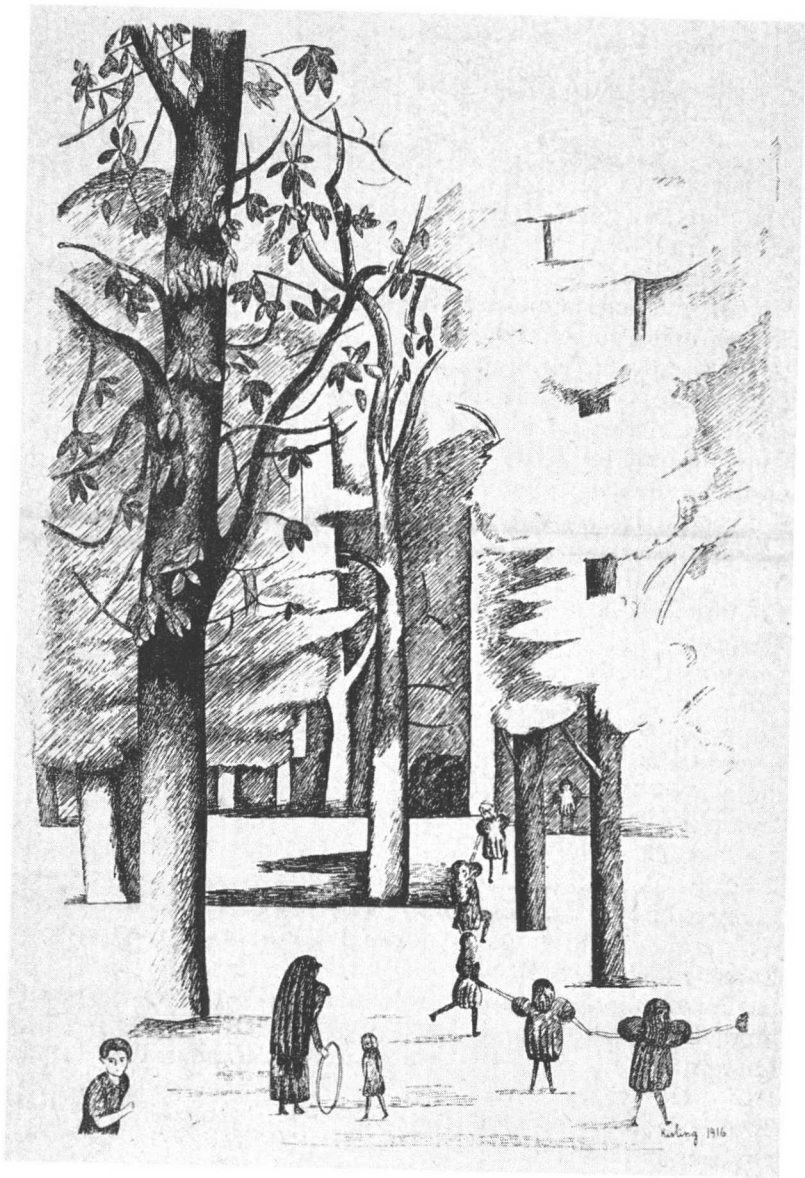
KISLING

BLAISE CENDRARS

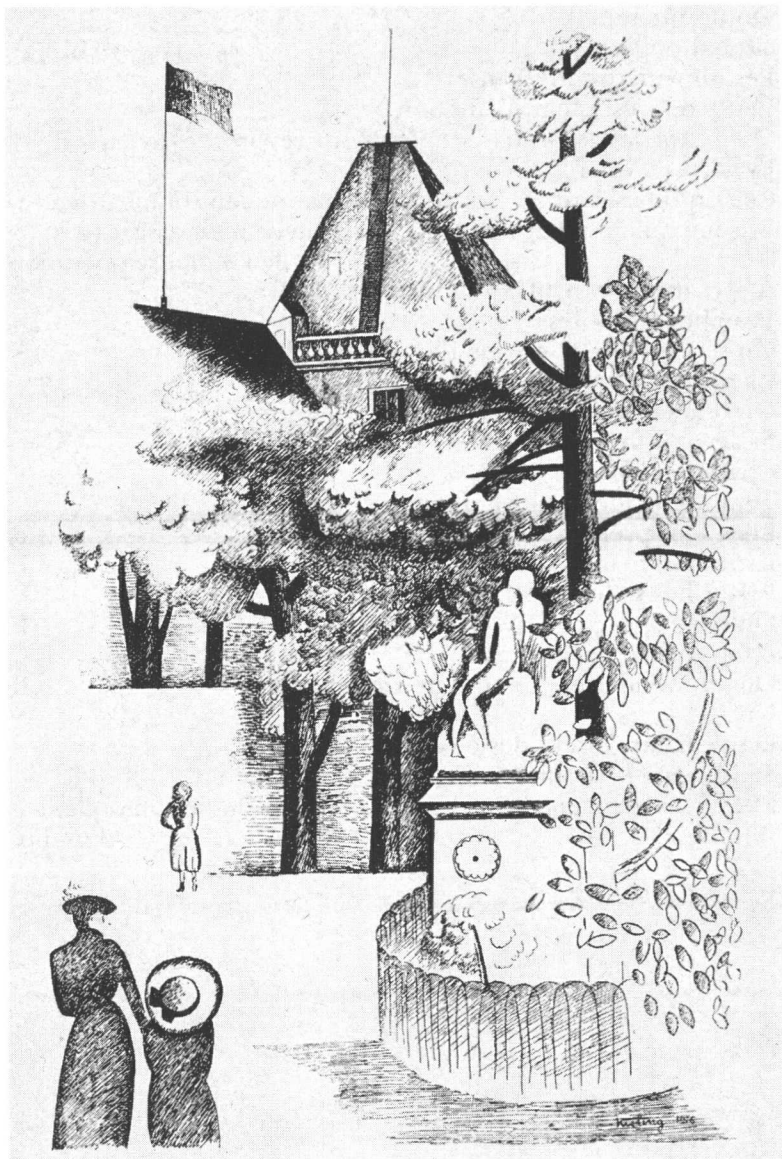
DAN. NIESTLÉ



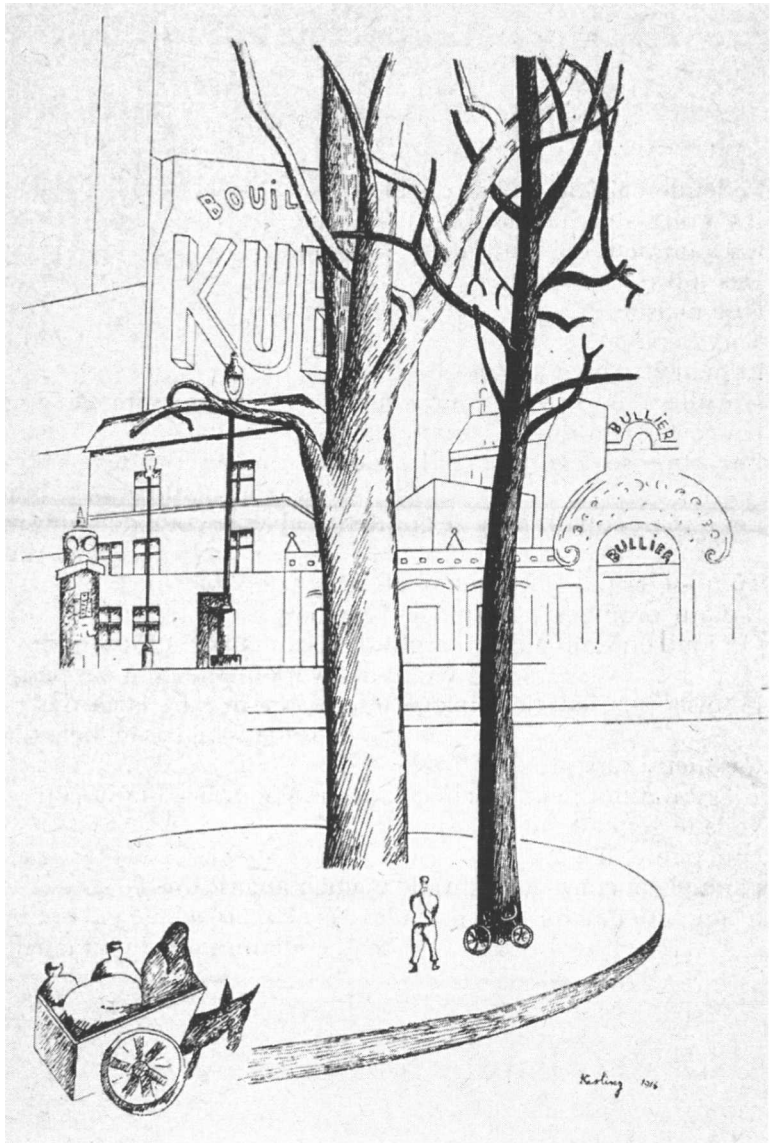
Une deux, une deux
Et tout ira bien...
Ils chantaient
Un blessé battait la mesure avec sa béquille
Sous le bandeau son œil
Le sourire du Luxembourg
Et les fumées des usines de munitions
Au-dessus des frondaisons d'or
Pâle automne fin d'été
On ne peut rien oublier
Il n'y a que les petits enfants qui jouent à la guerre
La Somme Verdun
Mon grand frère est aux Dardanelles
Comme c'est beau
Un fusil MOI!
Cris voix flûtées
Cris MOI!
Les mains se tendent
Je ressemble à papa
On a aussi des canons
Une fillette fait le cycliste MOI!
Un dada caracole
Dans le bassin les flottilles s'entrecroisent
Le méridien de Paris est dans le jet d'eau
On part à l'assaut du garde qui seul a un sabre authentique
Et on le tue à force de rire
Sur les palmiers encaissés le soleil pend
Médaille Militaire
On applaudit le dirigeable qui passe du côté de la Tour Eiffel
Puis on relève les morts
Tout le monde veut en être
Ou tout au moins blessé ROUGE
Coupe coupe
Coupe le bras coupe la tête BLANC



On donne tout
Croix-Rouge BLEU
Les infirmières ont 6 ans
Leur cœur est plein d'émotion
On enlève les yeux aux poupées pour réparer les aveugles
J'y vois! j'y vois!
Ceux qui faisaient les Boches³ sont maintenant brancardiers
Et ceux qui faisaient les morts ressuscitent pour assister à la
merveilleuse opération
À présent on consulte les journaux illustrés
Les photographies
On se souvient de ce que l'on a vu au cinéma
Ça devient plus sérieux
On crie et l'on cogne mieux que Guignol
Et au plus fort de la mêlée
Chaud chaudes
Tout le monde se sauve pour aller manger les gaufres
Elles sont prêtes. R
Il est cinq heures. Ê
Les grilles se ferment. V
On rentre. E
Il fait soir. U
On attend le zeppelin⁴ qui ne vient pas R
Las S
Les yeux aux fusées des étoiles
Tandis que les bonnes vous tirent par la main
Et que les mamans trébuchent sur les grandes automobiles
d'ombre



Le lendemain ou un autre jour
Il y a une tranchée dans le tas de sable
Il y a un petit bois dans le tas de sable
Des villes
Une maison
Tout le pays La Mer
Et peut-être bien la mer
L'artillerie improvisée tourne autour des barbelés imaginaires
Un cerf-volant rapide comme un avion de chasse
Les arbres se dégonflent et les feuilles tombent par-dessus bord
et tournent en parachute
Les 3 veines du drapeau se gonflent à chaque coup de l'obusier
du vent
Tu ne seras pas emportée petite arche de sable
Enfants prodiges, plus que les ingénieurs
On joue en riant aux gaz-asphyxiants au tank⁵ au sous-marin-
devant-new-york-qui-ne-peut-pas-passer
Je suis australien, tu es nègre, il se lave pour faire la vie-des-
soldats-anglais-en-belgique
Casquette russe
1 légion d'honneur en chocolat vaut 3 boutons d'uniforme
Voilà le général qui passe
Une petite fille dit
J'aime beaucoup ma nouvelle maman américaine
Et un petit garçon Non pas Jules Verne mais achète encore le
beau communiqué du dimanche



À PARIS

Le jour de la Victoire quand les soldats reviendront...

Tout le monde voudra LES voir

Le soleil ouvrira de bonne heure comme un marchand de

nougat un jour de fête

Il fera printemps au Bois de Boulogne ou du côté de Meudon

Toutes les automobiles seront parfumées et les pauvres chevaux

mangeront des fleurs

Aux fenêtres les petites orphelines de la guerre auront toutes

de belles robes patriotiques⁶

Sur les marronniers des boulevards les photographes à

califourchon braqueront leur œil à déclic

On fera cercle autour de l'opérateur du cinéma qui mieux

qu'un mangeur de serpents engloutira le cortège historique

Dans l'après-midi

Les blessés accrocheront leurs Médailles à l'Arc-de-Triomphe et

retrouveront à la maison sans boiter

Puis

Le soir

La place de l'Étoile montera au ciel

Le Dôme des Invalides chantera sur Paris comme une immense

cloche d'or⁷

Et les mille voix des journaux acclameront la Marseillaise

Femme de France

Paris, Octobre 1916.

SONNETS DÉNATURÉS

à Jean COctO²

OPOETIC¹

quels crimes ne
cOmmet-On pas
en tOn nOm³!

Il y avait une fOis des pOètes qui parlaient la bOuche en rOnd
RONDs de saucissOn ses beaux yeux et fumée
Les cheveux d'Ophélie Ou celle parfumée
D'Orphée
Tu rOtes des rONDs de chapeau pOUR trOUver une rime
en ée-aiguë cOMme des dents qui grignOtteraient tes vers
BOuche bée
Puisque tu fumes pOurquOï ne répètes-tu fumée
C'est trOp facile Ou c'est trOp difficile
Les 7 PiONS et les Dames sOnt là pOUR les virgules
Oh POE sie
Ah! Oh!
CacaO
Puisque tu prends le tram pOurquOï n'écris-tu pas tramwée
VOis la grimace écrite de ce mOt bien francée
Le clOwn anglais la fait avec ses jambes
COMme l'AmOur l'Arétin⁴
L'Esprit jalOuse l'affiche du cirque et les pOstures
alphabétiques de l'hOmme-serpent
Où sOnt les pOètes qui parlent la bOuche en rOnd?

Il faut leur assOuplir les

O
POÉSIE

s.
z enfant⁵
h

Nov. 16.

ACADÉMIE MÉDRANO⁶*À Conrad Moricand⁷.*

Danse avec ta langue, Poète, fais un entrechat
 Un tour de piste

sur un tout petit basset

noir ou haquenée⁸

Mesure les beaux vers mesurés et fixe les formes fixes

Que sont LES BELLES LETTRES apprises

Regarde :

les Affiches se fichent de toi te mordent
 avec leurs dents en couleur
 entre les doigts de pied

La fille du directeur a des lumières électriques

Les jongleurs sont aussi les trapézistes

xuellirép tuaS

teuof ed puoC

aç-emirpxE

Le clown est dans le tonneau malaxé

Il faut que ta langue { passe à la caisse
 fasse l'orchestre

les soirs où

Les **Billets de faveur** sont supprimés

Novembre 1916.

LE MUSICKISSME⁹À Erik Satie¹⁰.

Que nous chaut Venizelos¹¹
 Seul Raymond ■ mettons Duncan¹² trousse
 encore la défroque grecque
 Musique aux oreilles végétales
 Autant qu'éléphantiaques
 Les poissons crient dans le gulf-stream
 Bidon juteux plus que figue
 Et la voix basque du microphone marin
 Duo de music-hall
 Sur accompagnement d'auto
 Gong
 Le phoque musicien
 50 mesures de do-ré do-ré do-ré do-ré do-ré do-ré
 do-ré do-ré do-ré do-ré do-ré do-ré do-ré
 Ça y est !
 Et un accord diminué en la bémol mineur
 ETC. !

Quand c'est beau un beau joujou bruiteur danse
 la sonnette

Entr'acte
 À la rentrée

Thème : CHARLOT¹³ chef d'orchestre bat la mesure
 Devant

Contrepoint : Danse

Devant l'euro péen ahuri et sa femme
 Aussi

Coda : Chante
 Ce qu'il fallait démontrer

Novembre 1916.

POÈMES NÈGRES

CONTINENT NOIR¹

Afrique

Strabon² la jugeait si peu considérable

Grigris d'un usage général

C'est par les femmes que se compte la descendance mâle et
que se fait tout le travail

Un père un jour imagina de vendre son fils; celui-ci le prévint
en le vendant lui-même.

Ce peuple est adonné au vol,

Tout ce qui frappe ses yeux excite son avidité³

Ils saisissent tout avec le gros orteil et pliant les genoux
enfouissent tout sous leur pagne

Ils étaient soumis à des chefs qui avaient l'autorité et qui
comptaient parmi leurs droits celui d'avoir la première nuit
de noces de toutes les vierges qui se mariaient

Ils ne s'embarrassaient pas de celle des veuves,

Ajoute le vieil auteur

L'île merveilleuse de Saint-Borandion où le hasard a conduit
quelques voyageurs

On dit qu'elle paraît et disparaît de temps en temps.

Les forêts de Madère brûlent sept ans.

Mumbo-Jumbo idole des Madingos

Côte-d'Or

Le Gouverneur de Guina a une dispute avec les nègres

Manquant de boulets, il charge ses canons avec de l'or

Toto Papo

Ce n'est que l'intérêt qui leur fait souffrir l'étranger
Le commerce des Européens sur cette côte et leur libertinage
ont fait une nouvelle race d'hommes qui est peut-être la
plus méchante de toutes
Et ils sont de neuf espèces
Le sacata, le griffe, le marabout, le mulâtre, le quarteron,
le métis, le mamelone, le quarteronné, le sang-mêlé⁴
Heureuse la Bossum consacrée à l'idole domestique

1916.

LES GRANDS FÉTICHES⁵

I

Une gangue de bois dur⁶
Deux bras d'embryon
L'homme déchire son ventre
Et adore son membre dressé.

II

Qui menaces-tu
Toi qui t'en vas
Poings sur les hanches
À peine d'aplomb,
Juste hors de grossir ?

III⁷

Nœud de bois
Tête en forme de gland
Dur et réfractaire
Visage dépouillé
Jeune dieu insexué et cyniquement hilare

IV

L'envie t'a rongé le menton
La convoitise te pipe
Tu te dresses
Ce qui te manque du visage
Te rend géométrique
Arborescent
Adolescent

V

Voici l'homme et la femme
Également laids, également nus
Lui moins gras qu'elle mais plus fort⁸
Les mains sur le ventre et la bouche en tire-lire

VI⁹

Elle
Le pain de son sexe qu'elle fait cuire trois fois par jour
Et la pleine outre du ventre
Tirent
Sur le cou et les épaules

VII

Je suis laid¹⁰
Dans ma solitude à force de renifler l'odeur des filles
Ma tête enfle et mon nez va bientôt tomber.

VIII¹¹

J'ai voulu fuir les femmes du chef
J'ai eu la tête fracassée par la pierre du soleil
Dans le sable
Il ne reste plus que ma bouche
Ouverte comme le vagin de ma mère
Et qui crie

IX

Lui¹²
Chauve
N'a qu'une bouche
Un membre qui descend aux genoux
Et les pieds coupés.

X

Voici la femme que j'aime le plus
Deux rides aiguës autour d'une bouche en entonnoir
Un front bleu
Du blanc sur les tempes
Et le regard astiqué comme un cuivre.

*British Museum
Londres, février 1916.*

HOMMAGE À GUILLAUME APOLLINAIRE¹

Le pain lève
La France
Paris
Toute une génération
Je m'adresse aux poètes qui étaient présents
Amis
Apollinaire n'est pas mort
Vous avez suivi un corbillard vide²
Apollinaire est un mage³
C'est lui qui souriait dans la soie des drapeaux aux fenêtres
Il s'amusait à vous jeter des fleurs et des couronnes
Tandis que vous passiez, derrière son corbillard
Puis il a acheté une petite cocarde tricolore
Je l'ai vu le soir même manifester sur les boulevards
Il était à cheval sur le moteur d'un camion américain et
brandissait un énorme drapeau international déployé
comme un avion
VIVE LA FRANCE !

Les temps passent
Les années s'écoulent comme des nuages
Les soldats sont rentrés chez eux
À la maison
Dans leur pays
Et voilà que lève⁴ une nouvelle génération
Le rêve des MAMELLES⁵ se réalise !

Des petits Français, moitié anglais, moitié nègre, moitié russe,
un peu belge, italien, annamite, tchèque
L'un à l'accent canadien, l'autre les yeux hindous
Dents face os jointures galbe démarche sourire
Ils ont tous quelque chose d'étranger et sont pourtant bien
de chez nous
Au milieu d'eux, Apollinaire, comme cette statue du Nil,
le père des eaux, étendu avec des gosses qui lui coulent
partout⁶
Entre les pieds, sous les aisselles, dans la barbe
Ils ressemblent à leur père et de départent de lui
Et ils parlent tous la langue d'Apollinaire

Paris, novembre 1918.

AU CŒUR DU MONDE

Fragment retrouvé

Ce ciel de Paris est plus pur qu'un ciel d'hiver lucide de froid.
Jamais je ne vis de nuits plus sidérales et plus touffues que ce
printemps

Où les arbres des boulevards sont comme les ombres du ciel,
Fronçons dans les rivières mêlées aux oreilles d'éléphant,
Feuilles de platanes, lourds marronniers.

Un nénuphar sur la Seine, c'est la lune au fil de l'eau.
La Voie Lactée dans le ciel se pâme sur Paris et l'étreint
Folle et nue et renversée, sa bouche suce Notre-Dame.
La Grande Ourse et la Petite Ourse grognent autour
de Saint-Merry¹.

Ma main coupée brille au ciel dans la constellation d'Orion².

Dans cette lumière froide et crue, tremblotante, plus qu'irréelle,
Paris est comme l'image refroidie d'une plante
Qui réapparaît dans sa cendre. Triste simulacre.
Tirées au cordeau et sans âge, les maisons et les rues ne sont
Que pierre et fer en tas dans un désert invraisemblable.

Babylone et la Thésaïde ne sont pas plus mortes, cette nuit,
que la ville morte de Paris
Bleue et verte, encre et goudron, ses arêtes blanchies aux étoiles.
Pas un bruit. Pas un passant. C'est le lourd silence de guerre.
Mon œil va des pissotières à l'œil violet des réverbères.
C'est le seul espace éclairé où traîner mon inquiétude.

C'est ainsi que tous les soirs je traverse tout Paris à pied
Des Batignolles au Quartier Latin comme je traverserais les Andes
Sous les feux de nouvelles étoiles, plus grandes et plus
consternantes.

La Croix du Sud plus prodigieuse à chaque pas que l'on fait
vers elle émergeant de l'ancien monde
Sur son nouveau continent.

Je suis l'homme qui n'a plus de passé. – Seul mon moignon
me fait mal. –

J'ai loué une chambre d'hôtel pour être bien seul avec moi-même.
J'ai un panier d'osier tout neuf qui s'emplit de mes manuscrits.
Je n'ai ni livres ni tableau, aucun bibelot esthétique.

Un journal traîne sur ma table.

Je travaille dans ma chambre nue, derrière une glace dépolie,
Pieds nus sur du carrelage rouge, et jouant avec des ballons
et une petite trompette d'enfant :

Je travaille à la FIN DU MONDE³.

HÔTEL NOTRE-DAME⁴

Je suis revenu au Quartier⁵
Comme au temps de ma jeunesse
Je crois que c'est peine perdue
Car rien en moi ne revit plus
De mes rêves de mes désespoirs
De ce que j'ai fait à dix-huit ans⁶

On démolit des pâtés de maisons
On a changé le nom des rues
Saint-Séverin⁷ est mis à nu
La place Maubert est plus grande
Et la rue Saint-Jacques s'élargit
Je trouve cela beaucoup plus beau
Neuf et plus antique à la fois

C'est ainsi que m'étant fait sauter
La barbe et les cheveux tout courts
Je porte un visage d'aujourd'hui
Et le crâne de mon grand-père⁸

C'est pourquoi je ne regrette rien
Et j'appelle les démolisseurs
Foutez mon enfance par terre
Ma famille et mes habitudes
Mettez une gare à la place
Ou laissez un terrain vague
Qui dégage mon origine

Je ne suis pas le fils de mon père
Et je n'aime que mon bisaïeul⁹
Je me suis fait un nom nouveau
Visible comme une affiche bleue
Et rouge montée sur un échafaudage
Derrière quoi on édifie
Des nouveautés des lendemains¹⁰

Soudain les sirènes mugissent et je cours à ma fenêtre.
Déjà le canon tonne du côté d'Aubervilliers.
Le ciel s'étoile d'avions boches, d'obus, de croix, de fusées,
De cris, de sifflets, de mélisme¹¹ qui fusent et gémissent sous
les ponts.

La Seine est plus noire que gouffre avec les lourds chalands
qui sont
Longs comme les cercueils des grands rois mérovingiens
Chamarrés d'étoiles qui se noient – au fond de l'eau – au fond
de l'eau.
Je souffle ma lampe derrière moi et j'allume un gros cigare.

Les gens qui se sauvent dans la rue, tonitruants, mal réveillés,
Vont se réfugier dans les caves de la Préfectance qui sentent
la poudre et le salpêtre.
L'auto violette du préfet croise l'auto rouge des pompiers,
Féeriques et souples, fauves et câlines, tigresses comme des étoiles
filantes.

Les sirènes miaulent et se taisent. Le chahut bat son plein. Là-haut.
 C'est fou.
 Abois. Craquements et lourd silence. Puis chute aiguë et sourde
 véhémence des torpilles.
 Dégringolade de millions de tonnes. Éclairs. Feu. Fumée. Flamme.
 Accordéon des 75. Quintes. Cris. Chute. Stridences. Toux.
 Et tassement des effondrements.

Le ciel est tout mouvementé de clignements d'yeux imperceptibles
 Prunelles, feux multicolores, que coupent, que divisent, que
 raniment les hélices mélodieuses.
 Un projecteur éclaire soudain l'affiche du bébé Cadum¹²
 Puis saute au ciel et y fait un trou laiteux comme un biberon.

Je prends mon chapeau et descends à mon tour dans les rues
 noires.
 Voici les vieilles maisons ventruées qui s'accotent comme des
 vieillards.
 Les cheminées et les girouettes indiquent toutes le ciel du doigt.
 Je remonte la rue Saint-Jacques, les épaules enfoncées dans
 mes poches¹³.

Voici la Sorbonne et sa tour, l'église, le lycée Louis-le-Grand.
 Un peu plus haut je demande du feu à un boulanger au travail.
 J'allume un nouveau cigare et nous nous regardons en souriant.
 Il a un beau tatouage, un nom, une rose et un cœur poignardé.

Ce nom je le connais bien : c'est celui de ma mère¹⁴.
 Je sors dans la rue en courant. Me voici devant la maison.
 Cœur poignardé – premier point de chute¹⁵ –
 Et plus beau que ton torse nu, beau boulanger –
 La maison où je suis né¹⁶.

LE VENTRE DE MA MÈRE¹⁷

C'est mon premier domicile
Il était tout arrondi
Bien souvent je m'imagine
Ce que je pouvais bien être...

Les pieds sur ton cœur maman
Les genoux tout contre ton foie
Les mains crispées au canal
Qui aboutissait à mon¹⁸ ventre

Le dos tordu en spirale
Les oreilles pleines les yeux vides¹⁹
Tout recroquevillé tendu
La tête presque hors de ton corps

Mon crâne à ton orifice
Je jouis de ta santé
De la chaleur de ton sang
Des étreintes de papa

Bien souvent un feu hybride
Électrisait mes ténèbres
Un choc au crâne me détendait
Et je ruais sur ton cœur

Le grand muscle de ton vagin
Se resserrait alors durement²⁰
Je me laissais douloureusement faire
Et tu m'inondais de ton sang

Mon front est encore bosselé
De ces bourrades de mon père
Pourquoi faut-il se laisser faire
Ainsi à moitié étranglé²¹ ?

Si j'avais pu ouvrir la bouche
 Je t'aurais mordu²²
 Si j'avais pu déjà parler
 J'aurais dit :

Merde, je ne veux pas vivre²³ !

Je suis debout sur le trottoir d'en face et contemple longuement
 la maison²⁴.

C'est la maison où fut écrit *Le Roman de la Rose*²⁵.

216 de la rue Saint-Jacques, *Hôtel des Étrangers*²⁶.

Au 218²⁷ est l'enseigne d'une sage-femme de 1^{re} classe.

Comme elle était au complet elle envoya ma mère coucher
 et accoucher à l'hôtel d'à côté.

Cinq jours après je prenais le paquebot à Brindisi. Ma mère allant
 rejoindre mon père en Égypte.

(Le paquebot, *packet-boat*, le paquet, le courrier, la malle ;
 on dit encore la malle des Indes et l'on appelle toujours
 long-courrier le trois-mâts qui fait croisière pour
 le cap Horn.)

Suis-je pélagien comme ma nounou égyptienne ou suisse comme
 mon père

Ou italien, français, écossais, flamand comme mon grand-père
 ou je ne sais plus quel grand aïeul constructeur d'orgues en
 Rhénanie et en Bourgogne, ou cet autre

Le meilleur biographe de Rubens ?

Et il y en a encore eu un qui chantait au *Chat Noir*, m'a dit Erik
 Satie.

Pourtant je suis le premier de mon nom puisque c'est moi qui
 l'ai inventé de toutes pièces.

J'ai du sang de Lavater²⁸ dans les veines et du sang d'Euler,

Ce fameux mathématicien appelé à la cour de Russie

par Catherine II et qui, devenu aveugle à 86 ans, dicta
 à son petit-fils Hans, âgé de 12 ans,

Un traité d'algèbre qui se lit comme un roman

Afin de se prouver que s'il avait perdu la vue, il n'avait pas perdu sa lucidité

Mentale ni sa logique.

Je suis sur le trottoir d'en face et je regarde l'étroite et haute maison d'en face

Qui se mire au fond de moi-même comme dans du sang.

Les cheminées fument.

Il fait noir. Jamais je ne vis de nuit plus sidérale. Les bombes éclatent. Les éclats pleuvent.

La chaussée éventrée met à jour ce cimetière étrusque établi sur le cimetière des mammoths mis à jour

Dans ce chantier où s'édifie l'*Institut Océanographique* du prince de Monaco

Contre la palissade duquel je recule et je chancelle et me colle Affiche neuve sur les vieilles affiches lacérées.

Ô rue Saint-Jacques! vieille fente de ce Paris qui a la forme d'un vagin et dont j'aurais voulu tourner la vie au cinéma, montrer à l'écran la formation, le groupement, le rayonnement autour de son noyau,

Notre-Dame,

Vieille fente en profondeur, long cheminement

De la porte des Flandres à Montrouge,

Ô rue Saint-Jacques! Oui, je chancelle, mais je ne suis pas frappé à mort, ni même touché.

Si je chancelle, c'est que cette maison m'épouvante et j'entre – Deuxième point de chute – dans cet *Hôtel des Étrangers*, où souvent déjà j'ai loué une chambre à la journée

Ou pour la nuit, maman,

Avec une femme de couleur, avec une fille peinte, du d'Harcourt²⁹ ou du Boul'Mich'

Et où je suis resté un mois avec cette jeune fille américaine qui devait rentrer dans sa famille à New York³⁰

Et qui laissait partir tous les bateaux

Car elle était nue dans ma chambre et dansait devant le feu de bois qui brûlait

Dans ma cheminée et que nous nous amusions à faire l'amour

chaque fois que la fleuriste du coin nous apportait une
 corbeille de violettes de Parme
 Et que nous lisions ensemble, en allant jusqu'au bout, la *Physique*
de l'amour ou le *Latin mystique* de Remy de Gourmont³¹.

Mais cette nuit, maman, j'entre seul.

HÔTEL DES ÉTRANGERS

Quel est Amour le nom de mon amour ?
 On entre On trouve un lavabo une épingle
 À cheveux oubliée au coin
 Ou sur le marbre³²
 De la cheminée ou tombée
 Dans une raie³³ du parquet
 Derrière la commode
 Mais son nom Amour quel est le nom de mon amour
 Dans la glace ?

.....

Paris, 1917³⁴

Fragment inédit

229 RUE SAINT-JACQUES³⁵

Jamais une bombe allemande
Ne te fera dégringoler
Vieille maison de Paris
Où fut écrit
Le Roman de la Rose

Une plaque est au premier étage
Moi je regarde au quatrième une fenêtre éclairée
Je ne sais pas qui habite aujourd'hui la chambre où je suis né

Une plaque au premier étage
Dit que c'est bien là
Que Jehan de Meung écrivit
Le Roman de la Rose
Dans une vieille maison de Paris

C'est par une nuit semblable pleine d'étoiles de bouches
d'yeux, de saccades et de succions
Que je suis venu au monde
le 1^{er} septembre 1887

C'est par une nuit semblable qu'un sang brûla mon ciel,
qu'un sol s'ouvrit sous moi
Oh pesanteur !
Et que je suis venu au monde
le 1^{er} septembre 1887

J'étais plein de morve et de liquide saumâtre, des nageoires
de chair se détachaient de mes talons
Quand je suis venu au monde
le 1^{er} septembre 1887

Je gigotais et je suais du blanc, je donnai un coup de rein j'étais
plein de tressaillements
Quand je suis venu au monde
le 1^{er} septembre 1887

Et tout à coup le lien qui me retenait encore cassa net, je faillis
étouffer
Je luttai, des battements d'ouïes plein la tête, le froid
m'envahissait
Et je crachai du feu plein la bouche
Quand je suis venu au monde
le 1^{er} septembre 1887

Mon premier cri ! Il enfonça mon tympan. Et le feu que
je venais de lâcher me coula par les oreilles droit au cœur
J'entendis pour la première fois comme un borborygme
géant parole confuse pour celui qui vient au
Monde.

En marge de Au cœur du monde

Mes amis me disent³⁶
Cendrars tu es triste
Ils me demandent
Enfin qu'as-tu
Je ne leur réponds pas
Car j'ai en moi ce qui me rend heureux et distant
Et que je porte et qui m'élève

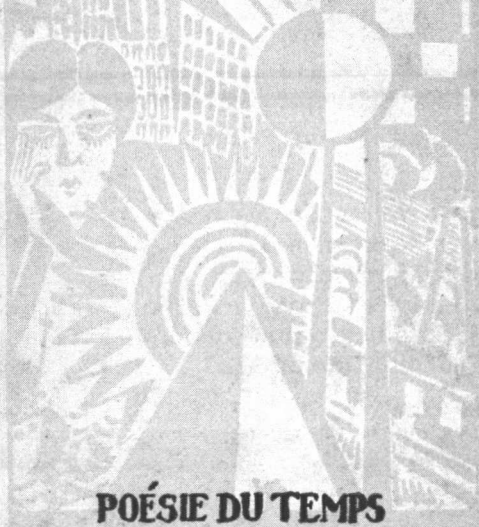
Je voudrais arriver
Je voudrais arriver à faire
Je voudrais arriver à faire ce que j'ai à faire
Je voudrais arriver à écrire
Je voudrais arriver à écrire ce que je dois écrire
Mon cœur et tout ce qui me déborde
Et on n'a jamais le temps etc.

KODAK

(DOCUMENTAIRE)

BLAISE CENDRARS

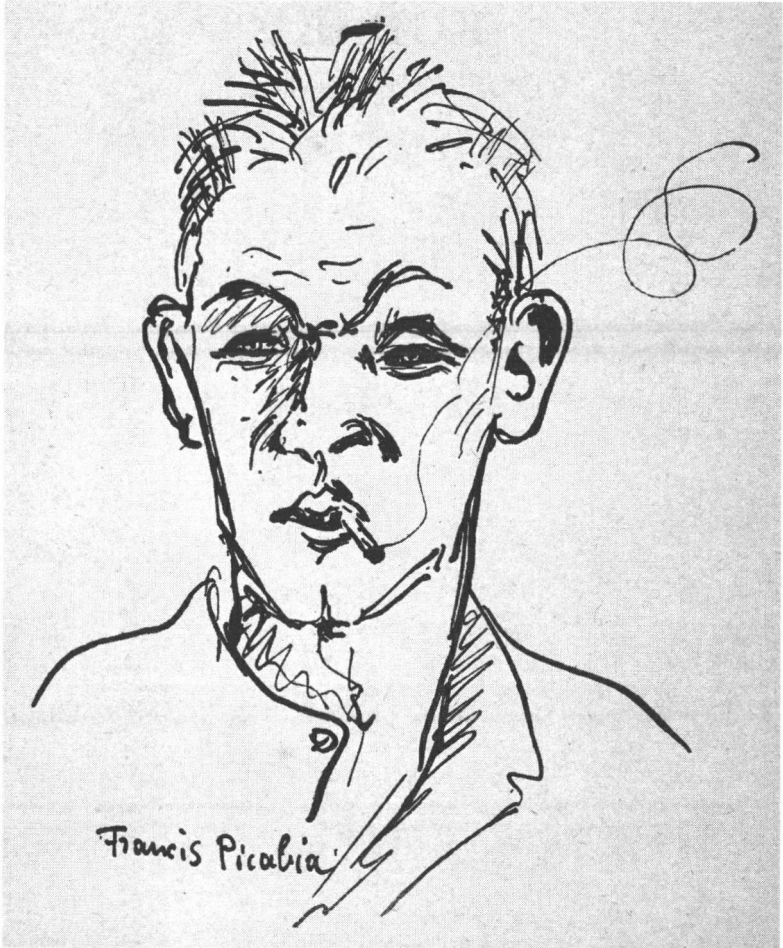
PORTRAIT DESSINÉ PAR
FRANCIS PICABIA



POÉSIE DU TEMPS

LIBRAIRIE STOCK
DELAMAIN, BOUTELLEAU & CIE
PARIS

KODAK
(DOCUMENTAIRE)



*Portrait de Blaise Cendrars par Francis Picabia
en frontispice de l'édition originale de Kodak (Documentaire) en 1924.*

WEST¹

I. ROOF-GARDEN²

Pendant des semaines les ascenseurs ont hissé hissé des caisses
des caisses de terre végétale

Enfin

À force d'argent et de patience

Des bosquets s'épanouissent

Des pelouses d'un vert tendre

Une source vive jaillit entre les rhododendrons et les camélias

Au sommet de l'édifice l'édifice de briques et d'acier

Le soir

Les waiters³ graves comme des diplomates vêtus de blanc
se penchent sur le gouffre de la ville

Et les massifs s'éclairent d'un million de petites lampes
versicolores

Je crois Madame murmura le jeune homme⁴ d'une voix vibrante
de passion contenue

Je crois que nous serons admirablement ici

Et d'un large geste il montrait la large mer

Le va-et-vient

Les fanaux des navires géants

La géante statue de la Liberté

Et l'énorme panorama de la ville coupée de ténèbres
pendiculaires et de lumières crues

Le vieux savant et les deux milliardaires sont seuls sur la terrasse

Magnifique jardin

Massifs de fleurs

Ciel étoilé

Les trois vieillards demeurent silencieux prêtent l'oreille au
 bruit des rires et des voix joyeuses qui montent des fenêtres
 illuminées
 Et à la chanson murmurée de la mer qui s'enchaîne au
 gramophone

II. SUR L'HUDSON⁵

Le canot électrique glisse sans bruit entre les nombreux navires
 ancrés dans l'immense estuaire et qui battent pavillon de toutes
 les nations du monde
 Les grands clippers chargés de bois et venus du Canada ferlaient
 leurs voiles géantes
 Les paquebots de fer lançaient des torrents de fumée noire
 Un peuple de dockers appartenant à toutes les races du globe
 s'affairait dans le tapage des sirènes à vapeur et les sifflets
 des usines et des trains
 L'élégante embarcation est entièrement en bois de teck
 Au centre se dresse une sorte de cabine assez semblable à celle des
 gondoles vénitiennes

III. AMPHITRYON⁶

Après le dîner servi dans les jardins d'hiver au milieu des mas-
 sifs de citronniers de jasmins d'orchidées
 Il y a bal sur la pelouse du parc illuminé
 Mais la principale attraction sont les cadeaux envoyés à Miss Isadora⁷
 On remarque surtout un rubis « sang de pigeon » dont la grosseur
 et l'éclat sont incomparables
 Aucune des jeunes filles présentes n'en possède un qui puisse
 lui être comparé
 Élégamment vêtus
 D'habiles détectives mêlés à la foule des invités veillent sur cette
 gemme et la protègent

IV. OFFICE

Radiateurs et ventilateurs à air liquide
Douze téléphones et cinq postes de T.S.F.
D'admirables classeurs électriques contiennent les myriades de
dossiers industriels et scientifiques sur les affaires les plus variées
Le milliardaire ne se sent vraiment chez lui que dans ce cabinet
de travail
Les larges verrières donnent sur le parc et la ville
Le soir les lampes à vapeur de mercure y répandent une douce
lueur azurée
C'est de là que partent les ordres de vente et d'achat qui
culbutent parfois les cours de Bourse dans le monde entier

V. JEUNE FILLE

Légère robe en crêpe de Chine
La jeune fille
Élégance et richesse
Cheveux d'un blond fauve où brille un rang de perles
Physionomie régulière et calme qui reflète la franchise et la bonté
Ses grands yeux d'un bleu de mer presque vert sont clairs
et hardis
Elle a ce teint frais et velouté d'une roseur spéciale qui semble
l'apanage des jeunes filles américaines

VI. JEUNE HOMME

C'est le Brummel⁸ de la Fifth Avenue
Cravate en toile d'or semée de fleurettes de diamants
Complet en étoffe métallique rose et violet
Bottine en véritable peau de requin et dont chaque bouton
est une petite perle noire
Il exhibe un pyjama en flanelle d'amiante un autre complet
en étoffe de verre un gilet en peau de crocodile
Son valet de chambre savonne ses pièces d'or
Il n'a jamais en portefeuille que des banknotes neuves
et parfumées

VII. TRAVAIL⁹

Des malfaiteurs viennent de faire sauter le pont de l'estacade
Les wagons ont pris feu au fond de la vallée
Des blessés nagent dans l'eau bouillante que lâche la locomotive
éventrée
Des torches vivantes courent parmi les décombres et les jets
de vapeur
D'autres wagons sont restés suspendus à 60 mètres de hauteur
Des hommes armés de torches électriques et à l'acétylène
descendent le sentier de la vallée
Et les secours s'organisent avec une silencieuse rapidité
Sous le couvert des joncs des roseaux des saules les oiseaux
aquatiques font un joli remue-ménage
L'aube tarde à venir¹⁰
Que déjà une équipe de cent charpentiers appelés par télégraphe
et venus par train spécial s'occupent à reconstruire le pont
Pan pan-pan
Passe-moi les clous

VIII. TRESTLE-WORK¹¹

Rencontre-t-on un cours d'eau ou une vallée profonde
On la passe sur un pont de bois en attendant que les recettes de la
compagnie permettent d'en construire un en pierre ou en fer
Les charpentiers américains n'ont pas de rivaux dans l'art
de construire ces ponts
On commence par poser un lit de pierres dures
Puis on dresse un premier chevalet
Lequel en supporte un second puis un troisième puis un quatrième
Autant qu'il en faut pour atteindre le niveau de la rive
Sur le dernier chevalet deux poutres
Sur les deux poutres deux rails
Ces constructions audacieuses ne sont renforcées ni par des croix
de St. André¹² ni par des fers en T
Elles ne tiennent que par quelques poutrelles et quelques chevilles
qui maintiennent l'écartement des chevalets
Et c'est tout
C'est un pont
Un beau pont

IX. LES MILLE ÎLES

En cet endroit le paysage est un des plus beaux qui se trouvent en
Amérique du Nord
La nappe immense du lac est d'un bleu presque blanc
Des centaines et des centaines de petites îles verdoyantes
flottent sur la calme surface des eaux limpides
Les délicieux cottages construits en briques de couleurs vives
donnent à ce paysage l'aspect d'un royaume enchanté
Des luxueux canots d'érable d'acajou élégamment pavoisés
et couverts de tentes multicolores vont et viennent d'une île
à l'autre
Toute idée de fatigue de labeur de misère est absente de ce décor
gracieux pour milliardaires

Le soleil disparaît à l'horizon du lac Ontario
Les nuages baignent leurs plis dans des cuves de pourpre
violette d'écarlate et d'orangé
Quel beau soir murmurent Andrée et Frédérique assises sur
la terrasse d'un château du moyen âge
Et les dix mille canots moteurs répondent à leur extase

X. LABORATOIRE

Visite des serres
Le thermo siphon y maintient une température constante
La terre est saturée d'acide formique de manganèse et d'autres
substances qui impriment à la végétation une puissance
formidable
D'un jour à l'autre les feuilles poussent les fleurs éclosent les fruits
mûrissent
Les racines grâce à un dispositif ingénieux baignent dans un
courant électrique qui assure cette croissance monstrueuse
Les canons paragrêle détruisent nimbus et cumulus
Nous rentrons en ville en traversant les landes
La matinée est radieuse
Les bruyères d'une sombre couleur de pourpre et les genêts d'or
ne sont pas encore défleuris
Les goélands et les mauves¹³ tracent de grands cercles dans le bleu
léger du ciel

FAR WEST¹⁴**I. CUCUMINGO**

L'hacienda de San-Bernardino

Elle est bâtie au centre d'une verdoyante vallée arrosée par
une multitude de petits ruisseaux venus des montagnes
circonvoisines

Les toits sont de tuiles rouges sous les ombrages des sycomores
et des lauriers

Les truites pullulent dans les ruisseaux

D'innombrables troupeaux paissent en liberté dans les grasses
prairies

Les vergers regorgent de fruits poires pommes raisins ananas figues
oranges

Et dans les potagers

Les légumes du vieux monde poussent à côté de ceux des contrées
tropicales

Le gibier abonde dans le canton

Le colin de Californie

Le lapin à queue de coton *cottontail*

Le lièvre aux longues oreilles *jackass*

La caille la tourterelle la perdrix

Le canard et l'oie sauvages

L'antilope

Il est vrai qu'on y rencontre encore le chat sauvage et le serpent
à sonnette *rattlesnake*

Mais il n'y a plus de puma aujourd'hui

II. DORYPHA

Les jours de fête
Quand les indiens et les vaqueros s'enivrent de whisky et de pulque¹⁵
Dorypha danse
Au son de la guitare mexicaine
Habaneras si entraînant
Qu'on vient de plusieurs lieues pour l'admirer

Aucune femme ne sait aussi bien qu'elle
Draper la mantille de soie
Et parer sa chevelure blonde
D'un ruban
D'un peigne
D'une fleur

III. L'OISEAU-MOQUEUR

La chaleur est accablante
Balcon ombragé de jasmin de Virginie et de chèvrefeuille pourpré
Dans le grand silence de la campagne sommeillante
On discerne
Le glou-glou des petits torrents
Le mugissement lointain des grands troupeaux de bœufs dans
les pâturages
Le chant du rossignol
Le sifflement cristallin des crapauds géants
Le hululement des rapaces nocturnes
Et le cri de l'oiseau-moqueur dans les cactus

IV. VILLE-CHAMPIGNON

Vers la fin de l'année 1911¹⁶ un groupe de financiers yankees décide
la fondation d'une ville en plein Far West au pied des
Montagnes Rocheuses
Un mois ne s'est pas écoulé que la nouvelle cité encore sans aucune
maison est déjà reliée par trois lignes au réseau ferré de l'Union
Les travailleurs accourent de toutes parts

Dès le deuxième mois trois églises sont édifiées et cinq théâtres en pleine exploitation
Autour d'une place où subsistent quelques beaux arbres une forêt de poutres métalliques bruit nuit et jour de la cadence des marteaux
Treuils
Halètement des machines
Les carcasses d'acier des maisons de trente étages commencent à s'aligner
Des parois de briques souvent de simples plaques d'aluminium bouchent les interstices de la charpente de fer
On coule en quelques heures des édifices en béton armé selon le procédé Edison
Par une sorte de superstition on ne sait comment baptiser la ville et un concours est ouvert avec une tombola et des prix par le plus grand journal de la ville qui cherche également un nom

V. CLUB

La rue bien qu'indiquée sur le plan officiel de la ville n'est encore constituée que par des clôtures de planches et des monceaux de gravats
On ne la franchit qu'en sautant au petit bonheur les flaques d'eau et les fondrières
Au bout du boulevard inachevé qu'éclairent de puissantes lampes à arc est le club des Haricots Noirs qui est aussi une agence matrimoniale
Coiffés d'un feutre de cow-boy ou d'une casquette à oreillettes
Le visage dur
Des hommes descendent de leur 60 chevaux qu'ils étrennent s'inscrivent consultent l'album des photographies
Choisissent leur fiancée qui sur un câble s'embarquera à Cherbourg sur le *Kaiser Wilhelm* et arrivera à toute vapeur
Ce sont surtout des Allemandes
Un lad vêtu de noir chaussé de molleton d'une correction glaciale ouvre la porte et toise le nouveau venu d'un air soupçonneux
Je bois un cocktail au whisky puis un deuxième puis un troisième
Puis un mint-julep un milk-mother un prairy-oyster un night-cap

VI. SQUAW-WIGWAM

Quand on a franchi la porte vermoulue faite de planches arrachées à des caisses d'emballage et à laquelle des morceaux de cuir servent de gonds

On se trouve dans une salle basse

Enfumée

Odeur de poisson pourri

Relents de graisse rance avec affectation

Panoplies barbares

Couronnes de plumes d'aigle colliers de dents de puma ou de griffes d'ours

Arcs flèches tomahawks

Mocassins

Bracelets de graines et de verroteries

On voit encore

Des couteaux à scalper une ou deux carabines d'ancien modèle un pistolet à pierre des bois d'élan et de renne et toute une collection de petits sacs brodés pour mettre le tabac

Plus trois calumets très anciens formés d'une pierre tendre emmanchée d'un roseau

Éternellement penchée sur le foyer

La centenaire propriétaire de cet établissement se conserve comme un jambon et s'enfume et se couenne et se boucane comme sa pipe centenaire et le noir de sa bouche et le trou noir de son œil

VII. VILLE-DE-FRISCO

C'est une antique carcasse dévorée par la rouille

Vingt fois réparée la machine ne donne pas plus de 7 à 8 nœuds à l'heure

D'ailleurs par économie on ne brûle que des escarbilles et des déchets de charbon

On hisse des voiles de fortune chaque fois que le vent est favorable Avec sa face écarlate ses sourcils touffus son nez bourgeonnant master Hopkins est un véritable marin

Des petits anneaux d'argent percent ses oreilles
Ce navire est exclusivement chargé de cercueils de Chinois
décédés en Amérique et qui ont désiré se faire enterrer
dans la terre natale
Caisses oblongues colorées de rouge ou de bleu clair ou couvertes
d'inscriptions dorées
C'est là un genre de marchandise qu'il est interdit de transporter

VIII. VANCOUVER

Dix heures du soir viennent de sonner à peine distinctes dans
l'épais brouillard qui ouate les docks et les navires du port
Les quais sont déserts et la ville livrée au sommeil
On longe une côte basse et sablonneuse où souffle un vent glacial
et où viennent déferler les longues lames du Pacifique
Cette tache blafarde dans les ténèbres humides c'est la gare du
Canadian du Grand Tronc
Et ces halos bleuâtres dans le vent sont les paquebots en partance
pour le Klondyke le Japon et les grandes Indes
Il fait si noir que je puis à peine déchiffrer les inscriptions des rues
où je cherche avec une lourde valise un hôtel bon marché

Tout le monde est embarqué
Les rameurs se courbent sur leurs avirons et la lourde
embarcation chargée jusqu'au bordage pousse entre les
hautes vagues
Un petit bossu corrige de temps en temps la direction d'un coup
de barre
Se guidant dans le brouillard sur les appels d'une sirène
On se cogne contre la masse sombre du navire et par la hanche
tribord grimpent des chiens samoyèdes
Filasses dans le gris-blanc-jaune
Comme si l'on chargeait du brouillard

TERRES ALÉOUTIENNES¹⁷

I

Hautes falaises contre les vents glacés du pôle
Au centre de fertiles prairies
Rennes élans bœufs musqués
Les renards bleus les castors
Ruisseaux poissonneux
Une plage basse a été aménagée pour l'élevage des phoques à
fourrure
Sur le sommet de la falaise on recueille les nids de l'eider dont les
plumes constituent une véritable richesse

II

Vastes et solides bâtiments qui abritent un nombre assez
considérable de trafiquants
Tout autour un petit jardin¹⁸ où l'on a réuni tous les végétaux
capables de résister aux rigueurs du climat
Sorbiers pins saules arctiques
Plates-bandes de bruyères et de plantes alpestres

III

Baie parsemée d'îlots rocheux
Par groupes de cinq ou six les phoques se chauffent au soleil
Ou étendus sur le sable
Ils jouent entre eux avec cette espèce de cri guttural qui ressemble
à un aboiement
À côté de la hutte des Esquimaux il y a un hangar pour
la préparation des peaux

FLEUVE**MISSISSIPPI**

À cet endroit le fleuve est presque aussi large qu'un lac
Il roule des eaux jaunâtres et boueuses entre deux berges
marécageuses

Plantes aquatiques que continuent les acréages¹⁹ des cotonniers
Çà et là apparaissent les villes et les villages tapis au fond
de quelque petite baie avec leurs usines avec leurs hautes
cheminées noires avec leurs longues estacades
qui s'avancent leurs longues estacades sur pilotis
qui s'avancent bien avant dans l'eau

Chaleur accablante

La cloche du bord sonne pour le lunch
Les passagers arborent des complets à carreaux des cravates
hurlantes des gilets rutilants comme les cocktails
incendiaires et les sauces corrosives

On aperçoit beaucoup de crocodiles

Les jeunes alertes et frétilants

Les gros le dos recouvert d'une mousse verdâtre se laissent aller
à la dérive

La végétation luxuriante annonce l'approche de la zone tropicale

Bambous géants palmiers tulipiers lauriers cèdres

Le fleuve lui-même a doublé de largeur

Il est tout parsemé d'îlots flottants d'où l'approche du bateau fait
s'élever des nuées d'oiseaux aquatiques

Steam-boats voiliers chalands embarcations de toutes sortes et
d'immenses trains de bois

Une vapeur jaune monte des eaux surchauffées du fleuve

C'est par centaines maintenant que les crocos s'ébattent autour
de nous
On entend le claquement sec de leurs mâchoires et l'on distingue
très bien leur petit œil féroce
Les passagers s'amuse à leur tirer dessus avec des carabines de
précision
Quand un tireur émérite réussit ce tour de force de tuer ou de
blesser une bête à mort
Ses congénères se précipitent sur elle la déchirent
Férocement
Avec des petits cris assez semblables au vagissement d'un
nouveau-né

LE SUD

I. TAMPA²⁰

Le train vient de faire halte
Deux voyageurs seulement descendent par cette matinée brûlante
de fin d'été
Tous deux sont vêtus de complets couleur kaki et coiffés de casques
de liège
Tous deux sont suivis d'un domestique noir chargé de porter leurs
valises
Tous deux jettent le même regard distrait sur les maisons trop
blanches de la ville sur le ciel trop bleu
On voit le vent soulever des tourbillons de poussière et les mouches
tourmenter les deux mulets de l'unique fiacre
Le cocher dort la bouche ouverte

II. BUNGALOW

L'habitation est petite mais très confortable
La varangue est soutenue par des colonnes de bambou
Des pieds de vanille grimpante s'enroulent tout autour
Des pois d'Angole
Des jasmins
Au-dessus éclatent les magnolias et les corolles des flamboyants

La salle à manger est aménagée avec le luxe particulier aux créoles
de la Caroline
D'énormes blocs de glace dans des vases de marbre jaune
y maintiennent une fraîcheur délicieuse
La vaisselle plate et les cristaux étincellent
Et derrière chaque convive se tient un serviteur noir

Les invités s'attardent longtemps
Étendus dans des rocking-chairs ils s'abandonnent à ce climat
amollissant

Sur un signe de son maître le vieux Jupiter sort d'un petit meuble
laqué
Une bouteille de Xérès
Un seau à glace
Des citrons
Et une boîte de cigares de Pernambuco²¹

Personne ne parlait plus
La sueur ruisselait sur tous les visages
Il n'y avait plus un souffle dans l'air
On entendait dans le lointain le rire énorme de la grenouille-
taureau qui abonde dans ces parages

III. VOMITO NEGRO²²

Le paysage n'est plus égayé par des jardins ou des forêts
C'est la plaine nue et morne où s'élève à peine de loin en loin
Une touffe de bambous
Un saule rabougri
Un eucalyptus tordu par les vents
Puis c'est le marais

Vous voyez ces fumées jaunâtres
Ce brouillard gris au ras du sol agité d'un tressaillement perpétuel
Ce sont des millions de moustiques et les exhalaisons jaunes de la
pourriture
Il y a là des endroits où les noirs eux-mêmes ne sauraient vivre

De ce côté le rivage est bordé de grands palétuviers
Leurs racines enchevêtrées qui plongent dans la vase sont
recouvertes de grappes d'huîtres empoisonnées

Les moustiques et les insectes venimeux forment un nuage épais
au-dessus des eaux croupissantes
À côté des inoffensives grenouilles-taureaux on aperçoit des
crapauds d'une prodigieuse grosseur
Et ce fameux serpent-cercueil qui donne la chasse à ses victimes
en gambadant comme un chien

Il y a des mares où pullulent les sangsues couleur ardoise
Les hideux crabes écarlates s'ébattent autour des caïmans
endormis
Dans les passages où le sol est plus ferme on rencontre des
fourmis géantes
Innombrables et voraces

Sur ces eaux pourries dans ces fanges vénéneuses
S'épanouissent des fleurs d'un parfum étourdissant et d'une
senteur capiteuse et têtue
Éclatent des floraisons d'azur de pourpre
Des feuillages chromés
Partout
L'eau noire se couvre d'un tapis de fleurs que troue la tête plate
des serpents

J'ai traversé un buisson de grands mimosas
Ils s'écartaient de moi sur mon passage
Ils écartaient leurs branches avec un petit sifflement
Car ce sont des arbres de sensibilité et presque de nervosité

Au milieu des lianes de jalap²³ pleines de corolles parlantes
Les grands échassiers gris et roses se régalent de lézards croustillants
et s'envolent avec un grand bruit d'ailes à notre approche
Puis ce sont d'immenses papillons aux couleurs de soufre de
gentiane d'huile lourde
Et des chenilles de taille

IV. RUINE ESPAGNOLE²⁴

La nef est construite dans le style espagnol du XVIII^e siècle
Elle est lézardée en de nombreux endroits
La voûte humide est blanche de salpêtre et porte encore des traces
de dorures
Les rayons de la lanterne montrent dans un coin un tableau moisi
C'est une Vierge Noire
De longues mousses et des champignons vénéneusement zébrés
pointillés perlés couvrent le pavé du sanctuaire
Il y a aussi une cloche avec des inscriptions latines

V. GOLDEN-GATE²⁵

C'est le vieux grillage qui a donné son nom à la maison
Barres de fer grosses comme le poignet qui séparent la salle des
buveurs du comptoir où sont alignés les liqueurs et les alcools
de toutes provenances
Au temps où sévissait la fièvre de l'or
Où les femmes amenées par les traitants du Chili ou du Mexique
se vendaient couramment aux enchères
Tous les bars étaient pourvus de grillages semblables
Alors les barmen ne servaient leurs clients que le revolver au poing
Il n'était pas rare qu'un homme fût assassiné pour un gobelet
Il est vrai qu'aujourd'hui le grillage n'est plus là que pour
le pittoresque
Tout de même des Chinois sont là et boivent
Des Allemands des Mexicains
Et aussi quelques Canaques venus avec les petits vapeurs chargés
de nacre de copra d'écaille de tortue
Chanteuses
Maquillage atroce employés de banque bandits matelots aux mains
énormes

VI. OYSTER-BAY

Tente de coutil et sièges de bambou
De loin en loin sur ces plages désertes on aperçoit une hutte
 couverte de feuilles de palmier ou l'embarcation d'un nègre
 pêcheur de perles

Maintenant le paysage a changé du tout au tout
À perte de vue
Les plages sont recouvertes d'un sable brillant
Deux ou trois requins s'ébattent dans le sillage du yacht
La Floride disparaît à l'horizon

On prend dans le meuble d'ébène un régalia²⁶ couleur d'or
On le fait craquer d'un coup d'ongle
On l'allume voluptueusement
Fumez fumeur fumez fumée fait l'hélice

LE NORD**I. PRINTEMPS**

Le printemps canadien a une vigueur et une puissance que l'on
ne trouve dans aucun autre pays du monde
Sous la couche épaisse des neiges et des glaces
Soudainement
La généreuse nature
Touffes de violettes blanches bleues et roses
Orchidées tournesols lis tigrés
Dans les vénérables avenues d'érables de frênes noirs et de
bouleaux
Les oiseaux volent et chantent
Dans les taillis recouverts de bourgeons et de pousses neuves et
tendres
Le gai soleil est couleur réglisse

En bordure de la route s'étendent sur une longueur de plus
de cinq milles les bois et les cultures
C'est un des plus vastes domaines du district de Winnipeg
Au milieu s'élève une ferme solidement construite en pierres
de taille et qui a des allures de gentilhommière
C'est là que vit mon bon ami Coulon
Levé avant le jour il chevauche de ferme en ferme monté sur une
haute jument isabelle
Les pattes de son bonnet de peau de lièvre flottent sur ses épaules
Œil noir et sourcils broussailleux
Tout guilleret
La pipe sur le menton

La nuit est brumeuse et froide
Un furieux vent d'ouest fait gémir les sapins élastiques et les mélèzes
Une petite lueur va s'élargissant

Un brasier crépite
L'incendie qui couvait dévore les buissons et les brindilles
Le vent tumultueux apporte des bouquets d'arbres résineux
Coup sur coup d'immenses torches flambent
L'incendie tourne l'horizon avec une imposante lenteur
Troncs blancs et troncs noirs s'ensanglantent
Dôme de fumée chocolat d'où un million d'étincelles de
flammèches jaillissent en tournoyant très haut et très bas
Derrière ce rideau de flammes on aperçoit des grandes ombres
qui se tordent et s'abattent
Des coups de cognée retentissent
Un âcre brouillard s'étend sur la forêt incandescente que l'équipe
des bûcherons circonscrit

II. CAMPAGNE

Paysage magnifique
Verdoyantes forêts de sapins de hêtres de châtaigniers coupées de
florissantes cultures de blé d'avoine de sarrasin de chanvre
Tout respire l'abondance
Le pays d'ailleurs est absolument désert
À peine rencontre-t-on par-ci par-là un paysan conduisant une
charrette de fourrage
Dans le lointain les bouleaux sont comme des colonnes d'argent

III. PÊCHE ET CHASSE

Canards sauvages pilets sarcelles oies vanneaux outardes
Coqs de bruyère grives
Lièvres arctiques perdrix de neige ptamigans²⁷
Saumons truites arc-en-ciel anguilles
Gigantesques brochets et écrevisses d'une saveur particulièrement
exquise

La carabine en bandoulière
Le bowie-knife²⁸ à la ceinture
Le chasseur et le peau-rouge plient sous le poids du gibier
Chapelets de ramiers de perdrix rouges

Paons sauvages
Dindons des prairies
Et même un grand aigle blanc et roux descendu des nuages

IV. MOISSON²⁹

Une six-cylindres et deux Fords au milieu des champs
De tous les côtés et jusqu'à l'horizon les javelles³⁰ légèrement
 inclinées tracent un damier de losanges hésitants
Pas un arbre
Du nord descend le tintamarre de la batteuse et de la fourragère
 automobiles
Et du sud montent les douze trains vides qui viennent charger
 le blé

ÎLES

I. VICTUAILLES

Le petit port est très animé ce matin
Des coolies – tagals³¹ chinois malais – déchargent activement une
grande jonque à poupe dorée et aux voiles en bambou tressé
La cargaison se compose de porcelaines venues de la grande île
de Nippon
De nids d’hirondelles récoltés dans les cavernes de Sumatra
D’holothuries³²
De confitures de gingembre
De pousses de bambou confites dans du vinaigre
Tous les commerçants sont en émoi
Mr. Noghi prétentieusement vêtu d’un complet à carreaux de
fabrication américaine parle très couramment l’anglais
C’est en cette langue que s’engage la discussion entre ces
messieurs
Japonais Canaques Taïtiens Papous Maoris et Fidjiens

II. PROSPECTUS

Visitez notre île
C’est l’île la plus au sud des possessions japonaises
Notre pays est certainement trop peu connu en Europe
Il mérite d’attirer l’attention
La faune et la flore sont très variées et n’ont guère été étudiées
jusqu’ici
Enfin vous trouverez partout de pittoresques points de vue
Et dans l’intérieur
Des ruines de temples bouddhiques qui sont dans leur genre de
pures merveilles

III. LA VIPÈRE À CRÊTE ROUGE

À l'aide de la seringue Pravaz³³ il pratique plusieurs injections
de sérum du docteur Yersin

Puis il agrandit la blessure du bras en pratiquant au scalpel une
incision cruciale

Il fait saigner la plaie

Puis la cautérise avec quelques gouttes d'hypochlorite de chaux

IV. MAISON JAPONAISE

Tiges de bambou

Légères planches

Papier tendu sur des châssis

Il n'existe aucun moyen de chauffage sérieux

V. PETIT JARDIN

Lis chrysanthèmes

Cycas³⁴ et bananiers

Cerisiers en fleurs

Palmiers orangers et superbes cocotiers chargés de fruits

VI. ROCAILLES

Dans un bassin rempli de dorades de Chine et de poissons aux
gueules monstrueuses

Quelques-uns portent des petits anneaux d'argent passés dans les
ouïes

VII. LÉGER ET SUBTIL

L'air est embaumé

Musc ambre et fleur de citronnier

Le seul fait d'exister est un véritable bonheur³⁵

VIII. KEEPSAKE

Le ciel et la mer

Les vagues viennent caresser les racines des cocotiers et des grands
tamarins au feuillage métallique

IX. ANSE POISSONNEUSE

L'eau est si transparente et si calme

On aperçoit dans les profondeurs les broussailles blanches des
coraux

Le balancement prismatique des méduses suspendues

Les envols des poissons jaunes roses lilas

Et au pied des algues onduleuses les holothuries azurées et
les oursins verts et violets

X. HATÔUARA³⁶

Elle ne connaît pas les modes européennes

Crépus et d'un noir bleuâtre ses cheveux sont relevés à la
japonaise et retenus par des épingles en corail

Elle est nue sous son kimono de soie

Nue jusqu'aux coudes

Lèvres fortes

Yeux langoureux

Nez droit

Teint couleur de cuivre clair

Seins menus

Hanches opulentes

Il y a en elle une vivacité une franchise des mouvements
et des gestes

Un jeune regard d'animal charmant

Sa science : la grammaire de la démarche

Elle nage comme on écrit un roman de 400 pages
Infatigable
Hautaine
Aisée
Belle prose soutenue

Elle capture de tout petits poissons qu'elle met dans le creux
de sa bouche
Puis elle plonge hardiment
Elle file entre les coraux et les varechs polychromes
Pour reparaitre bientôt à la surface
Souriante
Tenant à la main deux grosses dorades au ventre d'argent

Toute fière d'une robe de soie bleue toute neuve de ses
babouches brodées d'or d'un joli collier de corail
qu'on vient de lui donner le matin même
Elle m'apporte un panier de crabes épineux et fantasques et de
ces grosses crevettes des mers tropicales que l'on appelle des
« caraques » et qui sont longues comme la main

XI. AMOLLI

Jardin touffu comme une clairière
Sur le rivage paresse l'éternelle chanson bruisante du vent dans
les feuillages des filaos

Coiffé d'un léger chapeau de rotin armé d'un grand parasol
de papier
Je contemple les jeux des mouettes et des cormorans
Ou j'examine une fleur
Ou quelque pierre
À chaque geste j'épouvante les écureuils et les rats palmistes

Par la fenêtre ouverte je vois la coque allongée d'un steamer
de moyen tonnage
Ancré à environ deux kilomètres de la côte et qu'entourent déjà
les jonques les sampans et les barques chargés de fruits et de
marchandises locales
Enfin le soleil se couche

L'air est d'une pureté cristalline
Les mêmes rossignols s'égosillent
Et les grandes chauves-souris vampires passent silencieusement
devant la lune sur leurs ailes de velours

Passes une jeune fille complètement nue
La tête couverte d'un de ces anciens casques qui font aujourd'hui
la joie des collectionneurs
Elle tient à la main un gros bouquet de fleurs pâles et d'une
pénétrante odeur qui rappelle à la fois la tubéreuse et
le narcisse
Elle s'arrête court devant la porte du jardin
Des mouches phosphorescentes sont venues se poser sur la corne
qui somme son casque et ajoutent encore au fantastique de
l'apparition

Rumeurs nocturnes
Branches mortes qui se cassent
Soupirs de bêtes en rut
Rampements
Bruissements d'insectes
Oiseaux au nid
Voix chuchotées

Les platanes géants sont gris pâle sous la lune
Du sommet de leur voûte retombent des lianes légères qu'une
bouche invisible balance dans la brise

Les étoiles fondent comme du sucre

FLEUVE**LE BAHR-EL-ZÉRAF³⁷**

Il n'y a pas de hautes herbes le long des rives
De grandes étendues de terres basses se perdent au loin
Des îles affleurent la surface de l'eau
De grands crocos se chauffent au soleil
Des milliers de grands oiseaux couvrent les bancs de sable ou de
boue

Le pays se modifie
Il y a maintenant une brousse assez claire parsemée d'arbres
rachitiques
Il y a des petits oiseaux ravissants de couleur et des bandes de
pintades
Le soir à plusieurs reprises on entend rugir un lion dont on
aperçoit la silhouette sur la rive ouest
J'ai tué ce matin un grand varan d'un mètre et demi

Toujours le même paysage de plaines inondées
Le pilote arabe a aperçu des éléphants
L'intérêt est grand
Tout le monde monte sur le pont supérieur
Pour chacun de nous c'est la première fois que va se montrer le
roi³⁸ des animaux
Les éléphants sont à trois cents mètres environ on en voit deux
gros un moyen trois ou quatre petits
Pendant le déjeuner on signale dix grosses têtes d'hippos qui
nagent devant nous

Le thermomètre ne varie guère
Vers 14 heures il y a régulièrement de 33 à 38°

Le vêtement est costume kaki bonnes chaussures guêtres et pas de chemise

On fait honneur à la bonne cuisine du bord et aux bouteilles de Turin brun

Le soir on ajoute seulement au costume de table un veston blanc

Milans et vautours passent en nous frôlant de l'aile

Après le dîner le bateau va se placer au milieu du fleuve pour éviter autant que possible les moustiques

Les rives se déroulent couvertes de papyrus et d'euphorbes⁹⁹ géants

Le voyage est lent en suivant les méandres du fleuve

On voit beaucoup d'antilopes et de gazelles peu sauvages

Puis un vieux buffle et pas de rhinocéros

CHASSE À L'ÉLÉPHANT⁴⁰

I

Terrain infernal
Haute futaie sur marais avec un enchevêtrement de lianes et un
 sous-étage de palmiers bas d'un énorme diamètre de feuillage
Piquants droits
Vers midi et demi nous entendons une bande des grands animaux
 que nous cherchons
On perd l'équilibre à chaque instant
L'approche est lente
À peine ai-je aperçu les éléphants qu'ils prennent la fuite

II

La nuit
Il y a des éléphants dans les plantations
Au bruit strident des branches cassées arrachées succède le bruit
 plus sourd des gros bananiers renversés d'une poussée lente
Nous allons directement sur eux
En montant sur un petit tertre je vois l'avant de la bête la plus
 rapprochée
La lune perpendiculaire l'éclaire favorablement c'est un bel
 éléphant
La trompe en l'air l'extrémité tournée vers moi
Il m'a senti il ne faut pas perdre une demi-seconde
Le coup part
À l'instant une nouvelle balle passe dans le canon de la Winchester
Puis je fume ma pipe
L'énorme bête semble dormir dans la clairière bleue

III

Nous arrivons sur un terrain d'argile
Après avoir pris leur bain de boue les bêtes ont traversé des
fourrés particulièrement épais
À quinze mètres on ne distingue encore que des masses informes
sans qu'il soit possible de se rendre compte ni de la taille ni
des défenses
J'ai rarement aussi bien entendu les bruits intestinaux des
éléphants leurs ronflements le bruit des branches cassées
Tout cela succédant à de longs silences pendant lesquels on a peine
à croire leur présence si rapprochée

IV

Du campement nous entendons des éléphants dans la forêt
Je garde un homme avec moi pour porter le grand kodak⁴¹
À douze mètres je distingue mal une grande bête
À côté d'elle il me semble voir un petit
Ils sont dans l'eau marécageuse
Littéralement je les entends se gargariser
Le soleil éclaire en plein la tête et le poitrail de la grande femelle
maintenant irritée
Quelle photo intéressante a pu prendre l'homme de sang-froid
qui se tenait à côté de moi

V

Le terrain est impossible
Praticable seulement en suivant les sentiers tracés par les éléphants
eux-mêmes
Sentiers encombrés d'obstacles de troncs renversés
De lianes que ces puissants animaux enjambent ou bien
écartent avec leur trompe
Sans jamais les briser ou les supprimer pour ne plus
les rencontrer sur leur chemin
En cela ils sont comme les indigènes qui n'enlèvent pas non plus
les obstacles même dans leurs sentiers les plus battus

VI

Nous recoupons la piste d'un grand mâle
La bête nous mène droit vers l'ouest tout au travers de la grande
 plaine
Parcourt cinq cents mètres en forêt
Circule quelque temps dans un espace découvert encore inconnu
 de nous
Puis rentre en forêt
Maintenant la bête est parfaitement immobile un ronflement
 trahit seulement sa présence de temps en temps
À dix mètres j'aperçois vaguement quelque chose
Est-ce bien la bête ?
Oui voilà bien une énorme dent très blanche
À ce moment une pluie torrentielle se met à tomber et une
 obscurité noire
Le cliché⁴² est raté

VII

Quelquefois les sentiers d'éléphants serpentent se croisent
Enserrés entre des murailles d'arbustes de ronces
Cette végétation est impénétrable même pour les yeux
Elle atteint de trois à six mètres d'élévation
Dans les sentiers les lianes descendent jusqu'à un deux trois pieds
 du sol
Puis remontent affectant les formes les plus bizarres
Les arbres sont tous énormes le collet de leurs racines aériennes
 est à quatre ou cinq mètres au-dessus du terrain

VIII

Nous entendons un troupeau
Il est dans une clairière
Les herbes et les broussailles y atteignent cinq à six mètres de haut
Il s'y trouve aussi des espaces restreints dénudés
Je fais rester mes trois hommes sur place chacun braquant son
 Bell-Howel

Et je m'avance seul avec mon petit kodak sur un terrain où je puis
marcher sans bruit
Il n'y a rien d'aussi drôle que de voir s'élever s'abaisser
se relever encore
Se contourner en tous sens
Les trompes des éléphants
Dont la tête et tout le corps immense demeurent cachés

IX

J'approche en demi-cercle
Soulevant son énorme tête ornée de grosses défenses
Brassant l'air de ses larges oreilles
La trompe tournée vers moi
Il prend le vent
Une photo et le coup part
L'éléphant reçoit le choc sans broncher
Je répète à toute vitesse
Piquant de la tête il roule à terre avec un râle formidable
Je lui tire ensuite une balle vers le cœur puis deux coups dans la tête
Le râle est toujours puissant enfin la vie l'abandonne
J'ai noté la position du cœur et ses dimensions qui sont
de 55 centimètres de diamètre sur 40

X

Je n'aperçois le bel animal qu'un instant
Maintenant je l'entends patauger pesamment régulièrement
Il froisse les branches sur son passage
C'est une musique grandiose
Il est contre moi et je ne vois rien absolument rien
Tout à coup son énorme tête se dégage des broussailles
Plein de face
À six mètres
Me dominant
L'éléphant exécute une marche à reculons avec rapidité
À ce moment la pluie se met à tomber avec un fracas qui étouffe
le bruit des pas

XI

Dans une grande plaine au nord
À la lisière de la forêt une grande femelle un petit mâle et trois
jeunes éléphants de taille différente
La hauteur des herbes m'empêche de les photographier
Du haut d'une termitière je les observe longtemps avec ma jumelle
Zeiss
Les éléphants semblent prendre leur dessert avec une délicatesse
du toucher amusante
Quand les bêtes nous sentent elles détalent
La brousse s'entrouvre pour leur livrer passage et se referme
comme un rideau sur leurs grosses masses

MENUS⁴³**I**

Foie de tortue verte truffé
Langouste à la mexicaine
Faisan de la Floride
Iguane sauce caraïbe
Gombos et choux palmistes

II

Saumon du Rio Rouge
Jambon d'ours canadien
Roast-beef des prairies du Minnesota
Anguilles fumées
Tomates de San Francisco
Pale-ale et vins de Californie

III

Saumon de Winnipeg
Jambon de mouton à l'Écossaise
Pommes Royal-Canada
Vieux vins de France

IV

Kankal-Oysters
Salade de homard cœurs de céleris
Escargots de France vanillés au sucre
Poulet de Kentucky
Desserts café whisky canadian-club

V

Ailerons de requin confits dans la saumure
Jeunes chiens mort-nés préparés au miel
Vin de riz aux violettes
Crème au cocon de ver à soie
Vers de terre salés et alcool de Kawa
Confiture d'algues marines

VI

Conserves de bœuf de Chicago et salaisons allemandes
Langouste
Ananas goyaves nèfles du Japon noix de coco mangues
pomme-crème
Fruits de l'arbre à pain cuits au four

VII

Soupe à la tortue
Huitres frites
Patte d'ours truffée
Langouste à la Javanaise

VIII

Ragoût de crabes de rivière au piment
Cochon de lait entouré de bananes frites
Hérisson au ravensara
Fruits

En voyage 1887-1923⁴⁶.

Deux poèmes inédits de KODAK

WEST

VOLIÈRE⁴⁵

Chaque midi on va rendre visite à une grande volière en filigrane
d'argent toute remplie de perruches de sénégalis de cardinaux
et d'autres oiseaux des tropiques.

LE SUD

LE DIEU DE LA FIÈVRE JAUNE⁴⁶

Il ressemble à une énorme araignée
Sa tête a la grosseur de celle du taureau et ne fait qu'un avec
le corps
De plus elle a l'expression d'une face humaine avec de larges
prunelles liquides et phosphorescentes comme celles
des pieuvres
Deux trous sont à la place du nez
Et il a une bouche fendue jusqu'aux oreilles et garnie de petites
dents aiguës
Cette tête est d'un rouge de sang
Elle est hérissée de piquants comme la carapace d'un crabe de
marais.
Il possède de chaque côté du corps six paires de pattes d'une belle
couleur vert clair et qui se terminent par des suçoirs
S'il rencontre un nègre endormi, il lui pompe le sang avec ses
suceurs et son regard prend une douceur enfantine
Le lendemain on trouve le nègre mort de la fièvre jaune.

FEUILLES DE ROUTE



La Nègresse : dessin de Tarsila en couverture de l'édition originale
de Feuilles de route I. Le Formose (1924)

I. LE FORMOSE

Ce livre est dédié
à
mes bons amis de São Paulo
PAUL PRADO
MÁRIO ANDRADE, SERGE MILLIET, TÁCITO DE
ALMEIDA, COUTO DE BARROS, RUBENS DE
MORAES, LUIZ ARANHA, OSWALD DE ANDRADE,
YAN

et
aux amis de Rio de Janeiro
GRAÇA ARANHA
SÉRGIO BUARQUE DE HOLANDA, PRUDENTE
DE MORAIS, GUILHERME DE ALMEIDA, RONALD
DE CARVALHO, AMÉRICO FACÓ
sans oublier
l'inimitable et cher
LEOPOLD DE FREITAS
du Rio Grande do Sul¹

DANS LE RAPIDE DE 19 h 40

Voici des années que je n'ai plus pris le train
J'ai fait des randonnées en auto
En avion
Un voyage en mer et j'en refais un autre un plus long²

Ce soir me voici tout à coup dans ce bruit de chemin de fer qui
m'était si familier autrefois
Et il me semble que je le comprends mieux qu'alors

Wagon-restaurant
On ne distingue rien dehors
Il fait nuit noire
Le quart de lune ne bouge pas quand on le regarde
Mais il est tantôt à gauche, tantôt à droite du train

Le rapide fait du 110 à l'heure
Je ne vois rien
Cette sourde stridence qui me fait bourdonner les tympans
– le gauche en est endolori – c'est le passage d'une tranchée
maçonnée
Puis c'est la cataracte d'un pont métallique
La harpe martelée des aiguilles la gifle d'une gare le double
crochet à la mâchoire d'un tunnel furibond
Quand le train ralentit à cause des inondations on entend un
bruit de water-chute et les pistons échauffés de la cent tonnes
au milieu des bruits de vaisselle et de frein

Le Havre autobus ascenseur
J'ouvre les persiennes de la chambre d'hôtel
Je me penche sur les bassins du port et la grande lueur froide
d'une nuit étoilée
Une femme chatouillée glousse sur le quai
Une chaîne sans fin tousse geint travaille

Je m'endors la fenêtre ouverte sur ce bruit de basse-cour
Comme à la campagne

RÉVEIL

Je dors toujours les fenêtres ouvertes
 J'ai dormi comme un homme seul
 Les sirènes à vapeur et à air comprimé ne m'ont pas trop réveillé

Ce matin je me penche par la fenêtre
 Je vois
 Le ciel
 La mer
 La gare maritime par laquelle j'arrivais de New York en 1911³
 La baraque du pilotage
 Et
 À gauche
 Des fumées des cheminées des grues des lampes à arc à contre-
 jour

Le premier tram grelotte dans l'aube glaciale
 Moi j'ai trop chaud
 Adieu Paris
 Bonjour soleil

TU ES PLUS BELLE QUE LE CIEL ET LA MER

Quand tu aimes il faut partir
 Quitte ta femme quitte ton enfant
 Quitte ton ami quitte ton amie
 Quitte ton amante quitte ton amant
 Quand tu aimes il faut partir

Le monde est plein de nègres et de négresses
 Des femmes des hommes des hommes des femmes
 Regarde les beaux magasins
 Ce fiacre cet homme cette femme ce fiacre
 Et toutes les belles marchandises

Il y a l'air il y a le vent
Les montagnes l'eau le ciel la terre
Les enfants les animaux
Les plantes et le charbon de terre

Apprends à vendre à acheter à revendre
Donne prends donne prends
Quand tu aimes il faut savoir
Chanter courir manger boire
Siffler
Et apprendre à travailler

Quand tu aimes il faut partir
Ne larmoie pas en souriant
Ne te niche pas entre deux seins
Respire marche pars va-t'en

Je prends mon bain et je regarde
Je vois la bouche que je connais La⁴
La main la jambe Le l'œil
Je prends mon bain et je regarde

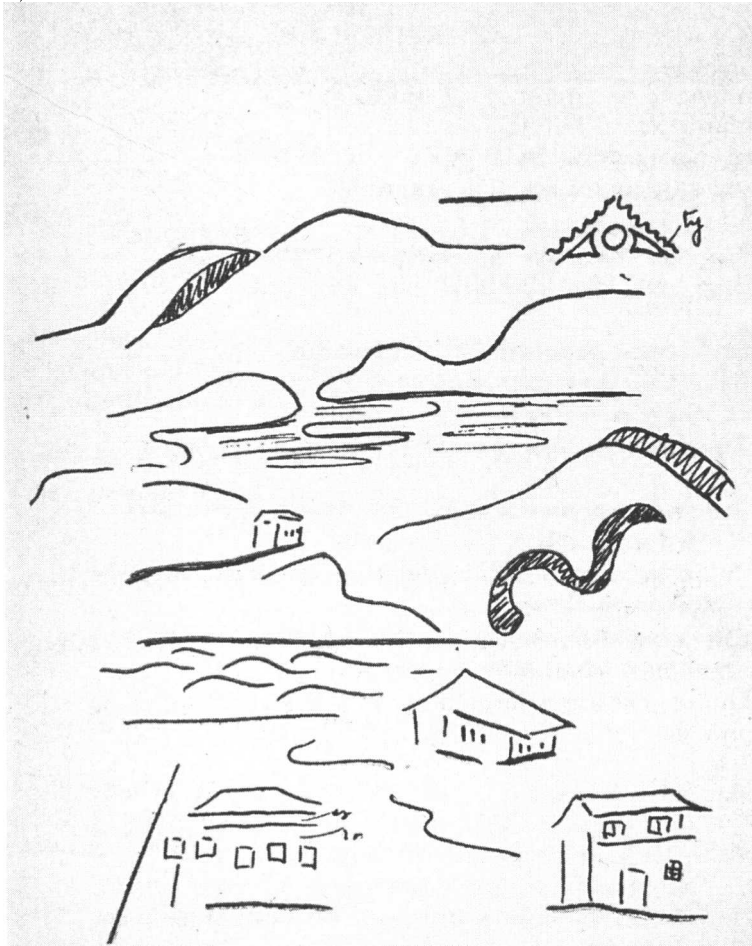
Le monde entier est toujours là
La vie pleine de choses surprenantes
Je sors de la pharmacie
Je descends juste de la bascule
Je pèse mes 80 kilos
Je t'aime

LETTRE⁵

Tu m'as dit si tu m'écris
Ne tape pas tout à la machine
Ajoute une ligne de ta main
Un mot un rien oh pas grand'chose
Oui oui oui oui oui oui oui

Ma Remington est belle pourtant
Je l'aime beaucoup et travaille bien
Mon écriture est nette et claire
On voit très bien que c'est moi qui l'ai tapée

Il y a des blancs que je suis seul à savoir faire
Vois donc l'œil qu'a ma page
Pourtant pour te faire plaisir j'ajoute à l'encre
Deux trois mots
Et une grosse tache d'encre
Pour que tu ne puisses pas les lire



CLAIR DE LUNE

On tangué on tangué sur le bateau
La lune la lune fait des cercles dans l'eau
Dans le ciel c'est le mât qui fait des cercles
Et désigne toutes les étoiles du doigt

Une jeune Argentine accoudée au bastingage
Rêve à Paris en contemplant les phares qui dessinent la côte
de France
Rêve à Paris qu'elle ne connaît qu'à peine et qu'elle regrette déjà
Ces feux tournants fixes doubles colorés à éclipses lui rappellent
ceux qu'elle voyait de sa fenêtre d'hôtel sur les Boulevards
et lui promettent un prompt retour
Elle rêve de revenir bientôt en France et d'habiter Paris
Le bruit de ma machine à écrire l'empêche de mener ce rêve
jusqu'au bout

Ma belle machine à écrire qui sonne au bout de chaque ligne et
qui est aussi rapide qu'un jazz
Ma belle machine à écrire qui m'empêche de rêver à bâbord
comme à tribord
Et qui me fait suivre jusqu'au bout une idée
Mon idée

LA PALLICE

La Pallice et l'Île de Ré sont posées sur l'eau et peintes
Minutieusement
Comme ces stores des petits bistros bretons des environs de la
gare Montparnasse
Ou ces aquarelles infâmes que vend boulevard de la Madeleine
un rapin hirsute habillé de velours qui a les deux mains
nouées depuis sa naissance qui peint avec les coudes et qui
vous fait le boniment à travers son bec-de-lièvre
Les vérités de La Pallice⁶

BILBAO

Nous arrivons bien avant l'aube dans la rade de Bilbao
Une crique de montagnes basses et de collines à contre-jour noir
velours piqué des lumières de la ville
Ce décor simple et bien composé me rappelle et au risque de
passer pour un imbécile puisque je suis en Espagne je le
répète me rappelle un décor de Picasso

Il y a des barquettes montées par deux hommes seulement et
munies d'une toute petite voile triangulaire qui prennent
déjà le large

Deux marsouins font la roue
Dès que le soleil se lève de derrière les montagnes
Ce décor si simple
Est envahi
Par un déluge de couleurs
Qui vont de l'indigo au pourpre
Et qui transforment Picasso en expressionniste allemand
Les extrêmes se touchent

LA CORUGNA

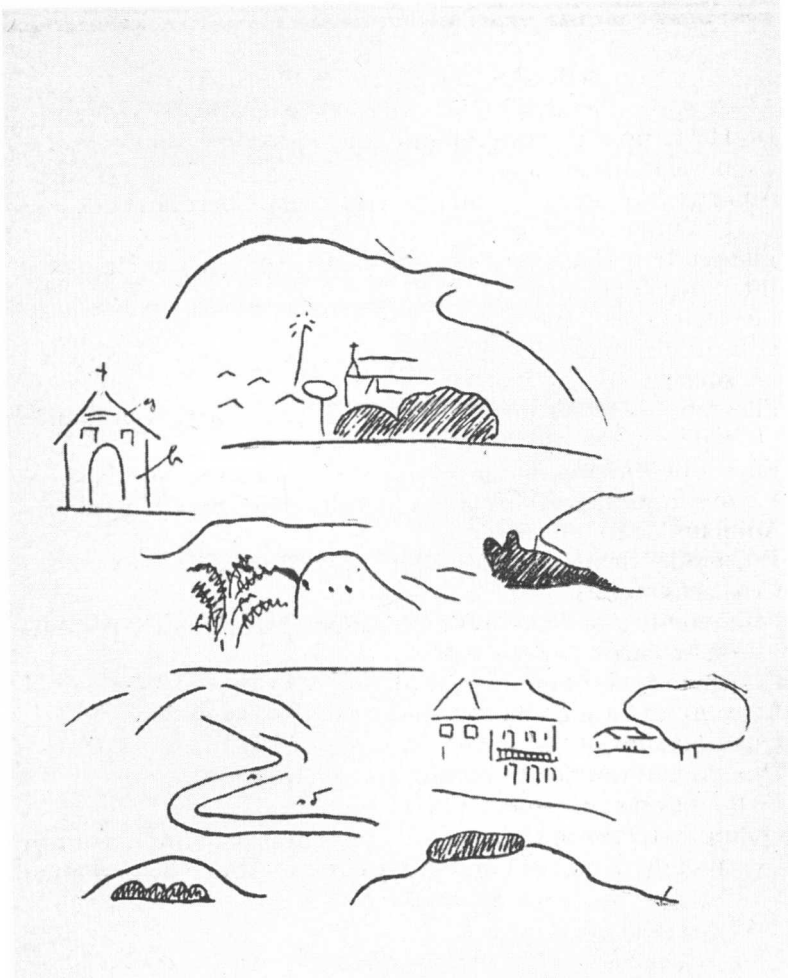
Un phare attendri comme une madone géante
De l'extérieur c'est une jolie petite ville espagnole
À terre c'est un tas de fumier
Deux trois gratte-ciel y poussent

VILLA GARCIA

Trois croiseurs rapides un navire hôpital
Le pavillon anglais
Des signaux optiques lumineux
Deux carabineros dorment sur les fauteuils du pont
Enfin nous partons
Dans les vents sucrés

PORTO LEIXOES

On arrive tard et c'est dimanche
Le port est un fleuve déchaîné
Les pauvres émigrants qui attendent que les autorités viennent
à bord sont rudement secoués dans de pauvres petites barques
qui montent les unes sur les autres sans couler
Le port a un œil malade l'autre crevé
Et une grue énorme s'incline comme un canon à longue portée



SUR LES CÔTES DU PORTUGAL

Du Havre nous n'avons fait que suivre les côtes comme les
navigateurs anciens
Au large du Portugal la mer est couverte de barques et de
chalutiers de pêche
Elle est d'un bleu constant et d'une transparence pélagique
Il fait beau et chaud
Le soleil tape en plein
D'innombrables algues vertes microscopiques flottent à la
surface
Elles fabriquent des aliments qui leur permettent de se multiplier
rapidement
Elles sont l'inépuisable provende vers laquelle accourt la légion
des infusoires et des larves marines délicates
Animaux de toutes sortes
Vers étoiles de mer oursins
Crustacés menus
Petit monde grouillant près de la surface des eaux toute pénétrée
de lumière
Gourmands et friands
Arrivent les harengs les sardines les maquereaux
Que poursuivent les germons les thons les bonites
Que poursuivent les marsouins les requins les dauphins
Le temps est clair la pêche est favorable
Quand le temps se voile les pêcheurs sont mécontents et font
entendre leurs lamentations jusqu'à la tribune du parlement

EN ROUTE POUR DAKAR

L'air est froid
La mer est d'acier
Le ciel est froid
Mon corps est d'acier
Adieu Europe que je quitte pour la première fois depuis 1914⁷
Rien ne m'intéresse plus à ton bord pas plus que les émigrants

de l'entrepont juifs russes basques espagnols portugais et
saltimbanques allemands qui regrettent Paris
Je veux tout oublier ne plus parler tes langues et coucher avec
des nègres et des négresses des indiens et des indiennes des
animaux des plantes
Et prendre un bain et vivre dans l'eau
Et prendre un bain et vivre dans le soleil en compagnie d'un gros
bananier
Et aimer le gros bourgeon de cette plante
Me segmenter moi-même⁸
Et devenir dur comme un caillou
Tomber à pic
Couler à fond

35° 57' LATITUDE NORD
15° 16' LONGITUDE OUEST

C'est aujourd'hui que c'est arrivé
Je guettais l'événement depuis le début de la traversée
La mer était belle avec une grosse houle de fond qui nous faisait
rouler
Le ciel était couvert depuis le matin
Il était 4 heures de l'après-midi
J'étais en train de jouer aux dominos
Tout à coup je poussai un cri et courus sur le pont
C'est ça c'est ça
Le bleu d'outremer
Le bleu perroquet du ciel
Atmosphère chaude
On ne sait pas comment cela s'est passé et comment définir la chose
Mais tout monte d'un degré de tonalité
Le soir j'en avais la preuve par quatre
Le ciel était maintenant pur
Le soleil couchant comme une roue
La pleine lune comme une autre roue
Et les étoiles plus grandes plus grandes

Ce point se trouve entre Madère à tribord et Casablanca à bâbord
Déjà

EN VUE DE L'ÎLE DE FUERTEVENTURA

**Tout a encore grandi depuis hier
L'eau le ciel la pureté de l'atmosphère
Les îles Canaries ont l'aspect des rives du Lac de Côme
Des traînées de nuages sont comme des glaciers
Il commence à faire chaud**



À BORD DU FORMOSE

Le ciel est noir strié de bandes lépreuses
L'eau est noire
Les étoiles grandissent encore et fondent comme des cierges
larmoyants
Voici ce qui se passe à bord

Sur le gaillard avant quatre Russes sont installés dans un paquet
de cordages et jouent aux cartes à la lueur d'une lanterne
vénitienne

Sur la plage avant les Juifs en minorité comme chez eux en
Pologne se tassent et cèdent le pas aux Espagnols qui jouent
de la mandoline chantent et dansent la jota

Sur le château les émigrants portugais font une ronde paysanne
un homme noir frappe deux longues castagnettes en os et les
couples rompent la ronde évoluent se retournent frappent du
talon tandis qu'une voix criarde de femme monte

Les passagers des premières regardent presque tous et envient
ces jeux populaires

Au salon une Allemande prétentieuse joue du violon avec
beaucoup de chichi avec beaucoup de chichi une jeune
Française prétentieuse l'accompagne au piano

Sur le pont-promenade va et vient un Russe mystérieux officier
de la garde grand-duc incognito personnage à la Dostoïevski
que j'ai baptisé Dobro-Vétcher⁹ c'est un petit bonhomme
triste ce soir il est pris d'une certaine agitation nerveuse il
a mis des escarpins vernis un habit à basques et un énorme
melon comme mon père en portait en 1895

Au fumoir on joue aux dominos un jeune médecin qui
ressemble à Jules Romains et qui se rend dans le haut
Soudan un armurier belge qui descendra à Pernambuco

un Hollandais le front coupé en deux hémisphères par une cicatrice profonde il est directeur du Mont-de-Piété de Santiago del Chile et une jeune théâtreuse de Ménilmontant peuple gavrocharde qui s'occupe d'un tas de combines dans les autos elle m'offre même une mine de plomb au Brésil et un puits de pétrole à Bakou

Sur le château-arrière les émigrants allemands bien propres et soigneusement peignés chantent avec leurs femmes et leurs enfants des cantiques durs et des chansons sentimentales

Sur le pont-arrière on discute très fort et se chamaille dans toutes les langues de l'est européen

Dans la cambuse les Bordelais font une manille et dans son poste l'opérateur de T.S.F. s'engueule avec Santander et Mogador

LETTRE – OCÉAN¹⁰

La lettre-océan n'est pas un nouveau genre poétique
C'est un message pratique à tarif régressif et bien meilleur marché qu'un radio

On s'en sert beaucoup à bord pour liquider des affaires que l'on n'a pas eu le temps de régler avant son départ et pour donner des dernières instructions

C'est également un messenger sentimental qui vient vous dire bonjour de ma part entre deux escales aussi éloignées que Leixoës et Dakar alors que me sachant en mer pour six jours on ne s'attend pas à recevoir de mes nouvelles

Je m'en servirai encore durant la traversée du sud-atlantique entre Dakar et Rio-de-Janeiro pour porter des messages en arrière car on ne peut s'en servir que dans ce sens-là

La lettre-océan n'a pas été inventée pour faire de la poésie
Mais quand on voyage quand on commerce quand on est à bord quand on envoie des lettres-océan

On fait de la poésie

À LA HAUTEUR DE RIO DE L'OURO

Les cormorans nous suivent

Ils ont un vol beaucoup plus sûr que les mouettes ce sont des
oiseaux beaucoup plus gros ils ont un plus beau plumage
blanc bordé de noir brun ou tout noir comme les corneilles
de mer

Nous croisons six petits voiliers chargés de sel qui font le service
entre Dakar et les Grandes Canaries

EN VUE DU CAP BLANC

L'atmosphère est chaude sans excès

La lumière du soleil filtre à travers un air humide et nuageux

La température uniforme est plutôt élevée

C'est la période que traverse sans doute actuellement la planète
Vénus

Ce sont les meilleures conditions pour paresser

DAKAR¹¹

Enfin nous longeons et tournons autour des Deux Mamelles qui
émergeaient depuis ce matin et grandissaient sur l'horizon
Nous les contourrons et entrons dans le port de Dakar
Quand on se retourne
On voit une digue rouge un ciel bleu et une plage blanche
éblouissante

GORÉE¹²

Un château-fort méditerranéen
Et derrière une petite île plate ruines portugaises et bungalows
d'un jaune moderne très salon d'automne
Dans cet ancien repaire de négriers n'habitent plus que les
fonctionnaires coloniaux qui ne trouvent pas à se loger à
Dakar où sévit également la crise des loyers
J'ai visité d'anciens cachots creusés dans la basaltine rouge on voit
encore les chaînes et les colliers qui maintenaient les noirs
Des airs de gramophone descendaient jusque dans ces profondeurs

ŒUFS ARTIFICIELS

En attendant de pouvoir débarquer nous buvons des cocktails
au fumoir
Un banquier nous raconte l'installation et le fonctionnement
d'une fabrique d'œufs artificiels établie dans la banlieue
de Bordeaux
On fabrique le blanc d'œuf avec de l'hémoglobine de sang de
cheval
Le jaune d'œuf est fabriqué avec de la farine de maïs très
impalpable et des huiles fines
Ce mélange est répandu dans des moules ronds qui passent au
frigorifique

Ainsi on obtient une boule jaune que l'on trempe dans du coliore¹³
pour qu'une légère pellicule se forme autour
On met autour de ce produit de l'hémoglobine fouettée comme
de la crème et le tout retourne au frigo où le blanc d'œuf
artificiel se saisit exposé une température très basse
Nouveau bain de coliore puis on obtient par un procédé très
simple un précipité calcaire qui forme la coquille
Ceci me rappelle que j'ai vu avant la guerre à Düsseldorf des
machines à polir culotter et nuancer les grains de café
Et donner ainsi à des cafés de mauvaise qualité l'aspect des grains
des cafés d'origine Jamaïque Bourbon Bornéo Arabie etc.

LES BOUBOUS

Oh ces négresses que l'on rencontre dans les environs du village
nègre chez les trafiquants qui aurent la percale de traite
Aucune femme au monde ne possède cette distinction cette
noblesse cette démarche cette allure ce port cette élégance
cette nonchalance ce raffinement cette propreté cette hygiène
cette santé cet optimisme cette inconscience cette jeunesse
ce goût
Ni l'aristocrate anglaise le matin à Hydepark
Ni l'Espagnole qui se promène le dimanche soir
Ni la belle Romaine du Pincio
Ni les plus belles paysannes de Hongrie ou d'Arménie
Ni la princesse russe raffinée qui passait autrefois en traîneau sur
les quais de la Néva
Ni la Chinoise d'un bateau de fleurs
Ni les belles dactylos de New York
Ni même la plus parisienne des Parisiennes
Fasse Dieu que durant toute ma vie ces quelques formes entrevues
se baladent dans mon cerveau¹⁴

Chaque mèche de leurs cheveux est une petite tresse de la même
longueur ointe peinte lustrée
Sur le sommet de la tête elles portent un petit ornement de cuir
ou d'ivoire qui est maintenu par des fils de soie colorés ou
des chaînettes de perles vives

Cette coiffure représente des mois de travail et toute leur vie
 se passe à la faire et à la refaire
 Des rangs de piécettes d'or percent le cartilage des oreilles
 Certaines ont des incisions colorées dans le visage sous les yeux
 et dans le cou et toutes se maquillent avec un art prodigieux
 Leurs mains sont recouvertes de bagues et de bracelets et toutes
 ont les ongles peints ainsi que la paume de la main
 De lourds bracelets d'argent sonnent à leurs chevilles et les doigts
 de pieds sont bagués
 Le talon est peint en bleu
 Elles s'habillent de boubous de différentes longueurs qu'elles
 portent les uns par dessus les autres ils sont tous d'impression
 de couleur et de broderies variées elles arrivent à composer
 un ensemble inouï d'un goût très sûr où l'orangé le bleu l'or
 ou le blanc domine
 Elles portent aussi des ceintures et de lourds grigris
 D'autres plusieurs turbans célestes
 Leur bien le plus précieux est leur dentition impeccable et
 qu'elles astiquent comme on entretient les cuivres d'un yacht
 de luxe
 Leur démarche tient également d'un fin voilier
 Mais rien ne peut dire les proportions souples de leur corps ou
 exprimer la nonchalance réfléchie de leur allure

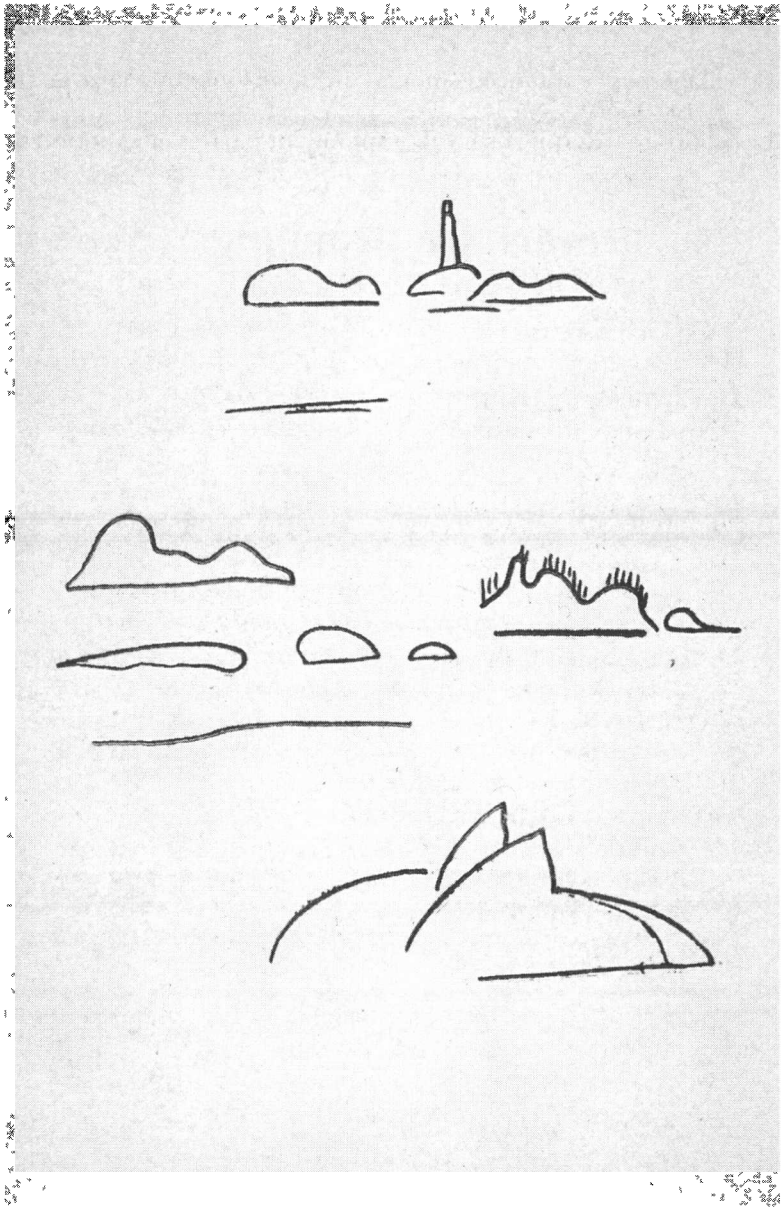
BIJOU-CONCERT

Non
 Jamais plus
 Je ne foutrai les pieds dans un beuglant colonial
 Je voudrais être ce pauvre nègre je voudrais être ce pauvre nègre
 qui reste à la porte
 Car les belles négresses seraient mes sœurs
 Et non pas
 Et non pas
 Ces sales vaches françaises espagnoles serbes allemandes qui
 meublent les loisirs des fonctionnaires cafardeux en mal d'un
 Paris de garnison et qui ne savent comment tuer le temps
 Je voudrais être ce pauvre nègre et perdre mon temps

LES CHAROIGNARDS

Le village nègre est moins moche est moins sale que la zone de
Saint-Ouen

Les charoignards qui le survolent plongent parfois et le nettoient



SOUS LES TROPIQUES

Dans ces parages le courant des vagues couvre les rochers d'une
abondante floraison animale
Des éponges de toutes sortes
Des polypes si semblables par leur forme à des plantes qu'on les
appelle
Des « lys de mer » quand ils ont l'air de fleurs vivantes fixées
au fond de la mer par leur pédoncule
Des « palmiers marins » quand ils étalent au sommet d'une tige
qui peut atteindre 17 mètres leur panache de bras semblables
à des feuilles de dattiers
Les uns ont cinq bras d'autres en ont dix semblables à des plumes
couleur de rose et nagent en les faisant onduler
Sur les récifs d'innombrables mollusques traînent leur coquille
dont la variété est infinie
Aux formes surbaissées et à bouche arrondie sont venues
s'ajouter les longues coquilles aux tours d'hélice nombreux
La coquille renflée et polie
Celle à longue ouverture évasée échancrée ou prolongée en canal
Et le mollusque qui vole dans l'eau à l'aide de deux larges ailes
dépendantes de son pied qui vole dans la haute mer comme
les papillons volent dans l'air

ORNITHICHNITES

Les oiseaux qui nous suivaient continuellement depuis Le Havre
disparaissent aujourd'hui
Par contre à l'avant s'envolent des bandes de poissons volants
que le vent projette sur le pont
Ce sont de tout petits êtres qui sentent terriblement mauvais
Leur membrane est gluante

BLEUS

La mer est comme un ciel bleu bleu bleu
 Par au-dessus le ciel est comme le Lac Léman
 Bleu-tendre

COUCHERS DE SOLEIL

Tout le monde parle des couchers de soleil
 Tous les voyageurs sont d'accord pour parler des couchers de
 soleil dans ces parages
 Il y a plein de bouquins où l'on ne décrit que les couchers de soleil
 Les couchers de soleil des tropiques
 Oui c'est vrai c'est splendide
 Mais je préfère de beaucoup les levers de soleil
 L'aube
 Je n'en rate pas une
 Je suis toujours sur le pont
 À poils
 Et je suis toujours seul à les admirer
 Mais je ne vais pas les décrire les aubes
 Je vais les garder pour moi tout seul

NUITS ÉTOILÉES

Je passe la plus grande partie de la nuit sur le pont
 Les étoiles familières de nos latitudes penchent sur le
 ciel
 L'étoile Polaire descend de plus en plus sur l'horizon nord
 Orion – ma constellation – est au zénith¹⁵
 La Voie Lactée comme une fente lumineuse s'élargit chaque nuit
 Le Chariot est une petite brume
 Le sud est de plus en plus noir devant nous
 Et j'attends avec impatience l'apparition de la Croix du Sud à
 l'est
 Pour me faire patienter Vénus a doublé de grandeur et
 quintuplé d'éclat comme la lune elle fait une traînée sur la mer
 Cette nuit j'ai vu tomber un bolide

COMPLET BLANC

Je me promène sur le pont dans mon complet blanc acheté à
Dakar
Aux pieds j'ai mes espadrilles achetées à Villa Garcia
Je tiens à la main mon bonnet basque rapporté de Biarritz
Mes poches sont pleines de Caporal Ordinaire
De temps en temps je flaire mon étui en bois de Russie
Je fais sonner des sous dans ma poche et une livre sterling
en or
J'ai mon gros mouchoir calabrais et des allumettes de cire de ces
grosses que l'on ne trouve qu'à Londres
Je suis propre lavé frotté plus que le pont
Heureux comme un roi
Riche comme un milliardaire
Libre comme un homme

LA CABINE N° 6

Je l'occupe
Je devrais toujours vivre ici
Je n'ai aucun mérite à y rester enfermé et à travailler
D'ailleurs je ne travaille pas j'écris tout ce qui passe par la tête
Non tout de même pas tout
Car des tas de choses me passent par la tête mais n'entrent pas
dans ma cabine
Je vis dans un courant d'air le hublot grand ouvert et le
ventilateur ronflant
Je ne lis rien

BAGAGE¹⁶

Dire que des gens voyagent avec des tas de bagages
 Moi je n'ai emporté que ma malle de cabine et déjà je trouve que
 c'est trop que j'ai trop de choses
 Voici ce que ma malle contient
 Le manuscrit de Moravagine que je dois terminer à bord et
 mettre à la poste à Santos pour l'expédier à Grasset
 Le manuscrit du Plan de l'Aiguille que je dois terminer le plus
 tôt possible pour l'expédier au Sans Pareil
 Le manuscrit d'un ballet pour la prochaine saison des Ballets
 Suédois et que j'ai fait à bord entre Le Havre et La Pallice
 d'où je l'ai envoyé à Satie
 Le manuscrit du Cœur du Monde que j'enverrai au fur et à
 mesure à Raymone
 Le manuscrit de l'Equatoria
 Un gros paquet de contes nègres qui formera le deuxième volume
 de mon Anthologie
 Plusieurs dossiers d'affaires
 Les deux gros volumes du dictionnaire Darmesteter
 Ma Remington portable dernier modèle
 Un paquet contenant des petites choses que je dois remettre à
 une femme à Rio
 Mes babouches de Tombouctou qui portent les marques de la
 grande caravane
 Deux paires de godasses mirifiques
 Une paire de vernis
 Deux complets
 Deux pardessus
 Mon gros chandail du Mont-Blanc
 De menus objets pour la toilette
 Une cravate
 Six douzaines de mouchoirs
 Trois liquettes
 Six pyjamas
 Des kilos de papier blanc
 Des kilos de papier blanc
 Et un grigri
 Ma malle pèse 57 kilos sans mon galurin gris¹⁷

ORION¹⁸

C'est mon étoile
Elle a la forme d'une main
C'est ma main montée au ciel
Durant toute la guerre je voyais Orion par un créneau
Quand les Zeppelins venaient bombarder Paris ils venaient
toujours d'Orion
Aujourd'hui je l'ai au-dessus de ma tête
Le grand mât perce la paume de cette main qui doit souffrir
Comme ma main coupée me fait souffrir percée qu'elle est par
un dard continuel

L'ÉQUATEUR

L'océan est d'un bleu noir le ciel bleu est pâle à côté
La mer se renfle tout autour de l'horizon
On dirait que l'Atlantique va déborder sur le ciel
Tout autour du paquebot c'est une cuve d'outremer pur

LE PASSAGE DE LA LIGNE

Naturellement j'ai été baptisé
C'est mon onzième baptême sur la ligne
Je m'étais habillé en femme et l'on a bien rigolé¹⁹
Puis on a bu

JE NAGE

Jusqu'à la ligne c'était l'hiver
Maintenant c'est l'été
Le commandant a fait installer une piscine sur le pont supérieur
Je plonge je nage je fais la planche
Je n'écris plus
Il fait bon vivre

S. FERNANDO NORONHA²⁰

J'envoie un radio à Santos pour annoncer mon arrivée
Puis je remonte me mettre dans la piscine
Comme j'étais en train de nager sur le dos et de faire la baleine
M. Mouton l'officier radiotélégraphiste du bord m'annonce
qu'il est en communication avec le *Belle-Isle* et me demande
si je ne veux pas envoyer une lettre-océan (à Madame
Raymone ajoute-t-il avec un beau sourire)
J'envoie une lettre-océan pour dire qu'il fait bon vivre
Et je me remets dans l'eau
L'eau est fraîche
L'eau est salée

AMARALINA

Ce poste de T. S. F. me fait dire qu'on m'attendra à Santos avec
une auto
Je suis désespéré d'être bientôt arrivé
Encore six jours de mer seulement
J'ai le cafard
Je ne voudrais jamais arriver et faire sauter la Western

LES SOUFFLEURS

Nous sommes à la hauteur de Bahia
J'ai vu un premier oiseau
Un cargo anglais
Et trois souffleurs au large
J'ai aussi vu une grande dorade

DIMANCHE

Il fait dimanche sur l'eau
Il fait chaud
Je suis dans ma cabine enfermé comme dans du beurre fondant

LE POTEAU NOIR

Nous sommes depuis plusieurs jours déjà dans la région du poteau
Je sais bien que l'on écrit depuis toujours le pot au noir²¹
Mais ici à bord on dit le poteau
Le poteau est un poteau noir au milieu de l'océan où tous les
bateaux s'arrêtent histoire de mettre une lettre à la poste
Le poteau est un poteau noir enduit de goudron où l'on attachait
autrefois les matelots punis de corde ou de schlague
Le poteau est un poteau noir contre lequel vient se frotter le chat
à neuf queues
Assurément quand l'orage est sur vous on est comme dans un
pot au noir
Mais quand l'orage se forme on voit une barre noire dans le ciel
cette barre noircit s'avance menace et dame le matelot
le matelot qui n'a pas la conscience tranquille pense au
poteau noir
D'ailleurs même si j'ai tort j'écrirai le poteau noir et non le pot
au noir car j'aime le parler populaire et rien ne me prouve
que ce terme n'est pas en train de muer
Et tous les hommes du *Formose* me donnent raison

PEDRO ALVAREZ CABRAL²²

Le Portugais Pedro Alvarez Cabral s'était embarqué à Lisbonne
En l'année 1500
Pour se rendre dans les Indes Orientales
Des vents contraires le portèrent vers l'ouest et le Brésil fut
découvert

TERRES

Un cargo pointe vers Pernambuco
Dans la lorgnette du barman c'est un vapeur anglais tout recouvert
de toiles blanches
À l'œil nu il paraît enfoncé dans l'eau et cassé par le milieu
comme la série des cargos américains construits durant la
guerre
On discute ferme à ce sujet quand j'aperçois la côte
C'est une terre arrondie entourée de vapeurs chromées et
surmontée de trois panaches de nacre
Deux heures plus tard nous voyons des montagnes triangulaires
Bleues et noires

ŒUFS

La côte du Brésil est semée d'îlots ronds nus au milieu desquels
nous naviguons depuis deux jours
On dirait des œufs bigarrés qu'un gigantesque oiseau a laissé
choir
Ou des fientes volcaniques
Ou des sphingtéas de vautour

PAPILLON

C'est curieux
Depuis deux jours que nous sommes en vue des terres aucun
oiseau n'est venu à notre rencontre ou se mettre dans notre
sillage
Par contre
Aujourd'hui
À l'aube
Comme nous pénétrions dans la baie de Rio
Un papillon grand comme la main est venu virevolter tout autour
du paquebot
Il était noir et jaune avec de grandes stries d'un bleu déteint

RIO DE JANEIRO

Tout le monde est sur le pont
Nous sommes au milieu des montagnes
Un phare s'éteint
On cherche le Pain de Sucre partout et dix personnes le
découvrent à la fois dans cent directions différentes tant ces
montagnes se ressemblent dans leur piriformité
M. Lopart me montre une montagne qui se profile sur le ciel
comme un cadavre étendu et dont la silhouette ressemble
beaucoup à celle de Napoléon sur son lit de mort
Je trouve qu'elle ressemble plutôt à Wagner un Richard Wagner
bouffi d'orgueil ou envahi par la graisse
Rio est maintenant tout près et l'on distingue toutes les maisons
sur la plage
Les officiers comparent ce panorama à celui de la Corne d'Or
D'autres racontent la révolte des forts
D'autres regrettent unanimement la construction d'un grand
hôtel moderne haut et carré qui défigure la baie (il est très
beau)
D'autres encore protestent véhémentement contre l'abrasage
d'une montagne
Penché sur le bastingage tribord je contemple
La végétation tropicale d'un îlot abandonné

Le grand soleil qui creuse la grande végétation
Une petite barque montée par trois pêcheurs
Ces hommes aux mouvements lents et méthodiques
Qui travaillent
Qui pêchent
Qui attrapent du poisson
Qui ne nous regardent même pas
Tout à leur métier

SUR RADE

On a hissé les pavillons
Le jaune pour demander la visite de la santé
Le bleu pour demander la police
Le rouge et blanc pour demander la douane
Celui constellé des Chargeurs Réunis
Et le bleu blanc rouge
Et le brésilien
Il y en a encore deux que je ne connais pas
Les passagers admirent les constructions déconfitées de l'Exposition
Des vedettes des ferrys vont viennent et des grandes voiles latines
très lentes comme sur le lac de Genève
Le soleil tape
Un aigle tombe

LA COUPÉE

On est enfin à quai un quai rectiligne moderne armé de grues
de Duisburg
Des mouchoirs s'agitent
On se fait des signes
Blanc-boubou-boubou-blanc m'a déjà oublié
Elle découvre dans la foule un long zigoto cuivré très chic et
indolent que je crois bien avoir déjà rencontré à Paris
Elle est émue c'est beau puis lui fait signe de retenir un porteur
et lui fait comprendre par cris et par gestes qu'elle a cinq

malles de cabine et beaucoup d'autres bagages des grands et des petits
 Moi je sais même tout ce qu'elle a dans ces malles car je les lui ai bouclées ce matin alors qu'elle avait presque une crise de nerfs
 Au revoir gosselette gosseline elle passe maintenant la coupée au bras de son type fin comme un chevreuil inquietant et attirant
 Comme tout mélange princier de sang blanc et noir
 Je songe au grand grigri créole qu'il porte dans sa culotte
 Une voix monte du quai Est-ce que Monsieur Blaise Cendrars est à bord?
 Présent!
 Douze chapeaux s'agitent
 Je débarque
 Et l'on me photographie
 « Monte là-dessus... Monte là-dessus... »²³

BANQUET

Une heure de taxi le long de la plage
 Vitesse klaxon présentations rires jeunes gens Paris Rio Brésil
 France interviews présentations rires
 Nous allons jusqu'à la Grotte de la Presse
 Puis nous rentrons déjeuner en ville
 Les plats ne sont pas encore servis que déjà les journaux parlent de moi et publient la photo de tout à l'heure
 Bonne cuisine du pays vins portugais et pinga²⁴
 À quatorze heures tapantes je suis à bord
 Un jeune poète sympathique dégobille sur le pont je le ramène à terre où son compagnon dégobille à son tour
 Les autres n'ont pu suivre
 Je monte me plonger dans la piscine tandis que le *Formose* appareille
 Vive l'eau

BELLE SOIRÉE

Le soir tombe sur la côte américaine
 Pas un poisson pas un oiseau
 Une chaîne continue de montagnes uniformes toutes recouvertes
 d'une végétation luxuriante
 La mer est unie
 Le ciel aussi
 Je pense aux deux amis que je me suis fait à bord et qui viennent
 de me quitter à Rio
 M. Lopart agent de change à Bruxelles gentil charmant qui me
 tenait tête à table ou le soir au fumoir devant une bouteille
 de whisky
 Et Boubou-blanc-blanc-boubou la meilleure des copines avec qui
 je nageais des heures dans la piscine matin et soir
 À nous trois nous faisons un groupe très gai qui pleurait aux
 larmes à force de rire
 Nous avons embêté tous les Allemands à bord scandalisé les
 fonctionnaires et militaires (supérieurs) en mission
 Je n'ai jamais autant ri depuis dix ans et ri durant vingt jours
 j'étais malade de rire et ai augmenté de six kilos
 Au revoir mes bons amis à bientôt nous nous retrouverons à bord
 en rentrant en France ou un autre jour à Paris ou à Bruxelles
 ou ailleurs dans un train qui franchira les Andes ou à bord
 de l'Emperess qui cinglera vers l'Australie nous aurons
 toujours le même barman car le monde est bien petit pour
 d'aussi gais compagnons
 À bientôt à bientôt

PLEINE NUIT EN MER

La côte montagneuse est éclairée a giorno par la pleine lune qui
 voyage avec nous
 La Croix du Sud est à l'est et le sud reste tout noir
 Il fait une chaleur étouffante
 De gros morceaux de bois nagent dans l'eau opaque
 Sur le pont les deux acrobates allemandes se promènent aux trois
 quarts nues

Elles cherchent de la fraîcheur
Le petit médecin portugais qui accompagne les émigrants de sa
nation jusqu'à Buenos Aires cligne de l'œil en passant devant
moi
Je le vois s'engouffrer avec les bochesses²⁵ dans une grande cabine
inoccupée
Deux navires passent à tribord puis trois à bâbord
Tous les cinq sont éclairés comme pour une fête de nuit
On se croirait dans le port de Monte Carle et la forêt vierge pousse
jusque dans la mer
En dressant l'oreille et en tendant toutes mes facultés d'attention
j'entends comme le bruissement des feuilles
Ou peut-être mon chagrin de quitter le bord demain
Au bout d'un grand quart d'heure je perçois la mince chanson
d'un émigrant sur le gaillard avant où du linge sèche à la lune
et me fait des signes

PARIS

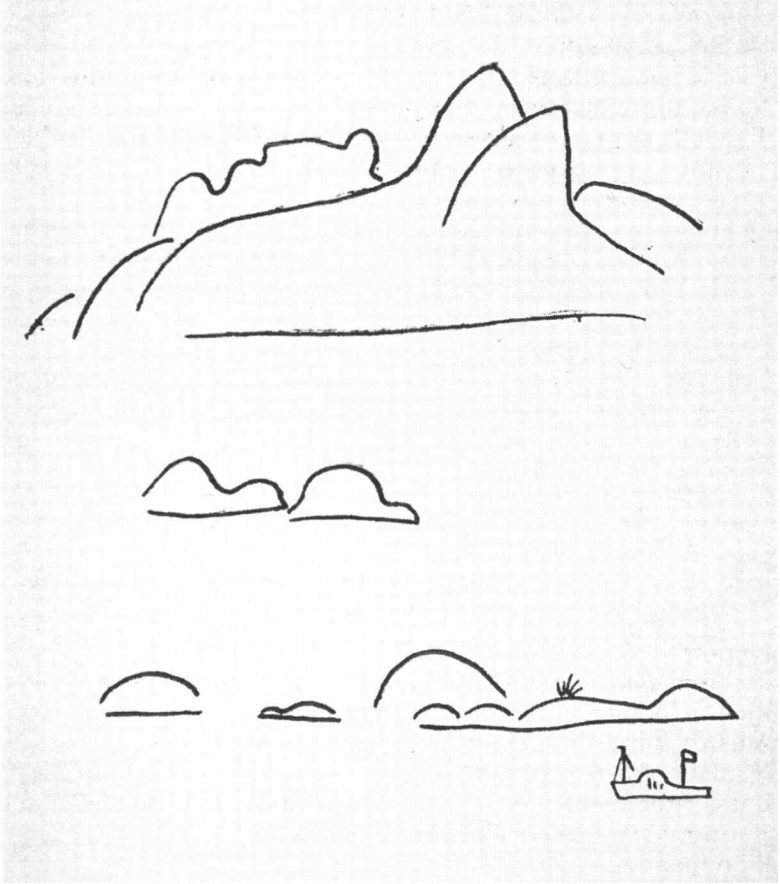
Je suis resté toute la nuit sur le pont écoutant les messages qui
arrivaient par T. S. F. en déchiffrant quelques bribes
Et les traduisant en clignant des yeux pour les étoiles
Un astre nouveau brillait à la hauteur de mon nez
La braise de mon cigare
Je songeais distraitemment à Paris
Et chaque étoile du ciel était remplacée parfois par un visage
connu
J'ai vu Jean comme une torche follette l'œil malicieux d'Erik
le regard posé de Fernand et les yeux d'un tas de cafés autour
de Sanders
Les bésicles rondes d'Eugénia celles de Marcel
Le regard en flèche de Mariette et les yeux dodelinant du Gascon
De temps en temps Francis et Germaine passaient en auto et Abel
faisait de la mise en scène et était triste²⁶
Puis la T. S. F. reprenait et je reregardais les étoiles
Et l'astre nouveau s'allumait à nouveau au bout de mon nez
Il m'éclairait comme Raymone
Tout près tout près

AUBE

À l'aube je suis descendu au fond des machines
J'ai écouté pour une dernière fois la respiration profonde des
pistons
Appuyé à la fragile main-courante de nickel j'ai senti pour une
dernière fois cette sourde vibration des arbres de couche
pénétrer en moi avec le relent des huiles surchauffées et la
tiédeur de la vapeur
Nous avons encore bu un verre le chef mécanicien cet homme
tranquille et triste qui a un si beau sourire d'enfant et qui ne
cause jamais et moi
Comme je sortais de chez lui le soleil sortait tout naturellement
de la mer et chauffait déjà dur
Le ciel mauve n'avait pas un nuage
Et comme nous pointions sur Santos notre sillage décrivait un
grand arc-de-cercle miroitant sur la mer immobile

ÎLES

Îles
Îles
Îles ou l'on ne prendra jamais terre
Îles où l'on ne descendra jamais
Îles couvertes de végétations
Îles tapies comme des jaguars
Îles muettes
Îles immobiles
Îles inoubliables et sans nom
Je lance mes chaussures par-dessus bord car je voudrais bien aller
jusqu'à vous



ARRIVÉE A SANTOS

Nous pénétrons entre des montagnes qui se referment derrière nous

On ne sait plus où est le large

Voici le pilote qui grimpe l'échelle c'est un métis aux grands yeux

Nous entrons dans une baie intérieure qui s'achève par un goulet

À gauche il y a une plage éblouissante sur laquelle circulent des autos à droite la végétation tropicale maquette dure tombe à la mer comme un niagara de chlorophylle

Quand on a passé un petit fort portugais riant comme une chapelle de la banlieue de Rome et dont les canons sont comme des fauteuils où l'on voudrait s'asseoir à l'ombre on serpente une heure dans le goulet plein d'eau terreuse

Les rives sont basses

Celle de gauche plantée de mangliers et de bambous géants autour des bicoques rouges et noires ou bleues et noires des nègres

Celle de droite désolée marécageuse pleine de palmiers épineux

Le soleil est étourdissant

À BÂBORD

Le port

Pas un bruit de machine pas un sifflet pas une sirène

Rien ne bouge on ne voit pas un homme

Aucune fumée monte aucun panache de vapeur

Insolation de tout un port

Il n'y a que le soleil cruel et la chaleur qui tombe du ciel et qui monte de l'eau la chaleur éblouissante

Rien ne bouge

Pourtant il y a là une ville de l'activité une industrie

Vingt-cinq cargos appartenant à dix nations sont à quai et chargent du café

Deux cents grues travaillent silencieusement

(À la lorgnette on distingue les sacs de café qui voyagent sur les trottoirs-roulants et les monte-charge continus

La ville est cachée derrière les hangars plats et les grands dépôts
rectilignes en tôle ondulée)
Rien ne bouge
Nous attendons des heures
Personne ne vient
Aucune barque ne se détache de la rive
Notre paquebot a l'air de se fondre minute par minute et de
couler lentement dans la chaleur épaisse de se gondoler et
de couler à pic

À TRIBORD

Une frégate est suspendue en l'air
C'est un oiseau d'une souveraine élégance aux ailes à incidence
variable et profilées comme un planeur
Deux gros dos squameux émergent de l'eau bourbeuse et
replongent dans la vase
Des régimes de bananes flottent à vau-l'eau
Depuis que nous sommes là trois nouveaux cargos ont surgi
derrière nous silencieux et las
La chaleur les écrase

VIE

Le *Formose* évite sur son ancre et nous virons imperceptiblement
de bord
Une embarcation se détache de la rive
C'est une pirogue taillée dans un tronc d'arbre
Elle est montée par deux petits moricauds
L'un est couché sur le dos immobile
L'autre accroupi à l'avant pagaie nonchalamment
Le soleil joue sur les deux faces de sa pagaie
Ils font lentement le tour du bateau puis retournent à la rive

LA PLAGE DE GUARUJÀ

Il est quatorze heures nous sommes enfin à quai
 J'ai découvert un paquet d'hommes à l'ombre dans l'ombre
 ramassée d'une grue
 Certificats médicaux passeport douane
 Je débarque
 Je ne suis pas assis dans l'auto qui m'emporte mais dans de la
 chaleur molle épaisse rembourrée comme une carrosserie
 Mes amis qui m'attendent depuis sept heures du matin sur le
 quai ensoleillé ont encore tout juste la force de me serrer
 la main²⁷
 Toute la ville retentit de jeunes klaxons qui se saluent
 De jeunes klaxons qui nous raniment
 De jeunes klaxons qui nous donnent faim
 De jeunes klaxons qui nous mènent déjeuner sur la plage de
 Guarujà²⁸
 Dans un restaurant rempli d'appareils à sous tirs électriques
 oiseaux mécaniques appareils automatiques qui vous font
 les lignes de la main gramophones qui vous disent la bonne
 aventure et où l'on mange de la bonne vieille cuisine
 brésilienne savoureuse épicée indienne

BANANERAIE

Nous faisons encore un tour en auto avant de prendre le train
 Nous traversons des bananeraies poussiéreuses
 Les abattoirs puants
 Une banlieue misérable et une brousse florissante
 Puis nous longeons une montagne en terre rouge où
 s'amoncellent des maisons cubiques peinturlurées en rouge
 et en bleu noir des maisons de bois construites sur des
 placers abandonnés
 Deux chèvres naines broutent les plantes rares qui poussent au
 bord de la route deux chèvres naines et un petit cochon bleu

MICTORIO

Le mictorio²⁹ c'est les W.-C. de la gare
Je regarde toujours cet endroit avec curiosité quand j'arrive dans
un nouveau pays
Les lieux de la gare de Santos sont un petit réduit où une
immense terrine qui me rappelle les grandes jarres qui sont
dans les vignes en Provence où une immense terrine est
enfouie jusqu'au col dans le sol
Un gros boudin de bois noir large et épais est posé en couronne
sur le bord et sert de siège
Cela doit être bien mal commode et trop bas
C'est exactement le contraire des tinettes de la Bastille qui elles
sont trop haut perchées

LES TINETTES DE LA BASTILLE

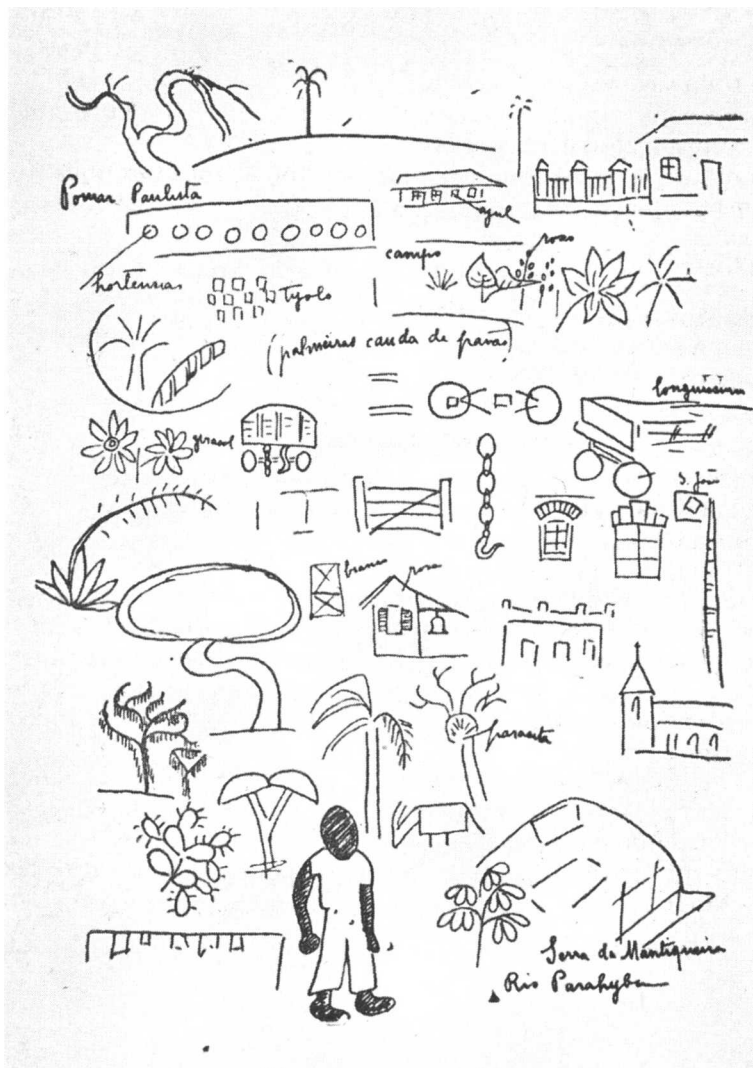
Les tinettes de la Bastille servent encore dans les cachots de la
caserne de Reuilly à Paris
Ce sont des pots de grès en forme d'entonnoir renversé d'environ
un mètre trente-cinq de haut
Elles sont au centre des cachots la partie la plus évasée reposant
sur le sol et le petit bout la partie la plus étroite en l'air
C'est dans cette espèce d'embouchure de trompette qui est
beaucoup trop haut placée que le soldat puni de cachot doit
réussir à faire ses besoins
Sans rien laisser choir à l'extérieur sinon il rebiffe pour la même
durée de taule
C'est le supplice de Tantale à rebours
Au début de la guerre j'ai connu des poilus qui pour ce motif et
de vingt-quatre en vingt-quatre heures ont passé des mois au
cachot puis ils finissaient par passer au tourniquet comme
fortes têtes
On racontait que ces tinettes étaient les anciennes tinettes de
l'ancienne prison de la Bastille

SÃO PAULO RAILWAY Co

Le rapide est sous pression
Nous nous installons dans un Pullman pompéien qui ressemble
aux confortables wagons des chemins de fer égyptiens
Nous sommes autour d'une table de bridge dans de larges
fauteuils d'osier
Il y a un bar au bout du wagon où je bois le premier café de Santos
Au départ nous croisons un convoi de wagons blancs qui portent
cette inscription
Caloric Cy
Tu parles
J'étouffe

PAYSAGE

La terre est rouge
Le ciel est bleu
La végétation est d'un vert foncé
Ce paysage est cruel dur triste malgré la variété infinie des formes
végétatives
Malgré la grâce penchée des palmiers et les bouquets éclatants
des grands arbres en fleurs de carême



DANS LE TRAIN

Le train va assez vite
Les signaux aiguilles et passages à niveau fonctionnent comme
en Angleterre
La nature est d'un vert beaucoup plus foncé que chez nous
Cuivrée
Fermée
La forêt a un visage d'indien
Tandis que le jaune et le blanc dominant dans nos prés
Ici c'est le bleu céleste qui colore les campos fleuris

PARANAPIAÇABA ³⁰

Le Paranapiaçaba est la Serra do Mar
C'est ici que le train est hissé par des câbles et franchit la dure
montagne en plusieurs sections
Toutes les stations sont suspendues dans le vide
Il y a beaucoup de chutes d'eau et il a fallu entreprendre de grands
travaux d'art pour étayer partout la montagne qui s'effrite
Car la Serra est une montagne pourrie comme les Rognes
au-dessus de Bionnasay mais les Rognes couvertes de forêts
tropicales
Les mauvaises herbes qui poussent sur les talus dans la tranchée
entre les voies sont toutes des plantes rares qu'on ne voit à
Paris que dans les vitrines des grands horticulteurs
Dans une gare trois métis indolents étaient en train de les
sarcler

LIGNE TÉLÉGRAPHIQUE

Vous voyez cette ligne télégraphique au fond de la vallée et dont
le tracé rectiligne coupe la forêt sur la montagne d'en face
Tous les poteaux en sont en fer
Quand on l'a installée les poteaux étaient en bois
Au bout de trois mois il leur poussait des branches
On les a alors arrachés retournés et replantés la tête en bas les
racines en l'air
Au bout de trois mois il leur repoussait de nouvelles branches ils
reprenaient racine et recommençaient à vivre
Il fallut tout arracher et pour rétablir une nouvelle ligne faire
venir à grands frais des poteaux de fer de Pittsburgh

TROUÉES

Échappées sur la mer
Chutes d'eau
Arbres chevelus moussus
Lourdes feuilles caoutchoutées luisantes
Un vernis de soleil
Une chaleur bien astiquée
Reluisance
Je n'écoute plus la conversation animée de mes amis qui se
partagent les nouvelles que j'ai apportées de Paris
Des deux côtés du train toute proche ou alors de l'autre côté de
la vallée lointaine
La forêt est là et me regarde et m'inquiète et m'attire comme
le masque d'une momie
Je regarde
Pas l'ombre d'un œil

VISAGE RAVINÉ

Il y a les frondaisons de la forêt les frondaisons
Cette architecture penchée ouvragée comme la façade d'une
cathédrale avec des niches et des enjolivures des masses
perpendiculaires et des fûts frêles

PIRATININGA

Quand on franchit la crête de la Serra et qu'on est sorti des
brouillards qui l'encapuchonnent le pays devient moins inégal
Il finit par n'être plus qu'une vaste plaine ondulée bornée au
nord par des montagnes bleues
La terre est rouge
Ce plateau offre des petits bouquets de bois peu élevés d'une
étendue peu considérable très rapprochés les uns des
autres qui souvent se touchent par quelque point et sont
disséminés au milieu d'une pelouse presque rase
Il est difficile de déterminer s'il y a plus de terrain couvert de
bois qu'il n'y en a de pâturages
Cela fait une sorte de marqueterie de deux nuances de vert bien
différentes et bien tranchées
Celle de l'herbe d'une couleur tendre
Celle des bois d'une teinte foncée

BOTANIQUE

L'araucaria attire les regards
On admire sa taille gigantesque
Et surtout ses branches
Qui nées à différentes hauteurs
S'élèvent en manière de candélabre
Et s'arrêtent toutes au même point pour former un plateau
parfaitement égal
On voit aussi le grand seneçon aux fleurs d'un jaune d'or
les myrtées

Les térébinthacées

La composée si commune qu'on nomme Alecrim do campo le
romarin des champs

Et le petit arbre à feuilles ternées n° 1204 bis³¹

Mais mon plus grand bonheur est de ne pas pouvoir mettre de nom
sur des tas de plantes toutes plus belles les unes que les autres

Et que je ne connais pas

Et que je vois pour la première fois

Et que j'admire

IGNORANCE

Je n'écoute plus toutes les belles histoires que l'on me raconte
sur l'avenir le passé le présent du Brésil

Je vois par la portière du train qui maintenant accélère sa marche
La grande fougère ptéris caudata

Qu'il n'y a pas un oiseau

Les grandes fourmilières maçonnées

Que les lys forment ici des buissons impénétrables

Les savanes se composent tantôt d'herbes sèches et de
sous-arbrisseaux tantôt au milieu des herbes d'arbres épars
ça et là presque toujours tortueux et rabougris

Que les ricins atteignent plusieurs mètres de hauteur

Il y a quelques animaux dans les prés des bœufs à longues cornes
des chevaux maigres à allure de moustang et des taureaux
zébus

Qu'il n'y a aucune trace de culture

Puis je ne sais plus rien de tout ce que je vois

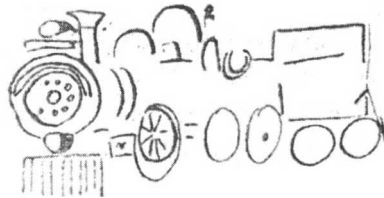
Des formes

Des formes de végétation

Des palmiers des cactus on ne sait plus comment appeler ça des
manches à balai surmontés d'aigrettes roses il paraît que c'est
un fruit aphrodisiaque

SÃO PAULO

Enfin voici des usines une banlieue un gentil petit tramway
Des conduites électriques
Une rue populeuse avec des gens qui vont faire leurs emplettes
du soir
Un gazomètre
Enfin on entre en gare
Saint-Paul
Je crois être en gare de Nice
Ou débarquer à Charring-Cross à Londres
Je trouve tous mes amis
Bonjour
C'est moi



Le Havre-Saint-Paul, février 1924.

II. SÃO PAULO³²

DEBOUT

La nuit s'avance
Le jour commence à poindre
Une fenêtre s'ouvre
Un homme se penche au dehors en fredonnant
Il est en bras de chemise et regarde de par le monde
Le vent murmure doucement comme une tête bourdonnante

LA VILLE SE RÉVEILLE

Les premiers trams ouvriers passent
Un homme vend des journaux au milieu de la place
Il se démène dans les grandes feuilles de papier qui battent des
ailes et exécute une espèce de ballet à lui tout seul tout en
s'accompagnant de cris gutturaux... STADO... ERCIO... EIO
Des klaxons lui répondent
Et les premières autos passent à toute vitesse

KLAXONS ÉLECTRIQUES

Ici on ne connaît pas la Ligue du Silence
Comme dans tous les pays neufs
La joie de vivre et de gagner de l'argent s'exprime par la voix des
klaxons des pots d'échappement ouverts

MENU FRETIN

Le ciel est d'un bleu cru
Le mur d'en face est d'un blanc cru
Le soleil cru me tape sur la tête
Une négresse installée sur une petite terrasse fait frire de tout
petits poissons sur un réchaud découpé dans une vieille boîte
à biscuits
Deux négrillons rongent une tige de canne à sucre

PAYSAGE³³

Le mur ripoliné de la PENSION MILANESE s'encadre dans ma
fenêtre
Je vois une tranche de l'avenue São João³⁴
Trams autos trams
Trams-trams trams trams
Des mulets jaunes attelés par trois tirent de toutes petites
charrettes vides
Au-dessus des poivriers de l'avenue se détache l'enseigne géante
de la CASA TOKIO
Le soleil verse du vernis³⁵

SAINT-PAUL

J'adore cette ville
Saint-Paul est selon mon cœur
Ici nulle tradition
Aucun préjugé
Ni ancien ni moderne
Seuls comptent cet appétit furieux cette confiance absolue cet
optimisme cette audace ce travail ce labeur cette spéculation
qui font construire dix maisons par heure de tous styles
ridicules grotesques beaux grands petits nord sud égyptien
yankee cubiste³⁶
Sans autre préoccupation que de suivre les statistiques prévoir
l'avenir le confort l'utilité la plus-value et d'attirer une grosse
immigration
Tous les pays
Tous les peuples
J'aime ça
Les deux trois vieilles maisons portugaises qui restent sont des
faïences bleues

III³⁷.

DÉPART³⁸

Pour la dernière fois je reprends le caminho do Mar
Mais je n'en jouis pas à cause d'Oswald³⁹ qui a le cafard
Et qui fait le sombre ténébreux
La Serra est dans le brouillard
L'auto a des à-coups
Le moteur des ratés

À QUAI

Au revoir mes bons amis Au revoir
Rentrez vite à São Paulo avant la nuit
On parle une dernière fois des mitrailleuses de la révolution⁴⁰
Moi je reste seul à bord de ce grand bateau hollandais plein de
Boches⁴¹ de Hollandais d'Argentins enfantins brillants
cosmétiqués et de 2-3 faux Anglais
Les émigrants espagnols rentrent dans leur pays
Ils ont gagné un peu d'argent puisqu'ils peuvent se payer un
billet de retour et ils ont l'air bien content
Un couple danse au son d'un accordéon
C'est encore une jota

CABINE 2⁴²

C'est la mienne
Elle est toute blanche
J'y serai très bien
Tout seul
Car il me faut beaucoup travailler
Pour rattraper les 9 mois⁴³ au soleil
Les 9 mois au Brésil

Les 9 mois aux Amis
 Et je dois travailler pour Paris
 C'est pourquoi j'aime déjà ce bateau plein de vilains gens⁴⁴ où je
 ne vois personne avec qui faire causerie

À TABLE

J'ai donné un bon pourboire au maître d'hôtel pour avoir dans
 un coin une petite table à moi tout seul
 Je ne ferai pas de connaissances
 Je regarde les autres et je mange
 Voici le premier menu de goût européen
 J'avoue que je mange avec plaisir ces plats d'Europe
 Potage Pompadour
 Culotte de bœuf à la bruxelloise
 Perdreau sur canapé
 Le goût est le sens le plus atavique le plus réactionnaire le plus
 national
 Analytique
 Aux antipodes de l'amour du toucher du toucher de l'amour en
 pleine évolution et croissance universelle
 Révolutionnaire
 Synthétique

RETARD

Il est près de deux heures du matin et nous ne partons toujours
 pas
 On n'arrête pas d'embarquer du café
 Les sacs vont vont et vont sur les monte-charge continus et
 tombent à fond de cale comme les porcs gonflés de Chicago
 J'en ai marre
 Je vais me coucher⁴⁵

RÉVEIL

Je suis nu
J'ai déjà pris mon bain
Je me frictionne à l'eau de Cologne
Un voilier lourdement secoué passe dans mon hublot
Il fait froid ce matin
Il y a de la brume
Je range mes papiers
J'établis un horaire
Mes journées seront bien remplies
Je n'ai pas une minute à perdre
J'écris

LA BRISE

Pas un bruit pas une secousse
Le *Gelria* tient admirablement la mer
Sur ce paquebot de luxe avec ses orchestres tziganes dans chaque
cache-pot on se lève tard
La matinée m'appartient
Mes manuscrits sont étalés sur ma couchette
La brise les feuillette d'un doigt distrait
Présences

RIO DE JANEIRO⁴⁶

Une lumière éclatante inonde l'atmosphère
Une lumière si colorée et si fluide que les objets qu'elle touche
Les rochers roses
Le phare blanc qui les surmonte
Les signaux du sémaphore en semblent liquéfiés
Et voici maintenant que je sais le nom des montagnes qui
entourent cette baie merveilleuse
Le Géant couché
La Gavéa
Le Bico de Papagaio
Le Corcovado

Le Pain de Sucre que les compagnons de Jean de Léry⁴⁷
 appelaient le Pot de Beurre
 Et les aiguilles étranges de la chaîne des Orgues
 Bonjour Vous

DÎNER EN VILLE

Mr. Lopart n'était plus à Rio il était parti samedi par le *Lutetia*⁴⁸
 J'ai dîné en ville avec le nouveau directeur
 Après avoir signé le contrat de 24 F/N type Grand Sport je l'ai
 mené dans un petit caboulot sur le port
 Nous avons mangé des crevettes grillées
 Des langues de dorade à la mayonnaise
 Du tatou
 (La viande de tatou a le goût de la viande de renne chère à Satie)
 Des fruits du pays mamans bananes oranges de Bahia
 Chacun a bu son fiasco de chianti

LE MATIN M'APPARTIENT

Le soleil se lève à six heures moins le quart
 Le vent a beaucoup fraîchi
 Le matin le pont m'appartient jusqu'à 9 heures
 Je regarde les matelots qui épongent le spardeck⁴⁹
 Les hautes vagues
 Un vapeur brésilien que nous rattrapons
 Un seul et unique oiseau blanc et noir
 Quand apparaissent les premières femmes que le vent secoue et
 les fillettes qu'il trousse en découvrant leur petit derrière
 hérissé je redescends dans ma cabine
 Et me remets au travail

ÉCRIRE

Ma machine bat en cadence
Elle sonne au bout de chaque ligne
Les engrenages grasseyent
De temps en temps je me renverse dans mon fauteuil de jonc
et je lâche une grosse bouffée de fumée
Ma cigarette est toujours allumée
J'entends alors le bruit des vagues
Les gargouillements de l'eau étranglée dans la tuyauterie du lavabo
Je me lève et trempe ma main dans l'eau froide
Ou je me parfume
J'ai voilé le miroir de l'armoire à glace pour ne pas me voir écrire⁵⁰
Le hublot est une rondelle de soleil
Quand je pense
Il résonne comme la peau d'un tambour et parle fort

MAUVAISE FOI

Ce sacré maître d'hôtel à qui j'avais tout de même donné un bon
pourboire pour être seul vient me trouver avec son air de chat
miteux
Il me prie de la part du commandant de venir prendre place à
la table d'honneur
Je suis furieux mais ne puis refuser
Au dîner il se trouve que le commandant est un homme très
sympathique
Je suis entre un attaché d'ambassade à La Haye et un consul
anglais à Stockholm
De l'autre côté il y a une sommité mondiale en bactériologie
et son épouse qui est une femme douce et gourmande toute
blanche de peau avec des yeux ronds et mats
Mes paradoxes antimusicaux et mes théories culinaires secouent
la table d'indignation
L'attaché à La Haye trempe son monocle dans le bouillon
Le consul à Stockholm devient vert-congestion comme un pyjama
rayé
La sommité bactériologique allonge encore sa tête pointue de
furet

Son épouse glousse et se ride du centre vers la périphérie si bien
 que tout son visage finit par ressembler à un nombril de
 poussah
 Le commandant cligne de l'œil avec malice

SMOKING

Il n'y a que les miteux qui n'ont pas de smoking à bord
 Il n'y a que les gens trop bien élevés qui ont des smokings à bord
 Je mets un petit complet en cheviotte d'Angleterre et la mer est
 d'un bleu aussi uni que mon complet bleu tropical

LA NUIT MONTE

J'ai bien observé comment cela se passait
 Quand le soleil est couché
 C'est la mer qui s'assombrit
 Le ciel conserve encore longtemps une grande clarté
 La nuit monte de l'eau et encercle lentement tout l'horizon
 Puis le ciel s'assombrit à son tour avec lenteur
 Il y a un moment où il fait tout noir
 Puis le noir de l'eau et le noir du ciel reculent
 Il s'établit une transparence éburnéenne avec des reflets dans
 l'eau et des poches obscures au ciel
 Puis le Sac à Charbon⁹¹ sous la Croix du Sud
 Puis la Voix Lactée

TRAVERSÉE SANS HISTOIRE

Hollande Hollande Hollande
 Fumée plein le fumoir
 Tziganes plein l'orchestre
 Fauteuils plein le salon
 Familles familles familles
 Trous plein les bas
 Et les femmes qui tricotent qui tricotent

CHALEUR

De La Plata à Pernambuco il y a six jours en transatlantique rapide
On voit souvent la côte mais pas un seul oiseau
Comme à l'intérieur de l'immense État de Saint-Paul on reste
des jours entiers à rouler sur les routes dans la poussière
Sans faire lever un seul oiseau
Tant il fait chaud

CAP FRIE

J'ai entendu cette nuit une voix d'enfant derrière ma porte
Douce
Modulée
Pure
Ça m'a fait du bien

INCOGNITO DÉVOILÉ

Voici déjà quelques jours que j'intriguais énormément mes
compagnons de table
Ils se demandaient ce que je pouvais bien être
Je parlais bactériologie avec la sommité mondiale
Femmes et boîtes de nuit avec le commandant
Théories kantiennes de la paix avec l'attaché à La Haye
Affaires de fret avec le consul anglais
Paris cinéma musique banque vitalisme aviation
Ce soir à table comme je lui faisais un compliment la femme
de la sommité mondiale dit C'est vrai
Monsieur est poète⁵²
Patatras
Elle l'a appris de la femme du jockey qui est en deuxième
Je ne puis pas lui en vouloir car son sourire en forme de nom-
bril gourmand m'amuse plus que tout au monde
Je voudrais bien savoir comment elle arrive à si bien plisser un
visage grassouillet et rond

NOURRICES ET SPORTS

Il y a plusieurs nourrices à bord
 Des sèches et des pas sèches
 Quand on joue aux palets sur le pont
 Chaque fois que la jeune Allemande se penche elle montre deux
 petits seins blottis au fond de son corsage
 Tous les hommes du passager des premières aux matelots
 connaissent ce jeu et tous passent par le pont bâbord pour
 voir ces deux choses rondes au nid
 On doit en parler jusque dans la cambuse
 Au bout d'un banc
 Dans un coin sombre
 Un nourrisson se pend et fait gicler un grand sein de négresse
 abondant et gommeux comme un régime de bananes

VIE DANGEREUSE⁵⁵

Aujourd'hui je suis peut-être l'homme le plus heureux du monde
 Je possède tout ce que je ne désire pas
 Et la seule chose à laquelle je tiens dans la vie chaque tour de
 l'hélice m'en rapproche
 Et j'aurai peut-être tout perdu en arrivant

COQUILLES

Les fautes d'orthographe et les coquilles font mon bonheur
 Il y a des jours où j'en ferais exprès
 C'est tricher
 J'aime beaucoup les fautes de prononciation les hésitations de
 la langue et l'accent de tous les terroirs

UN JOUR VIENDRA

Un jour viendra
La technique moderne n'y suffit plus
Chaque traversée coûte un million aux électeurs
Avec les avions et les dirigeables cela coûtera dix millions
Les câbles sous-marins ma cabine de luxe les roues les travaux
des ports les grandes industries mangent de l'argent
Toute cette activité prodigieuse qui fait notre orgueil
Les machines n'y suffisent plus
Faillite
Sur son fumier Job se sert encore de son face-massage électrique
C'est gai⁵⁴

COUCHER DE SOLEIL

Nous sommes en vue des côtes
Le coucher de soleil a été extraordinaire
Dans le flamboiement du soir
D'énormes nuages perpendiculaires et d'une hauteur folle
Chimères griffons et une grande victoire ailée sont restés toute
la nuit au-dessus de l'horizon
Au petit jour tout le troupeau se trouvait réuni jaune et rose
au-dessus de Bahia en damier

BAHIA

Lagunes églises palmiers maisons cubiques
Grandes barques avec deux voiles rectangulaires renversées qui
ressemblent aux jambes immenses d'un pantalon que le vent
gonfle
Petites barquettes à aileron de requin qui bondissent entre les
lames de fond
Grands nuages perpendiculaires renflés colorés comme des
poteries
Jaunes et bleues

HIC HAEC HOC

J'ai acheté trois ouistitis que j'ai baptisés Hic Haec Hoc
Douze colibris
Mille cigares
Et une main de bahiana⁵⁵ grande comme un pied
Avec ça j'emporte le souvenir du plus bel éclat de rire

PERNAMBOUCO

Victor Hugo l'appelle Fernandbouc aux Montagnes Bleues⁵⁶
Et un vieil auteur que je lis Ferdinandbourg aux mille Églises
En indien ce nom signifie la Bouche Fendue
Voici ce que l'on voit aujourd'hui quand on arrive du large et
 que l'on fait une escale d'une heure et demie
Des terres basses sablonneuses
Une jetée en béton armé et une toute petite grue
Une deuxième jetée en béton armé et une immense grue
Une troisième jetée en béton armé sur laquelle on édifie des
 hangars en béton armé
Quelques cargos à quai
Une longue suite de baraques numérotées
Et par derrière quelques coupoles deux trois clochers et un
 observatoire astronomique
Il y a également les tanks de l'*American Petroleum Co* et de la *Caloric*
Du soleil de la chaleur et de la tôle ondulée

ADRIENNE LECOUVREUR ET COCTEAU

J'ai encore acheté deux tout petits ouistitis
Et deux oiseaux avec des plumes comme en papier moiré
Mes petits singes ont des boucles d'oreilles
Mes oiseaux ont les ongles dorés
J'ai baptisé le plus petit singe Adrienne Lecouvreur l'autre Jean⁵⁷
J'ai donné un oiseau à la fille de l'amiral argentin qui est à bord
C'est une jeune fille bête et qui louche des deux yeux
Elle donne un bain de pied à son oiseau pour lui dédorer les
 pattes
L'autre chante dans ma cabine dans quelques jours il imitera tous
 les bruits familiers et sonnera comme ma machine à écrire
Quand j'écris mes petits singes me regardent
Je les amuse beaucoup
Ils s'imaginent qu'ils me tiennent en cage

CHALEUR

Je meurs de chaleur dans ma cabine et je ne puis pas aérer pour
ne pas exposer ma petite famille de petites bêtes au courant
d'air

Tant pis

Je reste dans ma cabine

J'étouffe et j'écris j'écris

J'écris pour leur faire plaisir

Ces petites bêtes sont bien gentilles et moi aussi

REQUINS

On m'appelle

Il y a des requins dans notre sillage

Deux trois monstres qui bondissent en virant du blanc quand on
leur jette des poules

J'achète un mouton que je balance par-dessus bord

Le mouton nage les requins ont peur je suis volé

ENTREPONT

Je passe la soirée dans l'entrepont et dans le poste de l'équipage

C'est une véritable ménagerie à bord

Bengalis perroquets singes un fourmilier un cachorro do matto⁵⁸

De la marmaille nue

Des femmes qui sentent fort

UN TRAIT

Un trait qui s'estompe

Adieu

C'est l'Amérique

Il y a au-dessus une couronne de nuages

Dans la nuit qui vient une étoile de plus belle eau

Maintenant on va cingler vers l'est et à partir de demain la
piscine sera installée sur le pont supérieur

LE CHARPENTIER

Hic Haec Hoc sont chez le charpentier
Je ne garde dans ma cabine que l'oiseau et les singes Adrienne
et Cocteau
Chez le charpentier c'est plein de perroquets de singes de chiens
de chats
Lui est un bonhomme qui fume sa pipe
Il a ces yeux gris des buveurs de vin blanc
Quand on parle il vous répond en donnant de grands coups
de rabot qui font sauter des buchies⁵⁹
En vrille
Je le surnomme Robinson Crusoë
Alors il daigne sourire

JE L'AVAIS BIEN DIT

Je l'avais dit
Quand on achète des singes
Il faut prendre ceux qui sont bien vivants et qui vous font presque
peur
Et ne jamais choisir un singe doux endormi qui se blottit dans
vos bras
Car ce sont des singes drogués qui le lendemain sont féroces
C'est ce qui vient d'arriver à une jeune fille qui a été mordue au
nez

CHRISTOPHE COLOMB

Ce que je perds de vue aujourd'hui en me dirigeant vers l'est
c'est ce que Christophe Colomb découvrait en se dirigeant
vers l'ouest
C'est dans ces parages qu'il a vu un premier oiseau blanc et noir
qui l'a fait tomber à genoux et rendre grâce à Dieu
Avec tant d'émotion
Et improviser cette prière baudelairienne qui se trouve dans son
journal de bord
Et où il demande pardon d'avoir menti tous les jours à ses
compagnons en leur indiquant un faux point
Pour qu'ils ne puissent retrouver sa route

RIRE

Je ris
Je ris
Tu ris
Nous rions
Plus rien ne compte
Sauf ce rire que nous aimons
Il faut savoir être bête et content⁶⁰

LE COMMANDANT EST UN CHIC TYPE

Le commandant est tout de même un chic type
Hier il a fait monter la piscine pour moi seul
Aujourd'hui sans rien dire à personne et tout simplement pour
me faire plaisir
Il fait un crochet
Et longe Fernando de Noronha de si près que je pourrais presque
cueillir un bouquet

FERNANDO DE NORONHA⁶¹

De loin on dirait une cathédrale engloutie
De près
C'est une île aux couleurs si intenses que le vert de l'herbe est
tout doré

GROTTE

Il y a une grotte qui perce l'île de part en part

PIC

Il y a un pic dont personne n'a pu me dire le nom
Il ressemble au Cervin et c'est le dernier pilier de l'Atlantide
Quelle émotion quand je crois découvrir à la lunette les traces
d'une terrasse atlante⁶²

PLAGE

Dans une baie
Derrière un promontoire
Une plage de sable jaune et des palmiers de nacre

BAGNE

Un mur blanc
Haut comme celui d'un cimetière
Il porte l'inscription suivante en caractères gigantesques que l'on
peut très bien déchiffrer à l'œil nu
Logement des prises

CIVILISATION

Il y a quelques traces de cultures

Quelques maisons

Une station de T.S.F. deux pylônes et deux tours Eiffel en construction

Un vieux port portugais

Un calvaire

À la lunette je distingue sur le mur du baignoir un homme nu qui agite un chiffon blanc

Les nuits sont les plus belles sans lune avec des étoiles immenses et la chaleur ne va que grandissant

Comme l'agitation des hélices rend l'eau nocturne de plus en plus phosphorescente dans notre sillage

PASSAGERS

Ils sont tous là à faire de la chaise longue

Ou à jouer aux cartes

Ou à prendre le thé

Ou à s'ennuyer

Il y a tout de même un petit groupe de sportifs qui jouent aux galets

Ou au deck-tennis

Et un autre petit groupe qui vient nager dans la piscine

La nuit quand tout le monde est couché les fauteuils vides alignés sur le pont ressemblent à une collection de squelettes dans un musée

Vieilles femmes desséchées

Caméléons pellicules ongles

L'OISEAU BLEU

Mon oiseau bleu a le ventre tout bleu
Sa tête est d'un vert mordoré
Il a une tache noire sous la gorge
Ses ailes sont bleues avec des touffes de petites plumes jaune doré
Au bout de la queue il y a des traces de vermillon
Son dos est zébré de noir et de vert
Il a le bec noir les pattes incarnat et deux petits yeux de jais
Il adore faire trempette se nourrit de bananes et pousse un cri
qui ressemble au sifflement d'un tout petit jet de vapeur
On le nomme le septicolore

POURQUOI

L'oiseau siffle
Les singes le regardent
Maîtrise
Je travaille en souriant
Tout ce qui m'arrive m'est absolument égal
Et tout ce que je fais m'est absolument indifférent
Je suis des yeux quelqu'un qui n'est pas là
J'écris en tournant le dos à la marche du navire
Soleil dans le brouillard
Avance
Retard
Oui

OISEAUX

Les rochers guaneux sont remplis d'oiseaux

JANGADA⁶³

Trois hommes nus au large
Montés sur une jangada ils chassent à la baleine
Trois poutres blanches une voile triangulaire un balancier

SILLAGE

La mer continue à être d'un bleu de mer
Le temps continue à être le plus beau temps que j'ai jamais connu
en mer
Cette traversée continue à être la plus calme et la plus dépourvue
d'incidents que l'on puisse imaginer⁶⁴

BAL

Un couple américain danse des danses apaches
Les jeunes Argentines boudent l'orchestre et méprisent
cordialement les jeunes gens du bord
Les Portugais éclatent en applaudissements dès qu'on joue un
air portugais
Les Français font bande à part rien fort et se moquent de tout
le monde
Seules les petites bonnes ont envie de danser dans leurs belles
robes
J'invite la nourrice nègre au grand scandale des uns et pour
l'amusement des autres
Le couple américain redanse des danses apaches

PODOMÈTRE

Quand on fait les cent pas sur le pont...

POURQUOI J'ÉCRIS?

Parce que...⁶⁵

SUD-AMÉRICAINES

I

La route monte en lacets
L'auto s'élève brusque et puissante
Nous grimpons dans un tintamarre d'avion qui va plafonner
Chaque tournant la jette contre mon épaule et quand nous virons
dans le vide elle se cramponne inconsciente à mon bras et se
penche au-dessus du précipice
Au sommet de la serra nous nous arrêtons court devant la faille
géante
Une lune monstrueuse et toute proche monte derrière nous
« Lua, lua¹ » murmure-t-elle
Au nom de la lune, mon ami, comment Dieu autorise-t-il ces
gigantesques travaux qui nous permirent de passer ?
Ce n'est pas la lune, chérie, mais le soleil qui en précipitant les
brouillards fit cette énorme déchirure
Regarde l'eau qui coule au fond parmi les débris des montagnes
et qui s'engouffre dans les tuyaux de l'usine
Cette station envoie de l'électricité jusqu'à Rio

II²

Libertins et libertines
Maintenant nous pouvons avouer
Nous sommes quelques-uns de par le monde
Santé intégrale
Nous avons aussi les plus belles femmes du monde
Simplicité
Intelligence
Amour
Sports
Nous leur avons aussi appris la liberté
Les enfants grandissent avec les chiens les chevaux les oiseaux
au milieu des belles servantes toutes rondes et mobiles comme
des tournesols

III

Il n'y a plus de jalousie de crainte ou de timidité
 Nos amies sont fortes et saines
 Elles sont belles et simples et grandes
 Et elles savent toutes s'habiller
 Ce ne sont pas des femmes intelligentes mais elles sont très
 perspicaces
 Elles n'ont pas peur d'aimer
 Elles ne craignent pas de prendre
 Elles savent tout aussi bien donner
 Chacune d'elles a dû lutter avec sa famille leur position sociale
 le monde ou autre chose
 Maintenant
 Elles ont toutes simplifié leur vie et sont pleines d'enfantillages
 Plus de meubles plus de bibelots elles aiment les animaux les
 grandes automobiles et leur sourire
 Elles voyagent
 Elles détestent la musique mais emportent toutes un phono

IV

Il y en a trois que j'aime particulièrement
 La première
 Une vieille dame sensible belle et bonne
 Adorablement bavarde et d'une souveraine élégance
 Mondaine mais d'une gourmandise telle qu'elle s'est libérée de
 la mondanité³
 La deuxième est la sauvagonne de l'Hôtel Meurice
 Tout le jour elle peigne ses longs cheveux et grignote son rouge
 de chez Guerlain
 Bananiers nourrice nègre colibris
 Son pays est si loin qu'on voyage six semaines sur un fleuve
 recouvert de fleurs de mousses de champignons gros comme
 des œufs d'autruche
 Elle est si belle le soir dans le hall de l'hôtel que tous les hommes
 en sont fous
 Son sourire le plus aigu est pour moi car je sais rire comme les
 abeilles sauvages de son pays

La dernière est trop riche pour être heureuse
Mais elle a déjà fait de grands progrès
Ce n'est pas du premier coup que l'on trouve son équilibre et la
simplicité de la vie au milieu de toutes les complications de
la richesse
Il y faut de l'entêtement
Elle le sait bien elle qui monte si divinement à cheval et qui fait
corps avec son grand étalon argentin
Que ta volonté soit comme ta cravache
Mais ne t'en sers pas
Trop
Souvent

V

Il y en a encore une autre qui est encore comme une toute petite
fille
Malgré son horrible mari ce divorce affreux et la détention au
cloître
Elle est farouche comme le jour et la nuit
Elle est plus belle qu'un œuf
Plus belle qu'un rond
Mais elle est toujours trop nue sa beauté déborde elle ne sait pas
encore s'habiller
Elle mange aussi beaucoup trop et son ventre s'arrondit comme
si elle était enceinte de deux petits mois
C'est qu'elle a un tel appétit et une telle envie de vivre
Nous allons lui apprendre tout ça et lui apprendre à s'habiller
Et lui donner les bonnes adresses

VI

Une
Il y en a encore une
Une que j'aime plus que tout au monde
Je me donne à elle tout entier comme une pepsine car elle a
 besoin d'un fortifiant
Car elle est trop douce
Car elle est encore un peu craintive
Car le bonheur est une chose bien lourde à porter
Car la beauté a besoin d'un petit quart d'heure d'exercice tous
 les matins

VII

Nous ne voulons pas être tristes
C'est trop facile
C'est trop bête
C'est trop commode
On en a trop souvent l'occasion
C'est pas malin
Tout le monde est triste
Nous ne voulons plus être tristes

Feuilles de route inédites

[II. SÃO PAULO]

LES BRUITS DE LA VILLE¹

Tous les bruits
Le renâclement des bennes qui se vident
Le rire des jeunes filles
La cadence multipliée des charpentiers de fer sur leurs
échafaudages
Le tocsin des riveuses pneumatiques
Le bourdon des malaxeuses de béton
Tous les déchargements et les tonnerres d'une machinerie nord-
américaine qui explose et percute dans cet infernal nuage
de plâtras qui enveloppe toujours le centre de São Paulo, où
l'on démolit sans cesse pour reconstruire à raison d'une
maison par heure ou d'un gratte-ciel par jour et que perce
également
Le rire des jeunes filles

PREMIÈRE PROMENADE MATINALE¹⁰²

L'auto qui vient me chercher est une grosse Marmon découverte
Pour sortir de la ville la route est épouvantable mais passé le
Tiété¹⁰³ elle devient bonne
Il y a deux bons chiens dans l'auto
Boche un policier
Sandy un redscott
Un couple d'amis
Et moi

Piritiba
C'est un passage à niveau

Défile un train se composant exclusivement de wagons blancs
avec cette inscription

Sorocaba Sorocaba Sorocaba Sorocaba Sorocaba

Le train passé il y a une petite hutte en pisé

Et sur le seuil

Une femme enceinte jaune ravagée

Deux gosses

Et un chien bas à longs poils brunâtres

Le chien est typique me dit mon ami quand vous voyagerez à
l'intérieur vous rencontrerez des milliers de huttes semblables
et toujours un chien similaire devant la porte quand il y a une
porte

Et ce chien n'a pas de race

Ces huttes sont fort petites extrêmement basses obscures bâties
avec de la terre battue et des bâtons entrecroisés

Il n'entre dans leur charpente ni tenons ni mortaises ni chevilles
ni clous

Les poutres étant supportées par quatre poteaux terminés par
une fourche et toutes les pièces de bois sont attachées avec
des lianes

La route monte et descend

Montagnes russes

Terre rouge

Les agents voyers sont munis d'un petit drapeau orangé ils
égalisent la route à l'aide d'une lourde planche de bois tirée
par deux taureaux zébu

On traverse quelques rares hameaux

De toutes petites colonisations de petits colons italiens et des
plantations d'arbres fruitiers extrêmement soignées et bien
entretenuës qui appartiennent généralement à des Japonais

Dans un virage c'est tout à coup la forêt vierge

Des arbres géants aux branches desquels pendent des lichens
blanchâtres qui ressemblent à la barbe des vieillards et que
la plus légère brise balance

Barbe fleurie de Charlemagne

C'est plein d'arbrisseaux dont le fruit s'appelle vulgairement
camboui

CHALEUR

La chaleur est terrible
J'ai failli tourner de l'œil en allant déjeuner
J'allais à pied
Les trottoirs se dérobaient sous mon poids pavés étourdissants
de lumière j'avais le vertige
Voulez-vous une bonne recette contre la chaleur me dit l'ami qui
me prête sa salle de bain et sa douche
Et tandis que je me déverse sur le corps un litre d'eau de lavande
il ajoute
Vous ne voulez plus souffrir de la chaleur ? – il suffit de n'y pas
penser
Je n'y pense plus
En effet
Le troisième jour je n'en souffre plus

ROND-POINT

Au bout de l'avenue d'Hygienopolis il y a un rond-point
C'est le terminus du tram
Tous les jours quand je descends des nègres sont installés là à
l'ombre de trois grands arbres
Ce sont des maçons
Ils déjeunent frugalement et boivent de l'eau claire
Puis ils bourrent leur pipe
Puis ils font un somme le ventre en l'air tandis que leurs épouses
emportent leur panier à provisions dans une serviette
soigneusement blanche
De ce rond-point on a la plus belle vue qui soit sur le Morro de
Jaraguà
Le doigt de Dieu présente de loin l'aspect d'une espèce de cône
divisé en deux pointes
Les petits mornes qui l'entourent passaient au XVII^e siècle pour
le Pérou du Brésil
Les placers sont complètement abandonnés aujourd'hui il n'y a
plus que des charbonniers des Polonais qui entourent cette
montagne bleue de fumées bleues

À droite il y a une autre montagne bossue toute pelée dans
 laquelle trois palmiers sont plantés comme trois épingles
 d'écaille dans un chignon
 On dirait une parure de chef une parure de plumes
 Dans la grande plaine qui s'étend entre la ville et ses montagnes
 règne un rapport régulier entre les vents et la position du
 soleil

SAINT-PAUL

On m'avait dit
 Cendrars n'allez pas à Saint-Paul
 C'est une ville affreuse c'est une ville d'Italiens c'est une ville de
 trams et de poussière
 C'est vrai qu'il y a beaucoup de trams beaucoup de poussière
 Mais c'est la seule ville au monde où les Italiens n'ont pas l'air
 d'être italiens
 Je ne sais pas comment les Paulistes ont fait mais ils ont réussi
 à pétrir l'Italien et surtout l'Italienne ici ce sont de bien braves
 gens et l'Italienne sait presque s'habiller
 Ça c'est un tour de force

LE BONDÉ

Tram-trams trams trams sonneries de trams
 J'ai toujours horreur des trams
 Ici je viens d'apprendre que le tram est dans la série des véhicules
 pour le transport en commun ce qu'est l'âne dans la série des
 animaux domestiques
 Une petite chose pas cher bien humble qui fait son petit
 bonhomme de chemin qu'on ne choie pas qu'on ne soigne
 pas qui va partout qui porte de bien grosses charges et qui
 s'arrête souvent

QUESTION CHAUSSURES

Les chasseurs d'hôtel et les petits garçons de magasin qui font
les courses

Ont souvent comme chaussures des souliers de football aux deux
pieds ou à l'un ou l'autre pied

J'en ai vus qui couraient et se chaussaient avant d'entrer dans
une maison les deux pieds quand ils avaient le temps un seul
quand ils avaient musé en route

Les jeunes commis élégants par contre ont des souliers
compliqués de plusieurs cuirs de différentes couleurs et
pointus pointus pointus et longs

Comme les pieds de Méphistophélès à l'Opéra

[IV. À LA FAZENDA]⁴

La plus profonde paix règne dans les champs
 Pas un arbre pas une maison à des lieues à la ronde
 Rien que de l'herbe de l'herbe brûlée à perte de vue
 De loin en loin aux confins de l'horizon et pas plus grands que
 des moucherons tournent les grands urubus
 Le seul bruit que l'on entende est le cricri des grillons
 Le soleil implacable flamboie au 40°

Il est à peu près une heure
 Le soleil verse des flots de lumière torride sur la plaine desséchée
 Un vent brûlant s'est levé
 Je ne sais vraiment que faire de moi
 J'allume un autre cigare et ayant repris le volume de Scott sur
 son voyage au Pôle Sud je vais m'asseoir derrière un store de
 la véranda

Ce petit village est plein de mouvement
 Malgré l'heure tardive les éventaires indigènes étalent à la lueur
 d'une mèche trempant dans de l'huile
 Toutes leurs sucreries poussiéreuses
 Hommes femmes enfants grouillent comme si le sommeil leur
 était inconnu et les ménestrels villageois mêlent le bruit de
 leur rebec aux beuglements des veaux et aux odeurs de
 raifort des mulets
 Après une courte pause nous repartons vers les montagnes
 cachées dans la nuit
 Le spectacle des cieux est magnifique et je m'habitue peu à peu
 à l'inconfortable véhicule
 Le char à bœufs

Ma course me conduit par un sentier escarpé le long de la
montagne d'où je commande un magnifique paysage
De tous côtés de pentes ravagées d'énormes fruits jaunes
Dans le fond des vallées la chaleur intense fait se lever un
brouillard poussiéreux
Deux rivières serpentent au loin
Nous sommes maintenant au milieu de mars
La chaleur est accablante
Les corneilles les anous la basse-cour tous les oiseaux se mettent
à l'ombre le bec ouvert et les ailes écartées
Étendu sur ma chaise longue avec un tricot fin sans manches
et le plus léger des pantalons de pyjama
Je fume encore un chéroot et pense bêtement à l'amour

La route [de] Prata via Casabranca et S. João de Boa Vista⁵ court
à travers une contrée plate comme une table
Au mois d'août la sécheresse n'avait pas encore été tempérée par
les pluies qui tombent d'habitude en juin et septembre
Çà et là cependant des touffes d'herbes vertes contrastaient avec
le fond brûlé du sol et l'on voyait des îlots de campagne qui
attiraient les yeux autant que l'imagination

[V. DES HOMMES SONT VENUS]⁶

Scruter le sol et son architecture
 Savoir comment les météores y ont mis en valeur des aspérités
 ou buriné des cannelures pour percevoir sur quels points de
 sa surface les hommes ont été particulièrement attirés
 Suivant quelles directions ils ont pu circuler
 Pour ne plus être esclaves du sol et du climat

On commence à savoir par quel mécanisme la forêt vierge s'est
 dégradée
 Botaniquement transformée en forêt secondaire
 Grâce à l'effort de l'homme
 Ébranlement qui suffit à rompre l'équilibre instable des essences
 de lumière à croissance rapide et à bois tendre
 Et les essences d'ombre, plus précieuses et lentes à se développer
 Les fleuves régularisés
 Les marais drainés
 Les lacs convertis en champs
 Les fourrés aménagés en futaies
 Les clairières élargies en labours
 Tout le paysage contemporain succède à un paysage antérieur
 et présente l'image des destructions

Sylves amazoniennes
 Premières impressions
 Fécondités inépuisables
 La terre est chaude d'une chaleur moite d'être vivant
 Fermentations incessantes
 Mille putridités fécondes

Puis le jugement se trouve révisé
Le sol y est pauvre
Maigre sable ou argile ou roche
Revêtement assez mince de terre arable
Dès qu'on déboise les pluies l'emportent aisément
Désert habillé de verdure
Au fond une nature végétale sans sourire pour l'homme et point
de ressources accessoires
Gibier peu abondant et de grande résistance physique
L'élevage laissé aux soins du bétail lui-même
Petit bétail d'ailleurs et de chair maigre coriace de mauvais goût
guetté par les maladies contagieuses
Quelques minces champs de manioc dans des clairières trop rares
Les produits spontanés de la brousse les tubercules qu'on déterre
renferment soit des glucosides soit des cyanhydriques et
nécessitent toute une série de préparations pour pouvoir être
utilisés tant bien que mal
La seule prodigalité de la nature ce sont les chenilles les limaces
les grenouilles et ces insectes surtout fourmis termites
sauterelles papillons dont nous ne pouvons imaginer en
Europe l'invincible ténacité ni le grouillement perpétuel
Avides dévorants indomptables

Pas de village proprement dit
Des huttes basses faites de branches en forme de treillage et
recouvertes de larges feuilles
À côté de chaque case une claie pour le boucanage de la viande
Pas de cultures ni d'élevage
Pas de poulets ni de cabris
Comme nourriture le gibier avec une alimentation végétale
Le manioc le miel
Et les vers

Culture à la houe

Et pas de travail profond du sol

Le mamalucos gratte

Il trace des sillons peu creusés ou accumule la terre en petits
remblais sur le sommet desquels il sème

Il n'a point d'animaux pour l'aider

Il n'a point non plus d'engrais à sa disposition ni de fumier

Sa pauvre agriculture est une agriculture épuisante par surcroît

C'est pourquoi il pratique le brûlis des campos en juin en août

On brûle on abat de grands arbres on sème des graines
quelconques

Sans sélections sans préparation ni choix

Ils travaillent accroupis au ras du sol qu'ils nettoient et remuent
attentivement

Car la terre est une matière précieuse qu'il ne faut pas laisser
enfouir sous le sable ou perdre

Le civilisé dirige l'exploitation du monde avec une maîtrise qui
va cesser de l'étonner lui-même

Il dissocie

Il désagrège

Sans aucun souci de la nature de chaque région

Il acclimate telle culture

Il proscrie telle plante

Il bouleverse telle économie séculaire

Et non pas dix fois mais vingt fois cinquante fois en un demi-
siècle

Parce qu'il est mené lui-même par la grande meneuse qui domine
tout

La grande industrie moderne de type capitaliste qui demande
des produits des matières premières des plantes des animaux
à broyer à triturer à transformer

Inlassablement et sans trêve

Ceylan

Jadis traditionnellement séculairement l'île de la cannelle et des cardamones, le grand pays des épices

La culture des épices ayant cessé d'être rémunératrice Ceylan devient l'île du café

Mais l'homme établit la culture en grand du café au Brésil Saint-Paul prend une extension formidable et Ceylan abandonne la culture du café pour le thé

Également se poursuivent des essais d'acclimatation de l'hévéa du Brésil

Après les tâtonnements obligatoires ils donnent des résultats excellents

Et le caoutchouc étant bien [plus] rémunérateur que le thé Ceylan devient l'île du caoutchouc

À tel point

Que la culture de l'hévéa a dû presque être abandonnée dans son pays d'origine

Dans l'Amérique du Sud

Dans les forêts du Pérou notamment qui n'en produisent presque plus

Tout comme elles cessent d'alimenter le monde en quinquina depuis que le quinquina a conquis Java

Et ce n'est pas fini

Demain peut-être Ceylan sera l'île du coton

Et après demain ?

[VII. LE GELRIA]⁷**VOYAGEURS⁸**

Depuis la guerre les voyageurs qui se déplacent le plus
Sont banquiers ou allemands

CHANGE⁹

Aujourd'hui
Même l'argent vous apprend à rire et c'est bien rigolo d'avoir
travaillé et d'en avoir gagné
D'avoir fait des calculs et des projets
Et de voir tout à coup
Francs mille-reis livres sterling florins pesetas valoir tant et tant
que l'on [n'] arrive même plus à payer ses dépenses du bord
À la fin c'est le commissaire qui devra m'avancer de l'argent pour
que je puisse donner tous les pourboires au personnel
Et rentrer à Paris toucher mes lettres de crédit
On ne sait plus combien on arrive à dépenser ni à recevoir

POPULARITÉ¹⁰

Passage de la ligne
Je me suis encore habillé en femme
J'ai gagné le premier prix pour hommes
Je suis maintenant l'homme le plus populaire du bateau

T.S.F.¹¹

Je télégraphie à Paris
J'annonce mon arrivée
Je suis triste à mourir
Et bête à pleurer

En marge de Feuilles de route

?¹

Ma belle intelligence
Où t'en es-tu allée
Je ne suis pas un ange
Je ne suis plus ailé

Mon cœur en chair de poule
Frissonne et puis s'éteint
Ma tête est comme une boule
Et mon œil est éteint

Je suis tout déplumé
Je ne ronge plus ma cage
Les hivers les étés
Tombent avec mon plumage

Soleil Ô poumon noir
Tu pourris dans un coin
Je reste sur mon perchoir
Et vais crever de faim

J'ai la gale et mes ailes
Ne sont plus que moignons
Et puent comme du fiel
Puent comme un troufignon

Je grelotte et m'ébroue
Et n'en ai nulle envie
Les arbres aussi secouent
Ce qui leur reste de vie

Aujourd'hui l'univers
Descend comme une taie
Entre l'œil et la paupière
J'y vois, je suis maté

Alors tout à coup avec colère je me souviens d'avoir survolé les
grandes charognes
Du plus haut des airs
Mon œil impérissable n'a jamais vu que les plus grandes
charognes
Merci
Je suis rassasié

*St Paul
mai 1924*

AUX JEUNES GENS
DE CATACAZES²

Tango vient de tanguer
Et jazz vient de jazzer
Qu'importe l'étymologie
Si ce petit klaxon m'amuse ?

Rio, 9 novembre 1927.

PETIT POÈME
À METTRE EN MUSIQUE

Tango vient de tanguer
Et de jaser vient jazz
Qu'importe l'étymologie
Si ce petit klaxon m'amuse.

KLAXON

Jazz vient de tanguer
Et de jaser tango
Qu'importe l'étymologie
Si ce petit Klaxon m'amuse

Poèmes retrouvés

DICTÉS PAR TÉLÉPHONE¹

DANS LA FORÊT DE BROCÉLIANDE *(Opéra féerie)*

Bien au contraire de Caruso
Côté cour, côté jardin
Quand Cycca, le ténor de la route, chante
Seules les poules ne l'entendent pas

KLAXON²

SORTIE DE PARIS

Bébé Cadum vous souhaite bon voyage
Merci, Michelin, pour quand je rentrerai
Comme les fétiches nègres dans la brousse
Les pompes à essence sont nues

PROVERBE À L'AMÉRICAINNE

Le temps c'est de l'argent,
Oui, mais Bugatti le double en vitesse

**PETITS ACCESSOIRES
À LA VIE MODERNE³**

**LE TOUR DU MONDE
D'UN VOYAGE DE NOCES**

Partir...
C'est aller chez VUITTON

CHANSON

Si tu as perdu les clefs de ta cave
C'est Nicolas qui les a...

POMPES À ESSENCE

ECO ECO ECO
Dans mon essence, il n'y a pas d'eau.

NUPUR⁴

Poèmes de la contemplation

NUPUR

Nous sommes suspendus entre le ciel et la mer dans le chant
des rossignols

Raymone et moi

Et évoquons Paris

Et parlons des gens que nous avons connus

Et pour ne pas rire ou pleurer

Et ne pas gâcher les mystères de l'existence

Nous nous balançons sans plus rien dire

La grande ville – Saint-Segond

Nous nous laissons aller

Aller et venir

Nous nous balançons en silence

Portés par le baume des orangers en fleurs

Hamacs aux mouvements contraires dont pend

une main

une gourmète

une cigarette

Trou d'air
Trou dans la mémoire
Trou
On plane
On monte
On tombe
Trou dans la nuit
Trou de serrure
Une étoile sur la mer
Une touffe de lavande au sol
Une parole en l'air
Les mailles du filet

Trou
Trous
La robe se déchire
On se pâme
Et se pâmait aussi le vieux saint homme qui s'était retiré dans
la solitude du Pamir
Dans la dernière ville
Avant de s'engager sur le sentier qui devait le mener dans les
hautes solitudes des montagnes de la frontière
Et, traversant la dernière ville, il avait levé les yeux sur une
bayadère qui lui souriait
Et voici que maintenant il^b

1^{er} mai 1949

L'ENTRÉE ET LA SORTIE DU MÉTRO

Je ne puis entrer ou sortir de chez moi sans penser aux gens entrant ou sortant du métro, c'est pourquoi j'ai baptisé le petit auvent en forme de voûte qui précède ma porte l'Entrée du Métro ou la Sortie du Métro. L'entrée mène à ma machine à écrire, la sortie donne dans l'allée aux cyprès, où la machine à penser se met en branle ou se fixe dans la contemplation.

LE PUIT AUX CYPRÈS

On ne se penche pas sur ce puits. On se renverse et l'on regarde en haut. C'est en l'air que la vérité est prisonnière, dans le ciel, surtout la nuit quand cette margelle doucement agitée fourmille d'étoiles. Très souvent, vers minuit, je vais m'étendre dans cet orifice voir l'heure aux étoiles, avant de me mettre au travail.

ARCHIVES SONORES⁶

LES RYTHMES, LES BRUITS DU MONDE...
TOURBILLON DES MOUVEMENTS DANS L'ESPACE...

LES ASTRES CHEMINENT TOUJOURS PAR CERCLES ET SE
RETROUVENT SEMBLABLES À EUX-MÊMES APRÈS UN
CERTAIN TEMPS, EN UN VASTE MOUVEMENT CIRCULAIRE
ET PARFAIT QUI PROGRESSE : C'EST CE QU'ON APPELLE
LA CHUTE DU CIEL.

C'EST EN OBSERVANT LA COURSE RYTHMÉE DES ASTRES
QUE LES ANCIENS EN ÉTAIENT VENUS À CONSIDÉRER LE
MOUVEMENT CIRCULAIRE COMME LE SYMBOLE DE LA
PERFECTION.

LES SAVANTS MODERNES REJOIGNENT CETTE VUE DE
L'ESPRIT QUAND ILS PROCLAMENT QUE TOUTE ACTIVITÉ
VITALE S'EXERCE SUIVANT UN RYTHME SPIROÏDE OU
HÉLICOÏDE.

L'AILE PLANE. LE FEU FAIT TOURNER LA ROUE. POUR
ASSEMBLER LE BOIS, LA PIERRE ET LES MÉTAUX, IL FAUT
INVENTER LA VIS. POUR COMPÉNÉTRER L'AIR, L'EAU ET
LES DOMINER, IL FAUT AVOIR CONÇU L'HÉLICE. IL FAUT
AVOIR CAPTÉ LE FEU, L'EXPLOSION DANS LE MOTEUR
POUR POUVOIR POUSSER L'ENGIN EN AVANT.

LE MOUVEMENT CIRCULAIRE EN AVANT EST LE PRINCIPE
DE L'UNIVERS.

C'EST UN GIGANTESQUE PAS DE VIS.

LA SPIRALE.

UNE CHUTE.

« LES HOMMES MEURENT, DIT PYTHAGORE, PARCE
QU'ILS NE PEUVENT PAS RENOUER LEUR
COMMENCEMENT À LEUR FIN. »

UN TERRIBLE COUP DE SIFFLET.
UN TERRIBLE COUP DE SIFFLET LABOURE LES
CONTINENTS.
TOUT TOMBE...
LE SOLEIL TOMBE EN SPIRALE...
... NOUS TOMBONS À SA SUITE...
UNE FUSÉE MONTE EN SPIRALE.

MICROCOSME. MACROSCOSME. CE QUI EST EN-HAUT
EST ANALOGUE À CE QUI EST EN-BAS. TOUT EST DANS
TOUT.

**LA SPIRALE EST LA LIBERTÉ DE LA CHUTE DE LA VIE AU
CENTRE DE L'ÉPANOUISSEMENT UNIVERSEL.**

29 février 1952

En Cendres se transmutent
 ce que j'aime et possède

Tout ce que j'aime ^{qu'il} chéri
 se transmutent aussi bien en

Cendres

Blaise Cendrars

ÉPITAPHE⁸

Là-bas gît
Blaise Cendrars
Par latitude zéro
Deux ou trois dixièmes sud
Une, deux, trois douzaines de degrés
Longitude ouest
Dans le ventre d'un cachalot
Dans un grand cuveau d'indigo.

Poèmes de jeunesse

SÉQUENCES

« Amas ut pulchram facias¹. »
GODESCHALK

À Madame DE LANDSBERG²

« Asperges me, Domine, hyssopo... »
Ps. L.

La très chère était là, étendue et sans voile,
Tout son passé défait ainsi que ses cheveux.
Un parfum inconnu effarouchait ses yeux ;
Et ses deux mains pourtant n'osaient s'étendre vers moi.
Tout son corps étendu s'offrait, s'ouvrait à moi,
En la molle eurhythmie d'un sourd accord mineur
Ensanglanté d'amour par la pourpre de ses lèvres ;
Et mes deux mains pourtant n'osaient s'étendre vers elle.
Mes mains pâles d'amant n'osaient s'étendre vers elle,
Et cueillir sans effroi le sombre pavot d'amour
Piqué en son passé, ainsi qu'en ses cheveux...
- La très chère était là, étendue et sans voile.

II

« ... a verbis tuis formidavit cor meum... »
Ps. CXVIII.

Tes mains pâles sous la lampe amoureuxment pincent
La harpe du silence qui entre nous se dresse,
C'est comme une caresse venant avec mollesse
Me dire doucement le secret de ton cœur.
Le secret de ton cœur, qui te pèse et t'opresse,
Tout ton passé d'effroi, d'amour et de caresses
Qui très subtilement illumine tes yeux
En de subites et très inutiles liesses...
Tes mains, lourdes des ferronneries mauvaises
Qu'un Prince magicien cercla contre mon baiser,
Pincent amoureuxment la harpe du silence
Qui, comme ton passé, entre nous deux se dresse.

III

« ... sanguine proprio inimicum vicisti... »
Ant. sainte Lucie.

L'atmosphère est troublante et j'ai peur de la fièvre.
J'ai peur de ton regard qui scrute et qui m'observe ;
J'ai peur de ta présence, j'ai peur de ta beauté,
J'ai très peur de tes mains et j'ai peur de t'aimer.
L'orgue de ma passion rugit au fond de moi
Les réminiscences fatales, infernales,
Les accords, les rumeurs : houle des cathédrales
Que les fugues de Bach entonnent dans mon âme.
La fauve passion déchire l'encens des voiles
Et jaillit, somptueuse, ruisselante d'amour,
Une rose sanglante au fond de ses prunelles...
- J'ai peur de ton regard qui scrute et qui m'observe.
L'atmosphère est troublante et j'ai peur de la fièvre.

IV

« Signum magnum apparuit in coelo... »
JOAN., cap. XI.

Ah ! laisse-moi aimer tes amoureuses mains !
Tes mains, veuves de bagues, sont maintenant plus belles.
Un parfum de lilas émane autour d'elles.
Et mon trouble est sincère en baisant tes deux mains.
Je suis le bon dévot d'une douce illusion.
J'ai le désir d'aimer et la foi de l'amour.
Du fond du vaste automne où s'endeuillaient mes jours
Un signe de toi, Dame, me fit venir à toi.
Et je suis à genoux sur le ciel de ta traîne...
Le ciel du souvenir s'éclaire autour de nous...
Tes mains ont les lueurs d'une aurore éternelle...
– Ah ! laisse-moi aimer tes amoureuses mains !

V

« Ego dixi in excessu meo :
Omnis homo mendax... »
Ps. CXV.

Tu m'as trompé ! Tes mains n'ont plus la gloriole des bagues,
non !

Mais ton cœur incrusté d'un rutilant amour,
Mais ton cœur est béant au sourire de l'Autre,
Le purulent regard de l'Autre y sanguinole !
J'ai beau mordre avec rage tes dix doigts effrénés,
J'ai beau rompre ton corps à l'étreinte de mes bras,
Le poignard de ma langue a beau fouiller ta bouche :
Toujours rougeoie son œil aux rubis de ton sang !
Ton cœur est incrusté d'un rutilant amour,
Où un œil inconnu allume les longs pleurs
Des pierreries, où sanguinole toujours l'Autre...
Ton cœur est obombré des pourpres souvenirs...
Tu m'as trompé ! Mets tes deux mains impures sur ma bouche !

X

« Visus, tactus, gustus in te fallitur,
Sed auditu solo tuto creditur... »
SAINT THOMAS D'AQUIN.

Je me pends à tes tresses et les cloches résonnent,
Les campanes d'airain en mon cœur carillonnent ;
Tous les mots recherchés qui chargent ma mémoire
Au branle lourd des cloches s'élèvent de mon âme.
Les clochettes d'argent de mon gosier s'éveillent,
Un vol de notes claires s'éparpille dans l'air
Et plane autour de toi, ô ma Pâque fleurie !
Pâque des campanules, ô Pâque des campanes,
Quand le branle lourd des cloches s'élève et me soulève
En un chant lourd et grave de vocables sonores
Et m'abat à tes pieds, et que ma voix te vêt
D'une chape alourdie du poids des chrysoprases :
– Je me pends à tes tresses, oh ! – et les cloches s'ébranlent !

XI

« ... in fimbriis aureis circumamicta varietatibus... »
Introduction à la messe du Sacré-Cœur
de la B.V.M.

Comme un jet d'eau de joie tes cheveux m'éclaboussent,
Je suis tout ruisselant de leur divin baiser,
Ils coulent sur mes mains, sur mes bras, sur ma bouche
En un long tressaillement qui ne peut se calmer.
Ils coulent et ils ruissellent en serpents d'étincelles,
Tremblent, s'égouttent et pleurent, quand mes mains inquiètes
Y passent lentement le peigne de l'amour
Qui reste tout incrusté d'un cliquetis de perles...
En gouttelettes, en fusées de lumières
Monte, tombe et remonte le jeu de tes cheveux.
Je suis tout ruisselant de leur divin baiser.
Comme un jet d'eau de joie tes cheveux m'éclaboussent.

XII

« Intellige clamorem meum... »
Communion du II^e Dimanche de Carême.
Ps. CXVIII.

Si tes cheveux palpitent ainsi tout le long de ton corps,
Mon âme en longs sanglots voudrait les caresser ;
Elle te tend déjà ses deux mains défaillantes,
Comme un regard hagard, comme un cri étouffé,
– En un désir pervers ses deux mains pâles d’amante.
Couleuvres-vipérines, autour d’un chacun doigt,
Tes cheveux bouclent déjà leur souplesse d’un or mat
Et mon âme en ces rets s’effare – et te contemple !
Dis, pourquoi ce sursaut de rêche volupté
Quand dans ce fouillis d’or mat vert-de-grisé
Les dix doigts de mon âme et tes cheveux s’enlacent ?
Dis, – et pourquoi ce sanglot qui s’églaouque,
Si tes cheveux palpitent ainsi tout le long de ton corps ?

XV

« Velatum sub carne... »
Au salut de la Nativité de N.-S.

Ton sourire est de bronze dans ton profil trop dur.
Ton teint est par trop chaud ; ta bouche est par trop mûre.
Et ta tête se penche, car ta lèvre est trop lourde ;
On dirait qu'un essaim brûlant de baisers sourds
Y pend – et qu'un miel très ardent en découle...
Tes yeux aussi ont un regard par trop profond,
Voilés par tes paupières émues de voluptés.
Ton front têtu est obombré de volupté !
Ferme tes yeux ! Tout ton maintien est trop sérieux.
Ferme tes yeux ! car ta lèvre insolente
Comme un grand souci d'or épanoui d'aurore
Attise mon regard aveuglé qui l'adore...
Ferme tes yeux ! Ta lèvre est trop épanouie...
– Je ne puis pas m'empêcher de la regarder.

XVI

« Me minavit et adduxit in tenebras... »
JÉR., *Lam.*, cap. II.

Si nos lèvres se joignaient?!
Zigzags d'un orage érubescent d'éclairs,
Où le tonnerre des orgues éteint les blêmes cierges
De notre étreinte.
Si nous joignons nos lèvres?
Murmures et lamentos tout au long des piliers.
Chapelets. Et brouhaha lointain des chaises.
Si nos baisers pleuvaient?
Prends garde! entends, le bruit des pas sur les dalles vient!
La forêt des piliers s'incline au vent de feu
Que les voix éplorées des chœurs vocifèrent.
Entends, le bruit des pas sur les dalles vient.
– Et nos bouches rougeoient! Et nos cheveux fulgurent!
Et nos vis terrifiés roulent comme des astres
Désorbités,
Au trémolo amer des *amen* apeurés.
Ainsi soit-il! – Et si nos lèvres se joignaient?

XVII

« Illumina faciem tuam super servum tuum... »
Dimanche de la Septuagésime.

Dans l'absidion encensé de mon âme
S'élève, sempiternel, sur mosaïque d'or,
L'austère portrait de Celle qui illumine mon âme,
Chapelle ardente, où brûle l'agonie de ses yeux :
Son regard agrandi qui, endeuillé, s'égare...
On dirait à la voir rigide dans sa robe,
Au feu de mon amour vivre les pierreries
Qui constellent de pleurs sa robe tuyauté,
Tout en elle vibre :
Mais rien que son visage et ses deux yeux sont morts...
– Ô Face ravagée par tes yeux de deuil
Qui comme deux soleils rongés de crépuscule,
Se sont éteints – je te contemple, Face amaigrie !
– Comme saint Luc qui fit le portrait de Marie,
Laisse-moi humblement, ô Dame, je t'en prie,
Te contempler face à face.

XX

« Regina coeli, laetare, alleluia... »
Anonyme XIV^e s.

Je voudrais tant t'aimer que tes deux seins en pleurent !
Car, vois-tu, cette joie qui me poigne et me crispe
Est au fond très amère, est au fond douloureuse...
Pourquoi es-tu si calme quand mon baiser t'effleure ? !
Pourquoi, quand je m'approche en ébriété folle
Tu te renverses toujours avec la nonchalance
Des robes qui s'émeuvent à peine au souffle du vent ?
– Ah ! – oui – la femme est toute dans les plis de sa traîne
Qui tombent par derrière et roulent les feuilles mortes...
Tu roules ainsi négligemment mes baisers douloureux...
Mes pensées les plus chères se froissent sous tes pas...
Je suis un vaste parc, tout autour de toi, vaste...
Et un automne sanglant s'égoutte de mes branches
Et tu t'avances...
La traîne de ta robe ondoie sur mes baisers...
– Je voudrais tant t'aimer que tes deux seins en pleurent.

XXI

« Ave, maris stella. »
Anonyme VIII-X^e s.

Ton visage m'apparaît telle une constellation
Au ciel si lourd et blême, tropical de mes rêves.
Dans des lointains brumeux bourdonnent des tonnerres.
Mon lit est soulevé par une mer d'insomnie.
Les eaux immenses et vertes dans les lointains brumeux
Déferlent. – Ton visage m'apparaît.
Des éclairs brûlent. Le tonnerre tonne. Et le ciel tourne.
Ton visage m'apparaît telle une constellation.
Les nuées se déchirent et ton œil me regarde.
Ton œil scintille et pleure dans l'eau comme une étoile.
Le voile redescend. Les brouillards m'enténébrent.
L'eau multiforme et verte déferle lourdement.
Au nord, dans les lointains brumeux bourdonnent des
tonnerres.
Telle une constellation ton visage disparaît.

XXII

« Sederunt in terra, conticuerunt. »
JÉR., *Lam.*, cap. II.

Mon cœur est une dalle de tombeau, tout plat
Et nu, étalé tout à plat, et froid, et nu,
Une dalle de marbre noir, ou mieux, de pierre ponce...
Au centre d'une crypte, assis, je le contemple...
Tout autour, des piliers, dans un immense effort,
Bas, trapus, arc-boutés, s'opposent au poids énorme
De la voûte qui m'envoûte. Tout autour, comme autant
De gueules de ténèbres, de derrière les piliers,
Paupières appesanties d'immenses pas de nuit,
Le Néant bâille – et je suis accroupi comme au bord d'une fosse,
Les bras ballants, la tête lourde de ténèbres...
Mon cœur est une dalle de tombeau, où, froides,
Mes deux mains de hantise bougent, épouvantées,
Et lisent, et sautent, et, inhabiles, frôlent des mots,
Déchiffrent hallucinées des caractères de fer,
Où mes doigts saignent : – « Suicide-toi, suicide-toi. »
– Mon cœur est une dalle de tombeau.

XXIII

« ... Lumen requirunt lumine... »

SEDULIUS.

À travers nos cheveux, inextinguibles, mêlés,
Nous voyons peu à peu s'éveiller tous les astres...
Nos yeux s'ouvrent
Et au fond de nos prunelles nous voyons sourdre
Le feu mystérieux d'un tout dernier désir...
Notre étreinte nous surprend ainsi que la nuit tombe
Bouche à bouche et unis aux rives du sommeil.
Des rêves fatidiques nous bercent doucement
Au néant, au néant, vers l'agonie des cygnes,
Des lys brisés par l'agonie des cygnes...
– Nous sommes dans l'amour, assourdis et tranquilles,
Ainsi que dans la couche profonde de la mort.

XXIV

« Sitivit in te anima mea
quam multipliciter sibi caro mea! »
Ps. LXII.

Sourde menace d'un orage qui ne vient pourtant pas,
Le mal de nerfs gronde en moi et me fait mal,
Hébétude et langueur –, je voudrais pleurnicher
Et faire le gosse et me presser contre une femme.
Un aigle comme mon immense désir monte droit au ciel!
Je le suis plein les yeux... je ne puis le saisir...
Et retombe, couché, à plat, en plein soleil,
Et regarde le vide du ciel qu'il a fui...
Oh! ce parc!... terrasses étalées éclatantes jusqu'à l'Alpe
Qui ruisselle, en moiteur, ainsi qu'un sein.
Je t'appelle!...
J'attends le mal de nerfs qui ne vient pourtant pas.

XXV

« ... quasi tristes, semper autem gaudentes... »

PAUL, II, *Cor.*, VI.

Nos baisers, nos caresses, chants d'alouettes ailés,
Tombent du haut du ciel, ce soir, de ce ciel clair.
La forte étreinte des chênes nous semble coutumière
Et les bruits des forêts se mêlent à nos prières.
Tout l'amour de la terre est si sincère, ce soir,
Que tu es couchée, telle une colline, couverte de vignes.
Et moi, je suis un fleuve, qui coule, lent et fier,
Un fleuve qui charrie le soleil de ton nu
Et qui boit, lent et fier le vin de ce soleil...
Je t'épouserai !
Comme la route la sinueuse vallée,
Ce soir,
Dans un poudroisement d'or vers l'infini des terres...

XXVII

« ... Sitio... »
JOAN., cap. XVIII.

Tes doigts me forcent, me tricotent, – cliquetis brusques,
Éclairs rapides des bagues aux chatons des sourires,
Entrevisions des dents aiguës, des lèvres dures,
Des ongles susurrants en un vol éperdu ;
Brisure et crissement des baisers secs et durs,
Perlure des caresses, orgueil, éclaboussures,
Sueurs, et sur mon front, vertige, effroi, stupeur,
Au murmure ténu que tes doigts perpétuent ;
Égratignures ; blancheur des mains, – goutte de sang ;
Flirr ivoirin, fêlure au rouet continu
De tes deux mains impures effilochant mon sexe !
De tes doigts effrénés dévidant ma luxure !
Siffle, souffle, ronron, – cliquetis brusques,
Éclairs rapides des bagues aux chatons des sourires
Dont, Sisyphe ou Onan, succube, tu me piques !

XXVIII

« ... ad coelestia
iter perepit arduum... »
Sylvius ANTONARIUS.

Dans l'étreinte de mes bras tu t'es blottie toute nue.
Aux feux de nos vitraux s'allume un froid soleil.
C'est un essaim libidineux de guêpes-libellules,
De micassures à ton vis clair en auréole,
Quand tes yeux grands ouverts rutilent par la chambre...
Tes dents se nacent. Tes lèvres exsangues
Se crispent d'un baiser qui n'est jà plus pareil...
Mes doigts te cinglent. Ton cœur fulgure. Et tes seins pleurent.
Viens! –
Je me suicide dans un baiser halluciné.
Viens! –
Mon âme se noie dans un sanglot halluciné.
– Notre volonté cligne aux blandices luxures.
Nous n'avons que l'étreinte pour nous désabuser.
Dans l'étreinte de mes bras tu t'es blottie toute nue
Et tu baises mon corps nu...

XXIX

« ... Oculos fui caeco... »
Offertoire saint Jean Cartius.

Un assouvissement cuvant sa volupté
Ton œil, très lourd et bas, très grave me regarde ;
Mais je n'en suis pas sûr ; peut-être que déçu
Il regrette déjà son rêve de l'amour...
Vois-tu, ta main aussi retasse ton chignon ;
Ce geste était de trop... Moi, je me sens tout gauche
D'être encore une fois à portée de ton rêve
Et sans savoir même si ton œil m'entrevoit...
Évidemment, j'ai tort d'être là, frêle et nu,
Encor debout, à me bleuir au seuil de tes paupières ;
Tandis que ramassée, entremêlée de voiles,
Tu t'oublies tout entière d'être dans un fauteuil.
Je suis glacé. Tu m'apparais bouffie. Ton œil, un rond
Qui bâille, un assouvissement repu qui bâille.

XXX

« *Confige timore tuo carnes meas.* »
Ps. CXVIII.

Je veux bien t'enlacer à cause d'un poème
Où il est dit qu'amour est la meilleure chose ;
Mais je ne sais pourtant, ni tout à fait je n'ose
Me mêler simplement à ta chair simple et nue...
Ô Femme, ton ventre est trop sublime ! Jamais je ne devine
Quand j'ose en approcher, – tant son aspect m'incline
À de graves pensées, – tant il m'incite
À m'approcher, à m'éloigner, à regarder,
... Ton ventre est une face austère au front d'orgueil...
... Pourtant une ride moite m'incline et m'inquiète...
Ton ventre d'or au profil vierge de galère !

XXXI

« Tibi soli peccavi... »
Ps. L.

Je voudrais tant t'aimer que tes deux seins en pleurent !
Je voudrais tant t'aimer que ton cœur en frissonne !
Vois-tu, je fais des gestes autour de toi,
Je ne sais plus, je ne sais plus avec quoi je te baise, –
Si de mes yeux, si de mon sexe, si de mes lèvres,
... Peut-être que nos ventres se frottent l'un contre l'autre...
... Et peut-être avons-nous toujours été ainsi...
Je ne sais plus, je ne sais plus, je ne sais plus.

XXXIV

« ... datus est mihi stimulo carnis meae angelus
Satanae, qui me colaphizet. »
PAUL, *II Cor.*, XII.

Je suis au bord de l'eau et je pense à tes charmes,
Je pense tristement aux cris de mes alarmes,
À la tempête, au grand naufrage et à la plage
Où la mer, comme ta robe, étale des naufrages.
Et au bruit des flots proches, j'admire ta puissance ;
Ta robe, grande écarlate éblouie de mon sang
Et ta face amaigrie, et tes deux grands yeux las,
Qui comme mes pensers au bord de l'eau rougeoient.
Tes deux bras nus, j'ai envie de les mordre
Et ta chair parfumée qui sous ta robe est nue !
Déshabille-toi ! Je vais te montrer mes blessures !
Déshabille-toi ! Je veux t'admirer toute nue !
... Tes seins-soleils palpitent encore au loin.
Et ton triste nombril comme un œil grand ouvert
Est un ciel rempli d'affres et de lumière...
Même tes longs cheveux ne peuvent t'anuiter
Ils sont un horizon tout flabescent d'éclairs...
– Rhabille-toi – je ne puis t'entr'aimer à cette heure.
Ta robe m'apparaît comme une dernière vague
Qui m'apporte, anudé, un débris de mon âme.

XXXV

« ... mare Rubrum sicco vestigio transire fecisti... »
 Préface du *Samedi Saint*.

Emporté par le rythme énorme des luxures,
 J'ai pu franchir, heureux, le cap et les ressacs
 De l'ennui, du dégoût – honte, tristesses, rages –
 Et j'accoste à tes bords, ma Dame des Naufrages!
 Derechef à genoux et un rosaire aux doigts,
 Le corps encor meurtri et l'âme toute pâle,
 Je suis le revenu d'un très lointain orage
 Et t'apporte, humblement, les dons de ton passé :
 Ci, ta Robe écarlate or-frangée de mon sang
 Afin de t'investir aux jours de mauvais deuil
 De la sombre grandeur d'un vers halluciné ;
 Ci, ton voile violet fin-tramé de mes larmes
 Afin d'en apaiser aux jours de triste joie
 Ton nu cardinalice constellé de morsures ;
 Ci, la Bague à ton doigt ; – ci, la Tiare à ton front ;
 Ci, les baisers, tous les baisers, tous nos baisers,
 Les Pierreries, vices précieux, et l'Encens rare :
 L'exotique appareil du blasé voyageur !
 – Ma Dame ! veuille accueillir ma simonie
 Tout ce, je l'arrachai au fond de ton passé.
 Je suis le revenu d'un très lointain orage.
 Je suis ton bon servant, ma Dame des Naufrages !

XL

« Qui de morte cogitat miror quod laetatur... »

BERNARD : *Rhythmus de contemptu mundi.*

À l'horizon des temps nos deux têtes se penchent.
Nos mains n'osent se joindre. Nos bouches sont forcloses.
Nous sommes inclinés l'un vers l'autre, sans autre ;
L'anankè de l'amour alourdit nos deux fronts...
... Et notre pose a quelque chose des surhommes...
À cause de nos grands yeux nous sommes éternels...
Nous nous aimons obstinément depuis toujours.
Et toujours inclinés nous grandissons encore.
Nous sommes deux Titans qui supportons la mort.
La voûte de l'amour se coule à nos épaules.
Et, nos fronts inclinés, nous sommes deux poèmes :
Extase de la mort en symboles d'amour...
... À l'horizon des temps nos deux têtes se penchent...
– Mais pour tous les mortels qui d'en bas nous contemplant
Nos regards sont creux et nos têtes sont blanches.

*Saint-Petersbourg-Streïlna-New York¹.
1910-1912.*

Poèmes de jeunesse retrouvés

Je crache sur la beauté qui amène le malheur,
Je crache sur la raison qui veut être trop belle,
Je crache sur le destin qui ne veut rien admettre,
Je crache sur les mots qui trompent l'animal,
Je crache sur la vie qui n'écoute pas la vie⁵ !

NOSTALGIE⁶

... gratia plena

Tu es venue, ainsi qu'un pleur lointain,
Ainsi qu'un souvenir d'un très lointain passé,
Un râle d'amour, très doux,
Au seuil de mon adolescence,
Un soupir attristé au ris de mon cœur pâle.

Ô Bien-Aimée !

Bien des lustres sont passés
et toujours chante encore le tourment de tes doigts,
saigne l'éclat glauque des lunules de tes ongles,
et mon âme angoissée boit encore la lumière défaillante
de ton nom effacé.

Tu es venue, ainsi qu'un pas perdu,
un écho oublié d'un très lointain amour,
la prière étouffée des yeux clos à jamais,
la larme lourde d'un dolent geste d'adieu.

Ô Bien-Aimée !

Bien des lustres sont passés
et toujours pleure encore l'angoisse de tes lèvres,
crie la déchirure des gestes de tes bras,
et mon cœur alourdi baise encore le suaire de joie
de ton nom trépassé.

Tu es venue, ainsi qu'une voix tue,
ainsi que le parfum d'un très lointain bonheur,

l'agonie triste des gemmes enfouies,
une main blanche jailli du clos de nos désirs.

Ô Bien-Aimée!

Bien des lustres sont passés
et toujours souffre encore l'effroi de ton baiser,
coule l'automne sanglant de ta caresse d'or,
et mon front éperdu songe encore aux fleurs ternes
de la couronne de ton nom.

Tu es venue, ainsi qu'un souffle éteint,
le rêve évanoui d'un très lointain sommeil,
l'étoile de tristesse au cel froid des ennuis,
l'envol fiévreux de ta mort trop hâtive.

Ô Bien-Aimée!

Bien des lustres sont passés
et toujours tournent encore les astres de tes yeux,
sonne le souvenir du glas de ta jeunesse,
et mon être aveuglé reste encore accablé
sous l'ombre de ton nom.

Ô Bien-Aimée!

Je remets entre tes mains les étoiles de joie
que tu semas en ma vie,
je remets en tes mains mon front
trop lourd des songes que tu y fis éclore,
je remets en tes mains mon cœur troublé
par le parfum de tes lys noirs.

Mon cœur!

en tes mains je remets mon cœur.

AMOURS

LE PAYSAGE CHARNEL

Sur les chemins de l'infini, voilà ce que disait la voix de rogomme d'un formidable pochard :

– Ta forte carrure, tes os, comme les assises fondamentales d'un vaste paysage, chaîne granitique, supports inflexibles sur lesquels se dressent, ondoient des collines, tes seins ! Tes doux seins, mamelons ensoleillés par les feux de ta bouche, champs et prairies qui descendent, nonchalants, vers les plaines des blés d'or, ton ventre ! Terres fertiles, ample ventre, retentissant du bruit des faucheuses mécaniques et de l'éclair des vies, vastes plaines où fulgurent les agglomérations humaines, – les fleuves et les routes l'ont pris dans leur filet, comme une proie, ton ventre en travail, et les caravanes grimpent autour, s'y collent comme des mouches et pompent cette charogne, ce cimetière des moissons ! Par au-delà, à l'horizon, le grand sinus de la mer primordiale, la mer sanguine, où tes cheveux se sont teints d'un or dérisoire, d'un or que toutes mes amours ont voulu boire et qui les a empoisonnées ; car ton front est têtue, et je me suis épuisé à contempler tes yeux où tournoie, vision ivre, roue des supplices, étoile de folie au ciel de la malédiction, ce dont tu es l'emblème : la Vie !

J'ai étreint tout cela. J'en eus la mer à boire, la mer de sang. Sois maudite, car tes cheveux ne sont pas de soleil !

J'ai toujours soif.

LA ROUE¹

Une femme se dressait, nue, éblouissante, vêtue de ses seuls cheveux. Son rayonnement ne venait pas de sa beauté formelle. Il était intérieur, comme si, à travers son corps charnel, un autre corps eût lui, avec intermittences, dans un entrebâillement, idéal !
Le Nu intérieur.

Elle ne souriait pas ; elle ne méditait pas. Ses yeux étaient voilés par ses cheveux. Elle rayonnait. Elle se dressait, immense comme le noyau du monde, la Matrice.

Tout autour d'elle, les nuages s'amoncelaient, lourds, menaçants, plombés, ébranlés de sourdes secousses, tout chargés de vertige.

Soudain, un orage épouvantable se déchaîna. L'encombrement des nues s'effondra avec le rugissement répercuté de millions de tonnerres. Et les éclairs giclaient. Ils giclaient vers la Femme.

Les éclairs étaient des mains. Et la Femme m'apparut comme au milieu des airs, dans un cercle de mains. Toutes ces mains l'entouraient. Toutes ces mains se tendaient vers elle. Il y avait les mains maigres de l'artiste, les mains moites du banquier ; celles, crochues, de l'avare et celles, gourdes, du vieillard ; il y avait les mains timides du jeune homme, les mains adoratives du prêtre et les mains sacrilèges de l'assassin. Les mains de tous les hommes, les mains de toutes les générations se tendaient éperdues vers la Femme, la Prostituée. Il y avait aussi les mains hallucinées du Christ.

Elle se taisait. Elle était un moyeu ; tous les rais convergeaient vers elle depuis la jante des mondes. La roue tournait emportée dans la nuit, sursautait, battait des étincelles d'univers en univers comme sur des pavés ; les rayons se tordaient comme des éclairs et la Femme restait là, impassible, au milieu de cet orbe pâle d'électrium, au milieu de cette trombe de désirs déferlés dans l'au-delà.

Alors je reconnus que cette femme c'était Toi, ceinte de la folie désespérée des êtres, Toi, ô Bien-Aimée, que je cloue, implacable, à l'arbre contorsionné de mon désir.

LA PITIÉ²

L'Homme est seul, – bien seul. Dès sa naissance, il est tombé dans un baquet.

Il pleut, cette nuit. Il fait noir. J'entends dans le silence comme des pas lourds dans les flaques d'eau. Ce sont les pas de mammoth des nuages qui bougent au ciel. Mais y a-t-il encore un ciel? – Je touche partout au cœur défoncé de l'Homme, ce cœur noir, défoncé, broyé par les pas lourds des peines, et qui pleure.

Il pleure du sang.

Les roues de la folie tournent dans les ornières du ciel et écla-boussent, de boue, la face de Dieu! Les nuages sursautent comme des stupeurs.

La lune surgit. Non, c'est bien la face de Dieu. Un visage désolé, glabre. Une tête chauve, toute ronde. La bouche, on croirait qu'elle va crever. Deux larmes ne peuvent tomber des joues.

Tiens, je crois que c'est ma propre tête qui pendule, désolée, dans l'espace.

Un nuage bouge.

Deux pattes d'ours se posent sur mes épaules et, là-haut, une langue charnelle lèche les yeux de Dieu. Je ne vois plus que ma face dans les nues et une langue de chien qui sort, chaude, d'un nuage...

Quelque chose bouge. Un pan de nuit s'écroule. Est-ce toi, Femme?

Pitié.

Paris, 1912.

En marge de Amours

LA CORNE D'ABONDANCE³

À *Féla*

« La pleine lune d'août
fait déborder le moût⁴. »

Les Almanachs

... J'aime les étoffes lourdes, – les brocarts, les velours, fin-tramées d'orfroï ou imbibées de pourpre et ces tissus inouïs de Golconde dont se revêtissaient les Courtisanes Sacrées. – J'aime les mosaïques craquelées par les larmes des martyrs, les baldaïres éclaboussées de rouille des gladiateurs, les cuirasses cabossées, la Dame en Noir et ces gros cabochons, troubles comme des hoquets, qui scandent l'agonie des rois Goths dans l'histoire. – J'aime les peaux de truie piquées des vers, les enluminures décalquées des vieux livres d'heures, les fers éteints, les armoiries guerrières de ceux qui sont des morts, l'hermine et, surtout, l'épaisse fourrure nocturne de la Grande-Ourse. – J'aime la vie effilochée des tapisseries, la poussière des temps sur la dorure des cadres, l'ultime braise des sourires, le crépuscule qui cendre dans un musée, les grandes salles royales pleines de nuit, l'heure désuète, les harmonies funèbres des escarboucles enfouies et l'œil de paon de la Folie. – J'aime les nimbes lointaines sur la face exsangue des flagelles, le regard fixe des cierges, la lèvre crispée des fièvres, la peau trouée des jeûnes, les mains hallucinées qui s'élancent des prières et ce cœur flamboyant du grand Christ d'or. – J'aime l'or, – la Toison d'or, les Bandeaux d'or, – et, surtout, le sang vermeil des Chimères assassinées. Ah, le sang ! – j'aime le sang...

Tout cela, dit la Femme, coule de mon sexe insondable, quand la lune, mystérieusement l'entr'ouvre.

BAISER

Jour automnal, quand les rêves de la croissance meurent,
Le héros grée son navire, flèche dans l'infini de l'action.
Et l'arbre, lourd des fruits trop mûrs du temps,
Secoue dans son giron, la moisson du désespoir.

Fier, les courants l'emportent vers la haute mer,
Les désirs vont et viennent sur la rive, lumières tremblantes sur
les tiges.
Le rêve spirituel s'envole, hâtif et matinal,
Mais la douleur du soir tombe à pic sur son cœur.

Le devenir hennit, souffle en rigides métallurgies.
La houle et le ressac brisent net le grand mât.
Héros taciturne. La douleur n'est plus pour ceux qui débarquent.
Les moussons de l'équateur baignent tièdement le navire.

La douleur passe comme un chant qu'on n'a pas achevé de
chanter.
L'offrande du sang, libation vaine, indifférente.
Le monde, baiser paternel, s'enfle tout autour.
Apaisement, quiétude, le mal n'est plus.

Il y a des rayons dans le ciel, striures.
Souffle des mondes, musique qui l'accompagne.
La nuit consciente se mire dans les froids bouleaux d'argent
Et le jour est comme un rêve au fil des eaux.

Otto Klein
(traduction de Blaise Cendrars)

Poème publié sous le nom de Frédéric Sauser

LA LÉGENDE DE NOVGORODE

C'est alors seulement que j'étais un vrai poète.

Lorsqu'on a dix-sept ans – comme a dit Arthur Rimbaud –
on n'a que poésie et amour et tête... C'était une même soirée
suffocante,
les tilleuls enivraient comme la bière de Munich. Et le vent
sommolent
goûtait l'écume des papillons autour des réverbères... Et les
villas des honorables Suisses
en troupeaux de fringants moutons roses descendaient à
l'abreuvoir.

Et moi, comme un somnambule, je descendais du cinquième
étage le long de la gouttière ;
moi, ce jour-là, je m'enfuyais de la maison de mon père.

Je voulais m'engouffrer dans la vie de la poésie
et pour cela il me fallait traverser la poésie de la vie.
J'étais le Hollandais Volant, sous moi scintillaient les époques et
les destins
et les sombres nuées de la flotte hanséatique me suivaient à
grand'peine et moi je les attirais vers l'Orient
où nous attendait Novgorod – royaume de l'or puant
des fourrures que, du Pôle, venus de leurs comptoirs et leurs
isbas,
des archers à face de Mongols nous apportaient, exigeant de la
vodka en échange.

Les plaines luisaient comme de l'hermine dans le soleil couchant,
piquetées de corbeaux dans la neige fraîche... Je contemplais
les neiges et je vis comme en rêve

des files de moines qui marchaient vers leur
Dieu de patience.

Dans un énorme livre à l'odeur de cire, j'ai lu son histoire.

J'étais le moine qui psalmodiait, penché sur ce livre
qui de ses ailes jaunies effeuillées

survole l'étendue des siècles et des royaumes

pour nous prouver à tous que tour à tour disparaît et revient
ce qui existe avec nous... Mais la vie sans fin demeure
immuable!

Ma plume grinçait et ma fièvre montait dans ma naïve poursuite
de la gloire ; et sous la couverture dorée du livre, c'est moi
que je voyais,

prêtre dans la pénombre de l'église orthodoxe.

Et les mots que je laissais tomber étaient les pièces d'or
que je devais payer aux marchands
avant de pouvoir les lancer dans le monde.

Mes mains caressaient la gorge souple des plus douces
beautés,
et de ces mains je tordais le cou de mille marchands suants et
vaniteux
– et moi aussi j'étais un puissant marchand, effleurant avec
délicatesse
les choses payées de mes deniers... Mais en réalité, je n'ai même
pas pu frôler
une chair parfumée et tendre et tiède
comme la neige... ni le creux, si chaud aussi, tendre et soyeux
vers lequel tendait mon vif animal.

Dans le Nord où le ciel renversé comme un baquet
inonde tout de lait, et sans doute
la Voie Lactée ne tarira jamais, et où vogue la lune, motte
de beurre frais –
ce Nord, y suis-je vraiment allé? Ah ces nuits blanches de
Saint-Pétersbourg
comme un halo de champs blancs dans ma mémoire.

À minuit on relevait les ponts – portes de pierre conduisant
au ciel
ou hors de l'enfer...
Mais qui entrait ou qui sortait je n'étais pas fichu alors
de le distinguer
et ma mémoire depuis lors est comme la nuit blanche
car on a enlevé mon Hélène
et Troie est déjà réduite en cendres.

À cette époque j'étais un jeune homme de dix-sept ans
et Novgorod m'accueillit avec ses troupeaux de maisons de bois
grâce auxquelles mes ennemis ont pu forcer la citadelle
de mon amour inaccessible
et ne laisser derrière eux que cendres, que cendres, que cendres.

Dans quel cerveau a germé l'idée stupide que la beauté est
éternelle ?

Peut-on s'emparer de l'éternité ? Le soir,
dès l'envolée des cloches au-dessus de la ville
comme des diables pendus à l'arbre céleste,
je voyais les incendies futurs et derrière eux cheminaient les
hermines

du rouge empire russe, cendre froide, blanche comme le givre
avec ses tisons noirs... Et je me suis vu moi-même cendre
après l'incendie des sentiments et de l'espoir. Éternel incendie
attisé par la porte ailée de la banque de Rostov
où je travaillais dans un salon glacial et où j'avais toujours honte
de lancer un sou de cuivre dans la sébile du pauvre et d'avoir l'air
d'un millionnaire

descendu à l'hôtel d'Angleterre de Saint-Petersbourg
où l'orchestre tzigane avec ses balalaïkas
vous vide la raison à coups de balai, et soudain surgit Rogojine
qui jette des billets par liasses dans les bras de sa bien-aimée.

Demain quand ma Jeanne et moi prendrons l'express Transsibérien
et que passé l'Oural nos réserves seront épuisées,
Rogovine, mon bienfaiteur, nous étonnera, s'occupant lui-même
du train,
enfournant des briquettes de roubles dans la gueule rouge de la
locomotive,
pour nous entraîner toujours plus loin, plus loin, et nous faire
fuir
ce qui nous attend tous – et les riches et les pauvres –
au bout du chemin terrestre...

Ah ces fourrures russes – combien en est-il passé entre mes mains
de Suisse,
tout Suisse pourrait me l'envier... Mais le poète aussi
est un suisse aux lourdes portes entre le paradis
et l'enfer – pour que le bien ne puisse se changer en mal... et
que le mal
soit éternellement contenu. Tout autour – ténèbres,
comme dans l'âme d'un moujik. Dehors
le ciel humide et froid brille de tous ses clous
comme si quelqu'un s'évadait des souillures de la vie
et que seul reste visible le furtif scintillement de sa semelle dans
la nuit.

Sur la chaussée de bois je marchais, longeant les entrepôts, les
baraqués et les tavernes
comme sur une Voie Appienne pavée de cercueils.
Par cette nuit sans lune je faillis chuter, sans doute dans ta tombe
ouverte.

Oui, c'était bien ta tombe, béante, Ô Seigneur, car des étincelles
aussi douloureuses n'auraient pu jaillir de mes yeux d'homme
dans l'obscurité.

Comme moi tu travaillais dans le magasin du célèbre Juif Leuba,
tes stigmates saignaient, tels des rubis, sous le regard des visiteurs,
et nombreux étaient ceux dont tu affublais les oreilles et les doigts
de pierres précieuses, Ô Jésus,
et tu parais les gorges dénudées de tant de Madeleines de la nuit,
toi qui avais chassé les marchands du temple
d'un coup de fouet sec.

Non, je ne veux pas toute ma vie acheter et vendre,
je veux vivre en aventurier, en vagabond, aux frais des marchands,
je veux que la réalité m'apparaisse comme un rêve et vivre dans
un monde de visions.

Cette année-là, on tira sur les bosquets le long des chemins
comme sur les grévistes de Gapone.

Demain quand nous nous enfuirons dans l'express Transsibérien,
la petite Jeanne et moi,
vers Port-Arthur, vers Kharbine,
vers les vagues de plomb de l'Amour
où, comme des rondins, les cadavres jaunes remontent toujours
en surface,
nous trouverons, enfin, le chemin qui conduit à nous et à l'amour
sans savoir que cet amour déborde de sentiments morts.

Car il n'est terre plus inconnue ni lieu plus attirant
que l'âme humaine... J'ai peur d'éclater en sanglots.

Au-dessus de moi pend la lampe du wagon, gluante de la chiure
des mouches obsédantes,
comme l'énorme morve d'un pitoyable voyageur.

Pendant des heures je regarde à travers la vitre nocturne embuée
d'une sueur brûlante.

Un cyprès solitaire, tout revêtu d'âcre poussière,
regarde les fenêtres closes de la maison de mon père
comme le moine qui me suit depuis tant de lieues le long du
chemin,

éternellement à mes côtés, pour me lire éternellement un
fragment de la légende
de la Nouvelle Ville resplendissante,
légende que peut-être je vous conterai un jour.

Dans le ciel froid du Nord le soleil roule, paisible,
soleil géant des Slaves : roue à rayons de bois
qui restera éternellement la cinquième roue
du carrosse des peuples.

Mon rêve au ralenti comme une somnolente cadence :

Les longues bandes des plaines infinies sur la Russie vaincue
et soudain un poulain approche, approche de plus en plus – sang
neuf
à travers la gaze des neiges.

DOSSIER

NOTICES ET NOTES

LES PÂQUES

NOTICE

C'est à New York, à Pâques, en 1912, que tout commence pour Cendrars : un poème qui le fait entrer dans la modernité, un nom nouveau pour signer cette entrée et une légende qui ne cessera plus de multiplier les interférences entre le réel et l'imaginaire, le rêve et la vie. Quatre ans après son premier séjour en Russie, Freddy Sauser était revenu à Saint-Pétersbourg sur les traces de celle qu'il appelle Hélène-la-morte, une amie russe qui s'était peut-être suicidée. Au cours de l'été 1911, il commence un roman autobiographique, *Aléa*, écrit les poèmes de *Séquences* et pense même à s'établir en Russie. À l'invitation de Féla Poznanska, qu'il a rencontrée à l'université de Berne, il s'embarque à Libau (Courlande) pour le Nouveau Monde sur le *Birma*. Au cours de la traversée, du 21 novembre au 11 décembre 1911, il tient un Journal qui donne la mesure de son désarroi et de son attente : « Vais-je crier ainsi qu'un nouveau-né ? » (*Inédits secrets*, Le Club Français du Livre, 1969, p. 153-194). Aux États-Unis aussi, il songe à s'installer, sans plus de suite. À son retour en Europe, fin juin 1912, il décide de rester à Paris où, en novembre, il publie son « premier poème », *Les Pâques*, dans un numéro spécial de la revue *Les Hommes nouveaux* qu'il vient de fonder avec deux jeunes écrivains, Emil Szittyta et Marius Hanot. Tel est, en effet, le titre originel du poème qui deviendra *Les Pâques à New York* en 1919, lorsqu'il sera recueilli dans *Du Monde entier*, aux éditions de la NRF.

Dans ses entretiens avec Michel Manoll, en 1950, Cendrars mettra au point « la geste » de sa propre passion de poète. Le Vendredi Saint, après une nuit d'errance à travers la ville qui lui permet d'entendre *La Création* de Haydn dans une église presbytérienne, tourmenté par la faim, il rentre chez lui, s'endort et se réveille trois fois pour écrire. Le lendemain, conclut-il, « j'ai relu la chose. J'avais pondu *Les Pâques à New York* » – telles qu'il les publiera avec seulement trois ratures. Difficile de concevoir plus harmonieuse conciliation des faits et des signes, de la vie et de l'écriture : à l'imitation du Christ qui l'accompagne, l'errant vit sa propre Passion, avec les stations successives qui le conduisent dans les bas-fonds de New York. Au sortir de cette nuit d'angoisse, l'errant, Christ de la modernité, va renaître en poète mais, si l'on peut dire, hors champ : en tant qu'auteur de ce poème inaugural qui manifeste sous la tutelle de Haydn le triomphe de la création sur la mort. Voilà pour la légende,

une des plus fascinantes d'un orfèvre en la matière. L'enchaînement des faits semble avoir été plus complexe et prosaïque. S'il n'a rien publié jusqu'alors, l'auteur des *Pâques* n'est pas vraiment un débutant. Rien d'une création *ex nihilo* : il écrit au moins depuis deux ans (il recueille les *Séquences* en 1913) et entre le « premier poème » et *Moganni Nameh* – récit d'une Pâque russe – les liens sont multiples et parfois textuels, comme l'a montré Yvette Bozon-Scalzitti (*Cendrars et le Symbolisme*, 1972). Il est probable, par ailleurs, que *Les Pâques* n'ont pas été achevées à New York mais à Paris, au cours de l'été suivant, entre le 10 et le 31 août selon Pierre Caizergues (« Cendrars et Apollinaire », *Sud*, 1988).

Cette irruption dans la modernité n'est pas non plus sans précédents ni compagnons d'écriture : Remy de Gourmont et son *Latin mystique*, François Villon, la littérature romantique du silence de Dieu (Jean Paul, Vigny, Nerval), mais aussi « Le Revenant » de Jehan Rictus (*Les Soliloques du pauvre*, 1897) apparaissent comme autant d'intercesseurs. Que Cendrars à son tour ait pu être l'intercesseur clandestin d'Apollinaire, tel est l'objet d'une longue polémique déclenchée par Robert Goffin (*Entrer en poésie*, 1948), mais suggérée par l'auteur des *Pâques* lui-même qui a multiplié allusions et insinuations en ce qui concerne l'influence de son poème sur *Zone*. Les ressemblances, surtout thématiques, entre les deux poèmes sont, en effet, frappantes, et l'on sait que Cendrars, alors parfaitement inconnu, avait envoyé un manuscrit des *Pâques* à Apollinaire en septembre. Celui-ci l'a-t-il reçu ? Le doute n'est pas levé. Et surtout qu'en conclure ? Sur ce débat, où les questions d'antériorité sont parfois obscurcies par des querelles de préséances, on pourra lire notamment les contributions de Marie-Jeanne Durry, Michel Décaudin, Pierre Caizergues, Marie-Louise Lentengre et Zbigniew Waliwajek (voir *infra* la bibliographie). Quoi qu'il en soit, c'est bien en 1912 que Cendrars se fait un nom et entre dans l'avant-garde parisienne, avec un poème qui offre l'exemple unique chez lui d'une rencontre entre une forme classique (le distique, le recours tantôt aux rimes et tantôt aux assonances, l'alexandrin dominant, l'intertexte religieux) et une sensibilité éminemment moderne (le déracinement, la solitude dans la grande ville hostile, le silence de Dieu).

Le manuscrit original des *Pâques* est inconnu. La Bibliothèque littéraire Jacques Doucet possède un manuscrit de copie acheté par le couturier mécène à Cendrars. Un autre manuscrit ayant fait partie de la collection Paul Eluard est à localiser. Nous suivons le texte des *Hommes nouveaux*, illustré en frontispice par un dessin – énigmatique – de l'auteur, dont les variantes révèlent qu'il représente un homme en train de se masturber. En note nous indiquons les principaux remaniements qu'apporteront *Du Monde entier* (DMÉ, 1919), la revue *La Rose rouge* (RR, n° 14, 31 juillet 1919) et les *Poésies complètes* (1944, 1947, 1957). La plus belle édition du poème a été publiée chez Kieffer, en 1926, avec 8 bois gravés de Frans Masereel.

NOTES

1. Agnès : Agnès Hall, fille du peintre anglais Richard Hall dont on connaît un beau portrait de jeunesse de « Freddy ». Les deux frères Sauser ont rencontré ensemble Agnès au cours d'une promenade sur le lac de Neuchâtel. Elle épousera l'aîné, Georges, qui pour elle transforme son nom en Sauser-Hall. Freddy-Blaise semble avoir été amoureux lui aussi de celle qu'il évoque à nouveau à la fin de la *Prose du Transsibérien*. Dans le contexte religieux du poème, Agnès fait écho à agnus.
2. Remy de Gourmont (1858-1915) a été pour Cendrars l'admiration de toute une vie, comme en témoigne notamment « Paris, port-de-mer » dans *Bourlinguer* (1948; TADA 9). Aussi vaste que diverse, l'œuvre de Gourmont comprend des poèmes, des romans, du théâtre et des essais critiques. Il collaborait régulièrement au *Mercur de France* dont il était le maître à penser. Considérable est son influence sur la formation de Cendrars qui datait sa « naissance intellectuelle » de sa lecture du *Latin mystique* (1892), une compilation de poètes latins chrétiens du Moyen Âge. *Pangue lingua*, « Chante, ô ma langue », est un poème théologique que Gourmont attribue à Fortunat (VII^e siècle) ou à Claudien Mamert (VI^e siècle). « L'arbre géant » auquel s'adresse le poète latin est la Croix. Cendrars reproduit la traduction de Gourmont sauf pour « superni » : il remplace « suprême » par « supérieur » (*Le Latin mystique*, rééd. Mercure de France, 1930, p. 90-92).
3. Le Vendredi Saint.
4. À ce vers feront écho les vers 16 et 49 de la *Prose du Transsibérien* : « Un vieux moine me lisait [chantait] la légende de Novgorode ».
5. Né dans un milieu protestant mais fasciné par les rites catholiques, Cendrars s'est passionné pour l'histoire religieuse et l'hagiographie, tout en affirmant à maintes reprises ne pas avoir la foi. Sa conversion *in extremis*, alors qu'il était très diminué, ne saurait affecter la lecture de l'œuvre.
6. Le peintre Eugène Carrière (1849-1906) est célèbre pour le clair-obscur presque monochrome, qui caractérise ses nombreux portraits.
7. RR : « Elles ont du rouge aux lèvres et du noir aux sourcils. » Cette étrange variante, qui édulcore la version originale, est si peu typique du poète qu'on peut s'interroger sur le véritable auteur des multiples corrections – et inconnitions – que présente le poème dans *La Rose rouge*, une revue dont Cendrars fut pourtant le collaborateur régulier durant sa brève existence (16 numéros du 3 mai au 16 août 1919). L'homme d'affaires Jean Galmot – le futur héros de *Rhum* – en était le commanditaire.
8. 1944 : « Où il est dit ».
9. Bourrié-Wladislasz : peut-être une localité polonaise mal orthographiée et non identifiée.

10. Le cabochon est une « pierre fine ou précieuse polie, mais non taillée en facettes » (*Robert*).
11. RR : « Peut-être que la foi me manque et la bonté, ».
12. 1944 : ... « dans les mains ».
13. RR : « Ne lèvent pas » ; 1957 : « N'y lèchent pas ».
14. 1919 : « [...] ils t'ont fait ton procès ; »
« [...] ils ne sont pas tout à fait mauvais. »
15. 1944 : « cachent »
16. Avant la blessure de Cendrars, les fantasmes de mutilation de la main sont étonnamment nombreux dans ses textes.
17. Cette silhouette annonce celle de Moravagine, le double dont la figure maléfique hante Cendrars dès cette époque. Après une longue gestation, le roman homonyme, imaginé avant-guerre, commencé dès 1917 et considérablement transformé, ne paraîtra qu'en 1926.
18. Cendrars semble se méprendre sur la nationalité du peintre et dessinateur japonais Hokusai (1760-1849).
19. RR : « Cette dernière idée m'a d'abord fait sourire. »
20. Cette répétition anaphorique est probablement empruntée à la « Ballade des Dames du temps jadis » ou à la « Ballade des Seigneurs du temps jadis » de François Villon que Cendrars avait édité à la Sirène dès 1918 et qu'il considère comme le père de la poésie moderne (Villon, *Poésies*, éd. J. Dufournet, GF-Flammarion, 1992, p. 108-114). Il se souvient sans doute aussi de Jehan Rictus (1867-1933), un poète qu'il lisait à cette époque et qui reprend déjà la litanie de Villon dans son « Revenant » : « Ous qu'il est ton ami Lazare ? Et Simon Pierre ? Et tes copains... / Et Mad'leine... ousqu'alle est passée ? » (*Les Soliloques du pauvre*, 1897, p. 114-115).
21. Les six vers qui précèdent sont absents de RR. Le « verset d'interrogation », comme dit Gourmont d'où provient cette citation, et ses trois occurrences sont empruntés à *Victimae paschali laudes*, une séquence attribuée à Notker ou à Wipo (*Le Latin mystique*, p. 146-148). Les réponses de Marie – Marie-Madeleine – sont ajoutées par Cendrars.
22. Rauquer, synonyme de feuler, désigne le cri du tigre.
23. DME, en 1919, supprime « seigneur » dans le deuxième vers de chacun des quatre distiques précédents.
24. Ces deux vers remanient un fragment inédit d'*Aléa*, « roman à la cantonade » et autobiographique que le poète a entrepris à Saint-Petersbourg au cours de l'été précédent et qu'il a emporté avec lui à New York : « Cent mille toupies tournaient, tournaient autour de lui ; ... non, cent mille femmes ; ... non, cent mille violoncelles. » Ce passage ne sera pas repris dans *Moganni Nameh*, une version réduite du roman que Cendrars publie dans *Les Feuilles libres*, en 1922.

25. Après 102 distiques rimés ou assonancés, regroupés en XVII séquences, le poème s'achève sur un vers unique.
26. Le manuscrit – calligraphié – des *Pâques* acheté à Cendrars par Jacques Doucet précise : « 6-8 avril 1912 ».

NOTES SUR LE *VOLTURNO*

1. Parti de Libau (Courlande) pour New York sur le *Birma*, Cendrars est revenu en Europe sur le *Volturmo*. Écrit pendant le voyage, ce poème resté inachevé est à peu près inconnu. Retrouvé par Miriam Cendrars, il a fait l'objet chez Fata Morgana, en 1989, d'un tirage confidentiel de 27 exemplaires comportant tous en frontispice un dessin original signé de Pierre Alechinsky. À la fin de la même année, l'Atelier Clot a publié à nouveau le poème dans un portfolio comprenant trois lithographies en couleurs du même artiste, format 60 x 90, accompagné d'une planche reproduisant en fac-similé le manuscrit du poème et des croquis de Cendrars, extraits d'un cahier inédit intitulé *Le Retour*, ainsi que de sept feuilles, même format, reprenant soixante-trois dessins et études inspirées par le poème. Le tirage était de 99 exemplaires.
2. Dans *Les Pâques*, déjà, un manchot « tourne l'orgue de barbarie ». Voir la note 16 des *Pâques* et le dossier « Sur la spiritualité de la main » réuni à la suite des *Armoires chinoises*, un récit inédit de 1917 (Fata Morgana, 2001).

PROSE DU TRANSSIBÉRIEN

NOTICE

L'Homère du Transsibérien : c'est l'écrivain américain John Dos Passos qui a baptisé ainsi son ami Cendrars, d'une formule heureuse qui consacre le poème le plus célèbre de son auteur tout en faisant valoir sa dimension légendaire. Rilke, de son côté, saluera en lui un chanteur des rues génial. Voir en Cendrars un aède et l'aède de ses propres exploits suffirait déjà à tenir à bonne distance la lancinante question autobiographique : au cours de son séjour russe entre 1904 et 1907, Freddy Sauser a-t-il pris, n'a-t-il pas pris ce train dont il deviendrait le poète ? La réponse qu'il a faite à Pierre Lazareff qui l'interrogeait est bien connue : « Qu'est-ce que ça peut te faire, puisque je vous l'ai fait prendre à tous ! » (Miriam Cendrars, *Blaise Cendrars*, p. 485.)

Projeté dès 1870, décidé par Alexandre III qui pose le premier rail en 1891, le Transsibérien est presque achevé sur la totalité de ses 6 500 km lorsque Freddy arrive en Russie en 1904. Mais la guerre russo-japonaise a interrompu les travaux et le chemin de fer à voie unique sert au transport des troupes russes. Leur défaite inattendue entraînera une modification du tracé, Vladivostok devenant alors le terminus à la place de Port-Arthur cédé aux Japonais. Aucun document n'atteste que Freddy – et surtout dans une période aussi troublée – ait pu entreprendre un voyage aussi long et risqué. Rien n'interdit d'imaginer qu'il ait admiré ce train en gare de Saint-Petersbourg ou de Moscou. Peut-être était-il monté à bord d'une des quatre voitures de luxe présentées à l'Exposition universelle de Paris, en 1900. Quoi qu'il en soit, le voyage en Transsibérien comme toute la saga de Rogovine, le « patron » de cet étrange « Blaise » d'avant l'invention de son pseudonyme, s'il relève de l'autobiographie c'est évidemment sur le mode de la transposition épique. Inutile de chercher à identifier davantage sa petite compagne de route à la double orthographe, cette petite Jeanne-Jehanne de France, tour à tour prostituée et sainte : « c'est son Ève. La côte qu'il s'est arrachée », comme il le déclare dans la présentation qu'il fait de son poème dans *Der Sturm* (nous la reprenons en page 35).

Outre la beauté du poème, c'est l'extrême singularité de son édition qui a fait la fortune de la *Prose*. Il s'agit d'un poème-objet ou plutôt d'un poème-tableau, composé de quatre feuilles collées et formant un dépliant

plié en deux dans le sens de la longueur puis dix fois dans le sens de la hauteur, l'ensemble atteignant une hauteur de 200 cm sur une largeur de 36 cm. Le poème est à lire verticalement sur la partie droite du dépliant, tandis que la partie gauche est illustrée par des compositions en couleurs de Sonia Delaunay, ajoutées au pochoir sur chacun des exemplaires. Les 150 exemplaires prévus, note Cendrars, auraient égalé, mis bout à bout, la hauteur de la tour Eiffel, mais tous n'ont pas été montés et l'on ignore le nombre exact de ceux qui ont été mis en circulation, plus de soixante probablement. Aussi rares que fragiles, ce qui dissuade de les exposer, ils figurent au catalogue des musées aussi bien que des bibliothèques et, dans les salles de ventes, ils atteignent aujourd'hui des prix considérables, de 500 000 à 900 000 francs récemment, selon le support (parchemin, japon, simili-japon).

Cendrars et les Delaunay s'étaient rencontrés chez Apollinaire, au 202, boulevard Saint-Germain. Et bientôt il était devenu leur meilleur ami, raconte Sonia dans *Nous irons jusqu'au soleil* (R. Laffont, 1978). C'est elle qui avait eu l'idée d'un livre vertical et elle s'était inspirée du texte pour « une harmonie de couleurs qui se déroulait parallèlement au poème ». Poète et peintre avaient choisi ensemble les caractères, de différents types et grandeurs, « choses révolutionnaires à l'époque ». Et ces caractères avaient été colorés comme le fond du poème pour s'harmoniser avec l'illustration. L'ensemble était présenté par les auteurs comme le « premier livre simultané ».

La parution du poème déclencha une sorte de bataille du *Transsibérien*, plus connue sous le nom de querelle du simultané. Entrèrent dans la polémique le poète Henri-Martin Barzun, qui revendiquait au nom de l'antériorité un droit de propriété sur l'usage et la définition du mot « simultané » qu'il entendait cependant tout autrement, mais aussi les Delaunay aux côtés de Cendrars, ainsi, plus modérément, qu'Apollinaire. Campagnes de presse, lettres ouvertes et mutuelles incompréhensions se multiplièrent jusqu'à la déclaration d'une tout autre guerre, celle de 1914. (Voir les études d'Antoine Sidoti, Monique Chefdor et Jean-Pierre Goldenstein dans la Bibliographie.)

Sur l'emploi singulier du mot « Prose », pour désigner un poème, Cendrars s'est expliqué dans une lettre à l'universitaire russe Alexandre Smirnov : « je l'ai employé dans le sens bas latin de "prosa", "dictu". Poème me semblait trop prétentieux, trop fermé. Prose est plus ouvert, populaire. » (*Inédits secrets*, p. 370). Selon la liturgie chrétienne qu'il découvre dans *Le Latin mystique* de Gourmont, la prose est une hymne chantée entre l'Épître et l'Évangile. Mais le choix de ce mot est sans doute surdéterminé. Près du *Bateau ivre* de Rimbaud, la *Prose pour Des Esseintes* de Mallarmé apparaît comme une des sources probables du poème de Cendrars, avec un voyage qui hésite entre le souvenir et le rêve, la compagnie d'une « sœur sensée et tendre » et même un éloge des lys.

Le manuscrit original de la *Prose* est inconnu. Le Fonds Delaunay, légué à la BNF, contient un premier état du début du poème, sans variantes notables ou presque. Rien dans les archives de Berne. Le musée d'Art et d'Histoire de Genève possède une maquette originale de travail, annotée par l'auteur qui ajoute « expl. unique dans cet état ». Depuis l'édition originale, le texte de Cendrars est publié seul. Lorsque la *Prose* sera recueillie dans *Du Monde entier*, en 1919, elle se verra « dédiée aux musiciens », ce qui n'était pas le cas de l'édition originale. Sonia Delaunay s'étonnera de ce changement de partenaire qu'elle n'entérine pas et dans lequel elle est près de voir un reniement de leur collaboration.

En 1957, Seghers reproduira les jeux typographiques de 1913 (sous un nouveau titre : *Le Transsibérien*), ainsi que les épreuves corrigées du poème (coll. particulière). Aucun fac-similé, sinon de format très réduit, n'en a été réédité à ce jour. Nous reprenons ici le texte de l'édition originale, mais les dimensions exceptionnelles de celle-ci ne nous ont pas permis d'en conserver la présentation « à la chinoise », ni les compositions de Sonia Delaunay.

NOTES

1. En 1903, donc, ce qui ne s'accorde pas avec la biographie de Cendrars, arrivé à Moscou en septembre 1904, et les allusions au contexte historique (la guerre russo-japonaise et la révolution russe).
2. « Mille et trois » fait un curieux écho au catalogue de Leporello énumérant les conquêtes amoureuses de Don Giovanni dans l'opéra de Mozart.
3. Le temple d'Artémis à Éphèse, une des sept merveilles du monde, fut incendié, en 356 av. J.-C., par Érostrate qui cherchait ainsi à rendre son nom immortel.
4. Novgorod – la Ville Neuve – donne son nom à deux cités célèbres : la Novgorod des légendes et des gestes millénaires et la plus récente Nijni-Novgorod (devenue entre-temps Gorki) aux immenses foires. C'est la première qu'évoque ici Cendrars en faisant allusion à *La Légende de Novgorode*, son premier texte publié, qu'il a toujours fait figurer en tête de ses bibliographies en le présentant comme traduit en russe à son insu et toujours déjà épuisé. Sur la découverte de ce texte mythique, en 1995, à Sofia, voir *infra*.
5. Voir la note 16 des *Pâques*.
6. En 1913, cette formule serait prophétique si elle annonçait la Révolution de 1917. Elle renvoie, de fait, à la Révolution de 1905 déclenchée par le Dimanche rouge à Saint-Petersbourg (9/22 janvier 1905), au cours duquel une manifestation conduite par le pope Gapone a été dispersée dans le sang par l'armée impériale devant le Palais d'Hiver. Arrivé depuis peu, le jeune Freddy Sauser y a-t-il assisté ?

7. Il s'agit de la guerre russo-japonaise (1904-1905) qui interrompit l'achèvement du chemin de fer transsibérien et le mit au service du transport des troupes russes.
8. Ms BNF : « La faim, le froid, la peste, le choléra fauchaient des millions de charognes/ Qui s'en allaient pourrir dans le lit engorgé de l'Amour » (cité par Sidoti, cf. Bibliographie).
9. 1957 : « aussi » est remplacé par « enfin ».
10. Première apparition de la figure de Rogovine – sans son nom toutefois, qui n'apparaîtra qu'en 1932, dans *Vol à voiles*. Les voyages – probablement imaginaires – du jeune Blaise avec Rogovine son « patron », un Juif de Varsovie, seront fréquemment évoqués dans les Mémoires des années 40. La proximité de ce nom avec celui de Rogojine, le double maléfique de l'« Idiot » de Dostoïevski, le prince Mychkine, tend à faire du voyageur un avatar de ce dernier. Cendrars a souvent marqué son admiration pour ce roman qu'il disait relire en russe une fois par an et auquel *Moravagine* doit beaucoup. Dans sa réponse au questionnaire Marcel Proust, en 1950, il présente « L'Idiot de Dostoïevski » comme son « héros dans la vie réelle »...
11. Capitale de l'Hindoustan, Golconde, aujourd'hui Hyderabad, était réputée pour sa richesse et ses pierres précieuses.
12. Cendrars mêle ici ses lectures de *Michel Strogoff* (1876) et de *Claudius Bombagnac* (1892). Il a souligné à plusieurs reprises combien la découverte de Verne a marqué son enfance (« Le rayon vert » dans *La Vie dangereuse*, 1938; TADA !, p. 159-177).
13. Le Vieux de la montagne, Aladin, commandait à la secte des haschichins que l'usage de la drogue rendait si violents que leur nom, déformé, a donné naissance à « assassins ». Théophile Gautier évoque cette légende orientale dans un de ses contes fantastiques, « Le club des Hachichins ».
14. Moëlle chemin de fer : l'origine de cette expression reste inconnue.
15. Le ferlin est une monnaie ancienne.
16. Il s'agit sans doute des forêts sibériennes, traditionnellement réputées « taciturnes ».
17. Cendrars se souvient peut-être de Gourmont qui écrit dans *Le Latin mystique* : « seule la littérature mystique convient à notre immense fatigue ».
18. Jehanne de France désigne traditionnellement Jeanne d'Arc. Est-ce une façon détournée de se présenter comme un autre Gilles de Rais? Cet assassin d'enfants, qui servira de modèle au Barbe-Bleue de Perrault, avait été, en effet, le compagnon d'armes de Jeanne. La mort de son amie russe Hélène, brûlée vive à Saint-Petersbourg en juin 1907, avait provoqué chez le jeune Freddy des réactions contradictoires : un fort sentiment de culpabilité mais aussi la conviction exaltée de disposer d'un pouvoir maléfique, qu'il rejettera par la suite sur son double noir, Moravagine. Bien plus tard, Cendrars mettra en scène l'amitié de Jeanne

et Gilles dans *Gilles de Rais*, une des pièces radiophoniques réunies dans *Films sans images* (1959).

19. 1957 : « harmonica » est remplacé par « accordéon ».
20. 1957 : « mauvaises cloches » est remplacé par « sonnailles ».
21. Allusion probable à *La Mort d'Ivan Illitch* (1886) de Léon Tolstoï (1828-1910).
22. Cendrars a corrigé sur épreuves le vers suivant : « Et au bout du voyage c'est terrible d'être un homme et une femme » (*Le Transsibérien*, Seghers, 1957).
23. L'île indonésienne de Célèbes a la réputation de ressembler à un...
K. Mauvaise transcription de Cendrars ou jeu de mots à déchiffrer ?
24. Le voyage au Mexique du peintre Henri Rousseau (1844-1910) dit le Douanier était une légende complaisamment entretenue par ses amis, notamment Apollinaire.
25. Le colibri est un oiseau cher à Cendrars qui le célébrera encore dans « La Tour Eiffel sidérale », dernière partie du *Lotissement du ciel* (1949; TADA 12).
26. Souvenir de *Zone* d'Apollinaire qui s'ouvre sur un long éloge de l'aviation ?
27. Au cours de la Saint-Barthélemy, le 23 août 1572, les protestants furent massacrés sur l'ordre de Charles IX poussé par sa mère Catherine de Médicis. Le signal du massacre fut donné par les cloches de Saint-Germain-l'Auxerrois, près du Louvre.
28. *Bruges-la-Morte* : roman de l'écrivain symboliste belge Georges Rodenbach (1892) dont *Le Panama* citera un autre titre, *Les Vies encloses*.
29. Paquebot réputé insubmersible, le *Titanic* heurta un iceberg au cours de son premier voyage, le 14 avril 1912, et son naufrage provoqua la mort de plus de 1 500 passagers.
30. Le peintre russe Marc Chagall (1887-1985), installé à Paris en 1910, a raconté dans *Ma Vie*, un livre de souvenirs, comment il s'est lié d'amitié avec Cendrars qui lui rendait visite dans son atelier de la Ruche, passage de Dantzig. Le poète lui a consacré le 4^e – et double – poème des *Dix-neuf poèmes élastiques*. Un portrait du poète par le peintre a malheureusement disparu. Après la Grande Guerre, ils se sont perdus de vue.
31. Cendrars cite les deux vers qui ouvrent la 5^e séquence de *Fiançailles*, dans *Alcools* (1913).
32. Le général Kouroupatkine (1848-1925) commandait l'armée russe de Mantchourie pendant la guerre de 1904-1905.
33. La traversée du lac Baïkal était assurée auparavant par des ferry-boats. Le contournement terrestre, très difficile, est enfin achevé en 1902, date qui s'accorde à nouveau mal avec le séjour russe de Freddy Sauser comme avec le poème.
34. « J'ai vu » : souvenir du *Bateau ivre* d'Arthur Rimbaud où cette formule

est reprise en anaphore. La réminiscence est signalée avec humour puisque, au terme de la séquence, les trains disparaissent « Dans la direction de Port-Arthur »...

35. Talga = sans doute pour Taïga.
36. Depuis *DME* : « pourchassées ».
37. Allusion peut-être à ses relations avec la mystérieuse Hélène.
Sur les épreuves corrigées de 1913, Cendrars, *de sa main gauche*, a remplacé en 1957 « qui venait le soir dans mon lit » par « qui me versait le thé dans ma chambre »... (*Le Transsibérien*, Seghers, 1957).
1957 : « Le magasin du père » remplace « le magasin ».
38. Parallèlement à son poème, Cendrars a écrit pour l'éditeur Eugène Figuière un essai sur *Rimski-Korsakov et les Maîtres de la musique russe*, qui ne paraîtra pas mais sera repris dans les n° 17 et 18 de *La Renaissance politique, littéraire, économique* en 1919. Modeste Moussorgsky (1839-1881) y est présenté comme « le musicien le plus génial de la Russie » et « le Dostoïewsky de la musique ».
39. Le compositeur autrichien Hugo Wolf (1860-1903) est célèbre pour ses lieder sur des poèmes de Mörrike et de Goethe. Après une carrière brève et sans succès, il est mort fou.
40. Poète et dramaturge belge à la longue, glorieuse et très diverse carrière, Maurice Maeterlinck (1862-1949) reste pour beaucoup l'auteur symboliste des *Serres chaudes* (1889) et surtout de *Pelléas et Mélisande* (1892), sa pièce la plus célèbre dont Debussy a fait un opéra. Il a reçu le prix Nobel en 1911. Sa « prose hésitante, monotone » conduit Freddy à voir en lui « un écrivain russe » (*Inédits secrets, op. cit.*, p. 154)
41. Depuis *DME* : « Jaune la fière couleur de la France à l'Étranger. » Jaune est la couverture des livres du Mercure de France, l'éditeur en particulier de Gourmont.
42. Cette liste de femmes aimées fait écho aux « mille et trois » clochers du début du poème. Bella est sans doute Bella Bender, une cousine de Féla Poznanska (voir note suivante). Agnès Hall, à qui *Les Pâques* sont dédiées, est la femme de Georges Sauser, frère aîné du poète. Catherine et « la mère de mon fils en Italie » n'ont pas encore été identifiées. (Odilon, fils aîné de Cendrars et Féla, est né le 9 avril 1914, bien après le poème.)
43. Sans doute Féla Poznanska, que Freddy avait rencontrée à l'université de Berne en 1909 et qui, fin 1911, l'invite à la rejoindre à New York. Au cours d'une permission pendant la Grande Guerre, le 16 septembre 1914, il épouse celle qui sera la mère de ses trois enfants. Après sa rencontre avec Raymone Duchâteau, le 27 octobre 1917, il se sépare peu à peu de sa famille pour vivre seul.
44. À partir de *DME*, insertion de « Jeanne » entre ce vers et le suivant.
45. *Le Lapin agile* est un célèbre cabaret de Montmartre, rue des Saules, qui doit son enseigne à un calembour : le peintre André Gill avait peint sur

- sa façade, en 1880, un lapin sortant d'une casserole, une bouteille à la main. Ce cabaret sert de cadre au roman de Pierre Mac Orlan, *Le Quai des Brumes*, en 1927.
46. La Tour unique est la tour Eiffel, érigée sur le Champ de Mars à Paris pour l'Exposition universelle de 1889. Dans l'édition originale, au bas des compositions de Sonia Delaunay, elle est peinte en rouge, entourée de la Grande Roue peinte en orange. Construite pour l'Exposition universelle de 1900, celle-ci sera démontée. Le Grand Gibet renvoie au gibet de Montfaucon, où depuis le XIII^e siècle la justice du roi faisait exposer le corps des suppliciés. Rendu célèbre grâce à François Villon, le Grand Gibet se trouvait près du canal Saint-Martin et de la rue de la Grange-aux-Belles. Il a été détruit en 1760. Cendrars a également consacré à la tour Eiffel le 2^e des *Dix-neuf poèmes élastiques*.
 47. Cette présentation par Cendrars de son poème a été publiée dans la revue berlinoise *Der Sturm* (n° 184/185, novembre 1913), que dirigeait Herwarth Walden et dans laquelle ont également paru plusieurs des *Poèmes élastiques*.
 48. À la fin de 1912, Cendrars avait réuni une bibliographie en vue d'un ouvrage sur *Les Libertins* qu'il n'écrira pas. Écartant le mot « libertaire », il note : « Je choisis *libertin* : celui qui vit dans la liberté de penser et surtout de *sentir*, et j'accepte le sens méprisant qui est, au moins, franchement sexuel. » (*Inédits secrets*, Le Club Français du Livre, 1969, p. 279-280.)
 49. « Je suis l'autre/Trop sensible » venait d'écrire Cendrars dans « Journal », daté d'« Août 1913 », le 1^{er} des *Dix-neuf poèmes élastiques* avec lesquels ce texte dialogue en bien des endroits.
 50. « Chante, ô ma langue ». Voir la note 2 des *Pâques*.
 51. Cette description suggère de voir en Jeanne/Jehanne non une compagne réelle du voyageur, mais plutôt « son Ève ». Voir *supra* note 22.
 52. Dans l'argot de l'époque, les apaches sont de mauvais garçons ainsi dénommés par le journaliste Victor Moris (1902) qui faisait allusion à la réputation de cruauté de la tribu indienne.
 53. *Der Sturm* : « coquenard », sans doute par confusion phonique.
 54. Mis bout à bout, les 150 exemplaires prévus auraient atteint une hauteur de 300 mètres.
 55. Passage obscur qui fait peut-être une allusion ironique au poème « Les fenêtres » d'Apollinaire, écrit pour une exposition Robert Delaunay à Berlin, précisément organisée par *Der Sturm*. Ce poème sera repris dans *Calligrammes* en 1918.
 56. Ironique anticipation des débats sur la réalité d'un voyage placé par Cendrars sous l'invocation de Jules Verne et plus discrètement de Rimbaud, mais aussi, plus généralement, sur les libertés que le poète a toujours prises avec l'exactitude des faits.

57. Ce poème – jamais recueilli par le poète – a fait l'objet en 1914 de divers projets d'affiche publicitaire pour les montres Zénith du Locle, dans le Jura suisse, avec des illustrations de Sonia Delaunay à l'aquarelle, au crayon de couleur ou à l'huile. (Voir le catalogue de l'exposition *Sonia & Robert Delaunay*, Bibliothèque nationale, 1977, p. 96-103.)

LE PANAMA

NOTICE

« Moi, je trouve que presque tous tes oncles te ressemblent, tu sais... » Cette remarque complice de Raymone à Cendrars lors d'un dialogue radiophonique sur *Le Panama*, peu de lecteurs hésiteraient à la reprendre à leur compte. Ces oncles-là, les frères de sa mère, sont tous prénommés Alfred selon le même dialogue et ils apparaissent comme autant de doubles du poète ou plutôt comme autant de figures d'identification possibles avec lesquelles, contre lesquelles, entre lesquelles il s'agit pour le jeune homme de se faire une vie. *Le Panama* est le dernier des poèmes qui composent la trilogie des poèmes d'apprentissage de Cendrars, au sens où l'on parle plus habituellement de romans d'apprentissage. Mais la scène entre-temps s'est considérablement multipliée. À l'errance d'une nuit initiatique à New York, à la course d'un train fou à travers la Sibérie, succède cet « inventaire cumulatif du globe » auquel Paul Morand rendra hommage : « Cendrars sorte de Tolstoï du transsibérien, ce huitième oncle, a tout chanté. » Mais ce poème aux dimensions cosmiques est aussi un poème du désarroi intime, rythmé par un refrain nostalgique lancinant. La multiplication des figures de soi est ici au risque de l'éclatement, et si chacun des trois grands poèmes s'achève de façon suspensive, entre repli et attente, la fin du *Panama* apparaît à sa date – juin 1914 – comme une étrange prémonition de ce qui va, cette année-là, bouleverser la vie des hommes et les dispenser d'avoir à se choisir une vie à soi. C'est l'Histoire bientôt qui va permettre au « mauvais poète » de la *Prose* d'aller enfin « jusqu'au bout » et de sortir de l'« ornière d'esthète » où, selon *Bourlinguer*, il allait probablement s'enliser à la suite des poètes et des peintres des *Soirées de Paris*.

La construction du canal de Panama dont l'idée remonte au XVI^e siècle fut l'objet de deux entreprises successives. Le premier projet, français, fut confié par un Congrès international à Ferdinand de Lesseps que le percement du canal de Suez (1859-1869) avait rendu célèbre. La mise en œuvre de ce canal sans écluses entre les deux océans se heurta à de nombreux obstacles naturels (terrains, climat, épidémies) puis financiers qui conduisirent, en 1889, à la mise en liquidation de la Compagnie et à la ruine de 800 000 épargnants. Le scandale politique – le plus important de la III^e République – éclata en 1892, mettant en cause de nombreuses per-

sonnalités parmi lesquelles Clemenceau, et il aboutit l'année suivante à des peines de prison : cinq ans pour Lesseps, alors très âgé, 88 ans, et deux ans pour Gustave Eiffel à qui l'on avait fait appel en 1887 pour un canal à écluses. La sentence sera bientôt cassée pour vice de forme. Il faudra attendre 1903 pour que les États-Unis prennent le relais, d'abord en suscitant en Colombie une révolution qui entraînera l'indépendance du Panama, puis en obtenant de ce nouveau pays la concession de la zone. La construction d'un canal à écluses de 68 km de longueur durera dix ans, de mai 1904 au 3 août 1914, date qui coïncide fâcheusement avec le déclenchement de la Grande Guerre en Europe et empêche Cendrars de se rendre à l'inauguration du canal, comme il s'en prêle l'intention. C'est en 1977 que les États-Unis sous la présidence de Jimmy Carter signeront avec le Panama un traité de restitution. La cérémonie de rétrocession, boycottée par Bill Clinton, aura lieu le 14 décembre 1999 et la souveraineté du Panama sur son canal est rétablie depuis le 31 décembre suivant.

Le Panama ou les aventures de mes sept oncles a été publié en 1918 aux Éditions de la Sirène où Cendrars depuis l'année précédente tenait un rôle de conseiller littéraire auprès du directeur Paul Laffitte (achevé d'imprimer du 15 juin). Raoul Dufy était l'auteur de la couverture en couleurs et le poème était illustré d'un prospectus toujours repris depuis ainsi que de 25 tracés de chemins de fer américains qui disparaîtront de toutes les éditions dès le recueil du *Panama* dans *Du Monde entier*, en 1919, et sont donc à peu près inconnus. L'édition originale est pliée en deux dans le sens de la hauteur comme une carte routière. Le poème était achevé depuis juin 1914 et seule la guerre en a différé la date ainsi que le lieu de publication. Les Archives de Berne possèdent un jeu d'épreuves antérieur à celui de la Sirène, peut-être préparé par Dan. Niestlé qui a édité *La Guerre au Luxembourg* en 1916. Pas de rééditions notables, si ce n'est la traduction anglaise qu'en a proposée John Dos Passos, en 1931, dans *Panama or the adventures of my seven uncles and other poems*, une édition bilingue qu'il a lui-même illustrée d'aquarelles. Cette édition a fait l'objet d'une réimpression en 1994 sous le titre *Voyager avec Cendrars*, avec une préface de Maurice Nadeau et Jean José Marchand par les soins de La Quinzaine littéraire-Louis Vuitton.

Les Archives littéraires de Berne possèdent un ensemble de 7 jeux d'épreuves avec corrections de la main de Cendrars. Le dernier porte le bon à tirer daté du 20 avril 1918 (O 9-10). Mais aucun manuscrit. Il faudra attendre 1986 pour que Charles-Ferdinand Sunier révèle et décrive « Les quatre manuscrits du *Panama* » dont il a retrouvé la trace dans une collection particulière (*Continent Cendrars* n° 1, p. 24-31). L'ensemble a été vendu par Cendrars vers 1919, par l'intermédiaire de son ami S. Kundig, libraire à Genève. Il comprend un précieux manuscrit de travail (Ms 1), présentant de nombreuses variantes, et trois manuscrits de copie, deux de la main droite, un de la main gauche). Cet ensemble apporte de précieuses informations. Contrairement

aux dates qui figurent sur l'édition originale, « Juin 1913-juin 1914 », c'est en octobre 1912 que le poème a été commencé, en parallèle donc avec la *Prose du Transsibérien* dont le rapproche également le premier titre projeté : *Prose du Canal de Panama et de mes sept oncles*.

NOTES

1. C'est à Matachin, au centre de l'isthme, que la première Compagnie française du Panama avait installé ses ateliers de réparation, indique Y. Bozon-Scalzitti qui souligne l'étymologie inquiétante de Matachino : « boucher » en espagnol ou « Chinois mort », ce qui évoque l'hécatombe des Chinois importés par les Américains, en 1850, pour construire le Panama Railroad et qui se suicidèrent en masse (*Revue des Sciences humaines*, n° 216, 1989). Dans son dialogue radiophonique avec Raymone sur *Le Panama*, Cendrars affirme avoir rencontré Edmond Bertrand à Panama – ce qui n'est guère vraisemblable – puis dans un hôtel à Saint-Cloud où le poète était soigné après s'être cassé la jambe et où il écrivait le *Transsibérien*.
2. Ms 1 : « Des livres/Je ne sais pas s'il y a des livres qui traitent du Canal de Panama/Je n'ai jamais consulté les catalogues des bibliothèques/Et je ne lis pas les journaux financiers/Quoique les bulletins de la Bourse soit (*sic*) la seule prière quotidienne. »
Y. Bozon-Scalzitti (article cité) a fait valoir le rôle générateur du titre : Panama, Panne, Paname, Pa n'a Ma, et ses implications dans le roman familial du poète, ainsi que les implications sexuelles de ce « sacré canal ».
3. Ces timbres s'ils ont existé restent toujours à identifier... Avis aux collectionneurs !
4. Cendrars écrit « crach » au lieu de « krach ». Y. Bozon-Scalzitti (même article) interprète ce lapsus, si c'en est un – et ses prolongements homophoniques : crac, crack.
5. Ahasvérus est un des noms du Juif errant de la légende, condamné à marcher éternellement pour avoir refusé au Christ portant sa croix de se reposer devant sa maison.
6. Ms 1 : « Mon père fut faillit (*sic*) /Ma mère pleurait/Et ce soir là je m'aperçus/Que la servante avait les seins bien doux. »
7. Les gymnases sont des lycées. C'est un Suisse qui parle.
8. Avec *L'Or*, en 1925, Cendrars écrira la « merveilleuse histoire du Général Johann August Suter », en exergue de laquelle il place ces deux vers.
9. Ms 1 : « Où aller/Lui non plus ne sait pas où déposer bien qu'il soit sans bagages/À Léopoldville ou à Bethléem.../ Je ne peux plus porter le bagage de ma vie/Je voyage sans bagages/Je reviens d'Amérique... »
Perl : Joseph Perlberg, dit « Beppo », camarade de faculté et confident de Freddy à Berne. C'est lui qui l'a présenté à sa cousine Féla Poznanska, en 1909.

10. C'est sur le *Volturno* que Cendrars est revenu de New York, en juin 1912. Le poème inachevé auquel il a donné ce titre a été écrit pendant le retour.
11. Ms 1 : « Bande joyeuse de boys ».
12. Ms 1 : « Un Américain les doigts tachés d'encre bat la mesure du marteau de la télégraphie sans fil et à sa porte l'on danse dans les pelures d'orange et les boîtes de conserve vides ».
13. Ms 1 : « Le russe révolutionnaire me raconte ses expériences érotiques/Un Hongrois m'a appris le plus gros mot de sa langue/C'est moi qui mène les immigrants de Rotterdam à Bâle ».
14. Ms 1 : « Je téléphonerai à mon consul si vous ne délivrez pas immédiatement un billet de 3^e classe ».
15. Ms 1 : « Et je sors/Comme le Dieu Tangaloo qui tira le monde hors des eaux en pêchant à la ligne. » Cendrars évoquera à nouveau ce mythe cosmogonique polynésien dans le 8^e chapitre de « La Tour Eiffel sidérale » (*Le Lotissement du ciel*, 1949; TADA 12).
16. Ms 1 : « Honolulu, le 1^{er} [(avril) septembre 1887. » C'est le jour de la naissance de Cendrars et le signe discret d'un lien privilégié avec ce troisième oncle.
17. Ms 1 : « Vagabondage spécial », autrement dit : prostitution par racolage.
18. Ms 1 : « Et j'ai appris que tu es convict/Voici ta vie circonscrite telle que celle d'un saint/J'ai envie de tuer quelqu'un au boudin ou avec une gaufre ».
Boudin et gaufre : sans doute ressort à boudin et moule à gaufre.
19. Ms 1 : « Oh mon oncle Jean ».
20. Ms 1 : « Tu n'as aimé que deux choses au monde/Un perroquet/Vert/Et les ongles roses de Son Excellence/On t'a empêché de débarquer ».
21. *Les Vies encloses* : titre d'un recueil de poèmes, paru en 1896, de l'écrivain belge Georges Rodenbach (1855-1898), l'auteur de *Bruges-la-Morte*.
22. Stéganique : néologisme, « hermétique, impénétrable » (cité par Maurice Rheims, *Dictionnaire des mots sauvages*, 1969).
23. Gourmont, le maître à penser du *Mercury de France*, fut aux yeux du jeune Cendrars une sorte de Protée de l'écriture qu'il évoque souvent avec admiration dans ses livres. Cette adresse était également celle de l'éditeur François Bernouard et de sa maison, À la Belle Édition, où Cendrars publie *Profond aujourd'hui* (1917) et *J'ai tué* (1918).
24. Filagore : « corde à l'usage des emballeurs dite aussi seizaine » (*Dictionnaire général de la langue française* d'Hatzfeld et Darmesteter).
25. D'après les souvenirs de Georges Sauser-Hall, le frère aîné du poète, la famille Sauser a vécu à Naples du 26 septembre 1894 au mois de mars 1896. Cendrars évoquera longuement ce séjour dans « Gênes », un des récits de *Bourlinguer* (1948; TADA 9, p. 93-257).

26. Les quatre vers précédents sont absents du ms original.
27. Ms 1 : « Tu as toujours été partout où il se passait quelque chose/[...] tes services/C'est une faveur/Tu es le maître de ton art/Et tu sers au monde des plats car la renommée d'un hôtel dépend de son chef de cuisine/Et tes menus inspirent les poètes nouveaux ».
28. Ces trois vers reviennent en leitmotiv chez Cendrars, dans « La Tête » (18^e Poème élastique, daté de juillet 1914), dans le poème « Pour Csaky » et dans un « Dialogue sur la sculpture » – à la manière des *Dialogues des amateurs* de Gourmont – daté de juin 1914 et révélé par les *Inédits secrets* (p. 388-394).
29. Ms 1 : « Et voici une affiche grande ouverte et qui crie/Plus grande que toi et moi ».
30. Dans le Livre de Daniel, Hananie, Mizaël et Azarie sont de jeunes Juifs captifs de Nabuchodonosor à Babylone qui, pour avoir refusé de s'incliner devant une statue d'or, ont été précipités dans une fournaise. Un ange vient les protéger des flammes ce qui convainc Nabuchodonosor de la grandeur de leur Dieu.
31. Ms 1 : « Naphtaly Michel Azarie/Ô merveilleuse réclame/Adam'Express Co/Derrière l'opéra/Il faut jouer à saute-mouton/À la brebis qui paise (*sic*)/La femme est un tremplin un autobus qui passe/Le beau joujou-réclame/En route! »
32. *Siméon, Siméon* : une chanson de l'époque, selon J.-P. Goldenstein.
33. Ms 1 : « Pour retomber de l'autre côté du monde/San Francisco/Exposition 1915/Attention!/Grand luxe/À louer un poète de marque/Blaise Cendrars qui voudrait se rendre à l'Inauguration du Panama/On traite à forfait/Bon guide/Toute garantie Pas d'en-nuis ».
34. Ms 1 : « Le musicien allemand m'emprunte une paire de gants ».
35. Ms 1 : « Il avait une queue de poisson et te faisait des signes/Et tu t'es enfui dans les montagnes/Cette nuit même/En hurlant comme un chimpanzé blessé »
36. 1919 : ce vers est remplacé par : « Les étalons s'enculent ».
37. Sur ces « belles histoires », de même que sur « stéganiques » et « Filagore, seizaine », Yvette Bozon-Scalzitti a apporté d'utiles précisions dans *Feuilles de route* (n° 9, 1983). Le *Nachtbüchlein* de Valentin Schumann est un recueil d'histoires amusantes et de farces (1559). Shalom Aleichem (1859-1916), conteur d'histoires yiddish, était admiré de Chagall qui l'a peut-être fait lire à Cendrars. Le *Tarif des putains de Venise* est un opuscule attribué à l'Arétin auquel Cendrars consacrera une pièce radio-phonique en 1957, et qu'il a peut-être découvert grâce à Apollinaire, de même que le livre du navigateur hollandais Jan Janszoon Struys, paru à Amsterdam en 1676. *Les Vies de saints* du R.P. Simon Martin (1645), complétées par le R.P. François Giry (1683), ont été souvent rééditées

- à la fin du XIX^e sous le titre *La Vie des saints*. Le *Cymbalum mundi* au titre énigmatique regroupe quatre dialogues de Bonaventure des Périers (1537). Quant au *Crocodile* de Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu (1799), c'est un « poème épico-magique en 102 chants ».
38. Maggi et Byrrh, deux marques commerciales, désignent respectivement une soupe et un apéritif.
39. Ms 1 : « ... par l'entreprise française/Ce canal de Panama/Que vous chérissez tant/Il y a encore bien d'autres cadavres vivants/Des témoignages/Le palmier qui pousse dans la banne d'une grue chargée d'orchidées ».
40. Cendrars citera dans *Rhum* (1930) les six vers qui précèdent à titre de témoignage personnel sur le terrain...
41. Ms 1 : « ... le gazomètre défoncé/Les conduites d'eaux envahies par les anguilles fourmis/Toute la machinerie des pompes arrêtée pour toujours par l'invasion des chenilles ».
42. Ms 1 : « Tous les ans vous changez la porte de votre bar, couverte des signatures de ceux qui passèrent chez vous/Ces 32 portes quel témoignage/Sacré canal/Que vous chérissez tant/(Dernier Français du Panama) (biffé).
43. À « l'A B C de la vie » font écho « l'A B C du monde » de « Bombay-Express », 11^e des *Dix-neuf Poèmes élastiques* ou encore *L'A B C du cinéma*. À l'éloge de l'alphabet s'ajoute peut-être une dédicace à soi-même : *À Blaise Cendrars*.
44. Ms 1 : « J'ai la voie lactée autour du cou/Lunettes de chauffeur/Les deux mappemondes de 2 hémisphères sur les yeux/[Le soleil la lune]/À toute vitesse ».
45. Ms 1 : « Dès que j'aurai [un peu d'argent] le temps de faire quelques économies je prendrai part au rallye aérien/J'ai rencontré Moravagine quand j'étais étudiant en médecine/Sirène/Je serai le premier aviateur qui traversera l'Atlantique en aéro/Il n'y a plus de pannes/Je veux vivre désormais/J'ai réservé ma place dans le premier train qui passera dans le tunnel sous la Manche/Sirène/Je suis le premier aviateur qui traversera l'Atlantique en aéro/400 millions »
- Ce passage biffé confirme que Moravagine hante déjà Cendrars avant la guerre et apporte une précision inédite sur leur rencontre. Selon le « Pro domo » ajouté par Cendrars à *Moravagine* en 1957, l'histoire des neuf cent millions était l'un des 18 volumes qui aurait dû composer *Le Roi des Aïrs*, première version des aventures de *Moravagine*. Ce volume devait paraître dans un numéro spécial de la revue *Montjoie !* en août 1914, numéro qui fut imprimé mais ne sortit pas à cause de la guerre.
46. Ms 1 : « J'ai vu [ton] tous les visages et j'ai peur des boîtes aux lettres dans lesquelles ont glissé mes inquiétudes/Les villes sont des ventres/Je ne suis plus les voies/Lignes/Canaux/Câbles/Ni les ponts suspendus ! »

47. Une des brasseries du boulevard Montparnasse où se réunissent alors artistes et écrivains, en face du *Dôme*.
48. Ms 1 : « J'attends et je m'envole ».
49. Ms 1 : « Saint-Cloud, Sèvres, Montmorency, Courbevoie, Bougival, Rueil, Montrouge, Saint-Denis, Vincennes, Forges en Bière ». Méréville – que Cendrars découvre en 1917 – ne figure pas encore dans la liste.
50. Ms 1 : « Forges, le 26 juin 1914 ».

DIX-NEUF POÈMES ÉLASTIQUES

NOTICE

Avec les *Dix-neuf poèmes élastiques* commence la collaboration de Cendrars et de René Hilsun (1895-1990) qu'une forte amitié liera pendant une douzaine d'années. Condisciple d'André Breton au lycée Condorcet, Hilsun avait participé à la création de la revue *Littérature* en 1919, et, la même année, il fonde les éditions du Sans Pareil pour publier ses amis, les futurs surréalistes. C'est en 1918, dans la librairie d'Adrienne Monnier, rue de l'Odéon, qu'il rencontre Cendrars. Accord est bientôt conclu pour la publication des *Dix-neuf poèmes élastiques*, dont l'achevé d'imprimer est du 15 août 1919, comme n° 4 de la « Collection de Littérature », avec un portrait de l'auteur par Modigliani en frontispice, et un second pour le tirage de tête. Hilsun publiera cinq autres livres en édition originale de celui qu'il tient, dans les années vingt, pour « son auteur » : *Feuilles de route I. Le Formose* (1924), *L'Eubage* (1926), *Le Plan de l'Aiguille* (1929), *Petits contes nègres pour les enfants des Blancs* (1929), *Les Confessions de Dan Yack* (1929), *Comment les Blancs sont d'anciens Noirs* (1930). S'y ajoutent une recouvrure en 1927 de l'*Anthologie nègre* publiée à La Sirène et l'éphémère direction de la collection « Les Têtes brûlées » qui ne sortira que deux titres, *Feu le Lieutenant Bringolf* (1930) et *Al Capone le balafre* (1931). La difficulté chronique qu'avait Cendrars à tenir ses promesses d'écriture finira par les séparer. Les éditions du Sans Pareil disparaîtront en 1935 et, après la Seconde Guerre mondiale, Hilsun deviendra un des directeurs des Éditions Sociales, dans la mouvance du Parti communiste.

Seize des *Dix-neuf poèmes élastiques* avaient fait l'objet de publications préoriginales dans l'avant-guerre, en France, en Allemagne, en Italie, en Suisse et aux Pays-Bas. Dix-huit d'entre eux ont été écrits entre 1913 et 1914, et donc de la main droite. L'achevé d'imprimer est du 15 août. La plaquette se termine sur une « Notule d'histoire littéraire/(1912-1914) » à la tonalité curieusement désenchantée :

Nés à l'occasion d'une rencontre, d'une amitié, d'un tableau, d'une polémique ou d'une lecture, les quelques poèmes qui précèdent appartiennent au genre si décrié des poèmes de circonstance. À l'exception de deux ou trois d'entre eux, ils ont été publiés par des revues étrangères ; le Mercure de France,

Vers et Prose, Les Soirées de Paris et Poème et Drame, *c'est-à-dire les aînés, les poètes déjà classés et la soi-disant avant-garde refusaient ma collaboration. C'est qu'à ce moment-là, il ne faisait pas bon, en France, d'être un jeune authentique parmi « les jeunes ».*/B. C.

En 1919, *Dix-neuf poèmes élastiques* témoigne d'une modernité – celle d'avant-guerre -- qui n'est plus celle de Cendrars quand il les réunit. Il est désormais requis par le cinéma, en compagnie d'Abel Gance, et les proses poétiques, *Profond aujourd'hui* (1917), *J'ai tué* (1918), *La Fin du monde filmée par l'Ange Notre-Dame* (1919). Cendrars se dissocie nettement de cette poétique « élastique » dans une lettre à Jean Epstein, le futur cinéaste, publiée en postface à l'essai de celui-ci, *La Poésie d'aujourd'hui/Un nouvel état d'intelligence* (La Sirène, 1921). Cette prise de position peu connue a valeur de manifeste :

Lettre de Blaise CENDRARS à Jean EPSTEIN

JEAN EPSTEIN, vous tracez la psychose générale d'une fin de génération plutôt que celle plus évoluée de quelques-uns d'entre nous qui ont déjà franchi l'étape que vous indiquez. Vous nous voyez de dos, et comme ces fantassins auxquels on cousait un carré de drap blanc sur les épaules, nous franchissons le but prévu et recevons un peu nos propres obus sur le citron. Marquez-vous bien la fin de l'ancienne crise et le début de la nouvelle ? C'est très important, vous le verrez de plus en plus.

*Brisure nette. Nouveau départ direct sur ligne d'acier.
Il y a l'époque : Tango, Ballets russes, cubisme, Mallarmé,
bolchevisme intellectuel, insanité.*

Puis la guerre : un vide.

*Puis l'époque : construction, simultanéisme, affirmation.
Calicot : Rimbaud : changement de propriétaire. Affiches. La
façade des maisons mangées par les lettres. La rue enjambée
par le mot. La machine moderne dont l'homme sait se passer.
Bolchevisme en action. Monde.*

Vous êtes le premier à avoir dit des choses justes et sensées sur la poésie d'aujourd'hui, vous ne faites pas de politique et vous mêlez les cartes de tous ces messieurs les militants des Lettres. Comme vous faites le point sur des quantités de gens et que vous rectifiez sans cesse le diaphragme, on ne les voit plus

à l'échelle et dans cette triste lumière que répandent habituellement les revues.

C'est pourquoi une nouvelle façon d'être et de sentir peut s'apprendre dans votre livre.

Blaise CENDRARS

Nice, 1920

Dix-neuf poèmes élastiques est jusqu'ici le seul recueil de Cendrars qui ait fait l'objet d'une édition critique, établie et commentée par Jean-Pierre Goldenstein, qui met l'accent sur la volonté d'illisibilité qui caractérise ces poèmes-limites (*Méridiens Klincksieck*, 1986). On se référera utilement à cette étude auquel les notes qui suivent renvoient souvent.

Nous suivons le texte de l'édition originale.

NOTES

1. Cendrars comptait parmi « ses » peintres Amedeo Modigliani (1884-1920), rencontré dès l'avant-guerre sans doute à La Ruche. Modigliani a laissé de son ami poète une dizaine de portraits (dessins, huiles). Paradoxalement, le seul poème de Cendrars qui lui rende hommage est absent du recueil.
2. Publication préoriginale (Préo) : *Les Soirées de Paris*, n° 23, 15 avril 1914.
3. Il s'agit bien entendu des *Pâques*. Le « dernier poème » est sans doute la *Prose du Transsibérien*, publié à l'automne 1913, mais déjà achevé en août. Cendrars ne prend pas en compte ses « poèmes élastiques ».
4. Préo : « J'ai même voulu peindre ». Cendrars racontera dans *Le Lotissement du ciel* qu'il s'était cassé la jambe, au printemps de 1913, en descendant de voiture et que pendant les vingt-huit jours de son hospitalisation dans un hôtel de Saint-Cloud, il s'était mis à la peinture, à raison d'un tableau par jour. Certaines de ces toiles sont conservées et la plus connue d'entre elles, « Le bateau ivre », fait songer à Surville en clignant vers Rimbaud.
5. Vers absent de la Préo.
6. « Je suis l'autre » : sur cette citation de Nerval voir la préface au présent volume.
7. Poème publié sous le titre « La Tour » dans la revue berlinoise *Der Sturm*, n° 184-185, en novembre 1913.
8. On ne sait rien d'un séjour de Cendrars à Castellamare, près de Naples, en 1910. Mais la famille Sausser a bien effectué, du 26 septembre 1894 à mars 1896, un séjour à Naples dont « Gênes » évoque le souvenir dans *Bourlinguer* (1948). L'explosion que célèbre « Tour » sous un brouillage

- de références serait-elle celle de la puberté surprenant le jeune Freddy lors de ce séjour napolitain ?
9. Jean-Pierre Brisset (1857-1923) : « fou littéraire » qui, à force de glissements verbaux et de calembours, entendit démontrer dans *La Grammaire logique* (1883) que l'homme descend de la grenouille. Il connut son heure de gloire en 1913 quand il fut élu Prince des penseurs, à l'initiative de Jules Romains. Ses *Œuvres complètes* ont été rééditées aux Presses du réel par Marc Décimo (2001).
 10. « Lignum Crucis » : bois de la croix.
 11. La tour Eiffel a été construite pour l'Exposition universelle de 1889.
 12. Joseph Bonnot (1876-1912) : chef d'une bande anarchiste qui utilisait l'automobile pour ses attaques de banque. Il fut tué par la police après un siège. Cendrars, qui manifestait à cette époque des sympathies anarchistes, emprunta à un des complices de Bonnot, Callemain, le surnom de Raymond-la-Science pour le donner au narrateur de *Moravagine*.
 13. James Cook (1728-1779), navigateur anglais que ses explorations de l'océan Pacifique et ses relations de voyages ont rendu célèbre.
 14. C'est chez Apollinaire que Cendrars a rencontré, à la fin de 1912, Robert Delaunay (1885-1941) et sa femme Sonia (1885-1979) qui devinrent bientôt des amis très proches. Robert consacra à la représentation de la tour Eiffel de nombreuses toiles surtout entre 1909 et 1912. Cendrars reviendra sur « le drame que fut pour Robert Delaunay sa lutte avec la tour Eiffel » dans « La Tour Eiffel », une des « Modernités » recueillies dans *Aujourd'hui* (1931 ; TADA 11), puis dans le chapitre VII de « La Tour Eiffel sidérale » (*Le Lotissement du ciel* ; TADA 12).
 15. Tour de passe-passe final entre les deux genres ou les deux sexes du mot tour.
 16. *Der Sturm*, n° 194-195, janvier 1914.
 17. Ernest Georges Cochon qui s'occupait de loger les sans-abri à Paris eut maille à partir avec les forces de l'ordre qui l'assiégèrent en 1913 (voir J.-P. Goldenstein, p. 38).
 18. C'est rue de Bucy que se trouvait le café *Aux cinq coins*.
 19. Peintre florentin du XIII^e siècle Cimabue, pseudonyme de Cenni di Pepi, est considéré comme le maître de Giotto et l'initiateur de la peinture italienne.
 20. Ce double poème élastique a été publié dans *Der Sturm*, n° 198-199, février 1914 sous le titre général « Marc Chagall », la seconde partie étant déjà intitulée « Atelier ». On le rapprochera du poème en prose « La pitié », daté de 1912, initialement intitulé lui aussi « Marc Chagall » et qui le recoupe en plusieurs endroits. Voir *supra* p. 321.
 21. Dans le XV^e arr. de Paris, au 2, passage de Dantzig, à côté des abattoirs de Vaugirard (aujourd'hui détruits), la Ruche est une cité d'artistes fondée par le sculpteur Alfred Boucher, en 1902, dans une rotonde qui pro-

- venait de la récente Exposition universelle. En accueillant dans ses « alvéoles, entre autres "abeilles", Léger, Chagall, Kisling, Modigliani, Soutine, Csaky, Zadkine, Archipenko », elle a été « le creuset de l'École de Paris » (Jeanine Warnod, *La Ruche & Montparnasse*, Weber, 1978).
22. Dans l'œuvre de Cendrars, c'est la première mention de Fernand Léger (1881-1955) qui deviendra son meilleur ami parmi les peintres avant qu'une brouille ne les sépare pour des raisons obscures – peut-être d'ordre idéologique – pendant une vingtaine d'années. Ils se retrouveront grâce à l'entremise de Pierre Seghers au début des années 50. Ils ont réalisé ensemble quelques-uns de leurs plus beaux livres : *J'ai tué* (1918), *La Fin du monde filmée par l'Ange Notre-Dame* (1919), *Paris, ma ville* (1987, posthume).
 23. Félix Élie Tobene, peintre français, né en 1880, tenté un moment par le cubisme (Goldenstein, p. 47).
 24. Pétrus Borel (1809-1859), dit (et qui s'est dit) le lycanthrope, c'est-à-dire le loup-garou, est un petit romantique dont Baudelaire appréciait particulièrement *Champavert/Contes immoraux* (1933).
 25. Cendrars rééditera *Les Chants de Maldoror* de Lautréamont (1868, 1874) à La Sirène, en 1920, avec une préface de Gourmont. Il souligne volontiers qu'il a redécouvert et fait redécouvrir ce livre avant les surréalistes.
 26. « Délectation morose » : euphémisme pour onanisme chez Cendrars.
 27. Zina est une des sœurs de Chagall.
 28. 1957 : « (Nous avons beaucoup parlé d'elle) ».
 29. Vers absent de la Préo.
 30. *Montjoie !*, n° 1-2, janvier-février 1914.
 31. « vagabondage spécial » : voir *supra* note 17 du *Panama*.
 32. Allusion aux *Poésies d'A.O. Barnabooth*, publiées d'abord comme *Poèmes par un riche amateur* (1908) avant d'être remaniées et signées par Valéry Larbaud (1913), en particulier « Ode » et « Ma Muse ».
 33. Ce poème a été publié – « sans autorisation » précise Cendrars – dans le catalogue de l'exposition Sonia Delaunay à Stockholm, en 1916. Cendrars est très lié aux Delaunay surtout depuis la *Prose du Transsibérien* (1913). Sur le manuscrit de la BNF, le poème est intitulé « Première robe simultanée » et daté « 21 février 1914 ». C'est dès 1913, et surtout à partir de 1922, que Sonia Delaunay s'applique à transposer ses découvertes picturales dans le domaine de la mode et de la décoration. En mars 1919, le poème a été repris dans le n° 1 de *Littérature*, la revue d'Aragon, Breton et Soupault, qui publie encore Cendrars à trois reprises cette année-là avant un virage dada, en 1920, qui va le séparer des « trois mousquetaires ».
 34. La phrénologie est l'« étude du caractère, des facultés dominantes d'un individu, d'après la forme de son crâne » (*Petit Robert*).

35. Fréquenté par les étudiants, le bal Bullier avait été fondé en 1838, en haut de l'avenue de l'Observatoire, puis transformé en 1843 par Bullier, son propriétaire. C'est avant-guerre un rendez-vous à la mode pour les artistes de Montparnasse et il apparaît sur un des dessins de Kisling illustrant *La Guerre au Luxembourg*. Il disparaîtra entre les deux guerres.
36. Le poème est intitulé « Apollinaire » lors de sa publication préoriginale dans *Montjoie!*, n° 4-5-6, avril-juin 1914. Repris sous le titre « Guillaume Apollinaire » dans la revue franco-catalane *L'Instant*, n° 6, en décembre 1918, après la mort de ce poète.
37. « *Julie ou j'ai perdu ma rose* » : paraphrase d'un roman érotique du XIX^e siècle.
38. Henri Rousseau (1844-1910), dit le Douanier, célèbre peintre naïf, ami d'Apollinaire dont il a fait le portrait. Cendrars qui l'évoque dans la *Prose du Transsibérien* lui a consacré un article dans *Der Sturm* (n° 178-179, septembre 1913; *Inédits secrets*, p. 292-294).
39. Calendrier d'une remarquable insolence qui fait entendre que la France compte deux poètes depuis 1912, date de l'installation de Cendrars et de la parution des *Pâques* et donne à cet hommage à Apollinaire la forme d'une d'épithète!... Tout le poème manifeste à l'égard de l'aîné admiré et décrié une ambivalence que corroborent bien des textes ou des déclarations souvent réticentes ou insinuantes de Cendrars.
40. *Montjoie!*, n° 4-5-6, avril-mai-juin 1914.
41. Ricciotto Canudo (1877-1923) : écrivain italien installé en France, signataire avec Blaise Cendrars de l'Appel invitant, à la déclaration de guerre, les étrangers amis de la France à s'engager. Directeur de la revue *Montjoie!*, « organe de l'Impérialisme artistique français » (1913-1914) et inventeur de l'expression 7^e art pour désigner le cinéma, auteur du roman *Les Transplantés* (1913) dont Cendrars s'est souvenu dans *Moravagine* (1926; TADA 7).
42. « Montjoie! » : cri de guerre des rois de France, dont Canudo en 1913 a fait le titre – belliqueux – de sa revue qu'il voulait « cérébriste », précisant : « cela veut dire sensuel et cérébral tout à la fois. »
43. Paru « sans autorisation », précise Cendrars, dans *Cabaret Voltaire*, Zurich, mai 1916.
44. Préo : à la ligne : « Comme dans le manifeste futuriste signé Apollinaire. » Il s'agit de *L'Antitradition futuriste/Manifeste-synthèse*, daté du 29 juin 1913, dont Cendrars a dénoncé par ailleurs l'esprit d'amalgame dans une parodie violente restée inédite.
45. Jean Bodin (1530-1586), magistrat, procureur du roi au bailliage et siège présidial de Laon où il a eu à connaître plusieurs affaires de sorcellerie. Son livre *De la démonomanie des sorciers* (1580) a connu un grand succès.

46. 1944 : « R. » Cette simple initiale efface alors le nom de Ludwig Rubiner (1881-1920), poète expressionniste allemand, qui faisait partie du groupe de *Die Aktion* à Berlin. Son drame, *Les Non-violents* (1917-1918) fait de lui le principal représentant du courant pacifiste à l'intérieur du groupe. Selon *Une nuit dans la forêt* (1929), il aurait révélé à Cendrars les vers de Nietzsche qui commentent par avance le symbolisme de son pseudonyme.
47. Aucune prépublication.
48. J.-P. Goldenstein a retrouvé l'article utilisé par Cendrars pour un collage qui annonce ceux de *Kodak* (*op. cit.*, p. 74).
49. *Album-catalogue de l'exposition André Derain*, ouverte du 15 au 21 octobre 1916, à la Galerie Paul Guillaume, Art moderne et antique, 16, avenue de Villiers, Paris.
50. Pietro Mascagni (1863-1945) est devenu célèbre grâce à son opéra *Cavalleria Rusticana* (1890) qui, inspiré d'un drame de Giovanni Verga, inaugure l'école vériste.
51. Préo : « Et l'art et les ânestristes/Et les barrières et les ponts/Et les trombones et les pistons »
52. L'espéranto : langue artificielle élaborée par Zamenhof (1859-1917), médecin et philologue russe, dans un esprit de réconciliation universelle.
53. Il s'agit d'Odilon, dit Odi, le fils aîné de Cendrars, né le 9 avril 1914, à Paris, et ainsi baptisé en hommage au peintre Odilon Redon.
54. Les trois vers qui précèdent sont absents de la Préo.
1944 : « ma mère » est remplacé par « sa mère ».
55. Voir *supra* note 43 du *Panama*.
56. Paru à Rome dans la revue *Avanscoperta*, n° 2, 25 février 1917. Titre énigmatique dont on ne sait, selon Goldenstein, s'il renvoie au *Fiat!* de la création du monde, à la célèbre Fabbrica Italiana Automobili Torino ou à un acronyme secret puisque le poète s'adresse à sa femme F (éla), après la naissance d'Odilon.
57. Louis Blériot (1872-1936) : aviateur et constructeur d'avions qui, le premier, a traversé la Manche le 25 juillet 1909. Robert Delaunay l'a célébré, en février 1914, en peignant un monumental *Hommage à Blériot*.
58. *Les Soirées de Paris*, n° 26/27, juillet-août 1914. *Aux cinq coins* était le nom d'un café situé à l'angle de la rue de Buci et de l'Ancienne-Comédie, et ouvrait sur cinq rues. Voir *supra* note 18.
59. « Je suis mûr » : Je suis ivre.
60. Aucune prépublication.
61. Roger de la Fresnaye (1885-1925) : peintre français d'abord influencé par Cézanne, il se rapproche ensuite du cubisme. Cendrars a pu voir ses toiles à l'exposition de la Section d'or, à la galerie de la Boétie, le 10 octobre 1912. Avec Léger, Chagall et Modigliani, il le compte parmi

- « ses » peintres dans « La Tour Eiffel sidérale » (7^e chapitre », 3^e partie du *Lotissement du ciel* (1949; TADA 12).
62. *Les Soirées de Paris*, n° 25, 15 juin 1914. Les 32 volumes de *Fantômas* ont été publiés, entre septembre 1911 et septembre 1913, par Pierre Souvestre (1874-1914) et Marcel Allain (1885-1969), avec un égal succès auprès du grand public et auprès des écrivains (Apollinaire, Max Jacob, Cocteau, plus tard Desnos).
63. Le père Moche est une des identités de l'insaisissable Fantômas (J.-P. Goldenstein).
64. De septembre 1904 à janvier 1907, le jeune Freddy Sauser a séjourné à Saint-Petersbourg où ses parents l'avaient envoyé en apprentissage. Il y retourne en 1911 avant de se rendre à New York.
65. Cendrars se sert du nom de Barzum, personnage de *Fantômas*, pour tourner en ridicule Henri-Martin Barzun qui lui conteste alors le droit d'utiliser pour la *Prose du Transsibérien* le mot de « simultané ».
66. *Les Soirées de Paris*, juillet-août 1914, n° 26-27.
67. Préo : « Premier poème sans métaphores sans images/Simples nouvelles. »
68. Vers absent de la Préo.
69. *Les Soirées de Paris*, juillet-août 1914, n° 26-27.
Le poème démarque un livre de John Marin, *Histoire des Naturels des îles Tonga ou des Amis, situées dans l'Océan Pacifique depuis leur découverte par le capitaine Cook* (1817), comme l'a montré J.-P. Goldenstein.
70. Préo : « Il y a les descriptions de paysages/Les récits des événements passés. »
71. Préo : « enlevées ».
72. Préo « sans autorisation » (précise Cendrars) dans *De Stijl*, n° 10, Leiden, août 1918.
73. Voir *supra* la note 28 du *Panama*.
74. Alexandre Archipenko (1887-1964) : sculpteur russe, né à Kiev. À Paris dès 1908, il participe à l'exposition de la Section d'or à laquelle assiste Cendrars, le 10 octobre 1912. Le poème doit son titre à une sculpture homonyme.
75. Préo : « Nœuf », coquille ou mot-valise qui disparaît de l'édition originale.
76. Seul poème élastique écrit après la guerre et de la main gauche, « Construction » est l'un de ceux qui ont été le plus souvent reproduits dans des hommages à Léger, notamment en fac similé dans *Les Constructeurs* (Paris, Falaize, 1951).
77. Cendrars a rencontré Fernand Léger (1881-1955) dès l'avant-guerre.
78. Est-ce le portrait qui figure en frontispice de la 2^e édition de *J'ai tué*, comme l'estime Goldenstein ? Plus vraisemblablement, il s'agit du portrait « en couleurs fortes comme les illustrations du film de la fin du

- monde » que Robert Guiette a découvert dans l'atelier de Léger, rue Notre-Dame-des-Champs, le 13 janvier 1922 (R. Guiette, « Monsieur Cendrars n'est jamais là », Éditions du Limon, 1991). Cet « énorme tableau » a malheureusement disparu.
79. Cette nouvelle et désinvolte version de « Ma Danse », 5^e des *Dix-neuf poèmes élastiques*, a paru dans *Orbes*, 1^{re} série, n° 4, hiver 1932-1933.
 80. Ce poème, jamais recueilli par Cendrars, a été publié dans le catalogue de l'*Exposition des peintures et des dessins de Modigliani*, du 3 décembre au 30 décembre 1917, Galerie B. Weill, 50, rue Taitbout, Paris (IX^e).
 81. Poème publié dans le *Csaky* de Waldemar George, Paris, Éditions Ars, s.d. Venu de Budapest à Paris en 1908, Joseph Csaky (1888-1971) est un des fondateurs de la sculpture cubiste. C'est chez Canudo, qui l'avait engagé comme secrétaire de sa revue *Montjoie !*, qu'il a rencontré Cendrars dont il illustrera la couverture de l'*Anthologie nègre* parue aux Éditions de la Sirène en 1921 (TADA 10).
 82. Les 3 premiers vers reprennent ceux de « La Tête », le 18^e poème élastique, dédié à l'autre grand sculpteur cubiste, Archipenko. Voir *supra* la note 73.

SHRAPNELLS

NOTICE

Publiés dans la revue *Valori Plastici*, à Rome, en février 1919, les poèmes de *Shrapnells* seront repris en novembre 1922, dans *Écrits du Nord*, Bruxelles, 1^{re} année, 2^e série, n° 1, et recueillis dans les *Poésies complètes* en 1944. Les shrapnells, du nom de leur inventeur, sont des obus qui projettent des balles en éclatant.

Datés d'« Octobre 1914 », ces trois poèmes sont les seuls textes de Cendrars à témoigner qu'il a écrit pendant son engagement – lui qui se montrera très sarcastique à l'égard des écrivains-combattants dans ses entretiens avec Manoll (1952) : « *On est combattant ou l'on est écrivain. Quand on écrit, on ne combat pas à coups de fusil et quand on tire des coups de fusil, on n'écrit pas, on écrit après. On aurait mieux fait d'écrire avant et d'empêcher tout ça...* » Ce qui l'épate, c'est qu'un Apollinaire ait pu écrire dans les tranchées « *des gentilles petites poésies* ». De *J'ai tué* (1918) à *La Main coupée* (1946), les textes de Cendrars sur la Grande Guerre sont nombreux, le plus souvent tardifs et présentent de la guerre une image brutale, irréductible à toute idéologie. Voir *Blaise Cendrars et la guerre*, Cl. Leroy (éd.), Armand Colin, 1995.

LA GUERRE AU LUXEMBOURG

NOTICE

La Guerre au Luxembourg occupe une place singulière dans l'œuvre de Cendrars. La plaquette – aujourd'hui rare et recherchée – est née de la collaboration de trois engagés volontaires dans l'armée française, deux Suisses et un Polonais, et elle est dédiée à trois de leurs camarades morts au combat. C'est le premier texte publié et probablement le premier poème écrit par Cendrars après sa blessure le 28 septembre 1915. Daniel Niestlé était un ami d'enfance de Freddy qu'il avait connu à Neuchâtel – la passion du football les rapprochait – et retrouvé à Paris, début 1910. Pendant la guerre, Niestlé commencera une brève carrière d'éditeur à Paris – 36, rue Mathurin-Régnier, XV^e – qu'il abandonne bientôt pour les affaires. C'est lui qui aurait proposé à Cendrars, qui songeait à Picasso, la collaboration de Kisling. Le peintre et le poète s'étaient sans doute déjà rencontrés à la Ruche, dans l'avant-guerre, mais c'est durant la guerre, où ils sont grièvement blessés tous deux, qu'ils se rapprochent. Peintre d'origine polonaise, Moïse Kisling (1891-1953) est une des grandes figures de Montparnasse et de l'École de Paris, et il est devenu célèbre pour ses portraits. *La Guerre au Luxembourg* qu'il accompagne de six dessins est non seulement leur seule œuvre en collaboration mais également le seul livre qu'il ait illustré. Publiée pendant le conflit, la plaquette a été visée par la censure « à 16 heures, le 11 décembre 1916, 861^e jour de guerre, au Bureau de la Presse du Ministère de la Guerre ». Elle témoigne d'une amitié entre le peintre et le poète qui semble avoir été forte au lendemain de la guerre avant de s'estomper peu à peu.

On sait peu de chose sur la genèse du poème. Cendrars habitait alors avec sa famille rue des Grands-Augustins, chez les Delaunay qui étaient au Portugal, et il rejoignait parfois, au jardin du Luxembourg, ses deux petits garçons, Odilon et Rémy, qu'y conduisait Simone, leur petite bonne de douze ans venue de Méréville. A-t-il eu plutôt l'idée de son poème en rendant visite à Kisling dans son atelier de la rue Jean-Bara, dont les fenêtres donnaient sur le jardin ? On l'ignore. L'incomparable pouvoir d'émotion de ce poème tient au contraste entre ces scènes d'enfants inconscients et les données cruelles qui inspirent leurs jeux, la guerre qui continue *pour de vrai* et la blessure trop réelle de celui qui écrit. La dernière partie paraît emprunter à la rhétorique belliqueuse du temps, mais avec l'ironie indé-

cise dont le grand mutilé décrit la guerre des enfants. Quelques mois plus tard, en juin 1917, Cendrars découvrira à Méréville, en écrivant *Les Armoires chinoises*, que la blessure lui donne la chance inouïe de « se refaçonner » et de renaître en homme de la main gauche.

NOTES

1. 1944 : « CE LIVRE » sera remplacé par « CES ENFANTINES », en hommage implicite à Valéry Larbaud dont le recueil de nouvelles, *Enfantines*, a été publié en 1918. De même, la dédicace sera signée du seul Cendrars et « nos camarades » cédera la place à « mes camarades ».
2. C'est à l'assaut de la ferme Navarin, pendant la grande offensive de Champagne, que Cendrars, qui perd son bras droit, et Kisling ont tous deux été blessés.
3. Signe des temps : en 1944, « les Boches » sont remplacés par « les Turcs ».
4. Le zeppelin, du nom de son constructeur le général allemand von Zeppelin, est un ballon dirigeable de grandes dimensions qui venait bombarder Paris. Cendrars l'évoque dans *Au cœur du monde* et dans le poème « Orion » de *Feuilles de route*. Voir *supra* p. 207.
5. Inversion des termes en 1944 : « aux gaz-asphyxiants au tank ».
6. 1957 : « une belle robe patriotique ».
7. Dans la *Prose*, Cendrars écrivait : « Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare/Croustillé d'or ».

SONNETS DÉNATURÉS

NOTICE

Sans le secours de leur titre, il serait difficile de reconnaître dans ces trois poèmes des sonnets, si dénaturés soient-ils. Rien en eux qui respecte ou même rappelle les contraintes du genre : l'enchaînement de deux quatrains et d'un sixain divisé en deux tercets, le jeu codifié des rimes, le choix de l'alexandrin. Cendrars pousse à son point de dérision ludique la déstructuration du sonnet qui s'est engagée dès le XIX^e siècle avec, par exemple, le « Sonnet boiteux » de Verlaine (fait de vers de 13 syllabes) ou « I sonnet/avec la manière de s'en servir » de Tristan Corbière qui pourrait bien être à l'origine d'« OpOetic ». Cependant, « la brièveté, la rime, le principe de téléologie » resteraient ici les ultimes composantes du sonnet selon Rino Cortiana (« Autour des Sonnets dénaturés », *Blaise Cendrars au vent d'Est* [H. Chudak, éd.], Université de Varsovie, 2000).

Les trois *Sonnets dénaturés* ont été publiés dans la revue *L'Œuf dur*, n° 14, automne 1923, p. 6-7. Ils ne seront pas recueillis avant l'édition collective de 1944. Une copie manuscrite de ces « Trois poèmes » a été envoyée à Giuseppe Marone, directeur de la revue *La Diana* à Bologne pour l'*Antologia della Diana*, 1918 (G. Lista, *De Chirico à l'avant-garde*, L'Âge d'homme, 1983, p. 138-139).

NOTES

1. Publication préoriginale de « OpOetic » dans 6 poèmes, feuille-programme d'une des séances de poésie et de musique données salle Huyghens à Montparnasse, en 1917. Cendrars était à l'origine de ces rencontres entre peintres, musiciens et poètes dans l'atelier du sculpteur suisse Émile Lejeune qui, réorientées – ou récupérées – par Cocteau, donnèrent naissance, en 1920, au groupe des Six (les musiciens Auric, Durey, Honegger, Milhaud, Poulenc, Tailleferre).
2. Jean Cocteau (1889-1963) est alors un ami proche de Cendrars à qui il fera obtenir, en 1921, un engagement dans les studios de Rome pour le tournage de *La Venere nera* (*La Vénus noire*). Comme le montre « OpOetic », cette amitié, qui se distendra au cours des années 20, n'est pas exempte d'ironie de la part de Cendrars qui soupçonnait Cocteau de suivisme et d'opportunisme et le considérait – en privé – comme son « cendrier ».

3. Allusion à la formule célèbre de Madame Roland montant à la guillotine : « Liberté, liberté, que de crimes on commet en ton nom ! »
4. Poète satirique et érotique italien, l'Arétin (1492-1556) sera le héros de la troisième des pièces radiophoniques écrites par Cendrars à la fin de sa vie, *Le Divin Arétin (Films sans images, 1959)*.
5. Jeu sur le nom du peintre Amédée Ozenfant (1886-1966), ami de Le Corbusier et directeur de la revue *L'Élan* (1915-1916).
6. Fernand Léger évoquera, de son côté, les soirées qu'il passait en compagnie d'Apollinaire, de Max Jacob et de Cendrars au cirque Médrano, situé au coin du boulevard de Rochechouart et de la rue des Martyrs à Paris (« Le cirque », *Fonctions de la peinture*, Folio, 1997).
7. Conrad Moricand (1887-1954), astrologue d'origine suisse, passa pour un nouveau Nostradamus dans le Montparnasse de l'entre-deux-guerres (*Les Interprètes*, La Sirène, 1919 ; *Miroir d'astrologie*, Au Sans Pareil, 1928, dont il publiera une nouvelle édition sous le pseudonyme de Claude Valence, avec la collaboration de Max Jacob, Gallimard, 1949 ; *Portraits astrologiques* – dont celui de Cendrars –, Au Sans Pareil, 1930). Est-ce à la Légion étrangère, comme l'imaginait Henry Miller, ou plutôt dans les cafés de Montparnasse qu'il s'est lié d'amitié avec Cendrars ? Celui-ci lui dédie également *L'Eubage*, et il publie des dessins de lui dans *Moravagine* et *Aujourd'hui* avant qu'une brouille ne les sépare définitivement dans les années 30. En 1947, Moricand, désargenté, est invité à Big Sur par Henry Miller qui décrira son hôte sans aménité dans *Un diable au paradis* (1956) sous le nom de Téricand. Sur cette figure singulière de dandy clochardisé, voir le dossier réuni par *Le Pont de l'Épée* (n° 73/74, 1981), où figure cette définition inédite du poète par l'astrologue : « Blaise Cendrars : la pierre à feu/un rail qui brille sous la lune. »
8. Haquenée : « Cheval ou jument de taille moyenne, d'allure douce, allant ordinairement l'amble, que montaient les dames » (*Robert*).
9. « Le Musickissime » a été publié dans le catalogue de *Lyre et palette*, 1^{re} exposition dans la salle Huyghens (6, rue Huyghens, XIV^e) (19 novembre-5 décembre 1916). Un manuscrit autographe (de copie) de ce poème, mis en vente à Drouot le 3 juillet 1985, a révélé que ce titre énigmatique – un -isme inconnu de plus ! – repose en fait sur un jeu de mots : « Le Music kiss me. » Louis Durey aurait mis ce poème en musique.
10. Célèbre par sa légende qu'il entretenait savamment et par l'humour des titres qu'il donnait à ses œuvres, Erik Satie (1866-1925) était le « patron » des soirées de la salle Huyghens, puis du groupe des Six. Cendrars tenait sa musique pour une des sept merveilles du monde moderne parce qu'on peut l'écouter « sans se prendre la tête entre les mains ».

11. Homme politique grec de premier plan, Éleuthérios Venizelos (1864-1936) devint Premier ministre en 1910. Contre l'avis du roi Constantin, il contribua à l'engagement de son pays aux côtés des Alliés, en juin 1917, contre les Puissances centrales. Après une carrière mouvementée, il mourut en exil à Paris.
12. Cendrars joue ici d'un signe typographique atypique – un point... carré – pour créer une curieuse hésitation entre deux Raymond : Raymond Duncan, le frère de l'illustre danseuse Isadora Duncan, qui comme elle avait remis la tunique grecque à l'honneur, et Raymond Poincaré (1860-1934), président de la République depuis 1913 et organisateur de la « revanche » sur l'Allemagne.
13. C'est la première mention chez Cendrars de Charlot, qu'il a découvert au cinéma en 1915 au cours d'une permission. Il lui consacra de nombreux textes et, par bien des aspects, il verra en lui son double (voir J.-C. Flückiger, « Partir pour de bon », *Revue des Sciences humaines*, n° 216, 1989-4).

POÈMES NÈGRES

NOTICE

Cendrars s'est passionné très tôt et durablement pour ce qu'il appelle « la littérature des nègres », et, de l'avis d'un connaisseur avisé, Michel Leiris, « son action, sur le plan de la poésie et de la culture, est aussi remarquable que celle des artistes qui, une dizaine d'années avant, découvraient le poids de l'art africain » (Blaise Cendrars, *Œuvres complètes*, t. 3, Le Club Français du Livre). En témoignent – pour s'en tenir à l'Afrique – l'abondance et la diversité de ses écrits : la fameuse *Anthologie nègre* (1921), que suivront deux autres volumes de contes nègres *Petits Contes nègres pour les enfants des Blancs* (1928) et *Comment les Blancs sont d'anciens Noirs* (1930), une conférence sur la littérature des nègres, au Brésil, en 1924, l'argument du ballet *La Création du monde* créé par les Ballets suédois (1923). Tous ces textes ont été réunis pour la première fois dans le tome 10 de « Tout autour d'aujourd'hui ». *Les Poèmes nègres*, moins connus, n'en concourent pas à moins à poser « sur la tête maudite du Nègre [...] la couronne de la poésie », comme le dit Cendrars en citant Gobineau qui s'y résignait sans plaisir. Comme dans les nombreux textes qu'il consacra aux Noirs brésiliens, Cendrars s'y montre sensible au goût qu'il leur reconnaît – et partage à sa façon – pour la magie quotidienne, l'animisme ou le fétichisme.

La date qui suit « Les Grands Fétiches » intrigue : en février 1916, Cendrars ne pouvait être au British Museum puisqu'il se trouvait à l'hôpital Lakanal, à Sceaux, pour une opération. Faut-il entendre cette date comme une indication de lecture, celle peut-être d'un catalogue ? Dans *Le Modèle nègre* (Nouvelles Éditions africaines, 1981), Jean-Claude Blachère se demandait si Cendrars n'avait pas anticipé ses poèmes nègres – qui ne paraîtront qu'en 1922 – pour leur donner « une antériorité fallacieuse » sur ceux que Tzara avait publiés en juillet 1917 dans *Dada 1*. La révélation des manuscrits envoyés par Cendrars, dès mai 1917, à Gherardo Marone prouve qu'il n'en est rien.

NOTES SUR CONTINENT NOIR.

1. « Continent noir » a paru dans *L'Œuf dur*, n° 9, avril 1922, avant d'être repris comme « inédit » dans l'*Anthologie de la Nouvelle Poésie française* publiée chez Kra, en 1924.

Le titre fait sans doute une allusion ironique au mot célèbre de Freud

- qui définit la sexualité féminine comme un « continent noir » que les hommes sont encore loin d'avoir exploré.
2. Géographe grec, Strabon (58 av. J.-C. – entre 21 et 25), est l'auteur d'une *Géographie* célèbre à la Renaissance. Selon toute vraisemblance, le poème procède, à la manière de « Mee too buggi », le 17^e des *Dix-neuf poèmes élastiques*, d'un collage par emprunt à un de ces anciens voyageurs dont Cendrars aime la lecture (voir note 4).
 3. 1947 : « sa cupidité ».
 4. Selon J.-Cl. Blachère (*op. cit.*), ce dictionnaire des idées reçues sur les Noirs provient d'un ouvrage de Moreau de Saint-Méry, publié en 1797, *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'Isle Saint-Dominique*.

NOTES SUR LES GRANDS FÉTICHES.

5. La suite des X poèmes de « Grands Fétiches » a été publiée dans *Le Disque vert*, Paris-Bruxelles, 1^{re} année, n° 1, mai 1922, p. 3-4. Les poèmes II, III, IV, V, VII, VIII et X ont été repris et présentés comme « inédits », en 1924, dans l'*Anthologie de la Nouvelle Poésie française* publiée chez Kra. Dans l'édition collective de 1944, virgule et points seront supprimés. En mai 1917, Cendrars a envoyé, ainsi que d'autres textes, une copie manuscrite des « Fétiches nègres » à Gherardo Marone, directeur de la revue *La Diana*, pour l'*Antologia della Diana*, 1918 (Giovanni Lista, *De Chirico à l'avant-garde*, L'Âge d'homme, 1983, p. 140-141). Datée non de Londres mais de « Paris, février 1916 » – ce qui est plus vraisemblable –, elle présente de nombreuses variantes. Les poèmes sont regroupés en trois sections : Humanité [poèmes I, II et III-IV fondus en un] ; Le couple [V, VI, IX] ; Jeunesse [VII, VIII, X].
6. Ms Marone : « Dans une gangue de bois dur »...
7. Ms Marone : « Tête en forme de gland/Triste et réfractaire/Visage dépouillé/Jeune dieu asexué et obscurément hilare/Adolescent/L'envie t'a mangé le menton/La convoitise te pipe/Tu te dresses/Ce qui te manque du visage/Te rend géométrique, arborescent. »
8. Ms Marone : ce vers est remplacé par : « Différents de taille ».
9. Ms Marone : « Elle a le pain de son sexe dans la main – Qu'il faut manger trois fois par jour –/Et la Calebasse de son ventre tire le cou. »
10. 1957 : « Je suis laid ! »
11. Ms Marone : « Prêtre/J'ai voulu fuir les femmes du chef/Au désert/J'ai eu la tête broyée par la roue du soleil/Il ne reste plus que ma bouche ouverte/Comme un sexe de femme et qui crie. »
12. Ms Marone : « Lui n'a qu'une tête d'abruti »...

HOMMAGE À GUILLAUME APOLLINAIRE

1. « Hommage à Guillaume Apollinaire » a été publié dans le numéro spécial que *Sic*, la revue de Pierre Albert-Birot, a organisé à la mort du poète (n° 37, 38, 39, Janvier et 15 Février 1919, p. 286-287). Cendrars avait déjà consacré à Apollinaire « Hamac », le 7^e des *Dix-neuf poèmes élastiques*. Mais l'heure ici n'est plus aux réticences et ce poème de circonstance est, de loin, le plus admiratif de tous les textes du cadet sur l'aîné disparu.
2. Bien plus tard, Cendrars reviendra sur cette prophétie en évoquant les derniers jours d'Apollinaire et son enterrement au Père-Lachaise au cours de ses entretiens radiophoniques avec Michel Manoll, diffusés en 1950, et considérablement réécrits pour la publication en 1952 (*Blaise Cendrars vous parle...*, entretien dixième et dernier).
3. Le titre du poème révèle ici son double sens : il adresse son hommage « au mage Apollinaire ».
4. 1944 : « lève » est remplacé par « se lève ».
5. Il s'agit des *Mamelles de Tirésias*, drame surréaliste d'Apollinaire, créé le 24 juin 1917 à Paris. La donnée en est burlesque : pour remédier à la dépopulation de Zanzibar (la France), « le mari » de Thérèse (qui vient de changer miraculeusement de sexe pour devenir Tirésias) se charge de faire sans femme 40 049 enfants en un jour.
6. 1944 : « qui lui coulent de partout ».

AU CŒUR DU MONDE

NOTICE

Au cœur du monde est le plus énigmatique des poèmes de Cendrars. Aujourd'hui encore, on ignore s'il a été achevé ou non, même s'il est acquis qu'il ne se réduit pas aux fragments qu'en a publiés le poète. Son histoire visible commence en août 1919 avec la publication dans *Littérature* (n° 6) d'un ensemble intitulé « Au cœur du monde/Fragment », comprenant la première partie du poème, et « Hôtel Notre-Dame », datés « Paris 1917 ». En 1924, ces textes seront repris sous le même titre, mais sans date, dans l'*Anthologie de la nouvelle poésie française* publiée chez Kra, augmentés d'un nouveau fragment qui s'achève sur « La maison où je suis né ». Entre-temps, le poème « Le Ventre de ma mère » aura fait l'objet, en mai 1922, d'une publication parallèle à Paris, dans *Montparnasse*, et à Anvers, dans *Ça ira*, sans mention qui le rattache à l'ensemble précédent. En 1924, *Au cœur du monde* figure dans « Bagage », un poème de *Feuilles de route* qui énumère les projets que Cendrars emporte avec lui au Brésil. Et jusqu'en 1929, il prend place dans les ouvrages annoncés par le poète dans ses pages de garde ou ses interviews. Retour du Brésil, il déclare à Nino Frank en 1928 : « Cette année sera peut-être mon année de poésie, je publierai *Au cœur du monde*, mon deuxième volume de poèmes, après *Du Monde entier*, car les autres ne comptent pas. » Puis toute trace du poème disparaît pendant quinze ans. Lorsque Cendrars recueille pour la première fois ses *Poésies complètes* en 1944, il place *Au cœur du monde (Fragments)* en fin de volume, une place manifestement symbolique qui ne correspond pas à l'ordre chronologique adopté pour le reste du volume. Pour l'occasion, l'ensemble toujours présenté comme incomplet est augmenté d'un fragment publié en continuité qui s'achève sur « Dans la glace ? » suivi d'une ligne de pointillés. Enfin, dans la réédition du volume en 1957, « Au cœur du monde » est présenté comme un « fragment retrouvé » et les 9 derniers vers sont désormais séparés de ce qui précède par un nouveau titre : « Hôtel des étrangers ». De ce poème toujours lacunaire Cendrars ne publiera plus rien d'autre.

Mais, entre-temps, les lecteurs de *L'Homme foudroyé* (1945) auront pu apprendre non sans perplexité que Cendrars, en octobre 1917, avait pris congé des poètes parisiens – les futurs surréalistes – d'une très singulière manière : il avait « cloué dans une caisse en bois blanc » et déposé « dans

une chambre secrète à la campagne » le manuscrit d'*Au cœur du monde* qu'il venait de « parachever selon une technique nouvelle » et une inspiration qui l'avait « surpris à force d'actualité, seule source éternelle de la poésie »... Quelques précisions sur cette étrange aventure ont été apportées en 1991, grâce à la publication (par les soins de Monique Chefdor) de la correspondance de Cendrars, alors à Aix-en-Provence, avec Jacques-Henry Lévesque, qui sur ses indications préparait pour Denoël la première édition des *Poésies complètes* à Paris : « *Au cœur du monde* est un long poème (ou prose) dans lequel viennent s'inscrire ce que j'appelais à l'époque des poésies "à forme fixe" qui elles portent un titre. [...] Il y en a 400 pages dont 175 poésies titrées. Un MS est au Tremblay, un autre à Biarritz, un troisième au Brésil. » Et il ajoute, dans cette lettre du 20 janvier 1944, « Tout cela dort depuis 1917 ». Dans une autre lettre, le lendemain, il compare le poème à une « tapisserie », où « tout se tient, se suit », et il refuse de séparer les poèmes à forme fixe de leur contexte, le titre suffisant pour marquer un temps d'arrêt. Aucun de ces manuscrits, du moins tels que les décrit Cendrars, n'a été retrouvé. Ont-ils même existé ? Les trois que l'on connaît incitent à penser que l'imagination du poète ne cessait pas d'être fertile dans sa correspondance privée.

Dans le Fonds Cendrars de Berne sont conservés deux manuscrits lacunaires : le premier va de « Je me suis fait un nom nouveau » jusqu'à « la maison où je suis né » ; autographe et daté 1917, il a probablement servi pour l'impression en revue. Le second est une dactylographie de la fin du poème révélée en 1944 – une dactylographie troublante parce que faite sur la machine et avec le papier qu'utilise Cendrars pour écrire *L'Homme foudroyé*. De là à déduire que ce fragment est largement antidaté, il n'y a qu'un pas qu'on est tenté de franchir, d'autant plus que le dossier vient d'être complètement renouvelé par la révélation d'un manuscrit autrement précieux : celui qui appartenait à Raymone, la dédicataire du poème. Ce manuscrit de premier jet, sur un cahier d'écolier, révèle, en premier lieu, que le poème s'intitulait d'abord *Du Monde entier/poèmes dédiés à Raymone*. Titre biffé et remplacé par celui que nous connaissons. Plus surprenante encore est la datation, précise et échelonnée, du manuscrit, qui va de « Paris, 15 mai 1918 » au « 11 mars 1921 ». Il s'ensuit que le poème a été antidaté pour des raisons symboliques (Cendrars date de 1917 sa renaissance) et – peut-être – qu'il est resté inachevé puisque ce manuscrit s'interrompt après « Merde ! Je ne veux pas vivre » sur une phrase amère : « Hélas, ne parle pas qui veut. » Autre révélation : le manuscrit comporte un long fragment non publié par Cendrars, « 229 rue Saint-Jacques », et présenté pour la première fois dans les *Cahiers de sémiotique textuelle*, n° 11, en 1986.

De ce qui apparaît comme un échec particulièrement douloureux, Cendrars tirera la leçon bien plus tard, dans ses Mémoires, en faisant de nécessité vertu. De l'absence il fait un recel. Et le poème qui s'est refusé

à lui, il le cloue comme on crucifie. Cette Passion de substitut dévoile l'intention christique d'un poème qui tentait, après la blessure, de renouer avec l'expérience de 1912 et de renouveler, avec ses « points de chute », cette nuit initiatique de Pâques à New York, vécue par l'errant sous le signe du Christ, et au sortir de laquelle le futur Cendrars avait tout ensemble écrit son « premier poème » et inventé son « nom nouveau ». Mais « l'homme qui n'a plus de passé » devra mener l'épreuve de la dépossession jusqu'à son terme pour comprendre, d'abord dans l'amertume, que sa renaissance d'écrivain de la main gauche sous le signe d'Orion – et de Raymone-Artémis – ne passerait pas par un retour aux formes d'écriture des *Pâques*, mais qu'elle exigerait de nouveaux moyens d'expression à explorer au cinéma, puis dans le roman, le journalisme et enfin dans les Mémoires, où s'élabore et s'accomplit le sacrifice mythique du poème-Christ.

Nous désignerons par ALS les Ms de Berne et par Ms R le manuscrit de Raymone (collection particulière).

NOTES

1. L'église Saint-Merry se trouve rue Saint-Martin, désormais entre le centre Georges-Pompidou et la tour Saint-Jacques. Elle sera célébrée par un autre poète, Robert Desnos.
2. Première apparition dans l'œuvre publiée de Cendrars d'Orion qui deviendra la constellation tutélaire du poète de la main gauche. Voir le poème « Orion » dans *Feuilles de route*.
3. Il ne s'agit pas ici de *La Fin du monde filmée par l'Ange Notre-Dame*, scénario que Cendrars publiera en 1919 avec des illustrations de Léger, mais du premier nom d'un projet plus vaste de « roman martien » d'où sortira, en 1926, *Moravagine*, et auquel il travaille à Nice, en janvier-février 1918, ce qui confirme la première datation du manuscrit de Raymone. Cendrars joue du sens multiple de l'expression. Voir TADA 7.
4. « Hôtel Notre-Dame » a été repris, seul, dans la revue *L'Université de Paris*, n° 235, 25 octobre 1921. Il sera cité, avec quelques remaniements, dans « Le V^e arrondissement » (*Le Nouveau Femina*, juin 1955, puis *Trop c'est trop*, 1957; TADA 11). L'Hôtel Notre-Dame se trouve, aujourd'hui encore, rue du Petit-Pont, dans le prolongement de la rue Saint-Jacques. Cendrars et Raymone y descendront lors de leur retour à Paris en 1950, selon « Le V^e arrondissement » qui apparaît souvent comme une nouvelle version, plus longue et en prose, d'*Au cœur du monde*. Une compensation tardive à l'inachèvement du poème ?
5. Ms R : le premier vers de cette séquence est : « Voici mon dernier domicile. » Le Quartier désigne le Quartier latin.
6. *Trop c'est trop* : « à vingt ans ».
7. L'église Saint-Séverin, située entre la rue Saint-Séverin et la rue Saint-Jacques, a fait l'objet d'une série de tableaux par Robert Delaunay.

8. Ms R : « J'avais une tête d'aujourd'hui/ Et ressemblais à mon grand-père. »
9. *Trop c'est trop* : ... « ma bisaïeule ».
10. Pour Cendrars le choix d'un pseudonyme a la valeur d'un parricide symbolique.
11. Méliisme : monnayage d'une durée musicale longue en plusieurs unités sur le même degré ou, mieux, par d'autres notes (*Larousse de la musique*, 1957).
12. Bébé Cadum : célèbre affiche publicitaire pour une marque de savon.
13. « Le V^e arrondissement » (*op. cit.*) présente en exergue une version condensée et remaniée du poème : « ... Je remonte la rue Saint-Jacques les épaules enfoncées dans mes poches./ Ô rue Saint-Jacques ! vieille fente de ce Paris qui a la forme d'un vagin./ Je redescends la rue Saint-Jacques les mains dans les poches... / Un cigare au bec... / Ma femme au bras... / ... Raymone... »
14. Ce nom de la mère que le poème ne précise pas est Marie-Louise Dorner, qui unit le prénom de la Vierge à un patronyme germanique, Dorner, de *Dorn*, « épine, dard, aiguille », dont le grand blessé a découvert la portée sacrificielle et pour lui rédemptrice en écrivant *Les Armoires chinoises*.
15. Avec ses « points de chute » comme autant de stations, l'itinéraire du poète dans Paris s'apparente à une Passion qui fait songer aux *Pâques à New York*.
16. Cette naissance toute symbolique – à la poésie, à sa vie d'homme... – a été prise au pied de la lettre par bien des biographes confiants. Freddy Sauser, on le sait, est né à La Chaux-de-Fonds le 1^{er} septembre 1887.
17. Cendrars invoquera à nouveau dans « *Gênes* » le « souvenir abhorré » qu'il garde de son séjour dans le ventre de sa mère (*Bourlinguer*, 1948 ; TADA 9, p. 201).
18. Nous suivons ici la leçon du ms R qui indique, logiquement, « mon » et non « ton » comme toutes les éditions publiées.
19. Ms R : « Les oreilles sourdes les yeux morts ».
20. Ms R : « Se resserrait comme une main ».
21. Ms R : « Pourquoi faut-il se laisser/Faire ainsi à moitié étranglé ? »
22. « Mordu » et non « mordue » : Cendrars s'adresse donc ici à son père.
23. Le ms R se termine, à la date du 11 mars 1921, sur ce vers, suivi, après un blanc, de « Hélas, ne parle pas qui veut ».
24. Toute la fin du poème, à partir de ce vers, est d'une datation incertaine. Sans publication préoriginale, elle n'a été révélée qu'en 1944.
25. *Le Roman de la rose*, célèbre roman allégorique en vers du XIII^e siècle, a été commencé par Guillaume de Lorris et achevé par Jean de Meung, dont la maison se trouvait à l'emplacement indiqué par Cendrars, comme le confirme une double plaque commémorative. Le sujet de ce roman

met en abyme l'ambiguïté des enjeux du poème : une quête amoureuse que le héros ne parvient pas à mener à bien, chez Lorris ; une poussée victorieuse et fortement sexualisée de l'amant changé en pèlerin jusqu'au cœur de la rose, chez Jean de Meung.

26. 1944 : « 219 », corrigé en 1947.
« Le V^e arrondissement » (*Trop c'est trop*) évoque longuement la vie interlope de l'*Hôtel des Étrangers* quand Cendrars y habitait avant 1912.
27. 1944 : « 221 », corrigé en 1947.
28. 1944 : « Pestalozzi ». Changé en 1947.
29. Le D'Harcourt était un célèbre café du Quartier latin, place de la Sorbonne.
30. Sans doute Féla Poznanska, sa future femme, qu'il avait rejointe à New York fin 1911.
31. Allusion aux *Séquences* écrites pour Féla sous le signe de Gourmont.
32. Vers ajouté sur Ms ALS dactylo
33. Ms ALS dactylo : « rainure ». « Raie » donne à entendre le début du prénom de Raymone.
34. Avant la découverte du Ms R, Pierre Caizergues a soutenu l'hypothèse d'une antédation (*Cahiers de sémiotique textuelle*, n° 11, 1987).
35. Ms R : datée du « 28 fév. 19 », cette séquence prend place entre le vers « La maison où je suis né » et le poème « Le ventre de ma mère ». Première publication dans les *Cahiers de sémiotique textuelle*, n° 11, *op. cit.*)
36. 1^{re} publication de ces deux poèmes sans titre, datés de janvier 1919, dans le *Blaise Cendrars* de Miriam Cendrars (1984).

KODAK

NOTICE

Kodak (Documentaire) a été publié chez Stock en 1924, dans la collection « Poésie du temps », avec en couverture un bois de Frans Masereel qui, deux ans plus tard, illustrera également une réédition des *Pâques à New York* chez Kieffer. En frontispice le tirage de tête présente un portrait de l'auteur par Francis Picabia qui était alors son voisin au Tremblay-sur-Mauldre. Lorsque Cendrars, le 12 janvier 1924, s'embarque sur le *Formose* pour le Brésil, le recueil était déjà remis à l'éditeur puisqu'il ne figure pas sur la liste des projets que dresse « Bagage » dans *Feuilles de route*. C'est à São Paulo que le poète en corrigera les épreuves et qu'en juin il recevra les premiers exemplaires. Dans les *Poésies complètes* réunies en 1944, le recueil prendra le nouveau titre de *Documentaires*, la firme Kodak s'étant opposée à l'usage de son nom, comme en témoigne un savoureux « Document » ajouté alors par Cendrars et qu'on trouvera ici en appendice.

C'est à une supercherie poétique longtemps inaperçue – un collage – que *Kodak* doit sa célébrité. Pour convaincre son ami Gustave Le Rouge (1867-1938), auteur de romans populaires, qu'il était lui aussi un poète, Cendrars raconte dans *L'Homme foudroyé* (1945) qu'il lui avait fait constater qu'une vingtaine de ses propres poèmes avaient été « taillés à coups de ciseaux » dans l'un des ouvrages en prose du feuilletoniste, ajoutant pour le lecteur : « Avis aux chercheurs et curieux ! » Une vingtaine d'années plus tard, Francis Lacassin établira qu'il s'agit de *Kodak*, dont la plupart des poèmes ont en effet été inspirés à Cendrars par un roman-feuilleton de Le Rouge, *Le Mystérieux Docteur Cornélius* (1912-1913). Dans « Les poèmes du Docteur Cornélius », une étude publiée par Lacassin à la suite de la réédition de ce roman, la mise en regard des textes fait apparaître que 50 des 63 poèmes du recueil – West, Far-West, Terres aléoutiennes, Fleuve/Mississippi, Le Sud, Le Nord (à l'exception de « Moisson »), Îles, et Menus – proviennent du roman selon diverses procédures : allègement, enrichissement, remaniement, apports intercalés... (R. Laffont, « Bouquins », 1986, p. 1181-1247). Une seconde révélation interviendra en 1977 lorsque Yvette Bozon-Scalzitti démontrera par une autre confrontation de textes que Fleuve/Le Bahr-El-Zéraf et Chasse à l'éléphant ont été découpés de leur côté dans *Au Congo belge*, un livre de

Maurice Calmeyn paru en 1912 (*Blaise Cendrars ou la passion de l'écriture, L'Âge d'homme*, p. 297-309).

Au cours de son premier séjour au Brésil, en 1924, Cendrars a offert quatre manuscrits de *Kodak* à Olívia Penteado, grande dame pauliste amie des poètes et des artistes, qui l'a reçu dans sa magnifique fazenda de Santo Antônio, au nord de l'État de São Paulo. La dédicace précise : « à Dona/Olívia Penteado/cet album/de mauvaises photographies/où j'apparais à peine/Blaise Cendrars/São Paulo, juin 1924. » Cet ensemble composite, entré dans une collection privée, comprend un manuscrit autographe de travail (avec deux poèmes inédits que nous reprenons ici) et trois manuscrits dactylographiés successifs avec corrections autographes. Aucun d'eux n'est complet ni daté. Ils présentent d'assez nombreux remaniements de textes et des modifications dans l'ordre des poèmes à l'intérieur de chaque section. Les épreuves corrigées du recueil, datées du 1^{er} mars 1924, se trouvent dans les Archives littéraires suisses, à Berne.

Nous suivons le texte de l'édition originale.

Appendice

Dans l'édition des *Poésies complètes* chez Denoël, en 1944, *Documentaires* est précédé du texte suivant :

DOCUMENT

Au moment de mettre sous-presse le présent volume, nous recevons des Éditions Stock une lettre dont nous extrayons le passage suivant :

« Paris, le 26 mars 1943... À la parution de KODAK de Blaise Cendrars nous avons reçu un « papier timbré » de la maison américaine KODAK Co qui nous expliquait que nous avions sans droit pris comme titre d'un de nos ouvrages le nom de sa firme. Sur notre objection que ce nom était celui d'un objet courant dans le commerce, que d'ailleurs cela ne pouvait lui faire que de la publicité, elle nous a répondu par une consultation d'après laquelle elle était propriétaire du nom KODAK et que l'emploi à tort et à travers de ce mot, loin de lui servir de publicité, lui nuisait au contraire en l'écartant des emplois précis de produits vendus par la firme.

« Il n'y avait qu'à s'incliner mais la KODAK Co a été assez aimable pour ne pas exiger le retrait du livre en librairie. Elle nous a demandé seulement l'engagement qu'en cas de réim-

pression le titre serait changé. Nous en faisons donc une condition expresse de notre cession. Vous pourrez, bien entendu, mentionner le titre KODAK à titre bibliographique, comme nous vous le demandons ci-dessus, mais le titre général des morceaux publiés par vous dans votre volume devra être changé. »

À la réception de cette lettre j'avais bien pensé débaptiser mes poèmes et intituler « Kodak » par exemple « Pathé-Baby », mais j'ai craint que la puissante KODAK Co Ltd, au capital de je ne sais combien de millions de dollars, m'accuse cette fois-ci de concurrence déloyale. Pauvres poètes, travaillons. Qu'importe un titre. La poésie n'est pas dans un titre mais dans un fait, et comme en fait ces poèmes, que j'ai conçus comme des photographies verbales, forment un documentaire, je les intitulerai dorénavant DOCUMENTAIRES. Leur ancien sous-titre. C'est peut-être aujourd'hui un genre nouveau.

B. C.

NOTES

1. De toute évidence, les poèmes de « West » renvoient à la côte Est des États-Unis, mais peut-être ironiquement, parce que cette côte est incontestablement à l'ouest pour un Parisien comme le note Monique Chefdror (Blaise Cendrars, *Complete Postcards from the Americas*, édition bilingue, University of California Press, 1976).
2. Roof-garden = jardin suspendu.
3. Cendrars remplace « barmen » (Le Rouge, *op. cit.*, p. 255) par « waiters », synonyme moins explicite et d'effet plus exotique pour un lecteur français.
4. La plupart des personnages qui apparaissent dans *Kodak*, qu'ils soient nommés (Andrée et Frédérique, Dorypha, master Hopkins, Jupiter, M. Noghi, Hatôuara...) ou non, proviennent des différents épisodes du *Docteur Cornélius*.
5. Fleuve des États-Unis qui se jette dans la baie de New York, et donc sur la côte Est.
6. Allusion aux fameux propos du Sosie de Molière : « Le véritable Amphitryon/Est l'Amphitryon où l'on dîne. » (*Amphitryon*, III, V, vers 1703-1704.)
7. Cendrars remplace Isidora, l'héroïne de Le Rouge, par Isadora, qui évoque, dans un contexte mondain approprié, Isadora Duncan, célèbre danseuse américaine qui mourra tragiquement (1877-1927).
8. L'Anglais George Bryan Brummell (1778-1840) est considéré comme

l'archétype du dandy. En France, Barbey d'Aurevilly et Baudelaire se sont réclamés de lui.

9. Le recueil s'ouvrirait sur ce poème dans le Ms autographe.
10. Discrète reprise du premier hémistiche du vers 167 des *Pâques à New York*.
11. Les Trestle-works, précise Le Rouge, sont des ponts de bois « qui atteignent parfois soixante mètres de hauteur et qui sont installés avec une simplicité de moyens et une audace stupéfiantes. » (*op. cit.*, p. 611).
12. La croix de Saint-André a la forme d'un X.
13. Nom vulgaire de la mouette.
14. La section « Far West » a fait l'objet d'une publication préoriginale dans *La Revue européenne*, n° 12, 1^{er} février 1924, p. 19-25. La même année, elle a été reprise et présentée comme « inédite » dans l'*Anthologie de la Nouvelle Poésie française* publiée aux Éditions du Sagittaire, chez Kra.
15. Le pulqué est une « boisson fermentée fabriquée au Mexique avec le suc de certains agaves » (*Petit Robert*).
16. Cendrars remplace « 190... » par « 1911 » : c'est à la fin de cette dernière année qu'il quitte l'Europe pour New York où il écrira *Les Pâques* et choisira son « nom nouveau ». Par sa poussée frénétique, la ville-champignon annonce à la fois « Saint-Paul » au Brésil (*Feuilles de route II*) et la construction de San Francisco dans *L'Or*, que Cendrars écrira dès son retour du Brésil. Curieusement, alors que ce roman n'apparaît alors nulle part dans ses projets, *Kodak* en préfigure de nombreux aspects.
17. Les îles Aléoutiennes appartiennent aux États-Unis. Leur archipel prolonge la presqu'île de l'Alaska et relie l'Asie à l'Amérique.
18. 1944 : « Tout autour d'un petit jardin ». Cette correction contredit le texte de Le Rouge qui écrivait : « une maison de bois et de briques [...] entourée d'un jardin où l'on avait réuni tous les végétaux capables de résister à la rigueur du climat. » Est-elle de Cendrars ?
19. L'acre est une mesure agraire qui vaut 40 ares.
20. La gare de Tampa, précise Le Rouge, est « tout au sud de la Floride » (*op. cit.*, p. 654).
21. 1944 : cette première allusion au Brésil avant la découverte du Brésil sera remplacée par « La Havane ».
22. Le *vomito negro* – « vomissement noir » – est le nom espagnol de la fièvre jaune.
23. Le jalap est une « plante d'Amérique dont le tubercule renferme une gomme résineuse utilisée comme purgatif » (*Petit Robert*).
24. « Ruine espagnole », « Golden-Gate », et « Oyster-Bay » ont fait l'objet d'une publication préoriginale dans la *Revue de l'Amérique latine*, n° 26, 1^{er} février 1924, p. 104-105, sous le titre « Le Sud. Poèmes ».
25. « Golden Gate » a remplacé « Bodega » sur le 2^e des Ms dactylographiés.
26. « Variété de cigare de luxe » (*Nouveau Larousse universel*).

27. Mauvaise lecture de *Le Rouge* qui évoque « les ptarmigans ou perdrix de neige » (*op. cit.*, p. 361).
28. Le bowie knife est un couteau de chasse.
29. Ce 4^e poème de la section « Le Nord » ne doit rien à *Le Rouge*, selon Lacassin. Avis aux chercheurs et aux curieux !
30. Les javelles sont des « brassées de céréales ou de plantes oléagineuses, coupées et non liées, qu'on laisse sur le sillon en attendant de les mettre en gerbes ou en petites meules » (*Petit Robert*).
31. Peuple des Philippines.
32. Animaux marins.
33. C'est avec une seringue Pravaz que Moravagine s'injecte de la morphine et que « le père François » – dans lequel Cendrars découvrira *Gustave Le Rouge* – opère les lis pour les transmuier (*L'Homme foudroyé*, « 1^{re} rhapsodie gitane » ; TADA 5, p. 198-199).
34. Le cycas est une « plante gymnosperme, arbre ou arbuste exotique, à port de palmier » (*Petit Robert*).
35. Ce vers, qui deviendra un leitmotiv chez Cendrars, provient donc de *Le Rouge* : « Dans cette atmosphère enchantée, le seul fait d'exister était un véritable bonheur. » (Bouquins, *op. cit.*, p. 542.) De la même façon, Cendrars s'est approprié d'autres formules : « Je suis l'autre » de Nerval, « Le monde est ma représentation » de Schopenhauer et même « Ma main amie » par quoi s'achèvent nombre de ses lettres et qu'utilise déjà Apollinaire. Il est vrai que la formule prend chez le poète manchot une portée toute nouvelle.
36. Ce poème et ses transformations à partir de *Le Rouge* ont fait l'objet d'une étude de Jacqueline Bernard, « Un "modus scribendi" Hatouara de Blaise Cendrars » dans la revue *Texte en Main* (n° 3/4, hiver 1984-printemps 1985).
37. Il s'agit du Nil.
38. 1957 : par une promotion inhabituelle « le roi » deviendra « l'empereur ».
39. L'euphorbe est une « plante vivace renfermant un suc laiteux » (*Petit Robert*).
40. Comme « Le Fleuve/Le Bahr-El-Zéraf », « Chasse à l'éléphant » s'inspire du livre de Calmeyn, *Au Congo belge*. C'est toujours grâce à Calmeyn que Cendrars se fera à nouveau chasseur d'éléphant dans « Le Vieux-Port » (*L'Homme foudroyé*, 1945 ; TADA 5), puis dans « Chasse à l'éléphant » (*Trop c'est trop*, 1957 ; TADA 11). Sa rencontre directe avec l'Afrique semble bien s'être réduite à l'escale qu'il fera à Dakar sur la route du Brésil, après avoir écrit *Kodak*. Faut-il rappeler que le redoutable chasseur pour lequel ces poèmes le donnent est manchot depuis 1915 ?
41. Le mot « kodak » apparaît déjà chez Calmeyn. C'est peut-être lui qui a suggéré à Cendrars le titre de son recueil.

-
42. 1944 : « cliché » est remplacé par « film ».
 43. « Tes menus/Sont la poésie nouvelle » déclarait déjà le poète du *Panama* à l'intention de son 5^e oncle.
 44. 1887-1923 : ces menus – tous commandés chez Le Rouge – sont donc supposés jalonner toute la vie de Cendrars depuis sa naissance jusqu'à l'écriture de *Kodak*.
 45. Dans le manuscrit autographe offert à Olívia Penteado, figurent deux poèmes, « Volière » et « Le Dieu de la Fièvre jaune » qui disparaissent des manuscrits dactylographiés et seront écartés de la publication. Ils ont été découverts par Carlos Augusto Calil qui les a publiés dans « Le contrebandier de cigares » (*Brésil, l'Utopialand de Blaise Cendrars*, 1998, p. 297-312). Prévu dans la section « West », à la IX^e place, « Volière » prenait place entre « Jeune homme » et « Laboratoire ».
 46. Dans « Le Sud », « Le Dieu de la Fièvre Jaune » était prévu en IV^e position, entre « Ruine espagnole » et « Vomito negro ».

FEUILLES DE ROUTE

NOTICE

C'est en 1944, à la parution des *Poésies complètes*, qu'a été révélée l'existence d'un triptyque jamais assemblé ni même annoncé jusqu'alors, *Feuilles de route*. Le premier volet – le mieux connu – était constitué de *Feuilles de route - I. Le Formose*, une plaquette publiée Au Sans Pareil, en 1924, avec des dessins de Tarsila, une artiste brésilienne peu connue en France. Sans titre, le troisième volet réunissait des « *Feuilles de route inédites* » présentées en deux livraisons par la revue *Montparnasse* en février-mars 1927 et en mai-juin 1928. Quant au deuxième, « São Paulo », il provenait d'un catalogue à diffusion très restreinte qui accompagnait une exposition des tableaux de Tarsila à Paris, Galerie Percier, en juin 1926. Cet ensemble tardivement constitué n'est pourtant que la face visible d'un projet beaucoup plus ambitieux qui a été annoncé dans les bibliographies du poète, avec une extension variable, tout au long des années vingt. Ce n'est pas moins de sept plaquettes, en effet, que Cendrars prévoyait de confier à son ami René Hilsum, l'éditeur du Sans Pareil :

– I. Le Formose. – II. São Paulo. – III. Le Carnaval à Rio/Les Vieilles Églises de Minas. – IV. À la Fazenda. – V. Des Hommes sont venus. – VI. Sud-Américaines. – VII. Le Gelria.

Seule la première d'entre elles sortira des presses. En novembre-décembre 1926, *Les Feuilles Libres* publieront encore une suite de poèmes intitulée *Sud-Américaines* et qui sont issus, sans mention qui l'indique, de la VI^e plaquette avortée. Se serait-il agi d'un de ces projets fantômes dont Cendrars tout au long de son œuvre s'est fait une spécialité ? Les dossiers conservés à Berne prouvent le contraire : l'entreprise a été poussée loin avant d'être, brusquement, interrompue. Cendrars ne s'est jamais expliqué sur un abandon dont les raisons sont probablement multiples. Hilsum, dont la patience une fois de plus aura été mise à rude épreuve, n'est pas en cause. Bien davantage, sans doute, la lassitude qui prend vite Cendrars après le premier élan, quand la formule nouvelle qu'il a lancée menace de se figer en recette. Six autres plaquettes sur le chantier : il y avait de quoi décourager cet impatient. Mais surtout, pour l'écrivain, ce projet ne venait plus à son heure.

Le 12 janvier 1924, c'est un cinéaste déçu qui s'embarque sur *Le Formose* pour le Brésil. Le passage de Cendrars à la réalisation dans les studios

romains a tourné court. Que le film ait été détruit par lui ou par la production après une sortie calamiteuse importe peu, *La Vénus noire* est un échec. Lui qui n'écrivait plus, tout à son rêve de cinéma, le voici donc en quelque sorte contraint de revenir à la littérature. Un voyage au Brésil tombe à point nommé, à l'invitation de Paulo Prado, un ami richissime et cultivé du poète moderniste Oswald de Andrade et de sa compagne, Tarsila do Amaral, auxquels Cendrars vient de se lier à Paris. Ce voyage réveille en lui les souvenirs et les attentes de 1912 : une traversée de l'océan en bateau, une découverte du Nouveau Monde, une renaissance après le dépouillement du vieil Adam. La suite est bien connue : le Brésil va devenir la « deuxième patrie spirituelle » de Cendrars et son « Utopialand ». Mais s'il souligne l'importance initiatique de cette découverte, c'est pour faire valoir qu'il y a fait son apprentissage de romancier. À son retour, il délaissera bientôt les plaquettes en chantier pour reprendre un projet auquel il songeait depuis longtemps et, en quelques semaines, il écrit *L'Or* dont le succès inattendu lui ouvre un public nouveau et va faire de lui un romancier de l'aventure tout au long des années vingt. Exaltante et déchirante révision de ses projets qui, contre toute attente, fera du *Formose* le dernier recueil de poèmes publié par Cendrars avant les *Poésies complètes*.

Des *Feuilles de route* à *L'Or*, à vrai dire, la continuité d'écriture est sensible, et le passage uni. La pression du narratif apparaît dès le titre du recueil – les feuilles de route sont des notes que militaires ou voyageurs prennent en chemin – comme dans l'ordre prévu des plaquettes qui suit, de l'aller sur le *Formose* au retour sur le *Gelria*, l'itinéraire du voyage. Dans les trois poèmes *Du Monde entier*, le mouvement narratif, certes dominant, était violemment contrebalancé par le jeu discontinu des images et par les recherches prosodiques. Rien de tel dans les *Feuilles de route*, au prosaïsme délibéré, à la lisibilité immédiate, aux antipodes de l'image surréaliste telle que Breton la définit la même année dans son *Manifeste*. Seul demeure le blanc qui découpe pour l'œil les vers, et tend vers le dépouillement minimaliste des haïku japonais. Cette poésie aussi raréfiée que raffinée, qui défie constamment la banalité, conduit sans rupture à l'écriture de *L'Or*. En peaufinant son mythe dans *L'Homme foudroyé*, Cendrars ne s'y trompera pas : c'est de 1917 et d'*Au cœur du monde* – et non des *Feuilles de route* – qu'il date sa rupture avec la poésie.

Les Archives littéraires de Berne possèdent un ensemble précieux de manuscrits et documents, notamment :

– 2 Ms dactylographiés de *Feuilles de route I. Le Formose* : O 37/I (Ms R = legs de Raymone) et E XII 1 (Ms L = envoyé à Jacques-Henry Lévésque pour la publication)

– III. De « Départ » à « Pourquoi j'écris ? » : avec 4 poèmes inédits : « Voyageurs », « Change », « Popularité » et « T.S.F. », publiés ici pour la 1^{re} fois (O 37/II).

- Un dossier relatif aux plaquettes II-VII, avec de nombreux poèmes ou ébauches de poèmes inédits dont nous présentons ici un nombre important (O 37/II).
- Les épreuves corrigées du *Formose* (O 38).

NOTES SUR I. LE FORMOSE

1. Cette liste a été commentée par Adrien Roig dans « Blaise Cendrars et ses " bons amis " de São Paulo ou les réalités d'une utopie » (*Brésil, l'Utopialand de Blaise Cendrars*, L'Harmattan, 1998).
2. Embarqué au Havre sur le *Formose*, le 12 janvier 1924, Cendrars arrive à Santos, le 6 février. C'est également de Santos qu'il quitte le Brésil, le 19 août, sur le *Gelria*, en direction de Cherbourg. Une allusion rapide à ses voyages antérieurs lui permet de situer *Feuilles de route* dans la lignée de la *Prose du Transsibérien* et des *Pâques à New York*.
3. Embarqué pour New York à Libau sur le *Birma*, le 21 novembre 1911, Cendrars est revenu en Europe sur le *Volturno*, vers le 25 juin 1912.
4. « Le » n'est pas une coquille mais une ellipse volontaire, à interpréter. Le « La » qui termine le vers précédent est confirmé lui aussi par le manuscrit *Lèvesque* mais il disparaîtra dans l'édition collective de 1944.
5. Cendrars s'adresse à Raymonne.
6. Jeu sur l'homophonie entre le port de La Pallice, près de La Rochelle, et le seigneur de La Palice (1470-1525), tué à la bataille de Pavie, et célébré par ses soldats en une chanson fameuse, « Un quart d'heure avant sa mort/Il était encore en vie », qui lança la lapalissade, une vérité d'évidence.
7. Cendrars n'a pas quitté l'Europe depuis son voyage à New York, en 1911-1912.
8. « me segmenter moi-même » : c'est un manchot qui écrit. Voir plus loin la note sur « Orion ».
9. *Dobrii Vetcher* = « bonsoir » en russe. Cendrars aime citer des mots étrangers (russe, portugais, italien, anglais...) sans grand souci d'exactitude philologique ou phonétique.
10. Réplique ironique à « Lettre-Océan », un calligramme d'Apollinaire paru dans *Les Soirées de Paris*, n° 24, 15 juin 1914, dont la disposition typographique a pris valeur de manifeste et qui sera recueilli dans *Calligrammes* en 1918. Cendrars avait contribué à ce numéro par « Fantômas », un de ses poèmes élastiques, et les poèmes en prose d'*Amours*. En 1924, comme en témoigne *Feuilles de route*, il a pris ses distances avec un genre d'expérimentation formelle qui a pu le séduire à ses débuts (*Prose du Transsibérien, Sonnets dénaturés*).
11. Cette escale à Dakar en 1924 semble avoir été la seule rencontre directe avec l'Afrique de l'auteur de l'*Anthologie nègre* et des *Poèmes nègres* qui

- s'attribue par ailleurs (*Kodak, Trop c'est trop*) des souvenirs de chasse nés de ses lectures.
12. L'île de Gorée, en face de Dakar, fut à partir de 1677 le principal comptoir français de l'Afrique occidentale et servit notamment à la traite des Noirs.
 13. Ms R : « dans de la collophane » (biffé). Même modification deux vers plus loin.
 14. Ce défilé de passantes fait songer à Valéry Larbaud et à ses *Poésies d'A. O. Barnabooth*, notamment « Images » ou « Europe ». Cendrars se souviendra également du millionnaire de Larbaud en créant le personnage de Dan Yack.
 15. Écho au 10^e vers d'*Au cœur du monde* : « Ma main coupée brille au ciel dans la constellation d'Orion. » Annonce du poème homonyme.
 16. Ce précieux inventaire renseigne, aussi par ses lacunes, sur les projets de Cendrars lorsqu'il revient à la littérature après ses déboires de cinéaste à Rome. Conçu dès 1912, commencé au plus tard début 1917, *Moravagine* ne paraîtra chez Grasset qu'en 1926 après de considérables transformations. Amorcé en 1917, *Le Plan de l'Aiguille* est annoncé depuis 1923 et il sera divisé en deux volumes, le second prenant pour titre *Les Confessions de Dan Yack*, avant de paraître au Sans Pareil en 1929 (TADA 4). Après avoir fourni aux Ballets suédois, en 1923, l'argument nègre de *La Création du monde* (musique de Milhaud, décors de Léger; TADA 10), Cendrars écrit le livret d'*Après-dîner, ballet*, qui restera dans ses dossiers, Francis Picabia l'ayant supplanté entre-temps auprès de Satie en lui proposant *Relâche*. Dédié en effet à Raymone, *Au cœur du monde* (daté de 1917) est un recueil de poèmes à la destinée énigmatique mais probablement inachevé. En *Equatoria* fait partie de l'abondante bibliothèque fantôme de son auteur qui le résume ainsi, en 1925, dans une lettre à son agent littéraire W. A. Bradley : « Histoire d'un zoologue autrichien, gouverneur d'Equatoria, au moment de la révolution des derviches tourneurs et qui est sauvé par Stanley. » Rien ne témoigne que Cendrars ait réellement songé à l'écrire. Du 2^e volume de l'*Anthologie nègre* (1921) qui ne paraîtra jamais, se détacheront *Petits Contes nègres pour les enfants des Blancs* (1928) et *Comment les Blancs sont d'anciens Noirs* (1930). La liste ne fait aucune allusion à *L'Or* que Cendrars écrit pourtant dès son retour du Brésil, qui relance sa carrière et, selon lui, marque sa naissance de romancier.
 17. « sans mon galurin gris » : ajout sur Ms R. En hommage à Cendrars, Olivier Rolin intitulera un de ses livres *Mon galurin gris* (Le Seuil, 1997).
 18. Orion, le chasseur géant de la légende grecque, était célèbre pour la violence de ses exploits. Aveuglé, il recouvra la vue en marchant vers le soleil. Mis à mort, il fut transfiguré en constellation. Cette rédemption par le sacrifice est au cœur du mythe d'Orion manchot qu'élabore Cendrars après sa blessure.

19. Cendrars reviendra sur ce travestissement initiatique dans « Caralina » (1931), préface à *La Vie et la mort du Soldat inconnu*, roman inachevé (Champion, 1995).
20. San Fernando de Noronha : île volcanique du Brésil, au nord-est du cap San Roque.
21. « Le pot au noir » venait de donner son titre, en 1923, à un récit de Louis Chadourne (1890-1925) relatant une traversée de l'Atlantique en compagnie de Jean Galmot, homme d'affaires et député dont il était alors le secrétaire et dont Cendrars retracera la vie dans *Rhum* (1930 ; TADA 12).
22. De même que la plupart des poèmes de *Kodak* proviennent par collage du *Mystérieux Docteur Cornélius* de Gustave Le Rouge, « Pedro Alvarez Cabral » est le premier des poèmes du *Formose* découpés dans le *Voyage dans les provinces de Saint-Paul et de Sainte-Catherine* publié par Auguste de Saint-Hilaire en 1851. Suivront « Dans le train », « Pranapiaçaba », « Trouées », « Piratininga », « Botanique » et « Ignorance ».
23. Premières paroles d'une chanson popularisée par Maurice Chevalier : « Monte là-dessus... Monte là-dessus... Et tu verras Montmartre... »
24. La pinga ou cachaça est un alcool de canne à sucre brésilien, différent du rhum, qui sert à préparer l'apéritif national : la caipirinha, qu'appréciait Cendrars.
25. 1944 : « deux allemandes ». En 1924, les souvenirs et le langage du légionnaire sont encore frais.
26. Respectivement : Jean Cocteau, ami de Cendrars et son collaborateur aux Éditions de La Sirène, Erik Satie, Fernand Léger, rencontré dès l'avant-guerre et illustrateur de plusieurs de ses livres, Eugenia Errazuriz, amie chilienne et mécène, le comédien Marcel Lévesque, interprète de Judex au cinéma et père de Jacques-Henry, Francis Picabia, son voisin du Tremblay-sur-Mauldre (ils se brouilleront après l'épisode des Ballets suédois évoqué plus haut), Germaine Everling, la compagne de Picabia, le cinéaste Abel Gance dont Cendrars fut l'assistant pour *J'accuse* (1917) et *La Roue* (1923), et qui avait perdu sa femme Ida pendant ce dernier tournage. Mariette pourrait être Marcelle, la femme de René Hilsun à qui Cendrars donnera ce prénom dans *Une nuit dans la forêt* (1929 ; TADA 3). Sanders et le Gascon restent à identifier.
27. Trente ans plus tard, « La voix du sang » proposera de cette rencontre un récit plus détaillé et ironique (*Trop c'est trop*, 1957 ; TADA 11).
28. La plage réputée de Guarujá se trouve près de Santos. Cendrars en datera plusieurs de ses textes, notamment la préface à *John Paul Jones*, au cours de son second séjour au Brésil (1926).
29. *Mictorio* = « urinoir » en portugais.
30. Pour Paranapiaçaba, Cendrars reprend l'orthographe de Saint-Hilaire (*op. cit.*) dont ce poème provient par collage.

31. Cette petite leçon de botanique, de même que la description de « Piratininga », sont prélevées chez Saint-Hilaire.

NOTES SUR II. SÃO PAULO

32. Les six poèmes de la section « São Paulo » ont été publiés sous ce titre dans le catalogue de l'exposition de Tarsila à la galerie Percier, 38, rue La Boétie, à Paris, du 7 au 23 juin 1926. Dans *Le Brésil* (1952; TADA 11), Cendrars transformera cette suite en un poème unique intitulé « Poème à la gloire de Saint-Paul », avec quelques légères retouches de texte. Il transforme les titres en vers, intervertit « Klaxons électriques » et « Paysage », et surtout il insère entre eux un poème inédit : « Les bruits de la ville » que nous présentons en appendice.
33. Ms R : ce poème s'intitule « Vernis vernis »
34. Une des principales avenues du centre historique de São Paulo, près du Théâtre municipal.
35. Dans *Le Brésil* (1952), ce vers devient : « Le soleil vernit tout cela. »
36. Réputation tenace. En 1955, Claude Lévi-Strauss notera encore : « En 1935, les Paulistes se vantaient qu'on construisît dans leur ville, en moyenne, une maison par heure [...] on m'assure que le rythme est resté le même, mais pour les immeubles. » (*Tristes Tropiques*, rééd. Plon, « Terre humaine/Poche », 1999, p. 107.)

NOTES DU III.

37. Écrits sur le *Gelria* pendant le voyage de retour, les poèmes qui composent cette III^e section sans titre ont été publiés dans la revue *Montparnasse*, en deux livraisons dont nous suivons le texte : de « Départ » à « Un jour viendra » dans le n° 49 (février-mars 1927, p. 4-5) ; de « Coucher de soleil » à « Pourquoi j'écris » dans le n° 51 (mai-juin 1928, p. 8, 10-11). Ils ne seront réunis qu'en 1944. Cendrars évoquera à plusieurs reprises son retour sur le *Gelria*, dans « Caralina » (voir *supra* note 19), puis dans « Le Jugement dernier », premier récit du *Lotissement du ciel* (1949; TADA 12). C'est aussi sur le *Gelria*, qui deviendra *in extremis* l'*Eric fuel*, qu'il avait d'abord prévu de situer l'intrigue de « L'Amiral » (*D'Oultramer à indigo*, 1940; TADA 8).
38. Ce départ a eu lieu le 19 août 1924, de Santos.
39. Le poète Oswald de Andrade (1890-1954) est le chef de file du groupe moderniste qui s'était constitué à São Paulo en février 1922, à l'occasion de la Semaine d'Art moderne qui marquait le centenaire de l'indépendance du pays. Théoricien et polémiste, Oswald écrira le *Manifeste Bois Brésil* (1924) et les *Manifestes anthropophages* (1928-29). Il était alors le compagnon de Tarsila dont il avait un fils, Nonê, et qu'il épousera en

1926. Aucun lien de parenté ne l'unit à son homonyme Mário de Andrade (1893-1945), autre grande figure du groupe et auteur de *Macunaïma, le héros sans aucun caractère*, roman phare du modernisme (1928) dans lequel Cendrars apparaît comme personnage.
40. En juillet 1924, le général Isidoro Dias Lopes se soulève contre le gouvernement et occupe São Paulo. Réprimée par les troupes fédérales qui bombardent la ville, la révolution aura duré une vingtaine de jours, pendant lesquels Cendrars quitte São Paulo pour se réfugier avec son hôte Paulo Prado dans la fazenda Santa Veridiana. Il y écrira les poèmes de *Sud-Américaines*.
41. 1944 : « d'Allemands ». Voir *supra* note 31.
42. Ms R : « Cabine 62 » (biffé). C'est bien la cabine 62 que Cendrars occupait sur le *Gelria*. La modification est sans doute d'intention symbolique.
43. Chiffre symbolique à nouveau et annonciateur de (re)naissance. Cendrars aura passé en fait un peu plus de sept mois au Brésil.
44. 1944 : « archibondé » remplace « plein de vilaines gens ».
45. Ms R : ce vers est suivi du vers suivant : « Je ne vois plus rien de Santos ».
46. Autre réécriture clandestine, cette fois, de *Sous la Croix du Sud* (Plon, 1912), un livre du prince Louis d'Orléans-Bragance, petit-fils de l'empereur du Brésil Dom Pedro II, dont la famille fut condamnée à l'exil après la chute de l'Empire en 1889. Ce collage a été révélé par Carlos Augusto Calil.
47. Jean de Léry (1536-1613) est l'auteur d'une *Histoire d'un voyage fait en terre du Brésil* (1578) que Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques* considère comme un chef-d'œuvre de la littérature ethnographique.
48. À la fin de son troisième et dernier voyage au Brésil, le 28 janvier 1928, Cendrars embarquera à son tour sur le *Lutetia* pour rentrer en France.
49. *Spardeck*, qui remplace *pont* dans le ms ALS, est un « pont léger sur montants, qui recouvre les cabines et salons du pont supérieur des paquebots » (*Nouveau Larousse universel*).
50. Thème sur lequel Cendrars revient souvent notamment dans *L'Homme foudroyé* (1945) : « L'humanité vit dans la fiction. C'est pourquoi un conquérant veut toujours transformer le visage du monde à son image. Aujourd'hui, je voile même les miroirs. » (« Le Vieux-Port », 4. La Redonne; TADA 5, p. 90).
51. Le sac à charbon, en portugais *saco de carrão*, est un nuage de matière cosmique noirâtre qui se présente comme une tache noire dans le ciel. Cendrars la décrira comme un « abîme hypnotique » dans « La Tour Eiffel sidérale » (*Le Lotissement du ciel*, 1949; TADA 12).
52. Suite du petit roman de bord commencé avec « Mauvaise foi » et qui, quinze ans plus tard, sera développé en nouvelle dans « L'Amiral » (*D'Oultramer à indigo*; TADA 8, p. 393-449).

53. L'expression plaît à Cendrars qui publiera un *Éloge de la vie dangereuse* (1926, recueilli dans *Aujourd'hui* en 1931; TADA 11) écrit au cours de son deuxième séjour au Brésil, puis intitulera *La Vie dangereuse* un recueil de nouvelles (Grasset, 1938; TADA 8).
54. « C'est gai » : ajout autographe sur le Ms ALS.
55. La main bahianaise fait la figue pour conjurer le mauvais sort.
56. « L'Amiral » (*op. cit.*) s'ouvrira sur la même fantaisie topographique, mais la citation de Victor Hugo est approximative. Dans *Ruy Blas*, le héros s'emporte contre les « ministres intègres » qui dilapident les possessions espagnoles : « Tout s'en va. – Nous avons, depuis Philippe Quatre, / Perdu le Portugal, le Brésil, sans combattre; [...] et Fernambouc, et les Montagnes Bleues! » (III 2).
57. Sociétaire de la Comédie-Française, Adrienne Lecouvreur (1692-1730) fut une illustre interprète de Corneille et Racine. Le double apparemment de Cocteau à une tragédienne et à un singe est d'une ironie un peu grinçante qui révèle entre les deux poètes un éloignement qui ira jusqu'à la rupture.
58. *Cachorro do matto* = « chien de brousse, chien sauvage ».
59. Buchies = sans doute pour *bûchilles*, « petits copeaux », helvétisme signalé par Jean-Carlo Flückiger
60. Morale d'une ironie toute pragmatique qui annonce le VII^e poème de *Sud-Américaines*.
61. Reprise en écho de « S. Fernando de Noronha » dans *Le Formose*.
62. En 1918, Cendrars avait écrit pour Abel Gance un projet de scénario intitulé *Les Atlantes* qui restera sans suite (*Inédits secrets*, Club Français du Livre, 1969, p. 410-412). La Lémurie, l'autre continent perdu, lui inspirera une longue rêverie cosmogonique dans « La Tour Eiffel sidérale » (*Le Lotissement du ciel*; TADA 12).
63. Une jangada, mot brésilien, a d'abord désigné un radeau ou un train de bois de grandes dimensions lancé sur le fleuve par les exploitants des forêts du haut Amazone. Cendrars l'a peut-être découvert dans *La Jangada/ Huit cents lieues sur l'Amazone* (1881), roman méconnu d'un écrivain qu'il lisait avec passion, Jules Verne. Par la suite, la jangada a désigné une barque de pêche.
1944 : « à la baleine » est remplacé par « au cachalot ».
64. Ms : le poème se poursuit par ces deux vers : « Les nuits sont les plus belles sans lune avec des étoiles immenses et la chaleur qui ne va que grandissante / Comme l'agitation des hélices rend l'eau nocturne de plus en plus phosphorescente dans notre sillage ».
65. Cendrars reprend ici sa réponse à l'enquête « Pourquoi écrivez-vous ? » de la revue *Littérature* (n° 10, décembre 1919, p. 24) en lui ajoutant trois points de suspension.

SUD-AMÉRICAINES

NOTICE

Selon un projet de 1924, les poèmes de *Sud-Américaines* devaient constituer la VI^e des VII plaquettes prévues alors pour *Feuilles de route*. Après l'interruption de la série, ils ont été publiés dans la revue *Les Feuilles libres*, n° 44, novembre-décembre 1926, p. 81-84.

Le 25 avril 1926, Cendrars envoie trois feuillets de poèmes dactylographiés à Tarsila, destinés au catalogue de l'exposition qu'elle prépare pour la Galerie Percier à Paris. Les six pièces qui seront publiées constituent la 2^e section, « São Paulo », de *Feuilles de route*. Sur le manuscrit conservé à São Paulo, ils sont suivis de quatre autres poèmes : « Promenade matinale » resté inédit et que nous publions ici dans une version plus développée, « Promenade nocturne » dans lequel on reconnaît le 1^{er} poème de *Sud-Américaines*, ainsi que « Bahia » et « Pernambuco » qui seront tous deux insérés dans la III^e section de *Feuilles de route*.

NOTES

1. *Lua* = « lune », en portugais.
2. Le 2^e poème de *Sud-Américaines* a paru sous le titre « Brésilienne » dans *Le Radeau*, n° 1, 31 janvier 1925.
3. Sans doute Mme Eugenia Errazuriz, grande dame chilienne et amie de Cendrars qu'elle recevait, ainsi que Picasso et Stravinsky, dans sa maison de Biarritz, La Mimoseraie. C'est à elle qu'il dédie *Les Armoires chinoises*.

FEUILLES DE ROUTE INÉDITES

NOTICE

Sauf le premier, tous les poèmes qui suivent sont inédits. Ils appartiennent au dossier *Feuilles de route* conservé à Berne et témoignent de l'ampleur que Cendrars voulait donner à un projet pour lequel il prévoyait jusqu'à sept plaquettes.

NOTES

1. Absent des *Poésies complètes*, ce poème a été publié par Cendrars dans *Le Brésil* (1952; TADA 11) où il l'insère dans le long « Poème à la gloire de Saint-Paul » qu'il compose alors avec les six poèmes de la future section « São Paulo » de *Feuilles de route*.
2. Une version plus brève de ce poème figurait sous le titre « Promenade matinale » dans l'envoi signalé plus haut de Cendrars à Tarsila en 1926. Révélée par Aracy Amaral (*Blaise Cendrars no Brasil e os modernistas*, São

- Paulo, 1970), elle est reproduite dans *Le Brésil* (Fata Morgana, 1987). Nous présentons ici la version longue et inédite dans cet état conservée aux ALS de Berne, ainsi que les 5 poèmes qui suivent (O 37/II c).
3. Rivière qui passe notamment à São Paulo.
 4. *À la Fazenda* devait constituer la IV^e plaquette de la série des *Feuilles de route*. Il s'agit de la fazenda Santa Veridiana que possédait Paulo Prado, l'hôte de Cendrars, à Santa Cruz das Palmeiras, et où ils se réfugièrent ensemble pendant la révolution du général Isidoro Dias Lopes, en juillet 1924. Dans le manuscrit, ces poèmes n'ont pas encore reçu de titre.
 5. Ce sont trois villes autour de la fazenda Santa Veridiana dont Cendrars explorait les alentours pendant la révolution de juillet 1924.
 6. *Des hommes sont venus* devait donner son titre à la V^e des VI plaquettes prévues pour *Feuilles de route*. En 1952, Cendrars reprendra ce titre pour en faire le sous-titre de son livre *Le Brésil* (Monaco, Documents d'art), illustré de photographies de Jean Manzon. Comme ceux de *À la Fazenda*, ces poèmes ne sont pas titrés.
 7. VII^e et dernière plaquette de l'ensemble prévu, *Le Gelria* devait faire pendant au *Formose*. Les poèmes qui la composaient ont été publiés dans *Montparnasse* et repris dans la section III des *Feuilles de route* en 1944, à l'exception des quatre que nous présentons ici.
 8. O 37/I : ce poème figure entre « Passagers » et « L'oiseau bleu ».
 9. *Ibid.* : entre « L'oiseau bleu » et « Pourquoi ».
 10. *Ibid.* : entre « Pourquoi » et « Bal ».
 11. *Ibid.* : entre « Bal » et « Podomètre ».

EN MARGE DE FEUILLES DE ROUTE

1. Inséré dans le dossier de *Feuilles de route*, ce poème inédit a été publié pour la première fois dans les *Cahiers de sémiotique textuelle* (n° 11, 1987), à l'université Paris-X-Nanterre. Sa tonalité tragique comme sa facture contrastent fortement avec la poétique des *Feuilles de route* dont il est contemporain.
2. Cataguazes – et non Catacazes – est une ville de l'État du Minas Gerais, au Brésil, où ce poème a paru dans la revue *Verde* (n° 3, novembre 1927, p. 11), au cours du troisième séjour brésilien de Cendrars qui s'amusera à en publier deux autres versions, légèrement modifiées : « Petit poème à mettre en musique » dans *Tambour*, s.d. (1929), n° 1, p. 10 ; et « Klaxon », qui fait partie des poèmes « Dictés par téléphone », publiés dans *Orbes* (1^{re} série, n° 2, printemps 1929), la revue de Jacques-Henry Lèvesque, grand ami de Cendrars qui lui confia le soin de recueillir ses *Poésies complètes*, en 1944. Ces trois poèmes n'avaient jamais été réunis.

POÈMES RETROUVÉS OU INÉDITS

1. « Dictés par téléphone » a été publié dans *Orbes*, 1^{re} série, n° 2, printemps 1929, p. 15.
2. « Klaxon » : on trouvera ce poème en appendice de *Feuilles de route*, avec deux variantes.
3. « Petits accessoires à la vie moderne » : ces poèmes publicitaires retrouvés ont été publiés en fac-similé dans les pages de garde de *Du Monde entier au cœur du monde* (Denoël, 1957). On les rapprochera de « Zénith » ici même, et de la IX^e partie d'*Aujourd'hui* (1931), « Publicité = poésie ».
4. Le dossier de Berne indique : *Nupur/poèmes de la contemplation*, « Aix-en-Provence/20 mai 1945 ». Cendrars envisageait de publier *Nupur*, « trois poèmes de la contemplation », chez Seghers dans le volume des « Poètes d'aujourd'hui » que lui consacrait Louis Parrot (1948). Il s'est ravisé sans qu'on sache pourquoi. Ces poèmes ont été révélés par Miriam Cendrars dans *Blaise Cendrars* (Balland, 1984, p. 550-551).
5. Le manuscrit s'interrompt ici.
6. « Archives sonores » a été publié, tout entier en capitales, dans *Soutes*, n° 1, octobre 1952, revue de culture révolutionnaire internationale fondée et dirigée par Luc Decaunes. Le manuscrit est daté « 19 mai 52 ». C'est, à sa façon, un « poème de la contemplation » proche de *Nupur*, avec de précises réminiscences de *L'ABC du cinéma* (1927; voir le tome 3 de « Tout autour d'aujourd'hui »).
7. La date de ce poème sur le pseudonyme, jamais publié par Cendrars, est inconnue. Écrit de la main gauche, il est probablement contemporain d'*Une nuit dans la forêt*, un récit publié en 1929 mais écrit en 1925, où Cendrars attribue au poète expressionniste allemand Ludwig Rubiner cette lecture de son pseudonyme : « CENDRARS/ Tout ce que j'aime et que j'étéreins/ En cendres aussitôt se transmue... », que son ami aurait découverte dans un poème de Nietzsche, probablement « Ecce homo » : « Ja! Ich weiss, woher ich stamme! / Ungesättigt gleich der Flamme / Glühe und verzehr'ich mich. / Licht wird Alles, was ich fasse. / Kohle, was ich lasse : / Flamme bin ich sicherlich! », ainsi traduit par G. Ribemont-Dessaignes : « Oui, je sais d'où je descends! / Inassouvi comme la flamme, / Je brûle et me consume. / La lumière devient tout ce que je suis, / Le charbon tout ce que je laisse : / Ah, certes, je suis une

flamme! » (Nietzsche, *Poésies complètes*, Éditions du Seuil, 1948, p. 102-103).

8. Poème publié dans *Opéra*, 6 juin 1951, recueilli par Hughes Richard, *Dites-nous M. Blaise Cendrars...* (Rencontre, 1969, p. 120). À rapprocher de la fin du « Jugement dernier », premier récit du *Lotissement du ciel* (1949; TADA 12).

POÈMES DE JEUNESSE

SÉQUENCES

NOTICE

À son vieil ami t'Serstevens qui s'étonnait de ne pas retrouver *Séquences* dans le volume des *Poésies complètes*, Cendrars avait simplement répondu : « Un péché de jeunesse ». À sa parution, en 1913, après *Les Pâques*, ce recueil témoignait, de fait, d'une allégeance au Symbolisme qui surprit ses rares lecteurs, avec son goût des mots rares, ses adjectifs antéposés, son érotisme mystique et pervers. Cendrars – ou plutôt Sauser – apparaît ici comme un disciple fervent de Remy de Gourmont, le maître à penser et à écrire du *Mercur de France* (1858-1915). Grâce au *Latin mystique* (1892), le jeune poète a découvert que la séquence est une forme de la poésie religieuse latine des X^e-XIII^e siècles, « un psaume de dix à trente versets, le plus souvent, auquel des allitérations, des recherches de mots, des rimes et des assonances finales ou intérieures donnent seules un air de poème ». Ces compositions ont reçu leur nom à l'abbaye de Saint-Gall dont le séquentiaire le plus illustre est Notker Balbulus (840-912), « le bègue ». C'est d'ailleurs à l'imitation de « l'admirable poète saint Notker » que Hubert d'Entragues, le héros de *Sixtine* (1890), compose à son tour « d'obscures séquences » et l'exemple qu'en offre le roman, *Figure de rêve*, peut être considéré comme le modèle des poèmes de Cendrars (rééd. 10/18, 1982, p. 81).

Les *Séquences* ont été publiées le 13 juin 1913 par Les Hommes nouveaux, la maison d'édition fondée par Cendrars. La numérotation discontinue de ces 25 poèmes donne à penser qu'ils ont été prélevés dans un ensemble plus vaste, aujourd'hui perdu. Sur ce recueil renié et les débuts du poète, voir l'essai d'Yvette Bozon-Scalzitti, *Cendrars et le Symbolisme* (Minard, 1977).

NOTES

1. « Tu l'aimes afin qu'elle soit belle ». Cette citation de Godeschalk, moine du XI^e siècle, est empruntée au *Latin mystique* de Gourmont qui la traduit lui-même (rééd. 1930, p. 143).
2. Miriam Cendrars a révélé que le poète désigne ainsi Féla Poznanska, dont la famille maternelle était originaire de la ville de Landsberg, aujourd'hui Gorzow, en Pologne.

3. Les deux premiers poèmes de *Séquences* sont attribués à José, le héros fin de siècle d'*Aléa*, un roman autobiographique inachevé auquel Sauser/Cendrars travaille entre 1911 et 1912 à Saint-Petersbourg puis à New York. Dix ans plus tard, en 1922, il en publiera des extraits dans *Les Feuilles libres*, sous un nouveau titre, *Moganni Nameh*. Entre-temps il a repris sous son nom ces deux poèmes dans le n° 1 – et unique – des *Hommes nouveaux*, en octobre 1912. L'influence de Baudelaire, relayée par celle de Gourmont, est visible dans l'ensemble du recueil et notamment dans le premier poème qui paraphrase « Les Bijoux » (*Les Fleurs du Mal*, Pièces condamnées, VI).
4. Freddy Sauser passa l'été 1911 à Streilna ou Strelna, une banlieue résidentielle de Saint-Petersbourg, sur le golfe de Finlande.
5. Daté de « septembre 1907 », ce poème est lié, de toute évidence, à la mort d'Hélène le 28 juin précédent. Il a été révélé par les *Inédits secrets*, en 1969 (p. 29).
6. Daté « Paris, Noël 1910 », ce poème a été dédié à Hélène, puis au poète polonais Stanislaw Przybyszewski, une des grandes admirations du jeune Sauser-Cendrars. Il devait figurer dans le n° 2 des *Hommes nouveaux*, qui ne paraîtra pas (*Inédits secrets*, p. 111-113).

AMOURS

NOTICE

Les Soirées de Paris, n° 25, 15 juin 1914, p. 345-346. Pas plus que *Séquences*, *Amours* – autre « péché de jeunesse » – n'a été recueilli dans les *Poésies complètes*. Il faudra attendre 1961 pour que Pierre Seghers leur consacre une plaquette.

1. La main et son symbolisme fascinent Cendrars bien avant sa blessure. Ce poème est contemporain d'un projet de « Théâtre des mains » paru dans la revue berlinoise *Die Aktion* (tous deux, ainsi que d'autres textes sur la spiritualité de la main, ont été recueillis à la suite des *Armoires chinoises*, Fata Morgana, 2001).
2. Initialement dédié à Chagall, ce poème offre une transposition poétique de l'univers d'un peintre dont la rencontre a marqué le jeune Cendrars.
3. Ce poème en prose, très proche d'*Amours*, a été publié dans le n° 1 des *Hommes nouveaux*, en octobre 1912, et jamais repris avant les *Inédits secrets* (p. 281-282).
4. En allemand, Sauser veut dire « moût ».

BAISER

NOTICE

« Blaise Cendrars a traduit du tchèque un poème d'Otto Klein, qui accompagne six bois gravés par Otakar Kubin ». Signalée par cet écho d'Apollinaire, le 8 juillet 1914, cette traduction est restée longtemps inconnue. La publication du catalogue de la Bibliothèque d'Apollinaire, en 1983, confirmera l'existence de *La Misère humaine*, une plaquette sans mention d'éditeur. D'origine tchèque, Otto Klein (1892-1973) s'était installé à Paris en 1912 où il se lie à Cendrars qui sera un de ses témoins de mariage et comme lui il s'engagera volontaire dans l'armée française. *Baiser* semble avoir été son seul poème. (Pierre Caizergues, « Histoire d'un poète secret, de six gravures et d'un baiser », *L'Esprit nouveau dans tous ses états*, Minard, 1986).

LA LÉGENDE DE NOVGORODE

NOTICE

À partir de *Séquences* (1913) et pendant près de cinquante ans, Cendrars a fait figurer en tête de ses bibliographies une plaquette toujours déjà épuisée et qui, dans *La Guerre au Luxembourg*, par exemple, est décrite ainsi :

La Légende de Novgorode, de l'Or gris et du Silence.

Traduit en russe par R. R. sur le manuscrit ; tirage en blanc sur papier noir ; 14 exemplaires numérotés et signés : Moscou, Sozonov, 1909.

Un volume in-12 carré (hors commerce).

Cette constance et cette absence aussi obstinées l'une que l'autre ont intrigué bien des lecteurs, partagés entre le désir de découvrir enfin un exemplaire de l'incunable et de sérieux doutes sur l'existence même de la plaquette introuvable, compte tenu de la forte réputation de mystificateur qui n'a cessé d'accompagner Cendrars. Cinquante ans de mystification, tout de même, et si tôt dans la carrière, c'était bien long, et certains soupçonnaient sous la référence un cryptogramme à usage personnel qu'il s'agissait de déchiffrer. Et pourquoi pas un acronyme puisque les deux initiales du titre – L, N – donnaient à entendre le prénom d'Hélène dont on avait appris entre-temps que la mort tragique avait bouleversé le jeune Freddy. Car il était entendu qu'à cette date – 1909 – Cendrars à proprement parler n'existait pas et que seul Freddy Sauser – peut-être sous un autre pseudonyme – était alors à même de signer l'énigmatique *Légende*.

C'est à Sofia, en 1995, que s'est produit l'in vraisemblable. Dans la boîte d'un bouquiniste, un poète bulgare, Kirill Kadiiski, a découvert une plaquette

de 16 pages, au format carré, dont la couverture – et elle seule – présentait des caractères blancs sur papier noir, avec des indications russes qui se traduisent ainsi : Frédéric Sausé/Légende de Novgorod/traduit du français par R. R./Moscou. Saint-Petersbourg/MCMVII.

Le découvreur de la plaquette la publia aussitôt en fac-similé dans son pays, en l'accompagnant d'une traduction bulgare faite par ses soins. Puis il l'adressa à Miriam Cendrars, la fille du poète, qui, dès 1996, en fit faire une première restitution en français, toujours accompagnée du fac-similé de l'original russe, puis une autre, l'année suivante, révisant la première, les deux chez Fata Morgana.

L'événement avait fait grand bruit dans la presse française et internationale. À sa publication, le texte – restitué – séduisit par sa beauté tout en intrigant par les nombreuses allusions qu'il contient à l'œuvre future de Cendrars. Une programmation aussi précise avait de quoi surprendre la critique qui, de plus, éprouve depuis lors des difficultés à insérer ce texte, à sa date, dans le contexte de la vie et surtout de l'œuvre du jeune poète qui, en 1907, n'avait encore rien publié. Que ce poème, si proche parfois du *Transsibérien*, puisse précéder les *Séquences* de trois ans pose une énigme qui attend toujours son mot. L'analyse matérielle aurait pu venir éclairer l'analyse textuelle, particulièrement délicate en l'absence de l'original français, mais elle a été interrompue avec la vente de la plaquette à un collectionneur privé. Impossible donc, à l'heure actuelle, de décider si *La Légende de Novgorode* retrouvée à Sofia est une autre *Chasse spirituelle* – ce pastiche de Rimbaud dénoncé par Breton – ou si le miracle a bien eu lieu.

Nous reproduisons ici la deuxième version publiée par Fata Morgana.

CHRONOLOGIE

- 1879 20 juin : mariage de Georges Frédéric Sauser (né en 1851) et de Marie Louise Dorner (née en 1850), à La Chaux-de-Fonds, en Suisse.
- 1887 1^{er} septembre : naissance de Frédéric Louis Sauser (le futur Blaise Cendrars) à La Chaux-de-Fonds. Famille bourgeoise d'origine bernoise, mais francophone. Le père est un homme d'affaires instable. La mère, neurasthénique, néglige son cadet. Deux aînés, une sœur et un frère qui, sous le nom de Georges Sauser-Hall, deviendra un éminent juriste suisse.
- 1891 Enfance mal connue, mais itinérante.
- 1894-96 Séjour à Naples, conclu par une faillite commerciale du père.
- 1897-99 Pensionnat en Allemagne, puis gymnase à Bâle où il rencontre August Suter, le futur sculpteur. Fugues ?
- 1901 Études à l'école de commerce de Neuchâtel.
- 1904 Septembre : de mauvais résultats scolaires font envoyer Freddy en apprentissage en Russie, d'abord à Moscou puis à Saint-Petersbourg, chez un compatriote, l'horloger Leuba. En janvier assiste au Dimanche rouge qui déclenche la Révolution de 1905. Séjour de plus de deux ans et demi dont il datera son « apprentissage en poésie ». Relations mal connues avec les milieux littéraires (a-t-il rencontré Alexandre Blok ?). Sur la fin, se lie avec une jeune fille russe, Hélène.
- 1907 Avril : retour à Neuchâtel. Correspondance évasive avec Hélène, dont il apprend le 11 juin qu'elle est morte brûlée vive probablement par suicide. Désespoir de Freddy qui se sent responsable. 1907 ou 1909 : publication à Moscou, sous le nom de Frédéric Sauser et en russe, de *La Légende de Novgorode*, plaquette que Cendrars fera toujours figurer en tête de sa bibliographie mais considérée comme perdue jusqu'à sa découverte à Sofia, en 1995.
- 1908 Février : mort de sa mère. Remariage du père. Période mal connue. Séjour dans une clinique ?
- 1909 Études dispersées (médecine, littérature, musique) à l'université de Berne, où il rencontre Féla Poznanska, jeune Juive polo-

- naise. Lectures boulimiques (philosophie, histoire des sciences, patrologie latine...). Premiers essais d'écriture, sous l'influence du Symbolisme finissant (Dehmel, Przybyszewski, Spitteler, Gourmont).
- 1910 Période de déplacements mal connus. Séjour en Belgique (figurant au théâtre de la Monnaie à Bruxelles. En août, à La Panne avec Féla). Racontera avoir rencontré Charlie Chaplin, alors inconnu, à Londres. Fin de l'année à Paris où il retrouve par hasard Auguste Suter.
- 1911 Avril : retour à Saint-Pétersbourg, sans doute dans la famille d'Hélène. Été à Strelna où il commence *Aléa*, un roman autobiographique.
21 novembre, s'embarque à Libau pour New York à l'invitation de Féla. Tient un Journal à bord : *Mon voyage en Amérique*. Arrivée le 12 décembre.
- 1912 Avril : New York. Au cours de la nuit de Pâques (mais plus probablement à Paris au cours de l'été), écrit *Les Pâques*, son « premier poème » qu'il signe d'un pseudonyme, Blaise Cendrart, puis Cendrars.
Fin juin : retour en Europe. S'installe à Paris, 4, rue de Savoie. Fonde avec Émile Szittyá, jeune écrivain hongrois, la revue et les Éditions des Hommes Nouveaux où, en novembre, paraissent *Les Pâques*, qu'il envoie à Apollinaire. Fréquente les milieux d'avant-garde : Apollinaire (et *Les Soirées de Paris*) et les peintres (les Delaunay, Chagall, Léger, Kisling...). Sympathies anarchistes.
- 1913 Juin : *Séquences*, recueil de poèmes symbolistes qu'il reniera.
Novembre : *Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France*, poème-tableau sous forme de dépliant, avec des compositions simultanées de Sonia Delaunay. Ses *Poèmes élastiques* paraissent en revues. Écrit *Le Panama ou les aventures de mes sept oncles*. La figure de Moravagine commence à le hanter. Juste avant guerre, polémiques littéraires sur l'emploi du mot « simultané ».
- 1914 29 juillet : signe avec l'écrivain italien Ricciotto Canudo un *Appel* aux étrangers résidant en France les invitant à s'engager volontaires avec eux dans l'armée française. Une année au front (Somme, Champagne...), sur laquelle il reviendra souvent (*J'ai tué, La Main coupée...*). Cesse d'écrire.
16 septembre : permission à Paris, où il épouse Féla dont il aura 3 enfants, Odilon, Rémy et Miriam.
- 1915 27 septembre : mort de Remy de Gourmont, son « maître » en écriture.
28 septembre : grièvement blessé devant la ferme Navarin, au cours de la grande offensive de Champagne. Amputation du bras droit

- (son bras d'écrivain) au-dessus du coude. Une coïncidence de dates qui le marquera.
- 1916 16 février : naturalisé français. « Année terrible ». Période de désarroi.
Rencontre Eugenia Errazuriz, grande dame chilienne qui deviendra son amie et le recevra fréquemment dans la société mondaine de Biarritz jusqu'à la « Drôle de guerre ».
Décembre : *La Guerre au Luxembourg*, poème avec six dessins de Kisling (Dan. Niestlé).
- 1917 Hiver à Cannes, sous la hantise croissante de Moravagine, son double.
Printemps : retour à Paris. Retrouve Apollinaire au café de Flore. Amitié avec Philippe Soupault.
Fin juin : été à Courcelles et à La Pierre, par Méréville, près d'Étampes (Essonne). Tournant décisif pour Cendrars qui découvre son identité nouvelle de gaucher : *L'Eubage*, commandé par le couturier-mécène Jacques Doucet, et *Les Armoires chinoises* (récit initiatique gardé secret) témoignent de ce renouveau créateur. Entrepren un « grand roman martien », *La Fin du monde*, d'où sortiront *Profond aujourd'hui* (À la Belle Édition, 1917), *La Fin du Monde filmée par l'Ange N.-D.* (écrite la nuit de ses 30 ans, le 1^{er} septembre), *Moravagine*. Songe à *Dan Yack*.
Orion, « son étoile », oriente désormais un mythe personnel de renaissance.
26 octobre : rencontre à Paris Raymone Duchâteau, jeune comédienne à qui un amour idéalisé le liera jusqu'à sa mort. Décide de vivre seul.
Fin novembre : conseiller littéraire, jusqu'en 1919, aux Éditions de la Sirène fondées par Paul Laffitte. S'y lie avec Jean Cocteau.
- 1918 Hiver à Nice où il ne parvient pas à achever *Moravagine*. Délaisse peu à peu l'écriture pour l'édition à la Sirène et le cinéma. À partir de l'été : figurant dans *J'accuse* d'Abel Gance.
Juin : *Le Panama ou les aventures de mes sept oncles* à la Sirène (couverture de Dufy).
Novembre : *J'ai tué*, avec cinq dessins de Léger (À la Belle Édition).
9 novembre : mort d'Apollinaire.
- 1919 Juillet : recueille ses trois grands poèmes dans *Du Monde entier* (NRF).
Août : *Dix-neuf poèmes élastiques* (Au Sans Pareil).
Octobre : *La Fin du Monde filmée par l'Ange N.-D.*, avec des compositions de Léger (La Sirène).
Dans la revue *La Rose rouge*, « Modernités », série d'articles sur les peintres. Distances avec les milieux littéraires d'avant-garde (Dadas, puis surréalistes).

- 1920 Réédition préparée par Cendrars des *Chants de Maldoror* de Lautréamont à la Sirène.
Assistant d'Abel Gance pour le tournage de *La Roue*. Travaille au *Plan des Aiguilles* qui deviendra *Le Plan de l'Aiguille*.
- 1921 Juin : *Anthologie nègre* (La Sirène).
Engagement dans les studios de Rome grâce à Cocteau : fait tourner Raymone dans *La Vénus noire*, film perdu et qui a été mal reçu à sa sortie, en Italie début 1923. *La Perle fiévreuse*, son scénario, est publié dans la revue *Signaux de France et de Belgique*.
- 1922 Activités vibronnaires. De février à décembre, *Moganni Nameh* (version remaniée d'*Aléa*) paraît dans la revue *Les Feuilles libres*.
- 1923 25 octobre : au Théâtre des Champs-Élysées, les Ballets suédois de Rolf de Maré créent *La Création du Monde*, argument de Cendrars, musique de Darius Milhaud, décors et costumes de Léger. Amitié avec Nils et Thora Dardel.
- 1924 12 février : s'embarque sur le *Formose* pour le Brésil, à l'invitation de Paulo Prado, homme d'affaires et écrivain. Découverte de son « Utopialand ». Amitiés avec les modernistes de São Paulo : Tarsila, Oswald de Andrade, Mário de Andrade. Visite à la fazenda du Morro Azul dont il date son « apprentissage de romancier ». Retour en France le 19 août sur le *Gelria*.
Juin : *Kodak (documentaire)*, poèmes « découpés » en secret, notamment dans *Le Mystérieux docteur Cornélius*, roman-feuilleton de son ami Gustave Le Rouge.
Septembre : *Feuilles de route, I. Le Formose*, son dernier recueil de poèmes (Au Sans Pareil).
Au Tremblay-sur-Mauldre, à la fin de l'année, écrit en quelques semaines *L'Or/la merveilleuse histoire du général Johann August Suter*, un projet ancien réveillé par le Brésil.
- 1925 Mars : *L'Or* (Grasset), premier succès de grand public pour le poète d'avant-garde. Cette vie romancée fera de lui dans les années 20 un romancier de l'aventure, toujours fasciné par le cinéma.
10 juin : conférence à Madrid sur la littérature nègre.
- 1926 7 janvier : 2^e voyage au Brésil à bord du *Flandria*. Rencontre Marinetti à São Paulo.
Moravagine dont le projet date d'avant-guerre paraît enfin chez Grasset. Entrepren une vie (restée inachevée) de John Paul Jones, héros de l'Indépendance américaine. Le 6 juin, retour en France sur l'*Arlanza*.
En septembre, *Éloge de la vie dangereuse* et, en octobre, *L'A B C du cinéma*, Aux Écrivains réunis.
Décembre : *L'Eubage/aux antipodes de l'unité*, Au Sans Pareil après 10 ans d'errances éditoriales.

- 1927 12 février : mort de son père près de Neuchâtel.
Printemps : séjour à La Redonne, près de Marseille, où il travaille au *Plan de l'Aiguille*.
12 août : 3^e et dernier départ pour le Brésil à bord du *Lipari*.
- 1928 28 janvier : retour en France sur le *Lutetia*.
Entrepren *La Vie et la mort du Soldat inconnu*, roman.
Juillet : *Petits contes nègres pour les enfants des Blancs* aux Éditions du Portique.
- 1929 Février : *Le Plan de l'Aiguille*, suivi en septembre des *Confessions de Dan Yack*, Au Sans Pareil.
Une nuit dans la forêt, « premier fragment d'une autobiographie » (éd. du Verseau).
- 1930 *Comment les Blancs sont d'anciens Noirs* (Au Sans Pareil), contes nègres.
Rencontre John Dos Passos à Monpazier (Dordogne), le village de Jean Galmot où il prépare un reportage sur cet affairiste saisi par la politique. En octobre-décembre, « L'Affaire Galmot » paraît dans *Vu* et devient aussitôt *Rhum* chez Grasset. Première rencontre avec le journalisme.
Dirige la collection « Les Têtes brûlées » Au Sans Pareil.
- 1931 Avril : *Aujourd'hui* (Grasset), recueil de proses poétiques et d'essais. Travaille au *Soldat inconnu*.
- 1932 *Vol à voiles, prochronie* (Payot). Pendant deux ans, Cendrars, malade, travaille peu.
- 1933 Tente en vain de relancer *John Paul Jones*.
- 1934 Avril-mai : « Les Gangsters de la maffia », reportage pour *Excelsior* recueilli sous le titre *Panorama de la pègre* (Arthaud, 1935).
Août : commence *L'Argent*, roman inachevé.
13 décembre : à Paris, 18, villa Seurat, rencontre Henry Miller qui lui a envoyé *Tropic of Cancer*.
- 1935 23 mai-3 juin : reportage pour *Paris-Soir* sur le voyage inaugural du paquebot *Normandie*, entre Le Havre et New York.
Été : lance Henry Miller en France par un article dans *Orbes*.
Panorama de la pègre (Arthaud).
Vers cette époque commence *Le Sans-nom*, récit autobiographique qui amorce les Mémoires.
- 1936 Janvier : reportage à Hollywood pour *Paris-Soir*. Rencontre sans joie avec James Cruze qui adapte *L'Or* au cinéma. Décembre : *Hollywood La Mecque du cinéma* (Grasset).
Sortie simultanée à Paris de *Sutter's Gold* de Cruze et de *Kaiser von Kalifornien* de l'Allemand Luis Trenker, auquel Cendrars intente un procès en plagiat qu'interrompra la guerre.
Cendrars penche à droite : défiance à l'égard du Front populaire ; sympathies franquistes.

- 1937 Voyages en Espagne et au Portugal. Traduit *Forêt vierge* de l'écrivain portugais Ferreira de Castro. Rupture douloureuse avec Raymone.
 Décembre : *Histoires vraies* (Grasset).
- 1938 Juillet : *La Vie dangereuse* (Grasset), 2^e recueil d'« histoires vraies ». Rencontre Élisabeth Prévost (qu'il surnomme « Bee and Bee »), jeune femme passionnée de voyages et de chasses, chez qui il séjournera souvent jusqu'à la guerre, aux Aiguillettes, dans les Ardennes.
- 1939 Juillet : publie ses souvenirs sur la Sirène dans *Les Nouvelles littéraires*. Songe à un livre sur Villon. Un projet de voyage en voilier autour du monde avec Élisabeth Prévost est interrompu par la guerre. S'engage comme correspondant de guerre « chez l'armée anglaise ».
- 1940 Mars : *D'Oultramer à Indigo*, 3^e recueil d'« histoires vraies » (Grasset). *Chez l'armée anglaise*, reportages de guerre (Corrêa), est détruit par les Allemands. En mai 40, la débâcle l'accable.
 14 juillet : quitte Paris et le journalisme et s'installe dans la solitude à Aix-en-Provence. Jusqu'en 1948, il résidera 12, rue Clemenceau, dans l'appartement de Mme Duchâteau, la mère de Raymone, avec qui il s'est réconcilié.
- 1941 Raymone s'embarque pour l'Amérique du Sud avec la troupe de Louis Jouvet (qu'a rejointe Élisabeth Prévost). Mais dès la fin de l'année elle revient à Paris. D'Aix, Cendrars lui écrit tous les jours.
- 1943 21 août : retour à l'écriture après 3 années de silence. 4 volumes de « Mémoires qui sont des Mémoires sans être des Mémoires » vont faire revenir l'été 1917 tout en refoulant *La Carissima*, projet d'une vie de Marie-Madeleine.
 Octobre : mort de Paulo Prado (le 3) et de Féla (le 13).
- 1944 Mai : 1^{re} édition des *Poésies complètes* (Denoël) avec l'aide de Jacques-Henry Lèvesque.
- 1945 Août : *L'Homme foudroyé* (Denoël). Visite de Robert Doisneau à Aix.
 26 novembre : mort de son fils Rémy Sauser dans un accident d'avion au Maroc.
- 1946 Introduction aux *Fleurs du Mal* de Baudelaire (Union Bibliophile de France).
 Novembre : *La Main coupée* (Denoël).
 Commence une vie de Joseph de Cupertino, le saint volant.
- 1947 Travaille à *Possession du monde*, qui deviendra *Bourlinguer*.
- 1948 Janvier : déménagement à Saint-Segond, près de Villefranche-sur-Mer, où il travaille au *Lotissement du ciel*. Parmi ses visiteurs, un jeune poète, Frédéric Jacques Temple.
 Mai : *Bourlinguer* (Denoël).
- 1949 Juillet : *Le Lotissement du ciel* (Denoël), dernier volume des Mémoires et testament poétique.

- Octobre : *La Banlieue de Paris*, avec 130 photographies de Doisneau (Seghers et La Guilde du Livre).
- 27 octobre : mariage avec Raymone à Sigriswil, village originaire des Sauser dans l' Oberland bernois.
- 1950 Retour définitif à Paris, 23, rue Jean-Dolent, XIV^e, en face de la prison de la Santé. Dans les années 50, multiplie émissions radiophoniques, articles et entretiens dans la presse.
- Avril : 13 entretiens avec Michel Manoll, diffusés à la R.T.F du 15 octobre au 15 décembre et largement remaniés dans *Blaise Cendrars vous parle...* (Denoël, 1952).
- Entrepren *Emmène-moi au bout du monde!..*, dont la longue rédaction l'épuisera.
- 1951 Renoue avec Léger après une longue brouille.
- 15 août : « *Moravagine* : Histoire d'un livre », *La Gazette des Lettres*.
- 1952 Mars : « Sous le signe de François Villon » (*La Table Ronde*), préface à un recueil de « Prochronies » en chantier depuis 1939, mais qui ne paraîtra pas.
- Jun : *Le Brésil*, avec 105 photographies de Jean Manzon (Monaco, Les Documents d'Art).
- Octobre : *Partir* (version remaniée du *Sans-Nom*) dans *La Revue de Paris*.
- Mort au Chili d'Eugenia Errazuriz.
- 1953 Avril : *Noëls aux quatre coins du monde* (Cayla). Compose *La Rumeur du monde*, recueil resté inédit.
- 1954 27 octobre : *Serajevo*, pièce radiophonique (diffusion le 15 janvier 1955).
- 1955 Préface aux *Instantanés de Paris* de Robert Doisneau, Arthaud.
- 17 août : mort de Fernand Léger.
- 17 décembre : diffusion de *Gilles de Rais*, pièce radiophonique, à la RTF.
- 1956 Janvier : *Emmène-moi au bout du monde!..* (Denoël).
- Mars : *Entretien de Fernand Léger avec Blaise Cendrars et Louis Carré sur le paysage dans l'œuvre de Léger*, Galerie Louis Carré.
- Avril : édition augmentée de *Moravagine* (Grasset).
- 25 août : congestion cérébrale.
- 1957 Avril : *Trop c'est trop* (Denoël), recueil « presse-papiers » de nouvelles et d'articles.
- 1^{er} juin : *Le Divin Arétin*, pièce radiophonique diffusée à la RTF.
- 1958 *À l'aventure* (Denoël), « pages choisies ».
- Été : seconde attaque. Cendrars n'achèvera pas *Les Pauvres honneux*, son dernier récit.
- 1959 Mars : *Films sans images*, trois pièces radiophoniques en collaboration avec Nino Frank (Denoël).

- 1960-65 *Œuvres complètes* en VIII volumes chez Denoël.
- 1961 21 janvier : mort de Cendrars à Paris. Il est enterré au cimetière des Batignolles.
- 1968-71 *Œuvres complètes* au Club français du livre, 15 volumes précédés d'un volume d'*Inédits secrets*, recueillis par Miriam Cendrars.
- 1979 Mort d'Odilon Sauser, fils aîné de Cendrars.
- 1986 16 mars : mort de Raymone, à Lausanne.
- 1989 *John Paul Jones ou l'ambition*, Fata Morgana.
- 1994 Transfert des cendres du poète au cimetière du Tremblay-sur-Mauldre (Yvelines), près de sa « maison des champs ».
- 1995 *La Vie et la mort du Soldat inconnu*, Champion.
- 2001 *Les Armoires chinoises*, Fata Morgana.
- 2001-06 « Tout autour d'aujourd'hui », première édition critique des œuvres complètes, en 15 volumes, chez Denoël.

BIBLIOGRAPHIE

A. POÉSIES DE CENDRARS

I. ÉDITIONS ORIGINALES

Nous indiquons les éditions originales des plaquettes ou volumes, et les rééditions les plus notables.

1912 *Les Pâques*, Paris, Éditions des Hommes Nouveaux, avec un dessin de l'auteur. Une plaquette in-8° raisin (162 x 250). Tirage à 160 ex. dont 10 sur alfa blanc, encre bleue.

– 1919 : *La Rose rouge*, n° 14, 31 juillet, p. 211-213. Nombreuses variantes.

– 1926 *Les Pâques à New York*, avec 8 bois dessinés et gravés par Frans Masereel, Éditions René Kieffer. Tirage à 175 ex. : 10 sur japon impérial, 165 sur madagascar.

1913 *Séquences*, Paris, Éditions des Hommes Nouveaux. Un vol. in-folio, gothique. Tirage à 250 ex. sur vergé de Hollande à la forme.

1913 *Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, Paris, Éditions des Hommes Nouveaux, avec des couleurs simultanées de Sonia Delaunay au pochoir. Une feuille de 2 m sur 36 cm, composée de 4 morceaux assemblés et pliée en 10 x 19 cm. Tirage « atteignant la hauteur de la tour Eiffel », soit 150 ex. : 8 sur parchemin, 38 sur japon impérial et 104 sur simili-japon. Tous les exemplaires n'ont pas été montés.

– 1957 *Le Transsibérien*, Paris, Seghers, avec un portrait inédit de l'auteur par Modigliani et les reproductions inédites des épreuves corrigées de la main (droite) de Cendrars. Sous un nouveau titre voulu par lui, cette édition reprend les caractères et la disposition typographiques de l'ÉO. Rééd. en 1966.

1916 *La Guerre au Luxembourg*, Paris, Dan. Niestlé, avec 6 dessins clichés au trait de Moise Kisling. Un album 240 x 290 tiré à 1 000 ex. : 6 sur vieux chine, 44 sur arches et 950 sur vergé de Hollande.

1918 *Le Panama ou les aventures de mes sept oncles*, Paris, La Sirène, couverture de Raoul Dufy, avec 25 tracés de chemin de fer américains et un prospectus publicitaire. Un vol. in-4° écu (200 x 260) tiré à 580 ex. : 4 sur chine, 50 sur vélin d'arches, 500 sur vélin lafuma, 26 de chapelle HC.

1919 *Dix-neuf poèmes élastiques*, Paris, Au Sans Pareil, collection de « Littérature » n° 4. Un vol. in-8° écu (130 x 200). Tirage à 1 200 ex. : 1 050 sur alfa, avec 1 portrait de Cendrars par Modigliani ; 50 réimposés en in-8° jésus (180 x 275), dont 10 sur japon et 40 sur hollande Van Gelder, comportant un second portrait par Modigliani.

– 1986 *19 Poèmes élastiques de Blaise Cendrars*, éd. critique établie et présentée par Jean-Pierre Goldenstein, Méridiens-Klincksieck

1924 *Kodak*, Paris, Librairie Stock, collection « Poésie du Temps », couverture de Frans Masereel, avec un portrait de Cendrars par Francis Picabia. Un vol. in-16 jésus (140 x 190). Tirage de tête à 1 257 ex. : 27 sur japon ancien, 70 sur hollande, 110 sur vélin Lafuma et 1050 sur alfa.

1924 *Feuilles de route, I. Le Formose*, Paris, Au Sans Pareil, avec 8 dessins clichés au trait de Tarsila. Un vol. in-16 raisin, tiré à 800 ex. : 20 sur vélin de cuve teinté, 10 sur madagascar, 20 sur hollande et 750 sur vélin Bulky.

II. ÉDITIONS COLLECTIVES

1919 *Du Monde entier (Les Pâques à New York, Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France, Le Panama ou les aventures de mes sept oncles)*, Paris, NRF. Tirage de tête à 115 ex. in-8° tellière sur vergé Lafuma de Voiron.

1944 *Poésies complètes*, avec une introduction de Jacques-Henry Lèvesque, Denoël. Tirage de tête à 2 310 ex. : 30 sur pur fil Lafuma, 150 sur alfa, 2 000 sur vélin satiné, 130 HC.

1947 *Poésies complètes*, nouvelle édition revue et corrigée, avec une introduction de Jacques-Henry Lèvesque, Denoël. Tirage de tête à 2 310 ex. : 30 sur pur fil Lafuma, 150 sur alfa, 2 000 sur vélin satiné, 130 HC.

1957 *Du Monde entier au cœur du monde*, « première édition définitive et complète » des poésies, Denoël. Tirage à 4 300 ex. : 40 sur vergé Hollande van Gelder et 4300 sur alfa. Couverture cartonnée. 1987 réédition sous couverture brochée.

1963 *Du Monde entier au cœur du monde*, suivi de *Anthologie nègre, Séquences* et d'*Amours, Œuvres complètes*, tome I, Denoël.

1968 *Du Monde entier au cœur du monde, Séquences, Amours, Œuvres complètes*, tome I, Le Club Français du Livre.

1968 *Du Monde entier, Poésies complètes : 1912-1924*, Préface de Paul Morand, Poésie-Gallimard.

1969 *Au cœur du monde, Poésies complètes : 1924-1929*, Poésie-Gallimard (cette étrange édition coupe l'ensemble construit par le poète en 2 volumes qui maltraitent les titres et la chronologie).

2001 *Poésies complètes*, avec 41 poèmes inédits, Denoël, « Tout autour d'aujourd'hui », tome I.

III. TRADUCTIONS

Les poèmes de Cendrars ont fait l'objet de très nombreuses traductions, partielles ou complètes, qu'il est impossible d'énumérer ici. Parmi les traducteurs : en anglais, John Dos Passos, Monique Chefdor, Ron Padgett; en italien, Luciano Erba, Rino Cortiana; en bulgare, Ivan Borislavov, Kirill Kadiiski; en macédonien, Vladimir Urošević; en allemand : Jürgen Schroeder, Michael von Killisch-Horn, Peter Burri; en polonais, Adam Wazyk, Julia Hartwig; en espagnol, Alicia Reyes, Carlos Bonfil et Marc Cheymol; en catalan, Eduard Sanahuja; en portugais, Liberto Cruz, Sergio Wax; en tchèque, Jarmila Fialova; en serbe, Nikola Trajkovic; en néerlandais, Willem Desmense...

B. AUTRES TEXTES DE CENDRARS

Cendrars évoque ou commente ses poèmes, notamment, dans les essais et entretiens suivants :

- *Aujourd'hui* (1931), TADA 12, 2004.
- *Blaise Cendrars vous parle...* Entretiens avec Michel Manoll (1952), *Œuvres complètes*, VIII, Denoël, 1964. À paraître dans TADA 15, 2005.
- *Panama*, dialogue radiophonique de Raymone et B C, *ibid.*
- *Trop c'est trop* (1957), TADA 11, 2004.
- *Inédits secrets* (éd. Miriam Cendrars), Le Club Français du Livre, 1969.

C. BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

I. ÉTUDES D'ENSEMBLE

Cette bibliographie est sélective. Près d'ouvrages plus anciens qui ont fait date, elle met l'accent sur les travaux de la critique moderne.

Une biographie de référence par la fille du poète :

Cendrars, Miriam, *Blaise Cendrars* (1984), nouvelle édition revue et augmentée, Balland, 1993

Monographies

Bozon-Scalzitti, Yvette, *Blaise Cendrars ou la passion de l'écriture*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1977.

Bochner, Jay, *Blaise Cendrars, Discovery and Re-creation*, Toronto, University of Toronto Press, 1978.

Boder, Francis, *La Phrase poétique de Blaise Cendrars*, Champion, 2000.

Cendrars, Miram, *Blaise Cendrars. L'or d'un poète*, Gallimard, « Découvertes », 1996.

Chefdor, Monique, *Blaise Cendrars*, Boston, Twayne Publishers, 1980.

Eulalio, Alexandre, *A Aventura brasileira de Blaise Cendrars* (1978). Nouvelle éd. revue et considérablement augmentée par Carlos Augusto Calil, São Paulo, EDUSP/Imprensa Oficial, 2001.

Flückiger, Jean-Carlo, *Au cœur du texte*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1977.

Jaton, Anne-Marie, *Cendrars*, Genève, Éditions de l'Unicorne, 1991.

Le Quellec Cottier, Christine, *Devenir Cendrars. Les années d'apprentissage*, Champion, 2004.

Leroy, Claude, *La Main de Cendrars*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1996.

Lévesque, Jacques-Henry, *Blaise Cendrars. Les années d'apprentissage*, Champion, 2004.

Michaud, Marius, *Catalogue du Fonds Blaise Cendrars, Bibliothèque nationale suisse*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1989.

Miller, Henry, *Blaise Cendrars* (trad. Fr. Villié), Denoël, 1951.

Parrot, Louis, *Blaise Cendrars*, Seghers, « Poètes d'aujourd'hui », 1948.

Richard, Hughes, *Sausser avant Cendrars*, *Revue neuchâteloise*, n° 89, 1979.

Touret, Michèle, *Blaise Cendrars ou le désir du roman (1920-1930)*, Champion, 1999.

t'Serstevens, Albert, *L'Homme que fut Blaise Cendrars*, Denoël, 1972 ; rééd. Arléa, 2004.

Revue

Risques, n° 9-10, 1954.

Blaise Cendrars 1887-1961, *Mercur de France*, 1962.

- Blaise Cendrars, Europe*, n° 566, juin 1976, rééd. 1995.
Cendrars, Magazine littéraire, n° 203, janvier 1984.
Modernités de Blaise Cendrars, Sud, 1988.
Blaise Cendrars, Revue des Sciences humaines, n° 216, 1989.

Volumes collectifs

- Bernard, Jacqueline (éd.), *L'Aventurier du texte* (1988), Grenoble, 1992.
 Chefdor, Monique (éd.), *La Fable du lieu*, Études sur Blaise Cendrars, Champion, 1999.
 Chudak, Henryk et Zurowska, Johanna (éd.), *Cendrars au vent d'Est*, Université de Varsovie, 2000.
 Debenedetti, Jean-Marc (éd.), *Blaise Cendrars*, Veyrier, 1985.
 Décaudin, Michel (éd.), *Cendrars aujourd'hui/présence d'un romancier*, Minard, 1977.
 De Freitas, Maria Teresa et Leroy, Claude (éd.), *Brésil : l'Utopialand de Blaise Cendrars*, L'Harmattan, 1998.
 De Freitas, Maria Teresa et Nogacki, Edmond (éd.), *Cendrars et les arts*, Université de Valenciennes, 2001.
 Flückiger, Jean-Carlo (éd.), *L'Encrier de Cendrars*, Neuchâtel, La Baconnière, 1989.
 Flückiger, Jean-Carlo (éd.), *Blaise Cendrars Ein Kaleidoskop in Texten und Bildern*, Bâle, Lenos, 1999.
 Leroy, Claude (éd.), *Blaise Cendrars 20 ans après*, Klincksieck, 1983.
 Leroy, Claude (éd.), *Blaise Cendrars et la guerre*, Armand Colin, 1995.
 Leroy, Claude et Flückiger, Jean-Carlo (éd.), *Blaise Cendrars, le bourlingueur des deux rives*, Armand Colin, 1995.
 Touret, Michèle (éd.), *Cendrars au pays de Jean Galmot*, Presses universitaires de Rennes, 1998.
 Vassileva, Albena et Leroy, Claude (éd.), *Cendrars au carrefour des avant-gardes*, Université Paris X-Nanterre, *RITM*, n° 26, 2002.

Publications spécialisées

- Feuille de routes*, Bulletin de l'Association internationale Blaise Cendrars (AIBC), fondée en 1979 aux États-Unis par M. Chefdor et J.-F. Thibault, refondée en France en 1997 par M. Touret. 43 numéros parus en 2004.
Continent Cendrars, Bulletin du Centre d'études Blaise Cendrars (CEBC) de l'université de Berne, réd. en chef : J.-C. Flückiger. 11 numéros thématiques parus depuis 1986, À la Baconnière, puis chez Champion.
Revue des Lettres modernes, série « B C », Minard, 5 numéros thématiques parus depuis 1986. Dernier en date : *Portraits de l'artiste* (2003).

II. SUR LES POÈMES DE CENDRARS

- Berranger, Marie-Paule, *Les genres mineurs dans la poésie moderne*, PUF, « Perspectives littéraires », 2004.
- Cortiana, Rino, « Contrastes de la modernité dans la poésie de C : la roue, la tour et la guillotine », *Blaise Cendrars, Sud, op. cit.*, p. 265-278.
- Cortiana, Rino, « La tour et le centre », *Cendrars, le bourlingueur des deux rives, op. cit.*, p. 55-63.
- Cortiana, Rino, *Cendrars poète*, Minard-Lettres modernes, « Archives des Lettres modernes », 2005.
- Cuenat, Philippe, « Les caractères typographiques de la poésie de *Blaise Cendrars* », [vwa], La Chaux-de-Fonds, 1985, p. 65-94.
- Cluny, Claude-Michel, « *Blaise Cendrars* », *NRF*, n° 184, 1^{er} avril 1968.
- Décaudin, Michel, *La Crise des valeurs symbolistes*, Toulouse, Privat, 1960.
- Deguy, Michel, « *Blaise Cendrars : Poésies complètes* », *NRF*, n° 128, 1^{er} août 1963, p. 324-325.
- Delvaile, Bernard, « Au cœur du monde », *Magazine littéraire*, n° 203, janvier 1984, p. 34-36.
- Dos Passos, John, « Homère du Transsibérien », *Orient-Express* (1927), Éditions du Rocher, 1991, p. 255-274.
- Greene, Tatiana, « La "Pure Poésie" de *Blaise Cendrars* », *The French Review*, vol. LVII, n° 6, may 1984, p. 810-819.
- Leroy, Claude, « *Blaise Cendrars* », *Dictionnaire de poésie de Baudelaire à nos jours* [éd. Michel Jarrety], PUF, 2001.
- Malraux, André, « Des origines de la poésie cubiste », *La Connaissance*, n° 1, janvier 1920.
- Réda Jacques, « Signé Blaise », *Libération*, 29 juillet 1982.
- Rousseaux, André, « La poésie brute de *Blaise Cendrars* », *Littérature du vingtième siècle*, Albin Michel, 1958, p. 92-101.
- Roy, Claude, « *Blaise Cendrars* », *La Conversation des poètes*, Gallimard, 1993, p. 135-140.
- Sabatier, Robert, *La Poésie du XX^e siècle, Histoire de la poésie française*, Albin Michel, 1982, p. 69-95.

Les Pâques

- Caizergues, Pierre, « Cendrars et Apollinaire », *Blaise Cendrars, Sud, op. cit.*, p. 71-102.
- Colville, Georgiana, « Deux phares du XX^e siècle : *Les Pâques à New York* de Blaise Cendrars et *Howl* d'Allen Ginsberg », *Cendrars et l'Amérique*, Minard/Lettres modernes, « *Blaise Cendrars* » n° 2, 1989, p. 75-95.
- Décaudin, Michel, *Le Dossier d'Alcools*, Droz/Minard, 1971.
- Durry, Marie-Jeanne, *Guillaume Apollinaire : Alcools*, CDU & SEDES, 3 vol., 1965;

- Goldenstein, Jean-Pierre, *Entrées en littérature*, Hachette, 1990.
- Lentengre, Marie-Louise, « Guillaume Apollinaire et Blaise Cendrars, une question de modernité », *Ectotica ed esegesi*, Bologne, Pàtron, 1992, p. 141-163.
- Naliwajek, Zbigniew, « Pâques à New York de Cendrars et Zone d'Apollinaire », *Blaise Cendrars au vent d'Est*, *op. cit.*, p. 61-71.
- Renaud, Philippe, « Les Pâques ou l'art du déplacement », *La Chaux-de-Fonds*, [vwa], 1985, p. 97-112.
- Richter, Mario, « "Les Pâques à New York" de Blaise Cendrars », *La Crise du logos et la quête du mythe*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1976, p. 63-95.
- Touret, Michèle (dossier réuni par), « À propos de Cendrars et d'Apollinaire », *Feuilles de route* n° 39, hiver 2001, p. 24-30 (avec un texte de M. Décaudin).

Prose du Transsibérien

- Audin, Marie-Louise, « La Prose du Transsibérien : une stratégie de l'analogie », *L'aventurier du texte*, *op. cit.*, p. 193-216.
- Caizergues, Pierre, « Blaise Cendrars, poète du voyage et voyageur de l'écriture », *Blaise Cendrars 20 ans après*, *op. cit.*, p. 57-73.
- Chapon, François, *Le Peintre et le livre*. Flammarion, 1987, p. 132-138.
- Chefdor, Monique, « Cendrars et le Simultanéisme », *Europe*, n° 566, *op. cit.*, p. 24-29.
- Goldenstein, Jean-Pierre, « Quelques vues successives sur la simultanéité », *Blaise Cendrars, Sud*, *op. cit.*, p. 55-69.
- Sidoti, Antoine, *Genèse et dossier d'une polémique/La Prose du Transsibérien/Blaise Cendrars/Sonia Denaunay*, Minard, 1987.
- Taylor-Horrex, Susan, « Cendrars, Delaunay et le Simultanéisme », *L'Encrier de Cendrars*, *op. cit.*, p. 209-217.

Le Panama

- Bozon-Scalzitti, Yvette, « Les "belles histoires" du Panama », *Feuille de routes*, n° 9, p. 5-16.
- Bozon-Scalzitti, Yvette, « Le "Crach" du Panama », *Revue des Sciences humaines*, n° 216, 1989, p. 25-49.
- Caizergues, Pierre, « Le Panama ou les sept visages d'Orphée », *Cendrars, La Provence et la séduction du Sud*, Minard/Lettres modernes, « Blaise Cendrars » n° 4, 1996, p. 113-120.
- Goujon, Jean-Paul, « Les quatre manuscrits des *Aventures de mes sept oncles* : documents inédits sur la genèse du Panama de Cendrars », *Histoires littéraires*, n° 5, janvier-mars 2001, p. 37-44.
- Sunier, Charles-Fernand, « Les quatre manuscrits du Panama », *Continent Cendrars*, n° 1, 1986, p. 24-31.

La Guerre au Luxembourg

Cortiana, Rino, « La guerre et *La Guerre au Luxembourg* », Blaise Cendrars et la guerre, *op. cit.*, p. 109-117.

Au cœur du monde

Le premier siècle de Cendrars, Cahiers de Sémiotique textuelle n° 10, Paris X-Nanterre, 1987 (avec un dossier sur ce poème : articles de P. Caizergues, Yves-Alain Favre, Anne Clancier, Maurice Mourier, Cl. Leroy et Pascaline Mourier-Casile, et fragments inédits).

Sonnets dénaturés

Cortiana, Rino, « Autour des *Sonnets dénaturés* de Blaise Cendrars », *Blaise Cendrars au vent d'Est, op. cit.*, p. 169-192.

Dix-neuf Poèmes élastiques

Goldenstein, Jean-Pierre, *19 Poèmes élastiques de Blaise Cendrars*, éd. critique, *op. cit.*

Kodak (Documentaire)

Béhar, Henri, « Débris, collage et invention poétique », *Europe* n° 566, *op. cit.*, p. 102-114.

Bernard, Jacqueline, « Un "modus scribendi" : "Hatouara" de Blaise Cendrars », Grenoble, TEM, n° 3/4, hiver 1984/printemps 1985, p. 113-122.

Bozon-Scalzitti Yvette, *Blaise Cendrars ou la passion de l'écriture, op. cit.*, (en plus de Gustave Le Rouge, Cendrars avait « collé » Maurice Calmeyn, *Au Congo belge* (1912). Textes en regard p. 297-309).

Butor, Michel, « À propos de *Documentaires* », *Continent Cendrars*, n° 5, 1990, p. 41-51.

Calil, Carlos Augusto, « Le contrebandier de cigares », *Brésil, l'Utopialand de Blaise Cendrars, op. cit.*, p. 297-312.

Collot, Michel, « Les vrais-faux paysages de *Documentaires* », *Cendrars, le bourlingueur des deux rives, op. cit.*, p. 117-130.

Lacassin, Francis, « Les poèmes du Docteur Cornélius », in *Le Mystérieux Docteur Cornélius* et autres œuvres de Gustave Le Rouge, R. Laffont, « Bouquins », 1986 (met en regard les poèmes de *Documentaires* et les passages qu'a utilisés Cendrars, p. 1181-1247).

Feuilles de route

Eulalio, Alexandre, *A Aventura brasileira de Blaise Cendrars* (1978). Éd. revue par Carlos Augusto Calil, *op. cit.* (une somme sur Cendrars et le Brésil).

Brésil, l'Utopialand de Blaise Cendrars, op. cit., dans son ensemble, notamment articles de Aracy Amaral, Maria Teresa de Freitas, Reto Melchior, Adrien Roig...

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Dessin de Blaise Cendrars figurant en frontispice des <i>Pâques</i> , Éditions des hommes nouveaux, 1912 (© Miriam Cendrars)	2
Dessins de Blaise Cendrars illustrant le manuscrit du <i>Volturno</i> , 1912 (© Miriam Cendrars)	14
Projet d'affiche publicitaire de Blaise Cendrars et Sonia Delaunay pour les montres Zénith, 1913 (coll. Miriam Cendrars)	37
Raoul Dufy, couverture de l'édition originale du <i>Panama</i> , Éditions de la Sirène (1918) (© ADAGP)	40
Portrait de Blaise Cendrars par Modigliani en frontispice de l'édition originale des <i>Dix-neuf Poèmes élastiques</i> (Au Sans Pareil, 1919) (© ADAGP)	64
Six dessins de Moïse Kisling illustrant l'édition originale de <i>La Guerre au Luxembourg</i> , Dan. Niestlé, 1916 (© Jean Kisling)	96, 98, 100, 102, 104, 106
Frans Masereel, couverture de l'édition originale de <i>Kodak</i> (<i>Documentaire</i>) chez Stock, 1924 (© ADAGP)	138
Portrait de Blaise Cendrars par Francis Picabia en frontispice de l'édition originale de <i>Kodak (Documentaire)</i> , Stock, 1924 (© ADAGP)	140
La Négresse : dessin de Tarsila en couverture de <i>Feuilles de route, I. Le Formose</i> , Au Sans Pareil, 1924 (© ADAGP)	178

- Sept dessins de Tarsila illustrant l'édition originale de
Feuilles de route, I. Le Formose, Au Sans Pareil, 1924 (© ADAGP)
..... 187, 191, 194, 202, 217, 223, 228
- « En cendres se transmuent... », poème manuscrit de
Blaise Cendrars (coll. Archives littéraires suisses ; © Miriam
Cendrars) 284

TABLE

<i>Préface de Claude Leroy</i>	IX
LES PÂQUES	1
Le Volturmo	15
PROSE DU TRANSSIBÉRIEN ET DE LA PETITE JEANNE DE FRANCE	17
<i>En marge de la Prose du Transsibérien</i>	
La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France	35
Zénith	37
LE PANAMA OU LES AVENTURES DE MES SEPT ONCLES	39
DIX-NEUF POÈMES ÉLASTIQUES	
1. Journal	65
2. Tour	67
3. Contrastes	70
4. I. Portrait	72
II. Atelier	73
5. Ma danse	75
6. Sur la robe elle a un corps	76
7. Hamac	77
8. Mardi gras	78
9. Crépitements	79

10. Dernière heure	80
11. Bombay-Express	81
12. F. I. A. T.	83
13. Aux 5 coins	85
14. Nature morte	86
15. Fantômas	87
16. Titres	89
17. Mee too buggi	90
18. La tête	91
19. Construction	92
<i>En marge de Dix-neuf poèmes élastiques :</i>	
Actualité	93
Sur un portrait de Modigliani	94
Pour Csaky	94
Shrapnells	95
LA GUERRE AU LUXEMBOURG	97
SONNETS DÉNATURÉS	
OpOetic	111
Académie Médrano	112
Le musickissime	113
POÈMES NÈGRES	
Continent noir	117
Les grands fétiches	119
Hommage à Guillaume Apollinaire	122
AU CŒUR DU MONDE	
<i>Ce ciel de Paris...</i>	127
Hôtel Notre-Dame	128
<i>Soudain les sirènes...</i>	129
Le ventre de ma mère	131
<i>Je suis debout...</i>	132
Hôtel des étrangers	134

<i>Fragment inédit de Au cœur du monde</i>	
229 rue Saint-Jacques	135
<i>En marge de Au cœur du monde</i>	
<i>Mes amis me disent...</i>	137
<i>Je voudrais arriver...</i>	137
KODAK (DOCUMENTAIRE)	
WEST	141
I. Roof-Garden	141
II. Sur l'Hudson	142
III. Amphitryon	142
IV. Office	143
V. Jeune fille	143
VI. Jeune homme	143
VII. Travail	144
VIII. Trestle-Work	144
IX. Les mille îles	145
X. Laboratoire	145
FAR WEST	146
I. Cucumingo	146
II. Dorypha	147
III. L'oiseau-moqueur	147
IV. Ville-champignon	147
V. Club	148
VI. Squaw-Wigwam	149
VII. Ville-de-Frisco	149
VIII. Vancouver	150
TERRES ALÉOUTIENNES	151
FLEUVE	152
Mississippi	152
LE SUD	154
I. Tampa	154
II. Bungalow	154
III. Vomito Negro	155
IV. Ruine espagnole	157
V. Golden-Gate	157
VI. Oyster-Bay	158
LE NORD	159
I. Printemps	159

II. Campagne	160
III. Pêche et chasse	160
IV. Moisson	161
ÎLES	162
I. Victuailles	162
II. Prospectus	162
III. La vipère à crête rouge	163
IV. Maison japonaise	163
V. Petit jardin	163
VI. Rocailles	163
VII. Léger et subtil	163
VIII. Keepsake	164
IX. Anse poissonneuse	164
X. Hatôuara	164
XI. Amolli	165
FLEUVE	167
Le Bahr el-Zéraf	167
CHASSE À L'ÉLÉPHANT	169
MENUS	174
 <i>Deux poèmes inédits de Kodak</i>	
Volière	176
Le Dieu de la Fièvre Jaune	176
 FEUILLES DE ROUTE	
I. LE FORMOSE	179
Dans le rapide de 19 h 40	183
Réveil	184
Tu es plus belle que le ciel et la mer	184
Lettre	185
Clair de lune	188
La Pallice	188
Bilbao	189
La Corugna	189
Villa Garcia	189
Porto Leixoes	190
Sur les côtes du Portugal	192
En route pour Dakar	192
35° 57' N., 15° 16' O	193

En vue de l'île de Fuerteventura	194
À bord du Formose	195
Lettre-océan	196
À la hauteur de Rio de l'Ouro	197
En vue du cap Blanc	197
Dakar	198
Gorée	198
Œufs artificiels	198
Les boubous	198
Bijou-concert	200
Les charognards	201
Sous les tropiques	202
Ornithichnites	202
Bleus	204
Couchers de soleil	204
Nuits étoilées	204
Complet blanc	205
La cabine n° 6	206
Bagage	206
Orion	207
L'équateur	207
Le passage de la Ligne	207
Je nage	208
S. Fernando Noronha	208
Amaralina	208
Les souffleurs	209
Dimanche	209
Le poteau noir	209
Pedro Alvarez Cabral	210
Terres	210
Œufs	210
Papillon	211
Rio de Janeiro	211
Sur rade	212
La coupée	212
Banquet	213
Belle soirée	214
Pleine nuit en mer	214
Paris	215

Aube	216
Îles	216
Arrivée à Santos	218
À bâbord	218
À tribord	219
Vie	219
La plage de Guarujà	220
Bananeraie	220
Mictorio	221
Les tinettes de la Bastille	221
São Paulo Railway C°	222
Paysage	222
Dans le train	224
Paranapiçaba	224
Ligne télégraphique	225
Trouées	225
Visage raviné	226
Piratininga	226
Botanique	226
Ignorance	227
São Paulo	228
II. SÃO PAULO	229
Debout	231
La ville se réveille	231
Klaxons électriques	231
Menu fretin	232
Paysage	232
Saint-Paul	233
III	234
Départ	235
À quai	235
Cabine 2	235
À table	236
Retard	236
Réveil	237
La brise	237
Rio de Janeiro	237
Dîner en ville	238
Le matin m'appartient	238

Écrire	239
Mauvaise foi	239
Smocking	240
La nuit monte	240
Traversée sans histoire	240
Chaleur	241
Cap Frie	241
Incognito dévoilé	241
Nourrices et sports	242
Vie dangereuse	242
Coquilles	242
Un jour viendra	243
Coucher de soleil	244
Bahia	244
Hic Haec Hoc	244
Pernambouco	245
Adrienne Lecouvreur et Cocteau	245
Chaleur	246
Requins	246
Entrepont	246
Un trait	246
Le charpentier	247
Je l'avais bien dit	247
Christophe Colomb	248
Rire	248
Le commandant est un chic type	248
Fernando de Noronha	249
Grotte	249
Pic	249
Plage	249
Bagne	249
Civilisation	250
Passagers	250
L'oiseau bleu	251
Pourquoi	251
Oiseaux	251
Jangada	251
Sillage	252
Bal	252

Podomètre	252
Pourquoi j'écris ?	252
SUD-AMÉRICAINES	253
<i>Poèmes inédits de Feuilles de route</i>	
[II. SÃO PAULO]	259
Les bruits de la ville	259
Première promenade matinale	259
Chaleur	261
Rond-point	261
Saint-Paul	262
Le bondé	262
Question chaussures	263
[IV. À LA FAZENDA]	264
<i>La plus profonde paix règne dans les champs...</i>	264
<i>Il est à peu près une heure...</i>	264
<i>Ce petit village est plein de mouvement...</i>	264
<i>Ma course me conduit par un sentier escarpé...</i>	265
<i>La route Prata via Casa...</i>	265
[V. DES HOMMES SONT VENUS]	266
<i>Scruter le sol et son architecture...</i>	266
<i>On commence à savoir par quel mécanisme...</i>	266
<i>Sylves amazoniennes...</i>	266
<i>Pas de village proprement dit...</i>	267
<i>Culture à la houe...</i>	268
<i>Le civilisé dirige l'exploitation du monde...</i>	268
<i>Ceylan...</i>	269
[VII. LE GELRIA]	270
Voyageurs	270
Change	270
Popularité	270
T.S.F.	271
<i>En marge de Feuilles de route</i>	
?	272
Aux jeunes gens de Catacazes	274
Petit poème à mettre en musique	274
Klaxon	274

<i>Poèmes retrouvés</i>	
DICTÉS PAR TELEPHONE	276
PETITS ACCESSOIRES À LA VIE MODERNE	277
NUPUR	
Nupur	279
L'entrée et la sortie du métro	281
Le puits aux cyprès	281
Archives sonores	282
<i>En cendres se transmuent...</i>	284
Építaphe	285
<i>Poèmes de jeunesse</i>	
SÉQUENCES	289
<i>En marge de Séquences</i>	
<i>Je crache sur la beauté qui amène le malheur...</i>	316
Nostalgie	317
AMOURS	
Le paysage charnel	319
La roue	320
La pitié	321
<i>En marge d'Amours</i>	
La corne d'abondance	322
Baiser d'Otto Klein (<i>traduction de Cendrars</i>)	323
LA LÉGENDE DE NOVGORODE	
(<i>Version restituée</i>)	325
DOSSIER	335
NOTICES ET NOTES	337
CHRONOLOGIE	405
BIBLIOGRAPHIE	413
TABLE DES ILLUSTRATIONS	421

*Achevé d'imprimer
sur les presses
de Normandie Roto Impression s.a.s.
61250 Lonrai
en mars 2005.*

*Dépôt légal : mars 2005
N° d'imprimeur : 050733
N° d'éditeur : 136359
Imprimé en France*

Blaise Cendrars

•• Poésies complètes


Je suis l'autre : c'est à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg qu'un jeune apprenti bijoutier suisse a découvert la troublante formule que Gérard de Nerval, peu de temps avant sa mort, a inscrite au bas de son portrait par le graveur Gervais. Dans ce refus de sa propre image, Freddy Sausser a-t-il entendu l'injonction qu'il attendait ? L'autre pour lui, l'autre lui-même, ce sera donc le poète, mais un poète en mouvement perpétuel et brûlant ses vaisseaux. Pendant plus de quarante ans, il s'en fera une devise de vie et une règle d'écriture. Lorsqu'il se rend à New York, fin 1911, sa décision est déjà prise : il écrira. À son retour en Europe, il emporte avec lui son premier poème, *Les Pâques*, et pour le signer il emprunte à l'oiseau phénix le nom de l'autre : Blaise Cendrars.

La collection « Tout autour d'aujourd'hui » présente, en une quinzaine de volumes, l'essentiel de l'œuvre de Blaise Cendrars (1887-1961) dont elle propose la première édition moderne, avec des textes établis d'après des sources sûres (manuscrits et documents), accompagnés de préfaces et suivis d'un dossier critique comprenant des notices d'œuvres, des notes et une bibliographie propre à chaque volume.

Le premier volume recueille les Poésies complètes de Cendrars selon une formule nouvelle, dans leur chronologie de composition et avec les illustrations des éditions originales (Kisling, Modigliani, Picabia, Tarsila...) jamais reprises jusqu'ici. Elle est enrichie de 41 poèmes inédits.

Textes préfacés et annotés par Claude Leroy

DENOËL

B 25271.7  04.05
ISBN 2.207.25271.X
25 € TTC

